LAZARINE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

LE DRAME

IV (*suite*)

— Vous demandez mon père, madame? avait dit Lazarine. Il est allé jusqu'à la gare, attendre ma sœur. Il sera ici dans trois quarts d'heure au plus tard, si le train est exact.

— Et s'il ne l'est pas? répondit Thérèse. En temps de guerre, c'est quotidien, et je dois être rentrée à Tamaris assez tôt... D'autre part, ce que j'ai à dire au colonel est si délicat, si intime!... Mais d'abord, mademoiselle, il faut que je vous dise qui je suis. Je suis madame Robert Graffeteau, la femme du capitaine.

Lazarine éprouva une souffrance au cœur, aussi aiguë que si la cruelle visiteuse y eût enfoncé la pointe d'un couteau. Elle crut qu'elle tomberait. Elle eut le courage de se dominer. L'étrange regard qui pesait sur elle lui en rendit la force. Ses paupières se baissèrent une seconde sur ses yeux. Elle ne répondit rien, et Thérèse reprit :

— Vous le voyez beaucoup, m'a-t-on dit?

— Pas plus que les autres officiers, madame, fit Lazarine. Elle s'écoutait parler, comme si elle eût été une autre personne.

(2) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1916 et du 1er janvier 1917.

Elle continuait de souffrir affreusement, mais son effort nerveux, pour ne pas montrer son trouble, l'automatisait. — Mon père, continua-t-elle, a tenu que notre maison fût ouverte à tous ces braves gens qui ont versé leur sang pour nous.

— Ah! dit Thérèse, M. Émery est donc bien le grand cœur dont on m'avait parlé. Voyez-vous, mademoiselle, j'ai tant besoin qu'il le soit! Mais vous ne pouvez pas me comprendre...

Elle parut hésiter. Elle méditait, ramassant sa pensée. La stoïque impassibilité de Lazarine ne l'abusait pas. Elle sentait, elle voyait le bouleversement. Elle était venue pour rompre un projet de mariage. Elle n'y songeait plus. La beauté de la jeune fille, l'amour dont ce trouble mal caché était l'aveu muet, Thérèse n'avait que cela devant elle, maintenant. C'était dans cet amour qu'il fallait atteindre Graffeteau. Comment? En dressant de lui, devant cette enfant, une image qui contredît, qui flétrît ce sentiment qu'il inspirait. Elle reprit, inventant, au fur et à mesure des paroles, une histoire, à demi vraie, à demi fausse qu'elle mimait, qu'elle vivait pour ces quelques minutes : — Mais si, vous me comprendrez! Vous êtes femme...

Elle avait saisi les doigts de Lazarine qui, à ce contact, se mit à trembler, et fit le geste de se retirer : — Non, mademoiselle, n'ayez pas peur. Ne me croyez pas folle. Je ne la suis pas. Je suis simplement très malheureuse.

Elle fit quelques pas, comme si elle marchait, droit devant elle, dans un rêve. Elle se dirigeait vers une chaise de jardin où elle se laissa tomber. Puis, comme accablée, elle cacha son visage dans ses mains :

— Vous n'êtes pas bien, madame!... dit Lazarine déconcertée. Voulez-vous entrer et vous reposer?

Thérèse releva la tête.

— Non, dit-elle, ce n'est pas le corps qui souffre. C'est... Elle montra son cœur, puis, avec un de ces sourires de gratitude brisée auxquels un être jeune et naïf se laisse toujours prendre : — Vous êtes bonne. Merci! Et s'attendrissant : — Ce que je voulais dire à votre père, pourquoi ne vous le dirais-je pas, à vous? Pourquoi ne vous demanderais-je pas de plaider ma cause auprès de lui, d'obtenir qu'il fasse une démarche qu'il peut faire auprès de mon mari, car, malgré le divorce, pour moi, M. Graffeteau est toujours mon mari...

— Malgré le divorce? répéta Lazarine.

— Comment ? dit Thérèse, et un étonnement interrogateur passait dans ses grands yeux... Il ne vous a pas dit qu'il était divorcé ?

— Pourquoi nous l'aurait-il dit ? répliqua Lazarine. Nous nous connaissons très peu.

— Je croyais qu'il était l'ami intime de votre père... C'est du moins ce que plusieurs personnes, qui s'intéressent un peu à moi, m'avaient rapporté. Voilà pourquoi je suis venue... Sinon, je ne me serais pas permis... Mais, s'ils ne sont pas plus liés que ça, monsieur votre père ne peut pas faire la démarche...

— Quelle démarche ? demanda la jeune fille. Ces deux révélations assénées coup sur coup la laissaient maintenant aussi haletante de curiosité que de douleur.

— A quoi bon ?... fit Thérèse. Elle regardait de nouveau Lazarine, avec cette même expression de reconnaissance émue. Puis, comme dans une reprise de suprême espoir : — Tout de même, c'est encore une chance à courir, et je la courrai !... Après un silence, du ton de quelqu'un qui se débat contre des souvenirs trop pénibles : — Par ce que je vous ai dit tout à l'heure, vous avez deviné que le divorce m'a été imposé. Je ne sais pas quelles sont vos idées religieuses, mais pour moi, il n'y a pas de divorce. Nos familles, à M. Graffeteau et à moi, pensaient autrement. Elles ont réglé les choses de cette façon. Je me suis laissé faire... Nous avions des torts tous les deux. J'ai été jalouse. Mon mari était très *flirt*. Il y a des hommes coquets, comme il y a des femmes coquettes. Il aimait à plaire, à être ému, à ébaucher des idylles. Pour me venger, de mon côté, j'ai... Enfin, j'ai eu des torts, moi aussi, je vous répète. En présence des événemens terribles d'aujourd'hui, comme ces petits griefs réciproques me paraissent des enfantillages ! Ce qui reste, c'est que je n'ai jamais cessé d'aimer mon mari, que je l'aime toujours, plus encore, depuis que j'ai su qu'i s'était conduit comme un héros. Il est seul au monde à présent. Moi, je n'ai plus personne. Alors, venue par hasard dans le Midi, quand j'ai appris qu'il était dans le voisinage, j'ai vu là une occasion unique, peut-être providentielle, d'un rapprochement qui ferait cesser ce malentendu...

Que ce récit avait fait mal à celle qui l'écoutait, debout, et sans qu'aucun signe trahit sa misère grandissante, sinon un pli plus serré de sa jolie bouche, un frémissement plus contracté de

ses fines narines, un battement plus nerveux de ses longues et blanches paupières! Avec quel art l'astucieuse créature avait choisi la calomnie la plus empoisonnée, celle qui navre le plus intimement un cœur qui aime! « Il a joué avec moi comme avec les autres... » pensait Lazarine, et cependant une voix protestait en elle. Était-ce une coquetterie, cette timidité passionnée, dont elle avait vu celui qu'elle aimait saisi devant elle si souvent ? Une rouerie, ces silences derrière lesquels elle devinait de violentes luttes intérieures? Et puis, que signifiait cette confidence sur des émotions si intimes, faite à une inconnue? Dans un sursaut de défiance, elle interrogea :

— Mais pourquoi n'avez-vous pas écrit tout cela à M. Graffeteau?

— Je le lui ai écrit, dit Thérèse. Il ne m'a pas répondu. Il a dû être prévenu contre moi. Il y a des gens si méchans, si perfides. C'est alors qu'ayant su par un de ses camarades du *Mont des Oiseaux* qu'il connaissait beaucoup M. le colonel Émery, et, par d'autres, l'autorité de celui-ci sur ce petit monde d'officiers, son caractère, j'ai eu cette idée d'implorer son appui, de lui demander cette charité : parler de moi à mon mari, obtenir que Robert me revoie. Si je pouvais m'expliquer avec lui une fois, vraiment! Ah! je suis sûre que j'aurais raison de ses rancunes!... Mais dans ces conditions, — elle s'était levée, — je n'ennuierai pas monsieur votre père d'une histoire bien triste, à laquelle il ne pourrait rien. Je m'étais trompée, en songeant à lui comme intermédiaire. Je chercherai autre chose. Voilà tout. Il me reste à m'excuser, mademoiselle, de vous avoir entretenue si longtemps de la personne peu intéressante que je suis et à vous remercier de m'avoir écoutée. Voulez-vous me donner la main?

Lazarine laissa prendre sa main, comme morte, cette fois.

— Adieu, madame, dit-elle simplement, et elle demeura immobile, tandis que l'autre regagnait sa voiture. Elle entendit la mise en marche du moteur, le roulement des roues sur le gravier de la route, le beuglement de la trompe. Ses genoux lui manquant, elle alla pour s'asseoir sur la chaise que Thérèse venait de quitter. Elle s'en releva avec horreur, et s'affala sur une autre. Elle y était encore, quand le landau qui ramenait le colonel et Mme Journiac franchit la grille du jardin.

V

Cette apparition rendit à Lazarine le sentiment exact de la réalité. Les menaces de son père contre Graffeteau lui revenaient à l'esprit. Qu'arriverait-il, si Élisa apprenait au colonel la visite de tout à l'heure, et que celui-ci l'interrogeât? Cette épreuve lui fut épargnée. Une autre l'attendait, que sa sœur lui annonça, en l'embrassant et lui disant tout bas à l'oreille :

— Aie du courage, ma chérie, et surtout ne *le* défends pas.

Lazarine n'attendit pas longtemps le mot de cette énigme. Aussitôt dans la chambre de Madeleine, et les bagages apportés :

— Laissez-nous, dit le colonel aux deux servantes qui s'empressaient autour de la malle et du nécessaire de la voyageuse. Mme Journiac vous sonnera. Et, une fois obéi : — J'ai rencontré le facteur en route, continua-t-il, et tirant deux enveloppes de sa poche. Il y avait une lettre pour toi, de ton frère Jacques. Je l'ai ouverte. Il va bien... Et cette autre lettre pour moi. Prends-en connaissance.

— Père! supplia Mme Journiac.

— Tu connais mes idées, Madeleine. Je te les ai dites dans la voiture. Pas de ménagemens envers les coquins.

— Mais elle? fit la sœur aînée.

— Elle? reprit-il. Plus tôt elle saura, plus tôt elle sera guérie. Lis donc.

Il avait mis entre les doigts de son enfant une carte qui portait tracées bien peu de lignes, mais terribles, — et au bas se détachait, en caractères presque carrés, la signature de Brissonnet.

Aux armées, ce samedi 15 avril 1916.

« Mon cher colonel,

Un mot seulement pour vous donner le renseignement que vous me demandez. Le capitaine Robert Graffeteau est en effet le fils d'un de mes meilleurs amis, mort aujourd'hui. J'ai beaucoup aimé Robert. J'ai cru, à une époque, devoir prendre sa défense contre son père, lors de sa rupture avec sa femme. *Car il a été marié et il est divorcé.* Qu'il vous l'ait caché, vous per-

met de juger son caractère. Pour moi, en dépit de sa bravoure, je suis décidé désormais à ne plus le connaître. Il le sait, et, s'il vous parle de moi, non seulement je vous autorise à lui montrer ma lettre, mais je vous le demande. C'est un caractère sans honneur, et que j'ai condamné pour toujours.

En hâte. Le service me réclame. Ma main va bien. Ce billet vous le prouvera.

A vous de cœur,

BRISSONNET. »

— Tu vois, dit le colonel à la jeune fille qui demeurait atterrée, combien ont raison les vieux préjugés bourgeois qui veulent que les enfans se marient, à travers les parens et non par eux-mêmes. Tu m'aurais consulté, j'aurais écrit plus tôt au général, et la scène que tu sais n'aurait pas eu lieu. Quand j'y songe !... Mais non. Tu es assez punie... Je ne te fais pas l'injure de croire que tu penseras à ce monsieur désormais, autrement que pour le mépriser. Je connais Brissonnet. Le ton de sa réponse témoigne que ce garçon n'en est pas à une indélicatesse près... Allons. Embrasse-moi. — Madeleine, je te la laisse. Je compte que tu me la ramèneras consolée. Là où il n'y a pas d'honneur, il n'y a pas d'amour.

Le vieil homme, plus ému qu'il ne se permettait de l'être, sortit sur cette déclaration, moderne et prosaïque écho du célèbre vers cornélien :

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

Et Rodrigue de répondre : « Ah! que me dites-vous? » Émouvante protestation de la simple nature contre les inhumanités de l'orgueil ! Ce cri de la chair et du sang, cri de l'âme aussi, blessée au plus vif de sa tendresse et de son espérance, Madeleine l'attendait. Au lieu de cela, un grand silence tomba entre les deux sœurs. Elles écoutaient le pas appuyé de leur père descendre les marches de l'escalier : Lazarine, accotée contre une antique armoire provençale, où jadis leur mère enfermait leurs jouets de petites filles, — l'autre, Madeleine, assise. Elle ressemblait à Lazarine, mais elle était plus grande, les épaules plus larges, avec un beau profil sévère, le nez droit, la bouche tranquille et réfléchie. Elle avait ôté son chapeau, et gardé le large manteau de voyage qui dissimulait sa grossesse avancée.

De ses yeux bruns, cernés d'un cercle pâle dans son visage fatigué, elle regardait sa cadette dont la silhouette se détachait sur le fond sombre du panneau, plus mince et plus blanche. Comme elle aurait voulu la prendre dans ses bras, la bercer sur ses genoux! Elle n'osait pas. Elle la voyait si vibrante et si roidie, toute pâle, avec un tel orage dans ses yeux, mais pas une larme. Cette tension muette effrayait la sœur aînée plus que n'auraient fait des sanglots. Elle les avait redoutés : maintenant, ils l'eussent rassurée.

— Lazarine, finit-elle par demander, presque timidement, le mal est donc si profond?

— Si profond, répondit la jeune fille, que, même à toi, je ne peux pas en parler, et que je te demande de ne pas m'en parler. Il y a des mots qui font trop mal à prononcer, trop mal à entendre. Je ne veux pas que tu me dises de lui ce que je suis bien obligée de m'en dire. Et s'exaltant : — Ce papier... Elle montrait la lettre de Brissonnet, restée sur la table... Ote-le, Madeleine. Cache-le, que je ne le voie plus. Il me brûle les yeux et le cœur.

Mme Journiac obéit à cette supplication passionnée. Elle tremblait de voir la malheureuse enfant devenir folle de douleur, là devant elle. Et, caressante :

— J'avais bien dit à notre père qu'il fallait te préparer, ne pas te montrer cette lettre, du moins ainsi.

— Elle ne m'a rien appris, fit Lazarine. Elle se roidissait de nouveau, et, redevenue maîtresse de ses nerfs : Je savais *son* divorce. Et, devant l'étonnement de sa sœur aînée : Oui, depuis une heure, par *sa* femme.

— Par sa femme? répéta Madeleine. Tu l'as vue? Elle est venue ici?

— Elle a demandé papa. Elle voulait le prier d'intervenir pour elle auprès de... Elle hésita. Courageuse, elle prononça le nom. Auprès de M. Graffeteau...

— Et c'est à toi qu'elle a fait cette confidence?

— Oui, dit Lazarine, et le plus dur, ce n'a pas été d'apprendre qu'il m'avait caché son divorce. Ç'a été... Frissonnante, elle s'arrêta. Elle ne voulut pas répéter l'autre confidence, celle qui lui avait du coup désenchanté ses plus chers souvenirs en lui révélant qu'elle n'était qu'un épisode, pareil aux autres, dans l'existence d'un roué sentimental. Hélas! elle

continuait de l'aimer, en croyant à cette calomnie! — Tu vois, continua-t-elle, on ne peut pas parler. Oh! oui! Ça fait trop mal. Mais Père a raison, c'est fini. Pour que ce soit fini vraiment, il faut se taire. Il faut être Mlle J. C. P. Hélas encore! La pauvre « Mademoiselle *Je crie pas* » souriait, avec des lèvres frémissantes de désespoir, à ce rappel de leur heureuse petite enfance. — C'est fait, acheva-t-elle en pressant ses deux mains sur ses yeux. On n'a pas pour rien du bon sang de soldat dans les veines... Je vais t'aider à déballer les affaires. Combien de jours restes-tu?

— Jusqu'à samedi. Je ne veux pas laisser mes beaux-parens seuls la journée de Pâques. Mais je t'ai sentie malheureuse, et alors...

— Alors tu es venue m'aider, en étant là. Merci, et merci de m'avoir comprise.

Elles s'étreignirent. Puis elles commencèrent en effet de déballer et de ranger, sans plus faire allusion à l'unique objet de leurs pensées. Madeleine Journiac était une personne très attentive qui, dans les plus sincères émotions, gardait toujours un fond de lucidité froide. Elle se rendait compte qu'en ce moment chaque parole, sur cette âme si atteinte, froisserait, blesserait. Ce soir, demain, après-demain, un regard, un souvenir, une impression adouciraient, fondraient ce douloureux dessèchement. D'autre part, elle demeurait consternée, à l'idée des vilenies qu'avait frôlées l'innocente fille. Que signifiaient ces mots du général Brissonnet : « Un caractère sans honneur? » Que signifiait surtout l'extraordinaire démarche, osée par la femme divorcée de Robert Graffeteau, les intimes secrets de sa vie racontés ainsi à une étrangère?... Non, ce n'était pas là un simple hasard. Cette femme était venue pour connaître Lazarine, pour lui navrer le cœur. Savait-elle donc que son ancien mari et la jeune fille s'aimaient? Avertie par qui? Par Graffeteau lui-même? Était-ce possible? Par la rumeur publique? L'audacieuse et insensée conversation du jour de la remise des croix, au *Mont des Oiseaux*, avait-elle été remarquée, observée, commentée? La divorcée s'en tiendrait-elle à cette unique tentative? Ces questions tourmentaient tellement la prudente sœur aînée qu'elle prit sur elle, dès qu'elle fut seule, d'écrire elle-même au général Brissonnet pour obtenir sur Mme Robert Graffeteau quelques renseignemens supplémentaires.

Elle eût beaucoup voulu qne cette demande émanât du colonel, mais de quelle façon lui apprendre cette visite dont se taisait Lazarine, sans provoquer une de ces conversations que la pauvre enfant l'avait conjurée de lui épargner?

« Si le général répond, se disait-elle, et que cette femme ne reparaisse pas, j'en serai quitte pour garder par devers moi ces renseignemens. Dieu veuille qu'elle ne reparaisse pas! Que lui a-t-elle dit qu'elle ne peut pas supporter de me redire? Je le saurai, quand son cœur s'ouvrira. Car il s'ouvrira. »

Elle se trompait. Elle en eut une première preuve, le lendemain au matin, quand Lazarine monta dans sa chambre, lui souhaiter le bonjour. Sa tendre sollicitude d'aînée compatissante se heurta de nouveau à ce masque impénétrable de la peine qui va, qui vient, qui exécute tous les gestes de la vie quotidienne, qui en remplit tous les devoirs, — et c'est une agonie qui marche.

— Je t'ai préparé ton chocolat moi-même, dit la courageuse enfant à sa sœur. Là-bas, au mas, tu n'en bois jamais de si bien battu, avoue-le.

Elle avait ces mots de popote familiale à la bouche, et, dans ses prunelles, brûlées d'insomnie, la même sauvagerie muette, ce *noli me tangere* du mal qui saigne.

— Je suis trop gâtée... fit Madeleine en posant, sur son lit, le plateau qu'elle prit des mains de sa sœur. Elle les sentit brûlantes de fièvre nerveuse. Comment passer outre à l'imploration de silence qui se dégageait de tout cet être malade? Elle entra dans la convention, en plaisantant sur sa propre grossesse : — J'espère que tu seras plus raisonnable avec ta nièce, et que tu ne la pourriras pas?

— Tu veux dire avec mon neveu, repartit Lazarine, et toujours souriante, du même sourire : Comment va-t-il?

— Elle n'est pas très sage. Elle donne à sa mère trop de coups de pied...

Ce ton mi-badin, mi-sérieux, avait quelque chose de si factice, de si péniblement voulu que Madeleine Journiac faillit regretter d'être venue. Mais le baiser de Lazarine, en la quittant, lui fit chaud au cœur, par la reconnaissance émue dont il vibrait. Et puis, dès ce premier matin, elle comprit qu'elle allait être infiniment secourable à une autre personne, leur

père, « rien qu'en étant là », comme avait dit sa sœur. Celle-ci et le colonel, — on l'a déjà marqué, — se ressemblaient profondément par certains traits de leur nature morale. Lui aussi, était de ceux qui se taisent quand ils souffrent. Cette histoire Graffeteau le crucifiait, et quand il revit Madeleine, il ne lui en ouvrit pas la bouche. Il ne l'interrogea pas sur sa conversation avec Lazarine, et ce fut ainsi toute cette journée. Pour lui, la lettre de Brissonnet avait clos l'incident. Il n'en parlerait plus. Mais le pli amer de ses joues, mais le froncement de ses sourcils noirs sous le bourrelet rouge de sa longue cicatrice, mais son irritabilité démentaient ce silence. A de certains momens, il regardait sa fille aînée avec une tendresse complaisante qui en disait long sur la douleur que lui représentait l'autre. Sans cesse il évoquait, comme Lazarine au chevet du lit de la future mère, l'image de l'enfant à naître. Il formait des projets, pour l'avenir de ce petit-fils ou de cette petite-fille. Visiblement, il se fuyait, et il fuyait la violente rancune qu'il éprouvait contre Graffeteau, rancune prête à l'outrage, et dont il donna ce mardi même, — Mme Journiac était arrivée le lundi, — un indice très menaçant. Vers la fin de l'après-midi, comme ils étaient, lui et ses deux filles, réunis autour de la table à thé, la servante annonça le lieutenant Duchatel. Madeleine regarda sa sœur, pour lui conseiller : « Ne le recevons point. » Lazarine était déjà sur le pas de la porte qui disait :

— Je vais le chercher pour te l'amener. Tu verras quel touchant et admirable garçon.

Un instant après, elle rentrait, conduisant l'officier infirme. Le colonel n'était pas intervenu. Il se tenait, sa tasse de thé à la main, debout contre la cheminée où brûlaient de noueux morceaux d'olivier. Le mistral commençait de souffler, et il faisait froid. Il accueillit le visiteur avec une gêne que l'aveugle perçut sans doute, car sa conversation, d'ordinaire si vive, si spontanée, se faisait lente, hésitante, gauche, jusqu'à un moment où le fidèle ami, — sa présence à la *Maison Verte*, avait-elle un autre objet? — prononça cette phrase :

— Vous savez que le capitaine Graffeteau a été condamné au repos par le docteur Mauriel. Il passe ses journées étendu. Il veut à tout prix repartir. Il est si brave !...

Il n'avait pas achevé qu'Émery quittait la pièce sans un

mot. On put l'entendre qui, dans le jardin, sifflait ses bassets et interpellait un ouvrier. Il ne reparut qu'un quart d'heure plus tard, sans excuser cette brusque sortie, si contraire à ses habitudes de courtoisie. Il s'en expliqua le lendemain, devant Madeleine et Lazarine, mais pour leur raconter une autre manifestation de son humeur, plus significative encore. Les conséquences devaient en être plus graves que le déconcertement de ses deux filles et du pauvre Duchatel :

— Vous avez vu que je n'ai pas pu supporter, hier, d'entendre même nommer le capitaine Graffeteau ? Hé bien ! aujourd'hui, je l'ai rencontré. Il n'est pas plus malade que vous et que moi, puisqu'il sort. Il joue la comédie devant ce bon Duchatel, c'est logique. Il remontait de Vertaubanne vers le *Mont des Oiseaux*. Moi, j'arrivais en sens inverse, de San Salvadour. A vingt pas, il m'a reconnu. Il s'est arrêté. J'ai cru qu'il rebrousserait chemin. Il a continué. Nous nous sommes croisés. Il m'a salué. Je l'ai regardé bien en face, et je ne lui ai pas rendu son salut. Il est devenu très rouge, et il a passé. Ce que ça soulage, d'exécuter un malhonnête homme ! Ah ! s'il n'y avait pas son uniforme et sa croix !

Ce fut au tour de Lazarine de sortir de la chambre.

— Pourquoi lui avez-vous dit cela, papa ? fit Madeleine.

— Pour l'éprouver, répondit le colonel. La plaie saigne encore. Mais elle est brave. Un jour elle me remerciera de l'avoir vengée.

Comme pour justifier cette prédiction, quelques minutes plus tard, la jeune fille revenait, tenant à la main un bouquet de grosses roses rouges, qu'elle tendit à son père en lui disant :

— Elles m'ont paru si belles que je vous les ai cueillies, papa. J'étais allée pour envoyer Pietro à Consolation, savoir si, demain Jeudi-Saint, ils auront un *Tombeau*. Nous irons là, Madeleine, pour que tu n'aies pas à te fatiguer. Hyères est trop loin pour toi, même en voiture.

Ah ! ce sourire, ce tremblement plutôt de la bouche qui voudrait crier, cette douceur brisée de la voix qui va gémir et qui se dompte, ce regard des yeux qui pleurent en dedans, si l'on peut dire, comme la sœur plus âgée les connaissait maintenant. ces stigmates du martyre muet de sa jeune sœur ! Cet affront infligé à celui qu'elle aimait toujours, — et par qui ! — c'était, pour Lazarine, le comble de sa misère. « Ne va-t-elle pas me parler, cette

fois? » se demanda Madeleine. Puis, quand, restées en tête à tête, son espérance d'une effusion eut échoué contre la même farouche obstination de silence : « Demain, songea-t-elle, quand nous irons au *Tombeau*, peut-être elle s'attendrira. » Elle savait combien l'émotion religieuse était puissante sur ce cœur. Mais lorsqu'elles montèrent à *Notre-Dame de Consolation*, puis qu'elles en redescendirent, vingt-quatre heures après, par ce clair après-midi de Jeudi-Saint, la parole désirée ne fut pas prononcée, celle qui eût provoqué les larmes communes, permis les mots consolateurs. Rien que cette rigidité toujours, douce et fermée, qu'un événement très inattendu, quoique inévitable, allait vaincre, allait briser, — amené, Madeleine se l'est souvent reproché depuis, par la préférence qu'elle donna, sans trop de raison, à un chemin de retour plutôt qu'à un autre.

— Prenons par le petit bois, dit-elle à un carrefour ; c'est plus long, mais je me sens forte et nous aurons moins de mistral.

Elles s'engagèrent donc dans un massif d'épicéas, de chênes-liège et d'arbousiers, entre lesquels serpentait un sentier tout feutré d'aiguilles séchées, tout jonché de pommes de pin. Des genêts et des chèvrefeuilles sauvages y foisonnaient, y fleurissaient de toutes parts. La fureur du vent épargnait ce bois, comme magiquement préservé dans l'angle de sa colline. A peine si les branches des cimes étaient remuées sur les plus grands arbres. Les deux sœurs allaient, se laissant bercer, Lazarine malgré sa douleur, Madeleine malgré son inquiétude, par cette immense rumeur déchaînée autour de cette paix. Subitement un homme surgit de derrière un rocher. C'était Robert Graffeteau. Il les avait suivies, à distance, en se dissimulant et sans oser les aborder sur la grand'route. Puis, les voyant engagées dans cette coursière, la tentation s'était faite trop forte. Pour les devancer, il avait foncé à travers le maquis, comme en témoignaient les ronces et les débris de feuillage attachés à son uniforme. Elle s'arrêtèrent, et lui :

— Madame, implora-t-il en s'adressant à Mme Journiac, je vous en prie, accordez-moi de causer quelques instans avec votre sœur.

Madeleine regarda Lazarine, dont le visage, sous l'ombre du grand chapeau de promenade, s'était encore décoloré :

— Je crois, monsieur, qu'elle préférera n'avoir pas à vous parler, dit-elle.

— Laisse, Madeleine, fit Lazarine, intervenant Qu'avez-vous à me dire, capitaine Graffeteau? Comment ne m'avez-vous pas épargné de vous revoir?

— Parce que j'ai rencontré M. Émery, répondit Graffeteau. J'ai compris qu'il me méprisait, que vous me méprisiez aussi, et cela, je ne peux pas l'accepter. J'ai voulu m'expliquer, et d'abord vous demander pardon...

— Et de quoi? reprit Lazarine. Je me suis trompée. Je ne vous en accuse pas. Quant à des explications, vous n'avez pas à m'en donner. Vous n'étiez pas tenu à me raconter votre vie. Peut-être étiez-vous tenu à ne pas m'infliger cette rencontre-ci. Après les paroles que je vous ai dites, elle m'est trop douloureuse. Passez donc votre chemin et laissez-nous.

— Hé bien! non! protesta-t-il, et, montrant Madeleine : Devant madame, je peux vous dire ce que je ne vous ai jamais dit, mademoiselle, ce que je ne vous dirais jamais si elle n'était pas là : que je vous aime, que je vous ai aimée du premier jour où je vous ai vue.

— Je ne vous laisserai pas continuer, monsieur Graffeteau, dit Madeleine, qui s'avança entre sa sœur et le jeune homme. Ayez pitié de cette enfant.

Lazarine s'était assise sur une pierre. Elle se releva, et, de sa main tremblante écartant la protectrice, elle dit :

— Si c'est vrai, monsieur, alors oui, vous êtes bien coupable. Vous n'aviez pas le droit de m'aimer, puisque vous n'étiez pas libre. Vous deviez partir, vous en aller. Vous ne deviez pas me conduire où vous m'avez conduite.

— Alors vous savez mon mariage, mon divorce? Le général Brissonnet l'a écrit à votre père? J'en étais sûr. Mais a-t-il écrit aussi combien j'ai été malheureux? S'il vous a parlé de mon triste passé, je n'ai pas peur de son témoignage.

— Ne l'invoquez pas, monsieur, interrompit Madeleine. Il a été terrible. L'attitude de notre père vous l'a prouvé.

— Laisse, Madeleine, fit de nouveau Lazarine, et à Graffeteau : — Ce n'est pas le général Brissonnet qui m'a appris, à moi, que vous étiez marié. J'ai vu votre femme. Oui, je l'ai vue.

— Elle est venue chez vous? s'écria-t-il. Elle a osé?

— Elle a su que mon père était votre ami, — et c'est bien

vrai qu'il l'était, et comment! — Vous aviez refusé de la recevoir. Est-ce exact?

— C'est exact. Mais vous a-t-elle dit pourquoi?

— Parce que l'on vous a prévenu contre elle.

— Elle a dit cela?

— Oui, et bien d'autres choses... Elles m'ont été si pénibles à entendre que je préférerais ne pas les répéter. Elles me font trop sentir ce que j'ai été pour vous.

— Ce que vous avez été pour moi? interrogea Graffeteau. Je ne comprends pas.

— C'est bien simple pourtant, dit Lazarine. Vous avez joué avec moi comme vous avez joué avec tant d'autres.

— Avec tant d'autres? répéta-t-il. La conversation que vous avez eue avec cette femme vous a fait croire cela, de moi? Elle m'a représenté à vous comme... — il hésita : — comme un séducteur?

— Non, mais comme un homme qui court après les émotions, sans s'inquiéter des suites qu'elles peuvent avoir pour d'autres. Elle m'a dit ses jalousies.

— Ses jalousies?

— Oui, et ses torts aussi, ses coquetteries pour vous ramener, le heurt de vos caractères, votre divorce.

— Et vous l'avez crue?

— Je l'ai crue.

— Alors, demanda-t-il après un silence, vous pensez que j'ai joué avec vous?

— Vous pouvez me donner la preuve du contraire.

— Comment? fit-il.

La jeune fille avait baissé ses paupières, repliée sur elle-même et ramassant son énergie :

— En vous conduisant comme un honnête homme, répondit-elle. Puis, le regardant avec des yeux où passait une flamme : — Si vous avez eu un vrai sentiment pour moi, vous devez tenir à ce que je ne garde pas, de nos relations, un souvenir trop amer. Je ne le garderai pas, si je peux penser qu'à cause de moi vous êtes rentré dans une route que vous n'auriez jamais dû quitter.

— Je ne rêve pas, dit Graffeteau après un autre silence. Vous voudriez que je reprenne cette femme?

— Votre femme, rectifia Lazarine, car elle l'est toujours.

Elle le sait bien, elle, et que deux êtres, unis devant Dieu, ne peuvent pas être séparés par les hommes.

— Écoutez, mademoiselle, répondit Graffeteau, d'une voix où passait maintenant, non plus l'émotion affolée de tout à l'heure, mais une volonté ferme et forte, il m'est impossible de discuter avec vous l'effroyable mensonge dont je suis la victime. Ce serait salir votre pensée. Ce serait manquer au respect que je vous ai toujours témoigné, vous devez bien le reconnaître, au culte que je vous ai voué. Ce que cette femme peut dire de moi, à d'autres, m'est indifférent. Je vous le répète : j'ai été très coupable envers vous, mais pas comme cela. Non, pas comme cela. Je n'ai pas joué avec votre cœur, ni avec celui de personne au monde. Je ne suis pas de ces hommes. Naturellement, après que j'ai manqué de franchise, à un tel degré, dans mes rapports avec vous tous, vous ne croirez pas à ma parole. Je pars dans quatre jours. D'ici à quarante-huit heures, j'aurai trouvé le moyen que cette femme vienne elle-même démentir sa calomnie. Alors il faudra bien que vous me rendiez un peu justice. Adieu, mademoiselle; adieu, madame.

Il disparut dans le bois de pins. Quand il fut seul, il regarda sa montre :

« J'arriverai à l'Almanaire pour le train. Je serai à Toulon à quatre heures, et à Tamaris à cinq. »

Et il se mit à courir, tandis qu'à la place où venait d'avoir lieu cette explication, grosse de tragiques conséquences, les deux sœurs reprenaient leur marche. Lazarine était si bouleversée que Madeleine dut lui prêter l'appui de son bras.

— Je l'ai bien regardé, finit par dire la sœur aînée, pendant qu'il te parlait. Je ne suis pas suspecte de complaisance à son égard. J'ai eu la sensation que, cette fois, il ne rusait pas. D'ailleurs, nous saurons bientôt la vérité sur cette femme. J'ai écrit à Brissonnet pour avoir des détails plus précis sur les motifs du divorce. Si elle t'a menti là-dessus, elle t'a menti sur le reste.

— Ah! si l'on pouvait me le prouver, dit Lazarine, m'ôter cette angoisse du cœur que tout mon bonheur n'a été qu'un mensonge!

— Tu l'aimes donc toujours? osa demander Madeleine.

Le cœur malade s'ouvrait enfin.

— Toujours, dit Lazarine si tristement, si gravement aussi, et pour toujours!

VI

Comme il l'espérait, Robert Graffeteau arriva juste à temps pour monter dans le train de Toulon, à la petite station de l'Almanaire. Une fois à Toulon, il trouverait bien le moyen de gagner aussitôt Tamaris, qui n'est qu'à une dizaine de kilomètres. Qu'y ferait-il? Cela, il ne le savait pas. Il savait seulement qu'il agirait. Étouffant, depuis des heures et des heures, d'émotions contenues, se débattant sans confident, sans témoin, dans le tumulte d'une pensée emprisonnée en elle-même, la seule idée de l'action, quelle qu'elle fût, le soulageait déjà, le délivrait. Le petit train local roulait le long du golfe bleu de Giens, associé pour le malheureux à de si ravissans, à de si poignans souvenirs, et il se représentait la redoutable femme vers laquelle son wagon l'emportait. Comme elle le haïssait, pour avoir osé cette incroyable démarche, cette visite à la jeune fille qu'il aimait, et cette calomnie! Il n'en connaissait ni les termes, ni l'étendue. Lazarine lui en avait dit assez pour qu'il saisît bien deux choses : l'une, que son image avait été déformée, souillée, défigurée dans ce naïf et noble esprit; l'autre, que la jeune fille ne l'en aimait pas moins passionnément. Cette double évidence remuait en lui des sentimens si contradictoires! Quelle preuve de tendresse, de quoi lui exalter toute l'âme : se sentir aimé malgré les fautes, les manques, les vices, les mensonges, malgré tout! Mais aussi la triste dégradation : s'être vu admiré, compris dans ce que l'on avait de meilleur, par celle que l'on aime, et se retrouver avili, flétri, devant ce même cœur, toujours fidèle, dans le mépris et le pardon, au lieu de l'être dans l'enthousiasme et dans la joie! Pour Graffeteau, une particularité rendait plus amère cette déchéance. Il s'en rendait compte : Thérèse avait eu le cruel génie d'inventer contre lui une calomnie ressemblante. Raison de plus pour n'en rien laisser subsister. Mais comment? L'ouvrière seule pouvait détruire son œuvre. Il fallait que Thérèse lui écrivît, à lui, une lettre, qu'il pût montrer, où elle confessât qu'elle avait menti et sur leur mariage, et sur leur divorce, et sur le reste. Par quel procédé obtenir cette rétractation? A une autre, Robert aurait pu dire : « Je suis trop malheureux. Vous n'avez pas voulu cela. Je vous avais blessée. Vous avez cédé à un mouvement de

vengeance. Vous êtes allée trop loin. Revenez à vous-même. Soyez généreuse. Réparez. » Oui, à une autre, mais à cette femme-ci ? Quand la fierté du jeune homme ne se serait pas cabrée là contre, sa raison suffisait. Thérèse avait précisément voulu cela. D'avance il l'entendait : « Vous souffrez? Tant mieux. » Non, elle n'avait pas agi inconsciemment. Graffeteau retrouvait son épouvante d'autrefois devant les profondeurs ténébreuses de ce caractère, d'où jaillissait contre lui, après des années, une telle énergie de méchanceté. Quel était son motif cependant? Qu'attendait-elle de lui, qui l'avait déçue jusqu'à la fureur? Les phrases de la lettre, reçue après la cérémonie du *Mont des Oiseaux*, lui revenaient à la mémoire. Cette lettre avait donc été sincère? Était-ce possible et que sa brutale réponse eût rejeté cette âme repentante à ses plus mauvais instincts? Cette supposition lui fit hausser les épaules. Vivant comme Thérèse vivait, cette lettre mentait. Elle l'avait écrite par perversité, de même qu'elle avait parlé à Lazarine par perversité. Elle connaissait donc le sentiment de Graffeteau pour la jeune fille? C'était là, pour lui, le mystère des mystères, la douleur des douleurs. Cette créature associée à ses plus impurs souvenirs, posant son regard sur son plus cher, son plus intime, son plus chaste secret, cette seule idée le blessait au sang! Il en aurait crié. Une férocité s'éveillait en lui. Thérèse lui apparaissait comme une malfaisante bête, irréductible, sinon par la force, et qu'il ne dompterait qu'en lui faisant peur. Il se répétait : « Lui faire peur! Lui faire peur! » Mais comment encore? En la menaçant dans son amant. Graffeteau se vit accomplissant, divorcé, — quelle ironie! — le geste punisseur devant lequel, marié, il avait reculé, cherchant ce Faverolles, l'insultant, le provoquant. Quelle absurdité scandaleuse qu'un pareil duel, au fort de la guerre! Savait-il seulement si Thérèse tenait à cet homme? Non. C'est à elle qu'il fallait faire peur, à elle seule, et dans sa personne, dans sa chair. Une autre vision surgit : Thérèse épouvantée, et lui, devant elle, une arme à la main, comme pour la tuer, si elle n'écrivait pas la lettre réparatrice. « Je deviens fou, » se dit-il, « c'est de l'argent que je dois lui offrir! » Il se rappela les termes dont s'était servi Brissonnet pour parler d'elle et de Faverolles : « Une femme déclassée qui l'a aux trois quarts ruiné. » — « Elle est donc besogneuse, » conclut-il. Rien

d'étonnant, elle avait dû demeurer ce qu'elle était dans leur ménage, — et pourquoi aurait-elle changé ? — ne comptant pas, incapable de se refuser un caprice, toujours endettée, bouchant sans cesse, comme dit le peuple, un trou par l'autre, D'un geste instinctif, Graffeteau prit son portefeuille. Il constata qu'il s'y trouvait plusieurs formules de chèques, en blanc. Le train arrivait en gare de Toulon. Il quitta son angle de compartiment, presque apaisé par cette décision.

« Donnant, donnant. Ce qu'elle voudra contre la lettre. Elle ne peut pas refuser ce marché. Elle y a trop d'intérêt. C'est une affaire à régler tout de suite. Le plus court est de louer un auto qui me conduise à Tamaris et me ramène au *Mont des Oiseaux*. Demain, Mlle Émery aura la lettre. Je n'aurai qu'à l'envoyer à sa sœur. »

Vite, il se mit à la recherche d'un garage, le long des rues de la grande ville inconnue. Jamais, depuis ces trois mois, il n'avait eu la curiosité de la visiter, immobilisé par sa passion dans le petit coin de monde où vivait, où respirait Lazarine. Ses camarades s'étaient plaints devant lui, à maintes reprises. que l'existence d'avant la guerre y continuât, trop libre, trop facile, trop amusée. Une foule grouillante et loquace remplissait en effet les places et les boulevards. Quoique le mistral fit claquer les toiles des tentes et soulevât la poussière par épais tourbillons, les tables des cafés envahissaient les trottoirs, entourées de consommateurs qui discutaient le journal de l'après-midi, en sirotant l'apéritif. Quantité de femmes poudrées, fardées, court vêtues à la dernière mode, circulaient, parmi les marins et les soldats, devant les magasins déjà éclatans de lumière, quoiqu'un reste de jour tombât du ciel, d'un bleu vif, entièrement nettoyé de ses nuages. La vitalité méridionale éclatait partout, inoffensive et tapageuse. Au *Mont des Oiseaux*, dans cette oasis de convalescens, peuplée de blessés en uniforme, l'officier n'avait pas cessé de se sentir très près du front. Qu'il en était loin ici ! A tout autre moment, il s'en fût indigné. De quel droit, quand lui-même, dans l'épouvantable épreuve publique, ne pensait qu'au drame intime et personnel de son amour? De cela aussi, il éprouvait, sinon un remords, du moins une gêne, et sa rancune s'avivait contre la femme, cause volontaire d'un épisode nouveau et violent. Heureusement il serait court.

— Un automobile, mon capitaine? lui dit le patron du garage, qu'il avait fini par découvrir. Té! j'en ai des vingtaines et des bonnes marques! Il montrait du geste, dans son hangar, cinq malheureux taquots, dévernis, les pneus rapiécés, les roues désassemblées. — Mais pas un chauffeur, pas un. Ils me les ont tous pris pour cette saleté de guerre! Et ils veulent que le commerce marche!... Les deux qui me restent sont en course. Vous conduire moi-même? Impossible. D'abord, je n'ai personne pour garder la boîte, et puis, voyez ma main. Je me la suis abîmée l'autre jour, mais là, sérieusement. — Il montrait une grosse patte tuméfiée, dont les doigts bougeaient à peine. — C'est presque une blessure de guerre. C'est en conduisant un amiral. Ainsi!... Mais revenez dans une heure et demie, deux heures. Un de mes hommes sera certainement rentré, et s'il veut marcher..., car aujourd'hui, avec les ouvriers, quelle misère! Ah! il est grand temps que ça finisse!... Et le prix de l'essence!...

— Une heure et demie? interrompit Graffeteau. C'est que je suis pressé. Puis une idée lui traversant l'esprit : On peut téléphoner à Tamaris?

— Comment donc, mon capitaine! Moi, depuis cette année, je n'ai plus le téléphone. J'ai dû arrêter les frais. Mais vous avez le bureau de poste à deux pas. Tenez : la troisième rue à droite, en tournant le cours.

Le contretemps de ce retard avait subitement rappelé au forcené les données positives de la démarche qu'il méditait. Dans la frénésie de son élan, il n'avait même pas réfléchi que Thérèse pouvait être absente de Tamaris ou ne pas s'y trouver seule. Il allait être fixé sur ce point. Quand, entré dans la cabine téléphonique, il eut obtenu la communication avec l'*Eden hotel* et appris que Mme Alidière était là, il se préparait à poser le récepteur. L'employé de l'hôtel, préposé à ce service, lui ayant dit : « Je vais prévenir Madame, » il resta. Deux minutes encore, et une voix, qu'il connaissait trop bien, lui parlait, toujours identique, profonde et douce, susurrante et caressante. « Son pire mensonge, » pensait-il, tandis que ces mots, en eux-mêmes bien insignifians, résonnaient sur la tablette :

— Qui me demande?

— Moi, osa-t-il répondre, sans se nommer, et, fermement il répéta : Moi. M'avez-vous reconnu?

— Oui, répondit la voix après un silence. D'où me téléphonez-vous?

— De Toulon. J'ai besoin de vous voir aujourd'hui. J'ai à vous parler.

— C'est étonnant, — dit la voix, et, avec une ironie un peu colère, elle lui articula une des phrases de sa lettre d'insulte: — Je croyais que *toute démarche pour me rapprocher de vous serait inutile*.

— Ne plaisantez pas, riposta-t-il, je vous répète que j'ai besoin de vous voir, et je vous verrai.

— Soit, dit la voix après un nouveau silence. Je vais justement dîner à Toulon avec M. de Faverolles. Je me trouverai sur la place d'Armes à six heures et demie.

Rien de plus. Ces quelques répliques suffisaient pour donner au jeune homme la sensation qu'un événement énorme venait d'avoir lieu. Cette toute prochaine entrevue avec son ancienne femme, qui, tout à l'heure, lui paraissait indispensable et si simple, l'inquiétait maintenant. La facilité singulière qu'elle avait mise à lui accorder ce rendez-vous, après un outrage vivement ressenti, — sinon, pourquoi le rappel de son cruel billet? — le déconcertait, l'étonnait. Il s'en rendait compte : l'impérative injonction de son « Et je vous verrai » lancé comme un défi, n'entrait pour rien dans ce consentement. C'était, de la part de Thérèse, un geste, non pas de soumission, mais d'offensive. Que d'indices qu'elle pensait à lui depuis quelque temps, qu'elle le visait! Il les reprenait, les uns après les autres, pour la centième fois : l'étrange lettre à laquelle il n'avait pas cru, elle supposait pourtant une sincérité, le désir de lui faire impression; — l'extraordinaire démarche auprès de Lazarine Émery, comment l'expliquer autrement que par la vengeance? Et cette démarche supposait aussi une inquisition préalable, un tournement de chasseur autour de sa proie! Une explication s'imposa soudain à Robert : Il se rappela un des plus hideux secrets de leur intimité conjugale, la sensuelle ardeur des baisers de sa femme, les jours mêmes où il l'avait le plus soupçonnée de l'avoir trahi. Cette pensée lui fit horreur, qu'il pût être l'objet d'un désir de cette sorte, simplement parce qu'elle vivait, elle, avec un autre homme, et que lui, il aimait ailleurs. Il était sorti du bureau de poste à ce moment, et se trouvait de nouveau dans la rue.

Il aperçut son visage dans la glace d'un magasin, et il demeura étonné de sa propre pâleur. Cette première reprise de contact l'avait, du coup, rejeté dans cette atmosphère d'impressions délétères où Thérèse l'avait maintenu si longtemps par la servitude des sens. Qu'il avait eu raison de la comparer à une bête malfaisante! Et, comme il passait devant la devanture d'un armurier, il ne put se retenir de s'arrêter. Ses yeux se caressèrent aux reflets bleuâtres des canons de fusils et de pistolets. Ces outils de mort lui procuraient un rafraîchissement, rien qu'à les regarder. Ils lui représentaient la bataille, la vie risquée noblement, le rachat des bassesses dont il venait, après tant d'années, de respirer à nouveau l'affreux relent. Des souvenirs, plus récens que celui des souillures de son ménage, se réveillaient, un surtout, celui de l'exécution qu'il avait faite d'un officier allemand. Il l'avait vu, après un combat, blessé et gisant à terre, braquer son revolver sur le chirurgien qui s'inclinait pour le panser. Graffeteau avait abattu cet homme d'une balle comme un mauvais chien. Par quelle association d'idées entra-t-il dans cette boutique et marchanda-t-il un revolver pareil à celui qui avait servi à cette besogne de justicier? Il n'aurait su le dire, ni pourquoi il reposa l'arme sur le comptoir au lieu de l'acheter, en disant : — Je verrai si je me décide. L'image de Lazarine venait de lui apparaître et d'exorciser la tentation, imprécise, informulée, presque inconsciente. Ponrtant si une terrible idée n'avait pas, l'éclair d'une seconde, traversé son esprit, aurait-il songé de nouveau à la jeune fille avec tant de ferveur, tout en reprenant dans la rue sa course d'attente? Il n'était plus l'homme qui se souvient d'avoir tué, il était l'hôte enchanté de la paisible *Maison Verte*, le convalescent de corps et d'âme qui s'était senti renaître là aux émotions douces et hautes.

« Que fait-elle en ce moment? se demandait-il. Que pense-t-elle? »

Il la voyait dans le petit salon, sous les lampes, penchée sur la table, poinçonnant les feuilles de papier qui serviraient plus tard aux lectures de l'aveugle Duchatel. Le père, l'ennemi maintenant et le juge, suivait sur une carte le détail du « communiqué. » La sœur, Mme Journiac, travaillait à quelque ouvrage. Dans le regard de celle-là, Graffeteau avait cru surprendre, au cours de leur rencontre, un étonnement, une pitié. Il se répéta :

« C'est à elle que je ferai tenir la lettre que j'arracherai à Thérèse. »

Cette évocation lui avait rendu de la force, comme si, même à distance, un rayonnement émanait de la délicate et pure enfant. Il se redressa dans une énergie d'espérance. L'entretien avec Thérèse allait être immédiat. Tant mieux. Tant mieux encore qu'il eût lieu sur une place, où ils seraient contraints, par la seule présence du public, d'être plus maîtres d'eux-mêmes. Restait la matérialité de la lettre à écrire : Graffeteau ne voulait partir de Toulon qu'en l'emportant. Le salon du premier hôtel venu suffirait. Il avait demandé le chemin de la place d'Armes. Et, la gagnant, il considérait les façades au passage. D'avance, il fixa son choix, afin d'éviter toute hésitation au terme de cet entretien qui allait enfin avoir lieu, car au fronton de cet hôtel qu'il avait ainsi préféré, le cadran lumineux d'une grande horloge marquait six heures et vingt-cinq minutes. Il hâta le pas et déboucha sur la place, juste à propos pour voir s'arrêter, à l'angle de la rue Pastoureau, un automobile de maître, astiqué, vernissé, avec le miroitement de ses lanternes électriques sur ses cuivres, et mené par un chauffeur chaudement engoncé dans sa fourrure. Une femme en descendit qui donna un ordre. C'était Thérèse. Elle resta un instant à surveiller la voiture qui démarrait et tournait. Graffeteau se tenait à quelque distance, en pleine lumière. Elle marcha droit sur lui, qui la regardait venir, souple, grande et mince dans un long manteau de loutre dont la nuance lustrée et sombre donnait un éclat plus vif à son teint. Elle n'avait pas oublié cette fois de s'arranger, et le rose provocant des joues, le rouge humide des lèvres, le noir estompé des paupières, le reflet des cheveux passés au henné sous un béguin de velours brun, en faisaient une apparition par trop conforme à tout ce qu'il savait de son existence ! Quatre années de vice avaient imprimé leurs stigmates sur ce masque, toujours aussi beau dans sa fatigue, plus beau peut-être, car il s'était encore affiné en se creusant, surtout autour du nez et de la bouche, mais c'était une beauté de prostituée. Soit qu'elle voulût paraître indifférente, soit pour se donner une contenance, Thérèse arrivait à ce rendez-vous, fixé par elle à celui dont elle avait porté le nom, en tenant dans ses bras son chien pékinois. Cette espèce de bibelot vivant, au mufle écrasé, à figure de monstre de potiche, poussa un grogne-

ment du fond de sa longue toison couleur de bronze, quand Graffeteau s'approcha.

— Tôti, soyez sage, fit Thérèse en s'adressant au joli animal, et, le posant à terre sans lâcher sa laisse, elle répondit par une inclinaison de tête au salut du jeune homme, et avec autant de calme que si elle eût quitté Robert la veille et que rien ne se fût jamais passé entre eux, elle dit : — Il ne faut pas lui en vouloir. Il est fier. Il se rappelle qu'il est un petit prince oriental.

L'effronterie de cet abord, visiblement destiné à irriter Graffeteau en le bafouant, eut au contraire pour résultat de le raffermir dans son sang-froid. Le sursaut, que lui avait causé la voix de cette femme, écoutée dans le téléphone, ne se renouvela pas. Tout à l'heure, cette voix, c'était le passé, avec ses égaremens mais ses ivresses, ses remords mais ses émotions, ses folies de sensualité trouble et profonde. La femme qu'il avait devant lui, c'était le présent, avec ses mépris, ses dégoûts. Décidément, elle ne pouvait plus le faire souffrir qu'à travers une autre.

— Vous avez deviné ce dont je désire vous entretenir, madame? commença-t-il.

— Mais oui, Robert, répliqua-t-elle en le regardant, en l'enveloppant de ses grands yeux violets. Ils marchaient côte à côte. sous les platanes étêtés qui bordent cette place. A travers les longues branches à peine feuillues et que le vent secouait à les briser, les étoiles commençaient de s'allumer, toutes pâles sur un fond de ciel sombrement bleu. Thérèse continuait : — Comme je vous sais un très galant homme, j'ai supposé que vous regrettiez votre réponse à ma lettre et que vous vouliez me le dire.

— Et vous n'avez pas pensé à certaine visite que vous avez faite près du *Mont des Oiseaux*, et à la manière dont vous y avez parlé de moi?

— Ah! fit-elle, c'était pour ça? J'aurais dû m'en douter. Vous l'aimez donc bien, cette jeune fille?

Il la regardait à son tour. Elle put lire dans ses prunelles noires une froide et dure résolution, celle d'un homme qui ne se laissera pas détourner d'un but très précis auquel il va droit, en coupant court à toute discussion d'à côté. Il hésita pourtant. Il avait ce cri sur les lèvres : « Je vous défends de parler d'elle. » Mais, brusquement:

— Oui, je l'aime, et c'est pour cela que je ne veux pas qu'elle garde de moi l'opinion que vous lui en avez donnée.

— Et c'est pour cela que j'ai voulu, moi, la lui donner, dit-elle.

Il la regarda de nouveau, et âprement :

— Vous devez cependant le comprendre : si je suis ici, c'est que je suis décidé à tout.

— A quoi, par exemple? interrogea-t-elle, et pour obtenir quoi?

— C'est très simple : que vous m'écriviez une lettre où vous me disiez qu'en parlant de moi à M[lle] Émery, vous avez cédé à un mouvement de rancune et de colère, que vous le regrettez, qu'il est faux que notre divorce ait eu pour cause mes torts à moi, faux que je vous aie rendue jalouse. Vous avez calomnié mon caractère. Vous vous rétracterez, nettement, formellement, sans équivoque.

— Rien que cela? ricana-t-elle.

— Rien que cela en effet, répéta-t-il. Vous me devez cette réparation. Elle vous paraît dure. Je suis disposé, pour vous l'adoucir, à de grands sacrifices.

— Ce qui veut dire? demanda-t-elle.

— Qu'il s'agit d'un marché, répondit-il, et que vous en fixerez vous-même les conditions.

— C'est encore pis que votre lettre, dit-elle. Alors vous m'offrez de l'argent pour...

— Oui, fit-il, et la chose peut être réglée en dix minutes. Nous n'avons qu'à entrer dans un salon d'hôtel quelconque. Vous écrivez la lettre, — je signe le chèque, et nous sommes quittes.

Ils marchèrent, sans se parler, pendant quelques instans. Il crut, comme elle allait du côté de la rue, qu'elle acceptait sa brutale proposition. Il continuait d'étudier ce beau visage qu'il avait tant aimé et dont l'expression audacieuse devenait inistre.

— Hé bien! dit enfin Thérèse, et lorsqu'ils furent sortis de l'ombre de la place, je vais vous étonner. J'accepte d'écrire cette lettre. Vous m'avez demandé de fixer moi-même mes conditions. Les voici. Je ne veux pas de votre argent. C'est une explication avec vous que je veux, mais à mon moment, et complète. Je vous attendrai, ce soir, à Tamaris, à dix heures, devant la grille du parc de l'*Eden hotel*. Vous ne

pouvez pas vous tromper. C'est à l'angle des deux routes en venant de la Seyne. Il y a de grandes lettres d'or éclairées à l'électricité. Si vous venez, vous aurez la lettre. Si vous ne venez pas, rien au monde, — vous m'entendez et vous me connaissez, — rien au monde ne me ferait l'écrire... Allons, Tôti, laissez-vous prendre gentiment...

Elle s'était baissée et soulevait le petit chien dans ses bras. Avant que Graffeteau eût répondu, elle l'avait quitté. Elle était loin, marchant, d'un pied rapide, au milieu de la rue, mêlée à un flot de passans si nombreux qu'il n'aurait pu l'aborder et la retenir malgré elle, sans risquer un scandale.

VII

C'est bien sur cette protection de la foule que comptait l'adroite créature. Elle coupait court à toute reprise d'un entretien où elle avait senti aussitôt son impuissance à dominer son interlocuteur. Ces quelques répliques, rapides comme une première passe d'épées entre deux duellistes, l'avaient décidée. Elle s'en allait. Elle *rompait*, mais pour reprendre la lutte, quelques heures plus tard et dans des conditions plus sûres. Un instinct aussi infaillible que celui du terrain chez un bretteur, lui avait fait, là, sur place, deviner deux choses : la première, qu'à cette minute un nouvel amour protégeait Graffeteau comme un talisman; la seconde, qu'en donnant au jeune homme ce nouveau rendez-vous à dix heures de la nuit et dans son hôtel, elle provoquerait chez lui un débat de conscience. Il se demanderait s'il irait, s'il n'irait pas. Cette délibération, qui tournerait autour d'elle, réveillerait ses souvenirs de leur vie commune, les raviverait. Il viendrait, pour avoir cette lettre justificative à laquelle il tenait passionnément, elle l'avait vu, et décidé à l'obtenir par la violence. Ce serait à elle, alors, de l'approcher, de l'envelopper, de le charmer. Là-bas, à Tamaris, il ne serait plus l'irréductible adversaire de tout à l'heure. Il y arriverait, travaillé à son insu par les images du passé. Sa discussion avec lui-même l'aurait replongé dans les profondeurs de sa mémoire sensuelle. Il s'y serait troublé, malgré lui. A elle alors d'achever cette œuvre de reprise, dans ce tête-à-tête, où elle aurait, pour complices, la solitude, la nuit, l'occasion, la jeunesse de Robert, — pour armes, sa beauté, sa ruse, et son

propre désir. Car ce désir dépravé, ce malsain appétit d'une aventure amoureuse avec l'ancien mari, n'avait fait que grandir, depuis ces cinq jours, avivé encore par la rancune, surexcité par les obstacles : la dure réponse de Graffeteau, son amour pour une jeune fille, sa colère contre la démarche qu'elle avait osée auprès de cette enfant... A chacune de ces contrariétés, la plaie s'était comme approfondie dans cette sensibilité malade, comme creusée. Il n'y avait pas que de la rouerie dans la préméditation de ce rendez-vous tentateur. Il y avait aussi l'irritation d'un amour-propre piqué au vif, et celle, plus coupable, d'une fantaisie féminine, à laquelle le souvenir du passé conjugal n'était pas non plus étranger. Ce détour de cette sensibilité corrompue risquerait d'être inintelligible si l'on n'indiquait le triste dessous pathologique d'une ardeur dont la contagion avait, dans des jours de faiblesse, ensorcelé Graffeteau? L'anomalie dont il s'étonnait, à se la rappeler après des années, avait réellement existé. L'idée de l'humiliation qu'un partage à demi conscient infligeait à son mari avait représenté un attrait pervers, osons le mot, sadique, pour cette femme, prédisposée à tous les déséquilibres. L'opium et ses délices ne l'avaient pas normalisée. En revoyant Robert si noblement changé, alors qu'elle se savait elle-même si dégradée, la tentation l'avait saisie de retrouver, pour quelques jours, pour quelques heures peut-être, les sensations d'autrefois, et plus pimentées, par cette différence même de leur niveau moral. Bouleverser ce héros et cet amoureux, le reprendre, lui faire oublier, renier, sacrifier et son honneur et sa passion, abuser de lui en l'avilissant, quelle victoire! Tandis qu'elle allait à son autre rendez-vous, non sans regarder du coin de l'œil si Graffeteau ne la suivait pas, cette perspective la réchauffait, l'intéressait, l'amusait. Que de fois, depuis les dernières semaines, elle avait longé ces mêmes trottoirs, pour rejoindre Faverolles au même endroit! Et alors c'était une lassitude, un écœurement, une nausée de son existence, si terne, si morne dans son apparente fantaisie! A cette minute, elle marchait, alerte, frémissante et légère : « Oui, se répétait-elle tout bas, Robert viendra. Il ne peut pas ne pas venir... Et, s'il ne vient pas?... » Elle se formulait bien ce doute en ces termes. Elle ne l'admettait pas vraiment. L'intensité de son caprice était déjà trop forte. Une autre objection surgissait dans sa pensée : « Mais si Guy veut me garder ou me reconduire?... Bah! je

m'arrangerai pour rentrer aussitôt après le dîner, et seule... »

Cette difficulté, par-dessus le reste, achevait de fouetter ses nerfs déjà si vibrans. Cette excitation animait son teint, souvent trop pâle sous le rose, ses yeux souvent trop fixes. Un demi-sourire d'espérance et de défi relevait le pli amer de sa bouche. Cette vitalité de sa physionomie lui seyait délicieusement. Elle le sentait, avec cet instinct de jolie femme qui n'a pas besoin du miroir. Elle en eut une preuve immédiate, quand elle entra dans la pâtisserie devant laquelle stationnait son automobile et où l'attendait Faverolles. La patronne, debout sur le seuil, la salua de cette exclamation :

— Ah! madame Alidière, vous êtes belle toujours, mais ce soir!... En vous regardant venir, je me disais : Il n'y en a pas deux comme elle à Toulon, ni ailleurs...

Cette grossière flatterie, d'une Méridionale avisée, à une cliente qui ne chipotait jamais sur les additions, ne pouvait pourtant pas déplaire à Thérèse. C'était comme un gage de son triomphe dans l'assaut qu'elle se préparait à livrer. Il fallait d'abord libérer sa soirée. La même patronne le lui rappela en ajoutant :

— C'est l'ami de Madame qui sera content de voir Madame arriver. Il est dans la salle du fond, à sa table habituelle, avec un officier. Il s'inquiétait de Madame. Il l'a déjà demandée deux fois !

— Mais je ne suis pas en retard!... dit Thérèse. C'était vrai, et elle eut aussitôt l'explication des impatiences de son « ami. » — L'argot galant de nos jours a de ces pruderies que Rousseau qualifiait de « viles décences. » — La pâtisserie, où le chauffeur militaire, embusqué à Toulon, et sa maîtresse, installée à Tamaris, tenaient volontiers leurs assises, se composait de deux vastes salles. Une sur la rue, encombrée d'un large comptoir, servait à la vente des gâteaux et des confiseries. L'autre, au fond, justifiait le *Five o'clock Tea* de la devanture. Les murs revêtus de stucs, les énormes glaces peintes de feuillages et de fleurs, les tables à dessus de verre, les chaises de style Louis XVI, le festonnage contourné des tulipes qui versaient l'électricité, toute cette décoration, battant neuf, attestait un effort pour réaliser le type d'un élégant salon de thé parisien. L'endroit, en ce moment, regorgeait de monde. Partout des uniformes, ici d'aspirans et de lieutenans de vaisseau, d'un bleu presque noir, là d'officiers de terre en

bleu-horizon. Partout aussi des femmes, la plupart ultra parées, et un brouhaha de conversations, autour des tasses de thé, des bols de chocolat, des verres de porto et des coupes de boissons glacées. Ici et là une tête bandée, une manche vide et repliée contre l'épaule, une main posée sur une béquille, rappelaient la guerre et sa tragédie. Cette alacrité bruyante, dans cette atmosphère de fumée de tabac, d'alcool et de poudre de riz, faisait avec ces douleurs si voisines un de ces contrastes dont les moralistes se sont attristés de tout temps ; car de tels phénomènes se rencontrent, d'un bout à l'autre de l'histoire. Peut-être tiennent-ils à quelque grande loi de distribution de nos forces morales? Une certaine détente de vie légère et frivole, à côté de l'effort héroïque, serait alors la condition de l'endurance prolongée dans les calamités publiques. Il y a tout de même une limite à cette gaieté de ceux de l'arrière, et, visiblement, Guy de Faverolles l'avait par trop dépassée. Thérèse ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle s'en rendit compte : il était dans cet état de stimulation bavarde que les amateurs du *chandoo* appellent entre eux la « pointe d'opium. » Il causait et riait haut, gesticulait, bougeait, avec cet air d'optimisme et de contentement qui suit les trois ou quatre premières pipes chez un fumeur initié. En face de lui, se tenait un lieutenant, décoré de la croix de guerre. Thérèse reconnut cet Henri Calvignac qui lui avait été présenté, l'autre samedi, au *Mont des Oiseaux*. Faverolles l'avait renseignée sur la moralité privée de ce garçon, célèbre dans l'équipe des jeunes viveurs par la louche aventure de son mariage. Il avait enlevé, puis épousé la fille du premier lit du richissime Moreau-Janville, en commençant par être l'amant de la belle-mère. La guerre venue, il s'était battu très bravement. Il avait été blessé. Il repartait et il allait se battre aussi bravement, sans que cette bravoure parût avoir rien changé à son caractère d'arriviste et de jouisseur. C'est que pour tirer un enseignement de ses propres souffrances, de ses propres efforts, il faut les comprendre comme des épreuves, et non comme des accidens. Mais l'épreuve suppose *Quelqu'un* qui nous éprouve, un sens de la vie et de la mort, du mystère en nous et autour de nous. Autant de formules si vides pour un de ces païens de la fête parisienne, comme était celui-là ! En ce moment, le rusé personnage fumait une cigarette en observant Faverolles occupé à transformer sa légère griserie en une véritable ivresse, à coups de *cock-tails*. Trois

soucoupes vides disaient le chiffre. Le toxicomane était en train de déguster le troisième. L'autre, lui, en était à son premier, qu'il n'avait entamé qu'à peine. Thérèse le vit qui se retournait pour interpeller le garçon. Elle l'entendit qui criait : — Un autre *manhattan* pour M. de Faverolles. Pourquoi cette insistance? Elle crut le comprendre au coup d'œil que lui lança Calvignac, quand elle s'approcha, et aux premières phrases échangées :

— Est-il gentil, ce brave Henri! disait Faverolles, et la bienveillance de sa demi-ébriété lui riait, par tous les plis de son visage précocement fripé. Il sort du *Mont des Oiseaux* ce matin. Sa femme l'attend à Paris, et il me donne vingt-quatre heures.

— C'est à moi que je les donne répondait Calvignac. Je ne me serais pas consolé, madame, d'avoir quitté le Midi sans vous avoir revue.

— Et enjôleur avec cela, l'animal! s'écria l'autre; méfie-toi, Thérèse, dans le Paradis terrestre, il s'appelait le serpent... Pour commencer, continua-t-il, nous dînons ensemble. J'ai retenu notre petit salon dans notre restaurant. J'ai demandé le dîner pour sept heures et quart, tapans. Nous devons faire dodo de bonne heure. Mon colonel a la fichue idée de partir en inspection à trois heures de nuit, et en auto avec Bibi!... J'ai eu beau lui insinuer que je ne suis pas matinal. Il m'a traité de fricoteur. J'ai senti qu'il ne fallait pas insister. Il n'aurait qu'à me casser aux gages, et où m'enverrait-on?... Tu arrives juste à temps, tu vois.

— A temps en effet, dit Thérèse, pour vous empêcher de vous griser, quand vous devez conduire un automobile, et la nuit encore!

— Vous? répondit Faverolles. Te voilà fâchée contre moi. Et montrant son compagnon : Prends-t'en à lui, pour être juste. Je te le dénonce. C'est lui qui m'a commandé ce quatrième apéritif, que ce brave Marius m'apporte. C'est le dernier...

Le regard dont Calvignac plombait l' « amie » de son camarade était assez clair. Entre libertins des deux sexes, ce langage-là vaut celui des paroles. Ces prunelles aiguës et questionneuses du roué disaient nettement à Thérèse : « Pour qui suis-je ici? A cause de qui ai-je voulu le griser? » Dans une autre occurrence, la femme blasée se serait sans doute amusée de cette audacieuse

turlupinade, digne de l'ancien répertoire : se débarrasser de l'amant, par ce brutal et sûr procédé, pour avoir le champ libre auprès de la maîtresse, et l'inviter à une de ces aventures sans lendemain comme la divorcée en avait déjà connu quelques-unes. Ce sont les offres les plus affriolantes pour une blasée et une désoccupée; mais, si elle se trouve à l'état de passion, les plus insultantes, et sous l'influence des événemens des derniers jours Thérèse était, pour le temps que durerait sa crise, montée à l'état de passion. Le frémissement d'une révolte contre la dégradation de son amant et contre la félonie de l'autre, passa dans son accent, et, désignant, d'un geste de la tête, le garçon qui apparaissait à l'autre extrémité de la salle, avec un plateau chargé de consommations, elle dit à Faverolles :

— Vous ne le prendrez pas, ce dernier apéritif. Je ne le permettrai pas...

— Nous verrons bien, répliqua Faverolles dans un grand rire. Mais je te revaudrai ça, ma petite, et quand tu voudras fumer ta quinzième pipe...

— Comment, madame? fit Calvignac, vous aussi vous pratiquez la drogue. Il faudra que vous m'initiiez.

— Oui, je fume l'opium, répliqua Thérèse durement, mais chez moi. Je ne me donne pas en spectacle, ni moi, ni les gens qui m'entourent, et je le ferais que je ne porte pas l'uniforme, et vraiment on doit mieux se tenir, quand on n'est pas au front, et que l'on a l'honneur d'être habillé comme ceux qui se font tuer.

— Ce n'est toujours pas pour toi, Henry, qu'elle dit ça, fit Faverolles en touchant de sa main la croix de guerre de Calvignac.

— Je vous assure, madame, reprit celui-ci, toujours gouailleur, que ceux qui se font tuer ne pensent pas à en vouloir aux autres de s'amuser un peu...

Le garçon arrivait, à la seconde même où le jeune homme prononçait cette phrase. Il n'y avait plus sur le plateau que le *cock-tail*, prétexte avoué d'une discussion que Thérèse allait brusquement faire tourner en querelle. La liberté de son rendez-vous serait assurée ainsi. Mais elle ne calculait plus. Elle était trop énervée. D'un geste rapide, elle s'empara du verre, qu'emplissait le breuvage toxique, agrémenté du chalumeau de paille destiné à la lente dégustation.

— Garçon, dit simplement Faverolles, apportez-m'en un autre. Madame veut boire celui-ci... Tu l'as pris, continua-t-il en s'adressant à sa maîtresse. Tu vas le boire...

L'ivresse le gagnait, et déjà l'euphorie bienveillante de la pointe d'opium avait cédé la place à l'irritabilité alcoolique. Il avait saisi d'une main le bras gauche de Thérèse, et de l'autre le poignet droit, celui de la main qui tenait le verre. Il essayait de hausser ce verre malgré la résistance, jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur des lèvres. Calvignac regardait avec un sourire, et sans s'en mêler, cette lutte qui lui paraissait un jeu d'amans mal élevés. Tout d'un coup, il vit avec stupeur Thérèse lâcher le verre qui tomba sur la table, et s'y brisa en les éclaboussant tous les trois. Puis comme Faverolles, surpris, desserrait son étreinte, elle le frappa au visage avec une violence qui lui arracha un cri de douleur. Calvignac se dressa, pour arrêter une scène dont l'éclat faisait déjà se retourner toutes les têtes. Il voulut prendre à son tour le bras de la jeune femme. Elle se dégagea en lui donnant un soufflet, à lui aussi, non moins retentissant, et avant qu'il n'eût eu le temps de se remettre de cette fantastique agression, l'impulsive était sortie de la salle, entre les assistans qui s'écartaient d'instinct devant sa fureur. Elle avait traversé la pâtisserie, et elle sautait dans son automobile en criant à son chauffeur :

— Émile, à Tamaris, et si Monsieur vous appelle, n'arrêtez pas...

Cette incroyable algarade avait duré quelques instans à peine. Plus tard, et dans la catastrophe qui allait suivre, elle devait servir de prétexte au médecin pour porter sur son auteur le diagnostic de folie. Thérèse avait simplement cédé à un accès d'irrésistible colère. Chez elle, comme chez son complice, l'opium avait déjà profondément désaccordé, — on l'a trop vu, — la machine nerveuse. La tentative de contrainte physique, toute bénigne fût-elle, exercée par Faverolles d'abord, puis par Calvignac, avait suffi à déclencher un geste si contraire à son éducation, alors que d'habitude elle affectait en public des manières plutôt surveillées. Les déclassées sont volontiers ainsi, et c'est le signe de la souffrance continuelle que leur inflige la rupture avec leur caste native. Maintenant encore, dans la voiture qui l'emportait à toute vitesse, sur la route de la Seyne, cette

colère continuait. L'abjecte ivresse, dans une salle publique, de l'homme avec qui elle vivait, la goujaterie de son attitude quand il avait voulu la forcer de boire, l'évidente intention de Calvignac et le mépris qu'un tel projet supposait, autant de symboles de l'ignominie de sa vie. Ce double soufflet, d'abord à l'un, puis à l'autre, réellement Thérèse l'avait donné à cette vie. Et elle allait, regardant, par la vitre de l'automobile, fuir le paysage, cette longue banlieue de Toulon, toute peuplée de petites maisons de plaisance, tapies entre des cyprès. Le mistral, de plus en plus violent, secouait la souple épaisseur de ces feuillages, détachés en noir sur un ciel éclatant de lune et d'étoiles. La rafale était par momens si forte que la lourde limousine en vibrait tout entière. Elle s'arrêtait presque d'avancer. Ce vent, dont c'est le caractère singulier qu'il est senti là même où il ne souffle pas, tant il dessèche l'air, glaçait l'intérieur de l'automobile. Ce froid crispant achevait d'exaspérer les nerfs de Thérèse. Voici que le dégoût de son existence l'envahissait toute, ne laissant place qu'à des pensées d'aigreur et de rancune. Elle songeait à Robert maintenant, et de nouveau son caprice passionné se changeait en haine, comme à l'heure où elle avait reçu l'injurieuse réponse à sa lettre et couru à la *Maison Verte*, en proie à la frénésie de la vengeance. Tout au fond de son cœur, elle ne lui avait jamais pardonné d'avoir obéi à son père et de l'avoir renvoyée. De là datait la déchéance sociale dont l'équipée de la pâtisserie n'était qu'un grotesque épisode. Qui en rendait-elle responsable ? Graffeteau ! Et, l'associant soudain à Guy de Faverolles dans un suprême sursaut d'aversion, elle se souvint de sa perfide conversation avec Lazarine ; et féroce :

— Il voudrait que je me rétracte ! Je n'en ai pas dit assez !...

Un très petit incident de route changea brusquement le cours de ses idées. Un peu après la Seyne, et comme il obliquait dans la direction de Tamaris, le chauffeur donna un coup de volant trop fort, dans le virage, pour éviter un défoncement de terrain. Un cahot s'ensuivit et la limousine faillit verser. Elle continua sans autre encombre. Mais Thérèse fut jetée assez rudement contre la paroi, et son petit chien Tôti roula de ses genoux. Comme elle le ramassait, en lui caressant son pelage fauve, le gentil animal lui lécha la main. Il se pelotonnait douillettement contre elle, dans un mouvement de sécurité retrouvée, et elle, lui parlant comme s'il pouvait la comprendre :

— Tu m'aimes, toi! dit-elle. Ah! il n'y a de vraiment bon au monde que les bêtes!...

Ces humbles rappels à l'humble réalité présente agissent, dans les grands bouillonnemens intérieurs, à la façon de la goutte d'eau froide qui brise le jet de vapeur. — Allez plus doucement, Émile! cria-t-elle dans le porte-voix, et elle ne quitta plus des yeux le ruban grisâtre de route dont les phares électriques éclairaient les moindres cailloux à quelques mètres. Cette occupation précise apaisa peu à peu le tumulte de sa pensée. Lorsque le moteur s'arrêta devant le perron de l'*Eden Hotel*, la voyageuse avait retrouvé son calme.

— On ne m'a pas appelée au téléphone? demanda-t-elle, à peine descendue de voiture. Le sens pratique des intérêts matériels, qui s'associe étrangement chez les femmes galantes à l'imprudence des fantaisies et à l'illogisme de la conduite, venait de se réveiller en elle. Déjà elle appréhendait les conséquences de la scène avec Faverolles. Jusqu'ici, leurs querelles d'amans détraqués par la drogue s'étaient bornées à des discussions, suivies de bouderies. Pour la première fois, ils en étaient arrivés aux voies de fait. Ils? Non. Mais elle. Faverolles, comme tant de gentilshommes dégradés, gardait, dans son abjection, des ressauts inattendus de fierté. Cette claque, reçue devant témoins, pouvait le décider à une rupture, qui comporterait pour elle de pénibles embarras provisoires, malaisés à résoudre en temps de guerre. L'offre d'argent, formulée si nettement par Graffeteau, traversa son esprit. Thérèse secoua sa tête :

— Non. Non. Non. Pas de lui, pas de lui. D'ailleurs, viendra-t-il?

VIII

Cette question allait faire point fixe dans cette sensibilité désordonnée, dont la ligne directrice restait, à travers tant d'incohérences et de complexités, la poursuite, toujours à demi déçue, de la sensation. Elle avait passé dans son appartement, choisi par elle au rez-de-chaussée, pour être de plain-pied avec le jardin, qui dévalait jusqu'à la mer. Elle avait là deux grandes pièces : le salon-vérandah, transformé en une fumerie d'opium, et une vaste chambre à coucher, déjà préparée pour la nuit, par sa caméristé, que ce retour hâtif avait sans doute dérangée dans quelque projet de sortie. La chemise de fine

batiste, ornée de dentelles et de rubans légers, attendait sur le lit ouvert. Les draps brodés au chiffre de la jeune femme et emportés avec elle, dans ses bagages, disaient le raffinement de son luxe intime, comme aussi ses mules de satin doublées de cygne, et le déploiement, sur la table à toilette, des objets en vermeil du nécessaire. Elle avait commandé son dîner dans son salon et dit à sa femme de chambre : « Je me sens un peu fatiguée. Vous allez me coiffer pour la nuit. » Assise devant cette table, dont le haut miroir à trois pans reflétait les moindres aspects de ce gynécée, paré de fleurs, alangui de parfums, elle considéra longuement son visage d'une joliesse encore si jeune, ses cheveux dont les masses souples ondulaient sous l'écaille du peigne, le galbe de ses bras blancs, toute cette beauté dont elle avait vu jadis son mari s'enivrer jusqu'à l'avilissement. « Oui, viendra-t-il? » se demandait-elle, et, pour l'interroger en imagination, elle l'évoquait sur cette place de Toulon, à la seconde où elle l'avait quitté en lui jetant les mots du rendez-vous : « A dix heures! » Qu'il était beau, lui aussi, à cette minute, avec cette mâle dureté dans les yeux! Cette évocation lui redonnait le frémissement de la rencontre au *Mont des Oiseaux*. Elle revenait à son projet pervers : sur ce masque grave et fervent d'officier, faire passer l'ancien égarement, quelle promesse d'une volupté si bien associée à sa rancune! Le séduire, le faire retomber dans ses bras et aussi bas qu'elle, c'était s'assouvir tout ensemble et le déshonorer à ses propres yeux. C'était se venger et de lui, qui se mépriserait, et de Faverolles qu'elle bafouerait, et d'une autre personne encore, de cette jeune fille dont elle avait déjà déchiré le cœur avec une joie si cruelle lors de leur entrevue. Tant pis! Pourquoi l'avait-elle rencontrée en travers de son chemin?... Mais viendrait-il? A cette heure, et s'il venait, certainement il était en route. Elle écoutait, autour de l'immense hôtel, gronder le mistral, sauvagement mêlé à la rumeur des lames, toute proche; et répondant, sans la soupçonner, à la question que sa maîtresse se posait, la femme de chambre insinuait :

— C'est heureux que Madame soit rentrée si tôt. Par la nuit, dans ce vent, on ne doit pas pouvoir avancer, et il y a du danger!...

— Pour une voiture à chevaux, peut-être, dit Thérèse, mais un automobile?

— Comme celui de Madame, sans doute, mais ces petits d'ici, je ne m'y fierais pas. Ni les gens du pays non plus. Ils refusent d'aller par un mistral pareil, de peur d'être enlevés et culbutés...

— Les tramways marchent cependant? interrogea Thérèse.

— Ça, oui, mais pas vite, pas vite et même les trains!... La concierge de l'hôtel me racontait...

Et elle commença une histoire d'un express arrêté par l'ouragan dans la Crau, la vaste plaine pierreuse et nue qui précède Marseille.

« Hé bien!... pensait Thérèse, s'il ne peut pas venir ce soir, à cause de la tempête, il viendra demain. Il tient trop à sa lettre. Mais demain, au grand jour, ce ne sera pas la même chose... »

Elle se disait ces mots, assise à la table de son dîner, servie par un maître d'hôtel qu'elle fit parler, elle aussi, sur le mistral. Pourtant une certitude était en elle : la conviction qu'aucune influence n'avait pu l'abolir tout entière dans les sens de Graffeteau, — ni la juste indignation contre elle, ni l'endurcissement de la guerre, ni cet amour nouveau pour cette enfant qui n'était pour lui qu'un rêve, au lieu qu'elle!.. Étendue sur le divan après ce rapide repas, et suivant des yeux la marche des aiguilles sur une petite pendule de voyage, elle songeait encore :

« Il croit l'aimer. Ce sera son prétexte à ses propres yeux pour venir à ce rendez-vous, mais c'est pour moi qu'il y viendra. Plus nombreux seront les obstacles, plus sûrement il viendra. Et quelle heure nous aurons ici, seuls au monde et dans cette tempête! S'il veut sa lettre ensuite pour cette petite, je tiendrai ma parole, je la lui écrirai. Mais il ne la voudra pas. N'est-ce pas, Tôti?... »

Afin de tromper son impatience, elle jouait avec le pékinois, comme une petite fille. A un moment, elle alluma une pipe d'opium, puis une seconde, et l'activité du poison accentua encore cet état d'absolue confiance où se résolvaient les agitations de cette fin d'après-midi. Quand l'heure du rendez-vous approcha, elle passa simplement son long manteau de loutre par-dessus son peignoir. Elle jeta une dentelle sur ses cheveux. Elle alla prendre, dans sa coupe à bijoux, une bague qu'elle enveloppa dans du papier de soie. Elle ouvrit le tiroir de sa table de nuit, pour y chercher une clef. Elle vit, sur la tablette,

le browning qu'elle y gardait toujours, à portée de sa main, la nuit, par précaution. « Si je l'emportais? » songea-t-elle. Puis, haussant les épaules, elle repoussa le tiroir et laissa l'arme où elle était. Elle installa ensuite Tôti dans son panier du salon, en lui disant : « Les petits princes orientaux ne se promènent point par le mistral, » avec autant d'enfantine gaieté que si elle n'eût pas marché vers un entretien, peut-être aussi orageux que cette terrible nuit. Légèrement, hardiment, après être revenue pousser le verrou de sa chambre à coucher, elle se glissa par la porte du salon dans un corridor qui donnait à gauche sur l'intérieur de l'hôtel, à droite sur une porte qu'elle ouvrit avec la clef dont elle s'était munie. Elle se trouva sur un pont de fer, lequel aboutissait lui-même à un escalier. Cette sortie, réservée à quelques privilégiés, communiquait avec le vaste jardin, d'après lequel était nommé l'*Eden Hotel*. Cette oasis de palmiers, d'eucalyptus, de pins maritimes, de toutes les essences enfin de cette terre bénie, criait maintenant, gémissait, par toutes ses plantes, tous ses arbustes, toutes ses branches. Effrayant soupir d'une nature convulsée, dont Thérèse ne sentait pas l'accord tragique avec l'heure qu'elle-même vivait. Ce décor et cette lamentation de cataclysme convenaient bien à ce rendez-vous clandestin entre ces époux qui, moins de six ans auparavant, beaux et comblés, s'agenouillaient à l'autel, l'un auprès de l'autre! De cette union de leurs deux jeunesses, jurée devant la loi, consacrée par un prêtre, que restait-il? Chez elle un appétit d'un frisson malsain et cynique, chez lui une inapaisable rancœur. Mais si Thérèse avait eu la conscience de leur commune misère, aurait-elle été la créature de vice dont les pieds fins, chaussés de petits souliers et de bas de soie à jour, se hâtaient vers cette rencontre, comme vers une aventure inédite? Les âmes comme celle-là, — et c'est leur punition, — uniquement assoiffées de sentir, et qui vont cherchant, à travers les plus coupables expériences, un spasme toujours plus aigu, s'appauvrissent à ce jeu, au lieu de s'enrichir. Elles s'anémient, elles s'atrophient, par un tarissement de la sève intérieure. Cette acharnée poursuite de l'impression aboutit à une atonie voisine de la détresse. La poésie du mal, — car il en a une, celle des ruines qu'il fait dans nos cœurs, — n'est même plus goûtée par ces âmes. En détruisant tout autour d'elles, elles se sont détruites

elles-mêmes : Ne connaissant plus pour leur propre compte les angoisses et les luttes de la conscience, elles ne les reconnaissent plus chez les autres. Pas une minute, durant cette soirée de fiévreuse méditation autour de la venue possible de Graffeteau, Thérèse ne s'était demandé si elle avait le droit de bouleverser à nouveau l'existence de cet homme. Pas une minute non plus, elle n'avait sympathisé, fût-ce pour réagir là contre, avec l'héroïsme que révélait la citation, lue devant elle au *Mont des Oiseaux*, avec la douloureuse et tendre idylle qu'elle avait surprise. Elle évoluait dans ce drame, sans se représenter sa réalité vraie. Il n'était rien pour elle qu'une chance de galvaniser, quelques instans, sa léthargie secrète. Elle ne comprenait pas davantage le menaçant mystère du hasard, — mais était-ce un hasard ? — qui les remettait en présence, elle et Robert, coupables tous deux d'un crime envers la foi conjugale, elle, par le reniement de sa trahison, lui, par une défaillance de moralité plus intime et plus profonde. La Bible l'a dit, dans une de ces phrases qui éclairent, d'un trait hardi et purificateur, les dessous animaux de la vie humaine : « Voir dans le mariage, non pas un acte où Dieu est mêlé, mais une occasion de satisfaire sa bestialité, comme le cheval et le mulet qui n'ont pas d'intelligence, c'est donner au démon pouvoir sur soi. » Et l'apôtre : « Maris, vous aimerez vos femmes, comme Jésus-Christ aime l'Église. » Ces lumineux et sublimes versets se passent de commentaires. Si Graffeteau, moins étranger aux choses religieuses, les avait connus, il aurait compris que sa culpabilité envers son foyer résidait là, bien plus que dans le manque de dignité sociale dont s'était révolté son père. Son existence avec sa femme n'avait été qu'un libertinage légal. Ni l'esprit, ni le cœur n'avaient eu part aux faiblesses par lesquelles il s'était fait le complice muet des fautes de Thérèse, mais seulement la chair et le sang, le désespoir de perdre des voluptés toutes physiques. *Il avait profané son mariage*, et il allait en être puni en écoutant celle qui lui restait liée, par l'indestructible vertu du sacrement, lui parler comme une ancienne maîtresse. Et lui-même, il devait rester épouvanté que ces paroles pussent faire tressaillir en lui le voluptueux dégradé qu'il n'était plus, qu'il ne serait plus jamais, aujourd'hui qu'il savait, — trop tard, — ce que c'est que d'aimer vraiment.

Il était venu, en effet, comme l'avait prévu Thérèse. Lorsque, arrivée à la grille du parc de l'*Eden Hotel* qui donne sur la route de la Seyne, elle avança la tête hors de l'ombre, pour fouiller cette route du regard, elle le vit qui marchait à elle, en pleine lumière. Son ferme et martial visage n'était ni moins résolu, ni moins dur qu'au moment où ils s'étaient séparés, trois heures plus tôt. Elle avait compté qu'il lui arriverait travaillé par ses souvenirs. Il l'était en effet, mais contre elle. L'astucieuse se l'était imaginé, hésitant, délibérant, et son départ pour Tamaris comme une première lâcheté. Il avait, au contraire, pris son parti, dès la minute où il avait vu la mince silhouette sombre de la tentatrice disparaître dans la foule. Il s'était dit : « J'irai, et cette fois j'aurai ma lettre. » Il était tellement sûr de lui-même, le cœur si plein de Lazarine, l'impudeur de Thérèse lui avait tant répugné, que ce rendez-vous ne lui faisait aucune peur. Une fierté le soutenait, à constater l'entière indifférence où le laissait cette femme. C'était l'épreuve de sa passion pour l'autre, pour l'adorable et chaste enfant dont il lui fallait à tout prix reconquérir l'estime. « Je veux une explication, » avait dit Thérèse. Quels mensonges se préparait-elle à proférer ? Quelle comédie à jouer ? Que lui importait, pourvu qu'il eût la lettre. Et il l'aurait. Il la connaissait capable de tenir sa parole, quand sa vanité y trouvait son compte. Peut-être avait-elle là-bas quelque amie à qui le montrer comme un témoignage qu'elle le reprendrait quand il lui plairait. Que lui importait encore ? Peut-être aussi ce prétexte n'était-il qu'un piège, et comptait-elle sur ce tête-à-tête pour le reprendre réellement. Elle verrait bien. L'important, le nécessaire, c'était la lettre de désaveu. Il tenait la seule chance de l'avoir. Comment ne pas la courir ? Et tout de suite il s'était mis en mesure. Retourné au garage, il s'était heurté à un refus définitif. Les voitures du loueur n'étaient pas rentrées. Aucun cocher de fiacre n'avait voulu marcher par cette tempête. Pas de trains avant plusieurs heures. Un tramway passait, sur lequel il avait lu « La Seyne. » Il y était monté. Arrivé là, il avait demandé le chemin de Tamaris, et il avait franchi à pied les quelques kilomètres, battu du vent à croire par instans qu'il allait tomber, n'y prenant pas garde, n'ayant ni mangé ni bu depuis le matin, n'y pensant pas. Il retrouvait, au service de sa passion, l'énergie d'action du soldat qui

fait campagne. Assis sur un banc et attendant devant la grille de l'hôtel, il s'était rappelé les longs aguets dans l'Argonne, au commencement de la guerre. Mais n'était-ce pas une bataille aussi qu'il allait livrer — pour son amour? Et la même froide violence était en lui, la même tension de toutes ses forces combatives, la même décision implacable et prête, — il l'avait trop senti tout à l'heure devant la boutique de l'armurier de Toulon, — à ne reculer devant aucune extrémité!

— M'apportez-vous la lettre, madame? dit-il à Thérèse en l'abordant. Vous me l'avez promise contre une explication. J'y suis prêt, mais comprenez bien que vous ne vous jouerez pas de moi.

— Toujours de la dureté, répondit-elle de sa voix chaude et prenante, presque humblement. Toujours de la défiance! A quoi bon?... Mais c'est trop naturel!... Oui, vous l'aurez, cette lettre. Je ne l'ai pas écrite à l'avance, parce que j'ai voulu que vous m'en dictiez tous les termes. Est-ce une garantie, cela, que je ne vous mens pas?

— Hé bien! répondit-il, allons.

— Pas avant que je ne vous aie donné un autre gage, s'interrompit-elle : celui dont je vous parlais dans ce pauvre billet que vous avez si mal accueilli! Il avait l'air de n'être pas vrai dans les faits. Il l'était tellement dans l'émotion qui me l'inspirait...

Tout en parlant, elle avait tiré, de la poche intérieure de sa fourrure, un papier de soie qu'elle déplia. Des diamans brillèrent. Graffeteau reconnut la bague des fiançailles de sa mère, — et des siennes!

— Vous pouvez l'accepter, continuait Thérèse. Je vous l'avais refusée à l'époque, par méchanceté. Je vous l'ai écrit. Je ne l'ai jamais portée depuis...

Elle lui tendait le bijou. Comme il esquissait le geste de le prendre, elle, d'un mouvement si doux, si timide, le retint d'une main par le poignet. De l'autre, elle lui passa l'anneau au petit doigt gauche, sans plus dire un mot. C'était le rappel d'une de ses mignardises aux premiers temps de leur mariage, quand elle taquinait Robert sur la finesse de ses mains, et s'amusait à lui essayer ses propres bagues. Il ne s'était pas retiré. L'étreinte de ces doigts de femme s'était faite presque suppliante, et le premier contact avec cette chair, après tant d'années, l'avait comme

paralysé. Les admirables bras de Thérèse sortaient nus des larges manches de fourrure. En se rapprochant, elle avait enveloppé Robert d'un parfum qu'il reconnut très bien, celui dont elle se servait déjà, quand sa seule présence l'ensorcelait au point de l'asservir. Cette odeur, mêlée à leurs baisers fous d'autrefois, pénétra en lui comme un poison qui s'insinue soudain dans le plus intime des veines. Un élancement aigu parcourut tout son être, et, en même temps, une horreur de ce monstrueux désir. Brusquement, il dégagea sa main, et, d'un accent sourd où se devinait le tressaillement intérieur, il dit :

— Allons pour la lettre...

— Allons, fit-elle, puis, un peu ironique dans sa câlinerie, — elle venait de voir, dans l'ombre, qu'il arrachait la bague de son doigt, et la jetait dans un buisson, — elle objecta : — Mais le chemin n'est pas commode. Je ne veux pas prendre la grande allée, car il y a trop de vent, et puis je désire n'être pas vue. Et dans l'autre, il y a de petits escaliers sans cesse et beaucoup de détours... Il faudrait que je vous serve de guide, et que je vous tienne la main aux mauvais passages... Peut-être ne voudrez-vous pas ?

— Pourquoi ? répondit-il. Le tressaillement avait passé. Il habitait de nouveau les hautes portions de son âme. Il avait pensé à Lazarine, avec un remords qui lui rendait son courage. Au seul ton de Thérèse, il devina qu'elle avait perçu son trouble. Il en eut un sursaut de révolte et de honte. Il voulut lui prouver qu'elle se trompait et qu'elle ne lui faisait pas peur. Ce fut lui qui lui prit la main à son tour, en disant :

— Conduisez-moi.

Elle ne l'avait pas abusé : le parc de l'*Eden Hotel*, aménagé sur une longue déclivité de terrain, accédait bien à la route de La Seyne par une grande allée carrossable, mais éclairée par la lune, et où le mistral faisait rage. Un sentier plus étroit, mais abrité, serpentait parallèlement, à travers les massifs. Thérèse s'y engagea, suivie de son compagnon dont elle ne lâchait plus la main. Sans cesse, elle devait se retourner pour l'avertir : — Prenez garde. Des marches... Faites attention. Un fossé... — Ses doigts cependant serraient ceux du jeune homme d'une pression lente et continue. Il restait inerte et n'y répondait pas. A la contraction de son visage qu'elle étudiait à la dérobée, elle surprenait une lutte en lui. Contre qui, sinon

contre elle, contre le sortilège enivrant de sa personne? Et c'était vrai qu'à la voir bouger, à l'écouter parler, à la respirer, à sentir la tiédeur embaumée de sa main, une vague de sensualité le bouleversait de nouveau. L'infâme tentation l'assaillait. Il ne l'acceptait pas. Elle n'en était pas moins là, qui le mordait, et il se débattait sous la morsure... « Je ne veux pas! » se répétait-il. « Je ne veux pas! » L'idée lui venait de secouer, avec cette main de femme, l'impur influx qui émanait de cette étreinte, et de s'enfuir. Autant renoncer à la preuve qu'il était certain d'avoir, s'il restait. Seulement il fallait rester et résister, se garder fidèle. Il ramassait toutes ses forces pour se refugier, en pensée du moins, là-bas, dans la chère maison où Lazarine, tenue éveillée par la même furieuse tempête, songeait à lui, peut-être. Dans le même instant, avec une irrésistible et douloureuse coexistence des sentimens les plus contradictoires, l'amoureux d'aujourd'hui revoyait l'idéal regard de sa Madone, et le libertin d'autrefois se réveillait, aveugle, furieux, bestial. Le régénéré subissait l'affreuse attirance de son passé, avec une lucidité paralysée qui lui faisait horreur.

Ils étaient parvenus devant l'hôtel qu'ils contournèrent, toujours dans l'ombre. Ce soin, avoué par Thérèse, de se cacher et de le cacher, accroissait encore l'amertume de ce dégradant débat. C'était la femme entretenue qui va se donner, — il ne pouvait plus se tromper sur le motif vrai de ce rendez-vous, — comme on espionne, comme on vole, clandestinement, ignoblement. Ils franchirent le petit pont, et, arrivés devant la porte, elle lui lâcha la main, pour chercher la clef, et ouvrir en disant :

— C'est mon entrée. Mon salon est là tout de suite, la première porte à gauche.

Elle le précédait, et il la suivait, en proie à un vertige de sa volonté qui lui donnait l'impression d'un rêve éveillé. Quand ils furent dans le salon, elle enleva son manteau de loutre qu'elle posa sur une console, avec la clef de la porte extérieure qu'elle avait refermée à double tour. Autre signe qu'en cet instant, tout chez elle était sang-froid et calcul. Elle tourna le commutateur de l'électricité, et elle apparut si fine, si souple sous la soie de sa robe chinoise. Divinement belle,

dans le rose foncé de ce peignoir, elle s'avança sur Graffeteau, et, lui parlant avec le tutoiement d'autrefois :

— Ah ! dit-elle, je t'ai repris. Tu as tes yeux qui me veulent. Je les connais si bien !

Elle lui avait saisi la tête, pour l'embrasser. Il se déroba. Pas assez vite pour qu'il n'eût pas senti sur ses lèvres la brûlure de ces lèvres rouges. Il s'était laissé tomber sur une chaise, et elle continuait :

— Mais pourquoi luttes-tu? Pourquoi? Si tu rencontrais une belle fille qui eût un caprice pour toi, tu la prendrais. Je suis cette fille, voilà tout. Donne-moi une nuit, et tu me laisseras et tu t'en iras, et ce sera comme si ce n'avait jamais été. Ne me réponds pas. — Elle lui avait mis la main sur la bouche. — Va dans l'autre pièce. Il faut que je renvoie ma femme de chambre.

Il lui obéit, et conduit par elle, passa dans la chambre à coucher, où elle fit aussi la lumière. Puis elle le quitta. Il l'entendit qui sonnait un domestique de l'hôtel et qui disait : — Appelez-moi Marie. — Il entendit Marie venir, et Thérèse lui donner des ordres : elle n'avait besoin de personne ce soir. Elle priait qu'on la laissât dormir demain matin jusqu'à ce qu'elle appelât. Ces phrases arrivaient à Graffeteau qui considérait toutes les choses autour de lui, ce décor de volupté, les fleurs, le lit préparé, les mules, les objets de toilette, avec une inexprimable nausée. Il s'était encore une fois reconquis, hors du magnétisme de la présence, comme le fauve que le dompteur ne regarde plus. Une évidence le remettait debout, à présent : « Si je retombe dans cette boue, c'est la fin ! » En ce moment, il vit le pistolet placé sur la table de nuit. Il le saisit d'un geste, vérifia s'il était armé. Ses yeux se fermèrent comme pour retenir les visions qui surgissaient maintenant devant lui. Il revoyait l'officier allemand et sa tête de bête malfaisante tendue vers le chirurgien. Cependant Thérèse revenait. Il mit l'arme derrière son dos et lui dit :

— Vous allez m'écrire la lettre que vous m'avez promise.

— Demain matin, répondit-elle, étonnée de ce changement, mais sûre à présent de son pouvoir.

— Non, dit-il, immédiatement.

Et, menaçant, il braqua l'arme sur elle.

— Tu ne me fais pas peur, dit-elle, avec un sourire, un peu

tremblant tout de même, tant il passait de férocité dans ces prunelles d'homme.

— Voulez-vous écrire la lettre, oui ou non?

— Demain matin, répéta-t-elle. Cette âme blasée éprouvait-elle, à braver ce danger, auquel pourtant elle ne croyait qu'à demi, une espèce de joie de risque? Elle marcha sur Graffeteau qui, malgré lui, recula. Elle lui dit : — Ose donc, — et d'un mouvement, impudique et audacieux, elle dégrafa le haut de son peignoir et découvrit sa gorge. Puis, avec l'orgueil qu'elle avait toujours eu de son corps, et portant ce défi à la rivale que cet homme s'obstinait à lui préférer : — Je suis bien tranquille, va. Elle n'est pas aussi belle que moi.

La fin de cette phrase s'étrangla dans son gosier. Graffeteau avançait le bras et pressait sur la gâchette. L'arme partit. Thérèse n'eut pas le temps de jeter un cri. Elle s'affaissa. La balle tirée à bout portant, au-dessous du sein gauche, avait dû traverser le cœur. La « bête malfaisante, » comme l'autre, était morte sur le coup.

Paul Bourget.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LE

THÉÂTRE AUX ARMÉES [1]

PIÈCE EN UN ACTE [2]

PERSONNAGES

M[lles] DUSSANNE, *de la Comédie-Française.*
BOVY, —
VALPREUX, —
MARCELLE PRAINCE, *des Variétés.*
EDMÉE FAVART, *de l'Opéra-Comique.*
MM. NUMA, *de la Comédie-Française.*
BELLET, *de l'Opéra-Comique.*
L'AUTEUR. . . M. HUGUENET, *de la Comédie-Française.*

La scène se passe au Théâtre-Français, au foyer des artistes. Tableaux, bustes, sièges, piano, etc.

La scène est d'abord vide ; un homme arrive : c'est l'auteur. Quelques secondes, il tire sa montre.

L'AUTEUR.

Deux heures moins cinq... je suis en avance. La répétition est à deux heures pour le quart. C'est une façon de se donner rendez-vous qu'ils ont dans les théâtres ; c'est une habitude qui leur est commode, paraît-il, mais qu'il serait évidemment dangereux d'appliquer dans les chemins de fer. Je suis seul... si j'en profitais pour piquer quelques mots d'esprit dans le dialogue. C'est ça, piquons, piquons.

(Il s'assied et feuillette son manuscrit.)

(1) *Copyright by* Maurice Donnay, 1917.

(2) *Représentée, pour la première fois, sur la scène de l'Opéra-Comique, le 27 décembre 1916, à la matinée organisée au bénéfice du Théâtre aux Armées de la République.*

Je ne suis pas en train, je ne trouve rien; et l'on prétend que l'esprit court les rues!

M. le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts m'a demandé un à-propos pour le Théâtre aux Armées... comme ça, à jour fixe. Mais M. le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts est un prolongement de Louis XIV : il fallait obéir. A vrai dire, je ne me rends pas du tout compte de ce que j'ai fait. Mes interprètes, à qui j'ai lu ceci, en ont paru enchantés; mais on sait que les comédiens sont très « union sacrée » et d'une indulgence parfaite, non seulement entre eux, mais envers les auteurs. Pourtant, je voudrais bien connaître leur pensée véritable. J'ai une idée : c'est une idée d'auteur dramatique, et même elle n'est pas très neuve; mais n'importe. Je vais me cacher derrière ce buste de Corneille. Les comédiens vont venir répéter; ils parleront d'abord de leurs petites affaires; puis, au bout d'un quart d'heure, ne me voyant pas venir, ils commenceront à répéter sans moi. Ils échangeront leurs impressions : ce seront des impressions sincères, puisque je ne serai pas là. Dans très peu de temps, je serai fixé. Je vais donc me cacher derrière ce buste de Corneille. Ainsi je pourrai tout voir sans être vu et, surtout, tout entendre. Je serais bien surpris, si les choses ne se passaient pas exactement de la façon que j'ai dite. Mais voici déjà Mlle Bovy qui vient de ce côté. Disparaissons.

(Il va se cacher derrière le buste. Mlle Bovy apparaît aussitôt.)

MADEMOISELLE BOVY.

Personne... je suis la première. La répétition est à deux heures pour le quart. Il est deux heures vingt; je suis donc en avance. Si j'en profitais pour repasser mon rôle, sur lequel je n'ai jeté, jusqu'à présent, que des regards furtifs... oui, repassons. Oh! là, là... jamais je ne pourrai me fourrer ça dans la tête... Il n'y en a pas long pourtant; mais je n'ai jamais rien vu de plus idiot... Qu'est-ce que c'est? Il m'a semblé qu'on avait parlé... je me suis trompée... j'ai bien cru entendre quelqu'un qui disait : « Ça va bien. » Ah! voici ma camarade Valpreux.

(Entre Mlle Valpreux.)

Dis-moi, ce n'est pas toi qui as dit : « Ça va bien! »

MADEMOISELLE VALPREUX.

Quand ça?

MADEMOISELLE BOVY.

A l'instant.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Non... pourquoi me demandes-tu ça?

MADEMOISELLE BOVY.

Pour rien... bonjour, comment vas-tu?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ça va bien, et toi ?

MADEMOISELLE BOVY.

Ça va bien.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Il n'y a encore personne?

MADEMOISELLE BOVY.

Pardon... il y a moi!

MADEMOISELLE VALPREUX.

Non... je veux dire : l'auteur n'est pas encore arrivé. Si j'avais su, je ne me serais pas tant dépêchée pour venir répéter sa pièce. Surtout, pour ce que j'ai à faire... J'ai un rôle ingrat... Drôle d'idée de me donner la victoire de Samothrace! D'abord, elle n'a pas de tête, la victoire de Samothrace. Je ne peux pourtant pas jouer sans tête. C'est ce que j'ai de mieux dans la figure. Enfin, je vais toujours enlever mon chapeau; ce sera un commencement.

MADEMOISELLE BOVY, se regardant dans une petite glace qu'elle a retirée de son petit sac.

Tu ne me disais pas que j'étais toute pâle... tu es donc une fausse amie?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Non... je te trouvais bon visage.

MADEMOISELLE BOVY.

As-tu fait tes provisions?

(Elle se passe du rouge sur les lèvres.)

MADEMOISELLE VALPREUX.

De quoi ?

MADEMOISELLE BOVY.

Mais de rouge pour les lèvres, de poudre de riz, de crème Machin... tu sais qu'on va manquer de tout ça.

MADEMOISELLE VALPREUX

Vraiment ?

MADEMOISELLE BOVY.

Oui... je suis passée chez mon parfumeur, tout à l'heure... on est obligé de faire la queue ; pour avoir un quart de poudre de riz, il faut acheter un petit baril d'eau dentifrice. La pâte pour les ongles est hors de prix, et le lait d'amandes monte, monte, comme s'il était sur le feu.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Je comprends que tu dis tout cela pour me faire rire.

MADEMOISELLE BOVY.

Non, mais sérieusement ; je n'ai plus d'anthracite pour ma salamandre. Impossible d'en trouver. J'ai une salamandre qui m'est très dévouée... Je l'ai depuis cinq ans... elle se jetterait au feu pour moi ; mais plus d'anthracite : alors elle est éteinte, elle est vide, elle est triste, elle a les pieds gelés.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Elle va mourir de froid ! Comme tu es gaie !

MADEMOISELLE BOVY.

Oh ! je suis gaie devant le monde, avec les camarades ; mais il y a des momens, quand je suis seule, où je peux être triste, où j'ai le cafard. (Elle offre un bonbon à son amie.) Veux-tu un liègegot.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Qu'est-ce que tu dis?

MADEMOISELLE BOVY.

Je t'offre un liègegot. Rue de Berlin, rue de Liège, par conséquent berlingot, liègegot, je suis logique. D'autant plus que je suis de Liège.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ce que tu as de choses dans ton petit sac!

MADEMOISELLE BOVY.

Et plus d'un tour aussi.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Je n'en doute pas... Tu n'es jamais allée au Théâtre aux Armées?

MADEMOISELLE BOVY.

Non, c'est la première fois, et toi?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Moi aussi... tu es contente?

MADEMOISELLE BOVY.

Enchantée, et toi?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ravie.

MADEMOISELLE BOVY.

Pense donc : on est au front, au vrai front; parfois, on joue à cinquante mètres des tranchecailles.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Des quoi?

MADEMOISELLE BOVY.

Des tranchées, si tu aimes mieux... oui, on est tout près des tranchées de première ligne. On est marmité; mais faut pas s'en faire : si les obus tombent, on allume le parapluie de l'escouade et on en est quitte pour se dégonfler.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Pour se dégonfler?

MADEMOISELLE BOVY.

Oui, pour se trotter, pour mettre les voiles.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ah! comme on parle bien à la Comédie-Française!

MADEMOISELLE BOVY.

Ah! qu'est-ce qu'on t'a donc appris au Conservatoire? Enfin, si les obus tombent, on va jouer un peu plus loin. (Contrefaisant le marchand forain.) On garde les mêmes et on recommence. Comme ceci, c'est gagné. Le numéro à côté était la pièce à choisir. Le père noble a gagné un joli coquetier; l'ingénue (c'est toi) a gagné un vase en porcelaine. Prenez garde de vous blesser, il n'est pas ébarbé.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Qu'est-ce que tu racontes?

MADEMOISELLE BOVY.

Tu n'as jamais tiré à la loterie dans les foires? C'est très amusant... Non, mais sérieusement, ce n'est pas de tout repos.

MADEMOISELLE VALPREUX.

De tirer à la loterie?

MADEMOISELLE BOVY.

Non, d'aller jouer là-bas.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Tu voudrais m'effrayer, mais tu perds ton temps : je n'ai pas peur, tu sais. D'abord, penses-tu que le général donnerait l'autorisation de jouer, s'il y avait réellement du danger?

MADEMOISELLE BOVY.

C'est certain... je disais cela pour t'éprouver.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Et puis, quand nous risquerions quelque chose, après tout, ce serait bien notre tour... et puis, on ne meurt qu'une fois.

MADEMOISELLE BOVY.

Enfin! tu n'as pas les foies...

MADEMOISELLE VALPREUX.

Non, mais j'ai la foi.

MADEMOISELLE BOVY.

Une fois, les foies, la foi, voilà qui se décline. Tout de même,

pendant qu'on joue, il se peut très bien qu'on entende la canonnade.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Tant mieux!

MADEMOISELLE BOVY.

Bien sûr, tant mieux, mais ça peut vous gêner, vous troubler, quand on n'est pas habitué. Alors, moi, depuis quelques jours, je m'entraîne à entendre ce bruit-là.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Par quel moyen?

MADEMOISELLE BOVY.

Par le moyen d'un bouchon et d'une ficelle.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Tu bouffonnes.

MADEMOISELLE BOVY.

Je n'ai jamais été plus grave : veux-tu essayer? (Elle tire un bouchon de son sac.)

MADEMOISELLE VALPREUX.

Tu as aussi un bouchon dans ton sac?

MADEMOISELLE BOVY.

Je t'ai dit que j'étais de Liège. (Elle tire aussi une ficelle.)

MADEMOISELLE VALPREUX.

Et une ficelle?

MADEMOISELLE BOVY.

Et une ficelle... et les *Pensées* de Pascal, quand j'ai besoin d'un renseignement. Tu vois, le bouchon est attaché à l'extrémité de la ficelle, et il y a une boucle à l'autre bout de la ficelle. Alors, tu vas passer la boucle autour de ta tête, comme ça... et puis, tu appuieras la ficelle sur tes oreilles avec tes mains, comme ça, tu as compris?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Très bien. (Elle passe la ficelle autour de sa tête.

MADEMOISELLE BOVY.

Oh! tu es très intelligente. Regarde bien ce que je fais en même temps. Veux-tu entendre notre 75?

MADEMOISELLE VALPREUX.

J'allais te le demander.

MADEMOISELLE BOVY.

Tu entends?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Oui, oui.

MADEMOISELLE BOVY.

Et la mitrailleuse; tu entends : tac, tac, tac.

MADEMOISELLE VALPREUX.

C'est extraordinaire!

MADEMOISELLE BOVY.

Et le 420... boum, boum, boum.

MADEMOISELLE VALPREUX.

C'est merveilleux!

MADEMOISELLE BOVY.

Maintenant, te voilà parée. (Contrefaisant le camelot.) On peut mettre l'article en main; c'est curieux et bien fait. Agrandissez le cercle, afin que tout le monde puisse voir. Oui, mesdames et messieurs, le bouchon et la ficelle avec sa boucle qui peut s'adapter aussi bien à la tête du prolétaire qu'à celle de l'homme du monde, le bouchon et la ficelle sortant des grandes usines Bovy et Cie, dont j'ai l'honneur d'être le représentant sur la place de Paris. (Elle ôte son chapeau et le remet aussitôt.) — Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle? — On me pousse, monsieur. — On vous pousse? Ne poussez pas cette demoiselle. — Le bouchon, la ficelle avec sa boucle, le tout d'une fabrication soignée et tel qu'un ouvrier habile, sachant son métier et travaillant chez lui dix heures par jour ne parviendrait pas à l'établir à moins de dix francs dans sa journée; eh bien! moi, mesdames et messieurs, je ne le vends pas dix francs, pas même cinq francs, pas deux francs, pas un franc, pas dix sous, pas

deux sous, pas un sou, je le donne, littéralement, je le donne. Tiens, chérie, je te le donne.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Merci... maintenant, donne-moi la façon de s'en servir.

MADEMOISELLE BOVY.

C'est juste... je vais t'expliquer ; mais voici de la compagnie qui nous vient.

(Entrent Mme Dussanne et M. Numa.)

M. NUMA.

Bonjour, mesdemoiselles.

(Les bonjours.)

On voit des choses drôles dans la rue en ces temps-ci. En venant tout à l'heure, j'ai vu un soldat ; il était très grand... il avait un bonnet de police d'une grande hauteur... il donnait le bras à sa femme et, dans l'autre bras, il portait un petit renard. Tout le monde les regardait.

MADAME DUSSANNE.

L'auteur n'est pas encore là... je n'ai pas encore eu le temps de travailler... j'ai joué hier à Sainte-Menehould.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Pour le Théâtre aux Armées ?

MADAME DUSSANNE.

Toujours.

MADEMOISELLE VALPREUX.

C'est vrai : vous êtes une fervente.

MADAME DUSSANNE.

Oh ! avec beaucoup d'autres.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Et c'était bien, vous avez été contente ?

MADAME DUSSANNE.

Oh ! c'est toujours bien là-bas : mais enfin, il n'y a rien eu de particulier. Nous avons joué dans le manège qui n'était pas

éclairé. Il n'y avait qu'un projecteur pour la scène. Alors, vers trois heures, le manège s'est rempli d'une ombre bleue peuplée d'ombres bleues qui étaient les hommes et dont les cigarettes faisaient mille petits points rouges. Alors, pendant qu'on jouait *Asile de Nuit*, nos grosses pièces ont commencé à tirer... les rires des poilus alternaient avec le bruit du canon... c'était bien.

MADEMOISELLE BOVY, à Mlle Valpreux.

Tu vois ce que je te disais : il faut s'habituer... tu as le bouchon et la ficelle ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Oui... oui.

M. NUMA.

Vous n'êtes jamais allées au Théâtre aux Armées ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Non, mais nous brûlons de partir.

MADAME DUSSANNE.

Vous verrez ce que c'est... Et, quand vous y serez allées, vous brûlerez d'y retourner. D'avoir vécu quelques heures au milieu de ces hommes, on ne voit plus les choses de la même façon... et, quand on revient à Paris, on ne peut plus supporter les gens qui broient du noir et qui trouvent le temps long.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Les gens qui trouvent le temps long, c'est ceux qui ne font rien. J'ai une amie, tu la connais d'ailleurs, tu l'as vue chez moi, Alice Sandral... Elle ne trouvait pas d'engagement, alors elle fait des obus. Elle se lève chaque matin à cinq heures, pour être à l'usine à six heures. C'est au diable... à Javel. Elle présente chaque jour deux mille obus à la vérification. Elle manie environ quatorze mille kilos dans sa journée. Elle a déjeuné dimanche dernier chez moi : elle m'a fait tâter ses bras... elle a du biceps comme un homme.

MADEMOISELLE BOVY.

Qui en aurait...

MADEMOISELLE VALPREUX.

Oui... elle me racontait que, dans les premiers temps, quand elle prenait une carafe à table, elle la soulevait jusqu'au plafond, tant la carafe lui paraissait légère !

MADAME DUSSANNE.

Phénomène connu : cela s'appelle l'incoordination des mouvemens.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Eh bien ! elle est très courageuse, elle ne se plaint pas; elle est même obligée de remonter le moral de son propriétaire, un vieux monsieur très riche qui ne se prive de rien et qui se plaint de tout.

MADEMOISELLE BOVY.

Il doit être arthritique... Pourrais-tu me donner l'adresse de ce vieux monsieur ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Tu veux aller chez lui ?

MADEMOISELLE BOVY.

Oui, je veux entreprendre sa guérison. Oh ! pas comme vous l'entendez. Ah ! que vous avez l'esprit mal tourné !... Je lui dirai des vers.

M. NUMA.

Des vers ?

MADEMOISELLE BOVY.

Des vers !

M. NUMA.

Quels vers ?

MADEMOISELLE BOVY.

Ces vers .

Le plus souvent le pessimisme
Vient, bel et bien, de l'arthritisme.
Arthritique de cinquante ans,
Suis mes conseils, s'il en est temps.
Il ne faut pas que tu demeures
Dormant au lit plus de huit heures,
Et, dès que tu te lèveras,
Des exercices tu feras

Afin que tout ton corps renaisse
En santé, vigueur et jeunesse.
Des exercices tu feras
Pour assouplir jambes et bras;
Et, de même, afin que ton ventre,
Trop enclin à ressortir, rentre.
Mange peu, mange lentement
Et mâche bien chaque aliment,
Afin que le bol s'assimile;
Assimile, assimile, Émile.
Eau, boissons hygiéniques,
Thé, café, sirops platoniques,
Peut-être un verre de vin vieux,
Si le temps est bien pluvieux.
Mais le poison épouvantable,
Calamiteux et détestable,
C'est... tu l'as dit... tu le promets,
C'est juré : de l'alcool, jamais!
Maintenant, il faut te soumettre
A faire à pied maint kilomètre,
Huit pour le moins et d'un bon pas
Très important, n'y manque pas!
Quant à l'amour, aux femmes, dame,
Ça dépend beaucoup de ta flamme.
Il t'est permis d'être galant;
Mais ne force pas ton talent;
Enfin, abstiens-toi dans le doute,
En tout, c'est la sagesse toute.
Arthritique de cinquante ans,
Suis mes conseils, s'il en est temps.
Ce sont les conseils d'une amie;
Mais la graisse est ton ennemie.
Fais donc tout ce que tu pourras
Pour éviter d'être trop gras;
Alors de sombre pessimiste
Tu deviendras clair optimiste,
Et je te donne le moyen
De te montrer bon citoyen.

MADEMOISELLE PRAINCE, qui est entrée depuis une dizaine de vers.

Bravo!... Bonjour, mes chers amis.

MADAME DUSSANNE.

C'est à cette heure-là que tu t'amènes?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Je descends du train.

M. NUMA.

D'où venez-vous comme ça, la belle?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Je viens de Verdun.

MADEMOISELLE BOVY.

Vous vous mettez bien.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Je vous crois.

MADEMOISELLE BOVY.

C'est la première fois que vous y alliez?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Non, c'est la deuxième.

MADAME DUSSANNE.

On a joué encore dans la citadelle?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Non, cette fois, nous avons joué dans la chapelle d'un couvent dont on avait bouché les fenêtres et casematé le toit.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ça doit être émouvant de jouer à Verdun.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Oui, très émouvant. J'ai joué un peu partout au front. J'ai eu des impressions inoubliables, admirables; mais Verdun, c'est quelque chose de grave, de sacré, de mystique... D'abord, instinctivement, on y parle tout bas, à Verdun, comme dans une chambre de malade ou dans une église... Ainsi, nous avons dîné, toute la troupe, dans une immense salle, avec les officiers. Ils étaient bien quatre cents; personne n'élevait la voix; on n'entendait qu'un grand murmure sourd. Et puis, à chaque instant, dans la rue, à Verdun, ce sont des spectacles qui vous remuent, qui vous prennent là... on voit des soldats qui reviennent des tranchées, on dirait des plaques de boue qui marchent : des souliers jusqu'au casque, ils sont couverts de boue.

Et l'on se dit : ce sont les soldats de Verdun. On les voit, on peut leur parler; c'est incroyable, on n'en revient pas. Eux, ils ont l'air insouciant et rude, avec des yeux clairs... ils marchent en file, un par un, rasant les murs écroulés... C'est épatant !

MADEMOISELLE VALPREUX.

Oh ! oui, ça doit être extraordinaire. Songez donc, Verdun ! c'est un nom que je ne peux pas prononcer sans fermer les yeux. Verdun ! ce que ça représente !

M. NUMA.

Ça représente la France; car on dit les soldats de Verdun; mais tous ont été les soldats de Verdun... presque toute l'armée y a combattu.

MADAME DUSSANNE.

Absolument. Un jour, à Saint-Riquier, nous avons joué devant ceux du 21ᵉ corps qui partaient le lendemain pour Verdun. Ah ! quelle soirée inoubliable ! Deux mois après, à Juvigny, par un hasard incroyable, nous avons joué devant les mêmes. Les mêmes ! ils n'y étaient pas tous, hélas ! Beaucoup de nos amis étaient absens. Enfin ! c'était toujours le 21ᵉ corps : et, le lendemain, il partait pour la Somme !

M. NUMA.

Vous avez couché à Verdun ?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Non, et, pourtant, les soldats nous avaient préparé des amours de petites chambres, dans les caves, avec des petits lits bien blancs, des petits tapis par terre... tout ça bien propre... C'était délicieux. Mais le général n'a pas voulu que nous restions, parce qu'il aurait fallu nous lever de trop bonne heure, le lendemain, pour nous défiler avant le bombardement. Nous sommes partis après la représentation; nous sommes montés dans les autos. Alors, c'est le voyage dans la nuit... ça aussi, c'est très impressionnant. On va doucement, doucement... à chaque instant, on rencontre de longs convois de camions que l'on côtoie lentement; ou bien, c'est une relève, des soldats qui s'en vont aux tranchées... on continue sa route, en faisant les

réflexions que vous devinez... une sentinelle vous arrête... on donne le mot... « Dépêchez-vous, passez vite... » C'est épatant!

(Un silence.)

MADEMOISELLE VALPREUX.

Eh bien! si nous commencions à répéter; il ne faut pourtant pas que nous soyons venus pour rien.

M. NUMA.

Oui, nous pouvons travailler... d'autant plus que l'auteur m'a chargé de vous mettre en scène.

MADAME DUSSANNE.

Nous sommes à vos ordres.

M. NUMA.

Alors commençons. D'abord, les indications générales. Le théâtre représente la place de la Concorde.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Simplement.

MADEMOISELLE BOVY.

Toute la place.

M. NUMA.

Oh! non, pas toute la place... un coin, un coin seulement. Laissez-moi achever : le théâtre représente la place de la Concorde, devant la statue de Strasbourg. Au fond, la terrasse des Tuileries, à gauche le monument de Gabriel, à droite la Chambre des Députés.

MADAME DUSSANNE.

Pas commode à emporter ce décor-là. Il faudra qu'il y renonce.

M. NUMA.

Il n'y renoncera pas. C'est qu'il a vu grand, notre auteur. Il a besoin des Tuileries, de la Chambre des Députés et de l'Arc de triomphe : à la fin tout s'anime : les statues, les fontaines, l'obélisque et les chevaux de Marly!

MADAME DUSSANNE.

Il aurait dû se renseigner. Il croit que nous jouons dans de

vrais théâtres; mais, la plupart du temps, on joue sur des scènes improvisées, en plein air dans la belle saison et, en cette saison-ci, dans une cave, dans une grange, dans un manège. Le plus souvent la scène est grande deux fois comme un guignol; il n'y a pas même de rideau, et les trois murs, ce sont des toiles camouflées.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Une fois, nous avons joué *la Paix chez soi* sur une charrette; pour ouvrir la porte, on faisait comme ça : « Entrez donc, Madame, » et les soldats s'amusaient autant que s'il y avait eu le plus beau décor. Et, pour sortir, naturellement, il fallait sauter en bas de la charrette; et les soldats vous prenaient dans leurs bras.

MADEMOISELLE BOVY.

Oh! ça doit être très amusant!

M. NUMA.

D'autres fois, on joue dans de belles salles, devant un public nombreux. Au printemps dernier, à Massevaux, le Théâtre aux Armées donnait une matinée. Il y avait là deux mille hommes. Quand le communiqué arrive, on interrompt la représentation et on le lit à haute voix. Ce jour-là, le communiqué annonçait que l'armée russe était entrée à Trébizonde. Alors, comme un seul homme, tous ces hommes se sont levés, ils ont chanté *la Marseillaise*, ils se sont rassis. C'était très beau.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Oui, ça devait être beau!

M. NUMA.

Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'est que *la Marseillaise*, chantée par deux mille hommes qui reviennent des tranchées... et qui vont y retourner.

MADAME DUSSANNE.

Et *la Marseillaise*, chantée par Bréval, devant de grands blessés dont on avait aligné les lits sur plusieurs rangs devant la scène! Ils n'ont pas voulu l'entendre couchés; ils se sont fait soutenir par leurs infirmières, et si vous aviez vu les efforts de

ces hommes, pour l'écouter debout... enfin aussi debout que possible... c'était magnifique!

MADEMOISELLE PRAINCE.

Qu'est-ce que vous dites de ça, les bleues?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Nous écoutons... et nous sommes bouleversées.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Il y a aussi des choses drôles. A Massevaux, j'ai causé avec un petit gars qui ne pouvait pas entrer dans la salle, il n'y avait plus de place, c'était bondé. Il pleurait; il avait la croix de guerre, mais il pleurait. Alors je lui ai demandé ce qu'il avait, et il m'a répondu : « Mon capitaine m'a dit : — Tu vas aller à la représentation et tu me raconteras ce qui s'est passé. — Mais si je ne peux pas entrer, je ne pourrai rien lui raconter... et il me f..... dedans. »

MADEMOISELLE BOVY.

Pauvre petit... est-il entré finalement?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Bien entendu.

MADAME DUSSANNE.

Il y a des choses charmantes aussi. A Thann, l'été dernier, nous avions devant nous des chasseurs qui revenaient de l'Hartmannswillerkopf. La salle était toute décorée de feuillage. Après la représentation, des chasseurs nous ont apporté des brassées de fleurs et ils nous ont dit : « Si vous étiez gentilles, vous jetteriez des fleurs à notre colonel qui a la croix de guerre, avec treize citations. » Alors, nous avons jeté des fleurs au colonel, et tous les hommes se sont levés, pour lui rendre hommage.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Vous en avez des souvenirs !

M. NUMA.

Nous pourrions vous en raconter comme ça jusqu'à demain.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Dites... dites encore.

M. NUMA.

Dans les premiers temps, quand le Théâtre aux Armées arrivait dans les petits villages d'Alsace, la joie était grande. A Thann, nous étions logés chez l'habitant et mon hôte, un très vieil homme qui me racontait tout ce qu'ils avaient souffert depuis bien des années, m'a dit en tremblant d'émotion : « Puisque vous êtes des artistes français, on va chercher le drapeau. » Et il m'a expliqué que c'était le vieux drapeau de la mairie de Strasbourg qu'il avait enlevé lui-même en 1870 et qu'il tenait caché, depuis ce temps-là, si bien caché que les Allemands n'avaient jamais pu le trouver. Il est donc allé le chercher et, ce jour-là, le Théâtre aux Armées avait à son fronton le vieux drapeau de la mairie de Strasbourg.

MADEMOISELLE BOVY.

C'est chic!

MADAME DUSSANNE.

Il y a des concerts qui se terminent dans un enthousiasme dont vous ne pouvez pas vous faire une idée. *La Marseillaise*, la musique, les chansons, on est fou.

MADEMOISELLE PRAINCE.

A Pogny, on nous aurait dit : « les Boches sont là! » on serait parti avec les hommes... et il n'y a pas plus traqueuse que moi : j'ai peur d'une souris, d'une araignée, d'un lézard.

MADEMOISELLE BOVY.

D'un zeppelin.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Oui, oui... c'est vrai, à Paris, quand les zeppelins doivent venir, je suis nerveuse ; mais là-bas, c'est un autre air que l'on respire... on n'a peur de rien... on n'a qu'une peur, c'est de paraître avoir peur.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Et puis, vous savez, avant-hier, dans un Foyer du Soldat où

je disais des vers, j'ai vu un Sénégalais qui s'était battu, Dieu sait comme ! On l'avait fait monter dans la grande roue, il avait eu une peur horrible. Ses camarades se moquaient de lui : « Comment, tu as tué plus de douze Boches et tu as peur dans la grande roue !... »

MADEMOISELLE BOVY.

Alors, qu'est-ce qu'il disait ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Il riait comme si on le chatouillait ; il disait : « Oui, oui, ça fait drôle... j'aime pas ça, j'aime pas ça. »

MADAME DUSSANNE.

C'est à Pogny que nous avons vu un Boche prisonnier que l'on venait d'amener au commandant et qui pleurait, à genoux, en demandant grâce..., enfin lamentable. Et voilà qu'au même moment, on apporte un chasseur, très blessé. « Qu'est-ce qu'il y a, mon petit ? — Oh ! mon commandant, il y a que je peux vous dire adieu. » Et tout à coup, il aperçoit le Boche toujours à genoux. Alors, une énergie farouche s'est ramassée dans son regard et il lui a dit, mais de quel ton : « Tu pleures, salaud ; moi, je suis f..., et je ne pleure pas ! »

MADEMOISELLE VALPREUX.

C'est admirable !

M. NUMA, *à Mlle Bovy qui s'essuie les yeux.*

Ah ! ah !

MADEMOISELLE BOVY.

Dame ! naturellement.

MADAME DUSSANNE.

Alors, vous comprenez, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour ces hommes-là ? On joue pour eux comme on ne jouerait pas pour des rois. On y met tout son cœur. Ils le savent bien ; ils le sentent bien. Aussi, ce qu'ils vous sont reconnaissans !

MADEMOISELLE PRAINCE

Et ils ont des façons si gentilles d'exprimer leur reconnaissance, des attentions si délicates ! Ils ne cessent de nous répéter :

« C'est bien de vous être dérangés pour nous... Vous n'avez pas eu froid, au moins?... Prenez bien garde... couvrez-vous bien. » Et quand nous nous en allons : « Au revoir, les petites Françaises... Revenez bien vite, revenez! »

M. NUMA.

Oui, revenez, revenez vite, c'est ce que tous demandent, les soldats et les chefs aussi. Et même ceux qui, lorsque nous avons commencé, n'étaient pas très favorables au Théâtre aux Armées le réclament maintenant, parce qu'ils en ont constaté l'effet bienfaisant. Une matinée n'est pas l'œuvre d'un jour : elle se perpétue par le souvenir. Il faut songer à la vie monotone de tous ces hommes, quand ils sont au repos, dans leurs cantonnemens. Ils n'ont pas beaucoup de distractions. Alors, c'est une fête, quand nous devons venir. Le théâtre pour eux, c'est l'illusion, l'art, la poésie, la gaieté, la fantaisie, le rêve... oui, c'est tout ça, pour eux.

MADAME DUSSANNE.

Si on répétait... Qui est-ce qui commence?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Moi, la victoire de Samothrace! (Elle déclame :)

Petits soldats si grands, ô race bien trempée,
Vous êtes les héros d'une telle épopée...

MADEMOISELLE PRAINCE (la coupant.)

Bien trempée quand il pleut... oui. Oh! là, là.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Quoi donc?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Ça commence mal.

MADEMOISELLE BOVY.

Pourquoi?

MADEMOISELLE PRAINCE.

D'abord ils n'aiment pas ça, qu'on leur dise qu'ils sont des héros.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ils vous l'ont dit?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Non, mais je l'ai bien compris, je l'ai bien vu.. n'est-ce pas ?

MADAME DUSSANNE.

Oh ! absolument.

MADEMOISELLE VALPREUX.

On ne peut pourtant pas leur dire le contraire et qu'ils n'ont ni gloire, ni mérite à faire ce qu'ils font.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Non, mais il vaut mieux ne rien leur dire du tout... il ne faut pas leur bourrer le crâne, ni leur en jeter plein la vue... ils n'aiment pas ça.

MADAME DUSSANNE.

Ils n'aiment pas non plus qu'on leur crie : En avant ! ou bien qu'on leur chante : On les aura. Alors, là, ils toussent, comme ils disent.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ils toussent ?

MADEMOISELLE BOVY.

Oui, ils se fâchent. Qu'est-ce qu'on t'a donc appris au Conservatoire ?

M. NUMA.

Ça se comprend : ils trouvent que nous autres civils nous n'avons pas qualité pour leur crier : En avant ! Ils ont leurs chefs pour ça. Ils sont dans l'action, eux, et quelle action ! Alors, les grands mots, les grandes phrases, ça les agace; et, quand nous parlons guerre et combats, nous ne savons pas de quoi nous parlons, nous ne pouvons pas nous imaginer la millième partie de ce qu'ils font, de ce qu'ils voient, de ce qu'ils entendent.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Qu'est-ce qu'ils aiment alors ?

M. NUMA.

Ils aiment qu'on les fasse rire d'abord; ils aiment des comédies plaisantes, des farces franches et toute la gaieté fran-

çaise, de Molière à Courteline, et toute la gamme du rire, du sourire au fou rire.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Ils aiment aussi qu'on leur parle de Paris ; il faut leur apporter l'air de Paris. Ah ! Paris, ils vous demandent toujours des nouvelles de Paris. Comment est Paris ? qu'est-ce qu'on y dit ? qu'est-ce qu'on y fait ? Est-on gai ? est-on triste ?

M. NUMA.

Ils se font toutes sortes d'idées sur Paris. Dernièrement, un soldat m'a dit (il contrefait l'accent d'un homme des environs de Marseille :) « Il y a des gens qui gagnent de l'argent à Paris. J'ai un cousin épicier, il vend ce qu'il veut, comme il veut. C'est un malin ! Dans les commencemens de cette guerre, il avait une toute petite boutique ; il était seul, sans employé. Et, quand il devait passer dans son arrière-boutique, pour mettre de la chicorée dans le café moulu ou du talc dans le sucre en poudre, il avait imaginé un jeu de glaces... un jeu de glaces qui lui permettait de voir ce qui se passait à l'étalage... et s'il apercevait quelque petit gamin, en train de lui chiper soit d'oranges, soit de figues, soit de pruneaux, il se précipitait dehors en criant : Au voleur ! au voleur ! Il a rapidement fait son chemin, grâce à cette maudite guerre. Maintenant, il a un immense magasin avec plus de vingt employés. Il paraît que vous faites fortune à Paris. » Il croit que tout le monde est comme son cousin.

MADAME DUSSANNE.

Hélas ! tout le monde ne vend pas des denrées alimentaires.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Et puis tous les épiciers ne sont pas des profiteurs de la guerre. Le mien est un brave homme.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Le mien a fait faillite.

TOUS.

En ce temps-ci... pas possible !... Comment a-t-il fait ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Il gagnait tellement d'argent qu'il est devenu fou... la folie

des grandeurs... il se croyait un roi, un empereur ; et il faisait des largesses au peuple.

M. DENIS D'INÈS.

C'est un cas très curieux.

MADEMOISELLE BOVY.

Et rare !

MADAME DUSSANNE.

Oui, ils lisent les journaux ; ils ont des idées différentes sur Paris. Hier, il y en a un qui m'a demandé (elle contrefait l'accent d'un homme des environs de Falaise :) « C'est y vrai qu'à Paris on voit sur les boulevards des femmes qui se promènent la canne à la main, avec des bottines de satin, des talons hauts de ça, des jupes qui leur descendent pas plus bas que les genoux et pis qu'on leur voit leurs jambes et tout ce qu'on veut. »

MADEMOISELLE PRAINCE.

Tout ce qu'on veut... il va un peu fort... pas dans la rue tout de même... il exagère.

MADEMOISELLE BOVY.

Il bouscule ! A propos, comment faut-il s'habiller, pour jouer là-bas ?

MADAME DUSSANNE.

Oh ! très simplement.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Pas trop simplement non plus... ils ne détestent pas du tout qu'on fasse des frais pour eux. Un jour, avant la représentation, j'ai entendu un poilu qui disait à son camarade, avec un air de contentement qui n'était pas simulé : « Et puis nous allons voir des femmes soie-soie ! » Alors, il ne faut pas les décevoir.

MADEMOISELLE BOVY.

Eh bien ! nous serons des femmes soie-soie !

(Cependant, Mlle Valpreux s'est mise au piano et elle joue une phrase quelconque.)

MADAME DUSSANNE.

Ce qu'ils aiment, c'est la musique... de la musique avant

toute chose. Ils aiment une chanson de marche bien rythmée et dont ils reprennent le refrain en chœur : *En passant par la Lorraine, Fanfan la Tulipe, Colette un jour à son amant...*

(Mlle Valpreux plaque les premiers accords de cette dernière chanson et Mme Dussanne chante :)

Colette un jour à son amant
Qu'elle aimait tant, plus que sa vie,
Donnait un rendez-vous charmant
Pour satisfaire son envie, etc.

M. NUMA.

Ils aiment aussi une vieille chanson qui vient de loin, dont l'air et les paroles sont bien anciens et, même, s'ils ne l'ont jamais entendue, ils la reconnaissent, parce que leurs ancêtres l'ont chantée, leurs ancêtres qui étaient paysans et artisans comme eux.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Ils aiment aussi des histoires d'amour, une romance sentimentale, la petite fleur bleue.

MADEMOISELLE BOVY, à Mlle Valpreux.

Tu entends ce qu'elle dit : vas-y, l'ingénue, sors ton venin... je vais t'accompagner.

M. NUMA.

A la bonne heure, personne ne se fait prier.

(Et Mlle Valpreux chante :)

L'amour est un enfant trompeur,
Me dit souvent ma mère...

(Et quand Mlle Valpreux a fini sa romance, on aperçoit, dans l'encadrement de la porte du fond, la comédienne et le soldat du programme du Théâtre aux Armées de la République.

M. NUMA.

Mais quels sont ces charmans personnages ?

MADEMOISELLE EDMÉE FAVART.

Je vous demande pardon : nous sommes bien à la Comédie-Française, puisque tout le monde chante... et moi, je venais répéter un petit duo avec mon camarade Bellet, pour le Théâtre aux Armées ; on nous avait dit que le foyer serait libre à trois heures.

MADEMOISELLE BOVY.

Et vous répétez déjà en costume, pour le 27 ! Vous ne serez pas en retard !

MADEMOISELLE EDMÉE FAVART.

Oui, c'est des habitudes que nous avons prises, comme ça, dans le chant, depuis la guerre. Mais je vois que, vous aussi, vous répétez : nous allons attendre à côté que vous ayez fini.

MADEMOISELLE PRAINCE.

C'est que nous en avons pour quelque temps... l'auteur n'est pas encore arrivé et nous n'avons pas commencé.

MADAME DUSSANNE.

Mais pourquoi ne répéteriez-vous pas là tout de suite?... Nous allons vous laisser la place, n'est-ce pas, mesdames!

MADEMOISELLE EDMÉE FAVART.

Par exemple ! il ne manquerait plus que ça... Non, non, vous pouvez rester, vous ne nous gênez pas.

(Ils viennent se placer sur le théâtre, comme sur le programme du Théâtre aux Armées : le soldat à droite, la comédienne à gauche, et ils chantent.)

Air : *Mon cœur est rempli d'un tendre tambour.*

LA COMÉDIENNE.

Gentil soldat, nous t'apportons nos vœux
Et nous ferons de notre mieux,
Pour te plaire et pour te distraire.

LE SOLDAT.

Ah ! madam' ! rien qu'à regarder vos yeux,
Je me sens déjà beaucoup mieux,
Je n'ai plus l'cafard, au contraire.

LA COMÉDIENNE.

Soldat, soldat, soldat, nous s'rons heureux
De charmer cœur si valeureux,
Mais c'est un projet téméraire !

LE SOLDAT.

Madam', vous réussirez aisément,
Je vous le dis sans boniment,
A charmer tout le régiment, etc.

LA COMÉDIENNE.

Devant un soldat,
Je suis émue, ah! l'avouerai-je,
Sens mon cœur qui bat.

LE SOLDAT.

Et, moi, madame, ah! que dirais-je!

ENSEMBLE.

Si nous somm's émus ainsi tous les deux,
La chose n'en ira que mieux,
A la guerre comme à la guerre.
Elle : Soldat! soldat! l'amour qu'on a pour vous.
Lui : Madam', madam', l'amour qu'on a pour vous
Est vraiment si pur et si doux
Qu'on voudrait le dire à genoux.

LA COMÉDIENNE.

Mais je n'ai plus peur
Et je me sens le cœur à l'aise.
Tiens, prends cette fleur
Cette rose était sur mon cœur.

LE SOLDAT.

Je la garderai sur mon cœur.

(A ce moment, la comédienne et le soldat reproduisent exactement l'image du programme du Théâtre aux Armées de la République.)

ENSEMBLE.

Elle : Ah! nous voudrions à la gloire française
Lui : Ah! nous voudrions à la grâce française
Jeter, jeter sans fin des fleurs
Des brassées, des brassées et des brassées de fleurs!

M. NUMA.

Mais oui, c'est tout ça qu'il faut leur apporter. Enfin, si nous répétions, tout de même.

MADEMOISELLE BOVY.

A quoi bon?... La vie est si courte!

MADEMOISELLE PRAINCE.

C'est drôle : quelque chose me dit que nous ne jouerons pas cette pièce-là.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Pourquoi?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Je ne sais pas.

(Sur cette dernière réplique, l'auteur sort de sa cachette et apparaît soudain au milieu des comédiens.)

L'AUTEUR.

Elle a raison... elle a raison, mes amis. Vous ne jouerez pas cette pièce-là.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Ah ! que j'ai eu peur !

MADEMOISELLE VALPREUX.

C'est vrai, il a surgi tout à coup.

MADAME DUSSANNE.

Ah ! mon cher auteur, vous nous avez fait une peur... Mais où étiez-vous ?

L'AUTEUR.

Je m'étais caché derrière le buste de Corneille.

MADEMOISELLE BOVY.

Pourquoi ?

L'AUTEUR.

Pour vous entendre, mademoiselle ; pour savoir ce que vous pensiez de ma pièce.

M. NUMA.

Mon cher auteur, nous sommes confus.

L'AUTEUR.

Ne soyez pas confus. C'est vous qui avez raison. Il ne faut pas leur dire qu'ils sont des héros ! Il ne faut pas leur bourrer le crâne à ces gens-là. Il ne faut pas se mêler niaisement de leurs affaires. Il y a le front et il y a l'arrière, et ce sont deux choses aussi distinctes que la terre et la mer ; les soldats vivent dans un élément, les civils dans un autre, et, quand nous croyons rendre, traduire, peindre, interpréter leur vie surhumaine avec des mots, avec des phrases, c'est comme lorsque nous croyons réaliser le bruit de la canonnade avec un bouchon et une ficelle.

MADEMOISELLE BOVY, vexée.

Vous avez essayé ?

L'AUTEUR.

Je n'ai pas besoin d'essayer. Et puis nous sommes trop près des événemens formidables... nous avons le cœur dessus; nous n'avons pas le recul nécessaire pour composer; nous pouvons étudier, espérer, souffrir; mais on n'écrit pas l'histoire d'une passion, pendant qu'on la vit. Tenez, tout à l'heure, quand on a raconté le mot de ce chasseur blessé : « Tu pleures, salaud, moi, je suis f.... et je ne pleure pas! » il m'a semblé que Corneille, le vieux Corneille, me disait : « Mais, c'est aussi beau que : Qu'il mourût! c'est aussi beau que mes plus beaux vers sur la patrie et sur le sacrifice. Ne cherche pas : tu ne trouveras jamais mieux. » Je veux suivre son conseil : vous ne jouerez pas cette pièce. (Tous se taisent.) Non, c'est inutile d'insister, de protester, vous êtes mille fois aimables, vous ne la jouerez pas.

M. NUMA.

Mais, mon cher auteur, qu'est-ce que nous jouerons, qu'est-ce que nous leur dirons? Songez que c'est pour le 27, et nous sommes le 20.

L'AUTEUR.

C'est vrai... que faire? Mais j'ai une idée : vous leur direz tout ce que vous venez de dire là, tout simplement.

M. NUMA.

Comment?

L'AUTEUR.

Oui, tout ce que vous venez de raconter entre vous tout à l'heure.

M. NUMA.

Comment, vous voudriez... vous n'y pensez pas... ce n'est pas du théâtre.

L'AUTEUR.

Ah ! ne blasphémez pas, malheureux; mais c'est cent fois mieux que du théâtre : c'est la vérité, c'est la vie. Vous avez été là-bas, vous avez observé, vous avez vu, vous avez senti, vibré,

aimé, vous rapportez des impressions véritables, vous les racontez simplement. Que voulez-vous de mieux? Et puis cela se termine par une petite partie de concert tout à fait jolie... ces chansons de France... peut-on rien trouver de plus émouvant?

DES VOIX.

C'est vrai... pourquoi pas, au fait?... il a raison, il a raison.

L'AUTEUR.

Mais oui, j'ai raison... donnez-leur ça, donnez-leur ça... Ils entendront comme on parle d'eux, quand ils ne sont pas là; ils verront comment on s'occupe d'eux, chacun dans sa partie et, quand ils vous demanderont : « Et Paris... qu'est-ce qu'on dit à Paris? qu'est-ce qu'on fait à Paris? » vous pourrez leur répondre : « Paris, le vieux Paris, le vrai Paris, il pense à vous, il ne pense qu'à vous... » Car Paris est nombreux et divers, il y a plusieurs Paris. Pauvre Paris! on le critique, on le calomnie, mais son rôle n'est pas commode à tenir par le temps qui court : il faut se mettre à sa place. On lui dit : — Sois accueillant et hospitalier pour les étrangers; ne sois pas trop sévère, trop sombre pour les permissionnaires : ouvre tes théâtres, tes cinémas, tes restaurans, et qu'on entende le frou-frou de tes femmes soie-soie! — Fais des économies, lui dit l'État, pour souscrire à l'Emprunt. — Fais des économies, implore la misère, pour me soulager. — Dépense! dépense! lui crie le commerce : il faut que la vie reprenne; ne sois pas avare, ni économe, ni même raisonnable. Songe à toutes les mains, grandes ou petites, vieilles ou jeunes, qui ne doivent pas rester inactives. — Oh! c'est très compliqué. Imaginez une femme à qui on conseillerait à la fois de se divertir et de se recueillir, de se commander des robes et de ne pas s'habiller, d'aller au théâtre et de rester chez elle le soir à tricoter, de dîner au restaurant et de veiller toute la journée son pot-au-feu, à la maison. C'est tout cela qu'on demande à Paris, et c'est ce qui lui donne cette physionomie singulière et que chacun colore selon la couleur de ses propres pensées. Cafés, restaurans, théâtres, cinémas; mais hôpitaux, ouvroirs, vestiaires et cantines; petites femmes, mais dames blanches et dames noires; nouveaux riches, mais nouveaux pauvres; vieux messieurs à petites filleules;

mais petites filles dont les filleuls pourraient être leurs grands-pères et à qui elles envoient au front des lettres délicieuses. Le bien ne l'emporte-t-il pas de beaucoup sur le moins bien? Ce Paris réputé pour être nerveux à l'excès, n'a-t-il pas contenu sa nervosité, tout en conservant une merveilleuse sensibilité? Rappelez-vous le Paris de la mobilisation, le Paris de la semaine de la Marne, le Paris admirable de l'automne de 1914! L'âme de Paris n'a pas changé, malgré les apparences inévitables. Paris, il faut le voir dans les grands jours, quand tout son peuple est dehors, comme aux funérailles du général Galliéni ou bien au 14 juillet. Il faut le voir aux beaux dimanches, quand les gens qui ont travaillé toute la semaine, et qui sont heureux de prendre l'air simplement, s'en vont de ce pas lent, de ce pas spécial qu'on pourrait appeler le pas du dimanche, et que l'on sent dans cette foule toute l'espérance et toute la confiance, malgré tant de blessés, de mutilés et de femmes en deuil. Paris, on peut tout lui dire et on peut tout lui demander : il est prêt à consentir de tout son cœur toutes les privations, tous les sacrifices, s'ils sont nécessaires au salut de la Patrie. Il ne faut pas le juger d'après une surface. Le Paris des grandes circonstances, on le trouvera quand on voudra. Surtout, mes enfans, dites-leur bien à nos amis là-bas que Paris, le vrai Paris, le grand Paris pense à eux, ne pense qu'à eux, ne vit que pour eux!

MAURICE DONNAY.

UN ÉTÉ A SALONIQUE

AVRIL-SEPTEMBRE 1916

Avril 1916. En mer.

Cinq heures du matin. Les clairons du bord rappellent aux postes d'appareillage. Les pulsations de la machine, cœur profond du bâtiment, font vibrer les cloisons de la cabine où je me suis endormie, hier soir, pendant que le mistral soufflait en tempête. Je rabats les volets des hublots. Dans l'aube argentée, les crêtes du Faron se teignent de rose, et la ville, tassée entre la montagne et la mer, semble dormir au long du quai. Sorti du bassin, le grand paquebot, militarisé pour la guerre, traverse la rade, parmi les cuirassés et les croiseurs que fleurissent de couleurs mobiles les pavillons légers des signaux. Bientôt, nous doublons Saint-Mandrier. Je regarde disparaître Toulon, ses faubourgs, ses arsenaux, la Mitre, le cap Brun, pays du parfum et de la lumière, si riche d'heureux souvenirs. Cette terre qui va s'effacer derrière nous, c'est l'ultime pointe de la France, et, malgré la joie du départ, je sens un petit serrement de cœur, celui qu'on éprouve en quittant, pour un temps indéterminé, un être cher qu'un danger menace...

Depuis tant de jours, à tous les actes de notre existence, à toutes les émotions de nos âmes, une pensée unique s'associe : Verdun ! Les canons qui tonnent au bord de la Meuse ont un écho dans ce clair matin provençal. Qui pourrait oublier ? Qui

pourrait sourire? Ce voyage qui commence ne me donne pas la sensation de déliement, d'envol, que j'ai goûtée à d'autres départs. Pourtant, là où je vais, bien des choses sollicitent mon esprit et mon cœur, et je sais que je retrouverai la France sur le sol macédonien.

D'ailleurs, si je croyais aux présages, je devrais remercier la destinée. Jamais départ ne fut entouré de meilleurs augures. Ce jour qui se lève, c'est le jour de la grande fête pascale, fête de l'espérance et du renouveau, triomphe des forces créatrices sur les puissances de destruction. Le vent de terre vibre de mille voix confuses, et, plus haut que les canons, il me semble entendre les cloches de nos clochers carillonner la bonne nouvelle et annoncer au monde entier la résurrection de la France.

A sept heures, dans la chapelle improvisée et parée par les infirmières du bord, l'aumônier du *S*... dit la messe. Le roulis bouscule un peu les assistans. Il y a là quatre ou cinq femmes, blanches et voilées comme des catéchumènes, quelques matelots, quelques officiers, et un prêtre passager, l'abbé P.... ancien missionnaire en Syrie, et qui rejoint Salonique comme aumônier d'une division navale. La cérémonie est tout à fait simple et touchante.

Un peu plus tard, ceux qui s'étaient à peine entrevus, la veille, se rencontrent au carré pour déjeuner, ou sur le pont...

Le *S*..., navire-hôpital, ne peut transporter que du personnel hospitalier et du matériel sanitaire. Il n'y a donc, à bord, que des médecins, des infirmiers de la marine, trois infirmières attachées au bâtiment, et quatre dames qui se rendent à Salonique, à la disposition du service de santé. Deux de ces dames, Mme Tr... et Mme de B..., ont servi déjà sur le *Charles-Roux*, pendant la campagne des Dardanelles, puis dans un hôpital de Moudros. Les infirmières du *S*... qui appartiennent à l'Union des Femmes de France, ont débuté par les voyages d'évacuation des Serbes, entre Corfou, Bizerte et la France.

Je suis novice dans le métier et la conversation de mes aimables compagnes m'apportera de précieux enseignemens.

Pendant cette première journée, on a parlé quelque peu des sous-marins, mais c'était pour en rire. Notre bateau n'est pas défendu contre ces agresseurs sournois : il ne possède point de canon, et la convention internationale l'oblige à se laisser

visiter par l'ennemi. Loin de se dissimuler, comme les autres bâtimens de guerre, il montre, haut sur la mer, sa belle coque blanche, ornée d'une croix rouge et d'une bande verte. Des croix rouges parent la blancheur des énormes cheminées, et la nuit, une bande de feux verts s'allume au-dessus du pont. Jusqu'ici, les navires-hôpitaux ont été respectés en Méditerranée, mais récemment, un sous-marin allemand a torpillé un hôpital russe, le *Portugal*, en Mer-Noire. Et puis, il y a des mines qu'on peut rencontrer, dans certains parages. Aussi, malgré la sécurité relative qui nous est assurée, toutes précautions sont-elles prises, en cas d'accident, et l'on nous annonce, pour l'après-midi, un exercice, sorte de répétition générale du sauvetage, qui nous divertit à l'avance.

Cela me rappelle la conversation que j'ai eue avec l'ordonnance du commandant, un brave matelot qui présida à mon installation, dans ma cabine. Il me montrait les appareils de sauvetage et m'expliquait la manière de s'en servir.

— Une supposition, — disait cet homme plein d'expérience, — une supposition qu'on soit torpillé... Vous prenez votre ceinture, qui doit être toujours au pied de votre lit. Vous la passez comme ça, en l'attachant bien...

Il joignait le geste à la parole et me ligotait dans une espèce de traversin en kapok.

— Et puis, vous ouvrez le hublot et vous vous laissez aller à la mer...

— Mais, mon ami, cette ceinture est énorme et le diamètre du hublot...

— Alors, vous suivez la coursive, et quand vous êtes sur le pont...

— Je me laisse aller à la mer?... Je veux bien, mais je ne sais pas nager.

— Ça n'a aucune importance... Vous restez dans l'eau, bien tranquille, soutenue par votre ceinture, et vous attendez qu'on vienne vous sauver.

— Comme c'est simple! Mais, dites-moi, s'il est aussi facile de se sauver, pourquoi tant de gens se noient-ils, lors des torpillages?

— Eh! madame, — ici un sourire de commisération un peu méprisante, — ces gens... *c'est des gens qui s'énervent.*

Un officier à qui j'ai rapporté cette conversation m'a répondu

qu'elle contenait une vérité profonde. Ne pas s'agiter inutilement, ne pas user son énergie en vains efforts, savoir attendre, c'est, dans le péril, quel qu'il soit, augmenter les possibilités de résistance et les chances de salut.

Cependant, l'on raconte des histoires de naufrage et de noyade, et chacun donne son avis ou rapporte l'opinion de personnes très compétentes.

Les quatre nouvelles voyageuses se souviennent des conseils dont on les accabla, dès qu'elles firent connaître à leurs amis leur intention de voyager sur mer. Au printemps de 1916, ce genre de sport n'est plus très à la mode, et qui le pratique est taxé tour à tour d'héroïsme ou d'excentricité. Malgré le peu de danger que présente une traversée sous le pavillon de la Croix-Rouge, d'amicales sollicitudes s'exagèrent et voudraient vous convaincre que vous allez courir de grands périls!... On vous engage discrètement à voir votre confesseur et votre notaire et à faire une visite dans certains magasins spéciaux où l'on peut choisir parmi les spécimens perfectionnés les plus récens appareils de sauvetage : ceintures de liège, gilets de kapok, vêtemens pneumatiques, le tout du meilleur goût. Mme Tr... a reçu, la veille de son départ, une délicieuse ceinture couleur kaki, légère comme un foulard de soie, et que l'on peut gonfler très vite en soufflant par un petit robinet. C'est presque aussi joli que les masques contre les gaz asphyxians mis en vente par les grands magasins, à côté des « fournitures pour modes, » après chaque raid de Zeppelins!

On discute aussi sur la manière de se jeter à l'eau, et sur le risque fâcheux que l'on court à se précipiter du pont supérieur avec un collet pneumatique autour du cou. Excellent moyen, paraît-il, de se rompre les vertèbres cervicales et de mourir comme un vulgaire lapin... Cette causerie instructive, avant le déjeuner, ne trouble pas nos esprits, car personne ne croit au danger possible. La Croix-Rouge est notre fétiche protecteur, — et puis, il y a la veine! Il y a cette certitude mystérieuse du succès qui est en nous, et qui, devant le périscope d'un sous-marin, nous ferait dire que la mauvaise bête manquera le but. Il y a la beauté du jour, la paix des eaux, qu'une houle, venue du fond, soulève à peine, et tout ce bleu qui porte, qui baigne, qui caresse, onde et reflet, le beau navire blanc comme un cygne.

Il va, laissant loin derrière lui les îles de Porquerolles et du Levant, nuages mauves bientôt dissous dans la lumière. Une atmosphère de fête, la joie du matin pascal nous pénètre malgré nous. Chacune rêve de travailler, de dévouer ses forces et son âme à la place qui va lui être assignée et dans le rôle qu'elle assumera.

Ces femmes qui m'entourent, si diverses par l'âge, le caractère, les habitudes de la vie antérieure, ont fait leurs preuves. Celles du bord, pour ne citer que celles-là, sont, très modestement, les collaboratrices infatigables des médecins qui savent les utiliser et qui les estiment selon leur mérite. Le médecin-chef, l'excellent docteur B..., a été le premier, parmi ses confrères, à demander quelques dames de la Croix-Rouge, pour son bateau. L'honorable corps des médecins de la marine n'est pas précisément féministe. Je n'ignore pas que sur tel ou tel bâtiment, les infirmières n'ont pas été très désirées, très encouragées ou très regrettées après leur départ. Il y a des médecins qui conservent des préjugés et des infirmières qui conçoivent faussement leur mission. Les premiers sont quelquefois injustes, les secondes sont insupportables. Je crois pourtant que, dans l'intérêt des malades, — le seul qui compte! — les médecins peuvent tirer un très bon parti de la collaboration féminine. Il suffit que chacun soit à sa place et que l'infirmière se contente de la sienne, qui est toute subordonnée et toute modeste; les préjugés du médecin, s'il en a, tomberont bien vite.

Le docteur B... se déclare très satisfait de l'expérience qu'il a faite. Sur le *S...*, les relations des médecins et des infirmières sont exactement ce qu'elles doivent être, correctes et cordiales. Les infirmières embarquées, par décision du ministre, sont traitées comme des officiers subalternes, au point de vue de la nourriture et du logement. Elles ont une bonne cabine et prennent leurs repas dans le carré, à une table particulière. Leur tâche consiste surtout en surveillance, en soins moraux, et elles ne doivent pas, en principe, faire des pansemens ou assister aux opérations. Cela s'explique par la formation même du personnel infirmier de la marine qui, contrairement au personnel infirmier de la guerre, est composé de spécialistes, exercés dès le temps de paix, et ne se recrute pas, au petit bonheur, parmi des réservistes auxiliaires. Les infirmiers des régimens, dont le dévouement est indiscutable et la mission

souvent périlleuse, toujours pénible, étaient, « dans le civil, » des paysans, des ouvriers, des prêtres, des bourgeois, mais bien rarement des infirmiers professionnels. Le nombre de ceux-là est infime, par rapport aux autres. C'est pourquoi l'aide apportée par les dames des Croix-Rouges fut si précieuse et même indispensable, la quantité des blessés ayant dépassé toutes les prévisions.

Il n'en va pas tout à fait de même pour la marine, qui recrute son personnel dans le corps régulier des infirmiers de la flotte, formé avec le plus grand soin dans ses hôpitaux et choisi parmi l'élite des équipages. Néanmoins, dans certains cas, ce personnel ne peut suffire à une tâche qui dépasse ses forces et ses moyens, et ses dames infirmières font tout ce qui doit et peut être fait, sans barguigner : pansemens, piqûres, nettoyages, etc. Il en fut ainsi, sur le *S*..., lors de l'évacuation des Serbes.

***

Ce que nous appelons la « répétition générale du sauvetage » a eu lieu dans l'après-midi. Au signal donné par le clairon, toutes les personnes présentes à bord ont dû prendre les appareils disposés en des endroits déterminés et rejoindre leurs postes près des embarcations désignées à l'avance. Tout s'est passé en bon ordre, et cela faisait par les coursives et les échelles un amusant défilé d'officiers, de matelots surgissant des profondeurs du *S*..., de dames infirmières, tous bizarrement affublés de ceintures en kapok ou en liège, et de petits collets pneumatiques pareils à des haricots noirs...

Puis, les passagères se sont retirées, chacune chez soi, et j'ai employé la fin de la journée à parer mon petit logis, à lire, à me documenter sur Salonique.

Au crépuscule, nous nous retrouvons toutes sur le pont, avant le dîner. Une brume, montant de la mer, éteint la rougeur fumeuse du soleil, qui meurt sans éclat et sans reflet. Les montagnes de la Corse s'esquissent vaguement, dans un bruit d'orage où palpitent de silencieux éclairs. Nous ne verrons de l'île merveilleuse que les feux des Sanguinaires et nous arriverons, à la nuit noire, devant Bonifacio.

Mais, voilà qu'autour de nous passent des frissons d'ailes. Un vol d'oiseaux, échappés du maquis, nous apporte la bien-

venue de l'île. Ils suivent le bateau, pressés par l'ombre qui vient et, craintifs encore, hésitent à se poser... Pourtant, ils n'ont rien à redouter. Notre aumônier, grand chasseur en Bretagne, qui n'hésite pas à tirer les mouettes, respectera les hirondelles et les palombes. Et puis, nous serions là, au bon moment, pour rappeler à M. l'abbé l'exemple de saint François d'Assise.

Lecture du « communiqué » que la Tour Eiffel nous envoie par T. S. F. et qui est affiché au carré. Dîner à la petite table des infirmières. Et voilà cette première journée de navigation presque achevée.

Maintenant, on ne distingue plus rien, à l'horizon. La Corse s'est évanouie dans l'orage, et le ciel et la mer se confondent en un même élément. C'est l'heure où les navires ne sont plus que de bien pauvres choses dans la nuit, de fragiles atomes entre deux abîmes. L'éternelle hostilité de la mer nous effraie soudain, quand nous voyons les ténèbres descendre sur le cercle infini des eaux.

Appuyée à la rambarde, dans le vent qui m'enveloppe, je me sens petite et seule. Comme tous les soirs, à cette heure, je me recueille en moi-même, j'évoque des figures chéries, je pense à tout ce qui fut, à tout ce qui est ma raison de vivre, qui subsiste à travers l'épreuve et ne craint rien du temps et de la mort. Pour tous ceux qui luttent ou qui attendent, pour tous ceux qu'un devoir unique a séparés en les déchirant, soldats au fond des tranchées, marins sur les flots, femmes qui regardent la place vide au foyer, mères anxieuses, n'y a-t-il pas ainsi, chaque soir, une communion dans le souvenir, un mystérieux rendez-vous des âmes?

Et ce n'est pas un piège sentimental où se détend la volonté, prise au dangereux plaisir de l'attendrissement. C'est le rite quotidien d'un culte : c'est l'affirmation que l'absence ne sépare pas ceux qui s'aiment, que la solitude n'est qu'une apparence et la distance qu'une illusion. Alors, le jeune soldat sent sur ses yeux lourds de sommeil la caresse des mains maternelles; la mère entend le « bonsoir » balbutié de son fils; et tous comprennent que la guerre n'a pas détruit leur plus cher trésor : celui des humaines tendresses. Demain, les hommes ne seront pas moins vaillans et les femmes moins résignées : le contact des âmes aura renouvelé leur énergie, raffermi leur

confiance et leur foi... L'héroïsme français est une cuirasse d'un merveilleux métal, en vérité, sans défaut et sans fêlure, mais jamais si pesante qu'elle puisse étouffer la palpitation du cœur vivant.

Donnons une pensée aux absens ; donnons une pensée aux morts, et que ce soit notre prière du soir. Donnons une pensée, aussi, à tous ceux qui vinrent sur ce navire, blessés ou malades, et qui en firent un lieu sacré.

L'ombre s'épaissit et, pourtant, une clarté autour de nous tremble et moire les eaux tranquilles. Le bateau, lumière unique dans la nuit, rayonne par tous les feux de ses mâts, de ses lampes intérieures, de la bande verte dessinant le pont. Et ces feux signalent son passage à l'invisible ennemi qui l'épargne, à regret peut-être...



Au delà du cap Spartivento, nous avons trouvé l'été, comme si notre voyage s'accomplissait à la fois dans l'espace et dans le temps. Cerigo, nue et dorée, belle par la lumière qui la baigne, le dangereux cap Malée, raviné d'ombres mauves et portant un ermitage blanc à sa pointe extrême, et puis des îles, des îles, un troupeau d'îles, ont surgi du bleu plus obscur de la mer. C'est ici qu'il est presque impossible de ne pas oublier, par instans, le cauchemar qui pèse sur le monde.

L'antique enchantement de la lumière accomplit ce miracle qui n'appartient plus maintenant aux consolatrices d'autrefois : la poésie et la musique. Nous sommes déçus par les poètes. La musique touche en nous une sensibilité souffrante, éveille des souvenirs et des désirs qui font mal... Et peut-être, si nous y prenions plaisir, serait-ce avec une sorte de honte. Mais la joie qui vient de la lumière est toute pure, comme l'innocente joie que donnent l'eau et le pain.

D'ailleurs, si nous étions tentés d'oublier trop longtemps la guerre, tout, sur ce bâtiment, arche de grâce pour la douleur, nous ramènerait à elle. Il suffirait d'apercevoir, par les vitres des anciens salons, les petits lits aux couvertures grises où tant de pauvres êtres ont trouvé le repos, — quelquefois l'éternel repos, — et sur la mer d'un bleu si foncé qu'elle mérite l'épithète homérique, sur la mer violette, ne voyons-nous pas les vaillans petits chalutiers qui battent les routes marines,

tandis qu'un torpilleur file, là-bas, sous un panache de fumée?

J'ai employé le dernier jour de ce beau voyage à visiter le bâtiment et à me faire expliquer l'organisation des navires-hôpitaux, moins connus du public français que toutes les autres formations sanitaires. Ils ont joué un rôle important dans l'œuvre si complexe qu'a dû accomplir le service de santé de la marine.

C'est au mois de mai 1915, après les premiers combats dans la presqu'île de Gallipoli, qu'une commission de dix médecins, ayant à leur tête un médecin en chef, fut envoyée aux Dardanelles. Elle devait prendre toutes les mesures nécessaires pour enrayer les grandes épidémies, choléra, peste, fièvre jaune, et s'opposer à leur importation en France par les malades du corps expéditionnaire; elle devait assurer l'évacuation des blessés, et fournir les soins médicaux au personnel toujours plus nombreux dépendant des bases maritimes.

Le problème de l'évacuation n'est pas facile à résoudre, même à terre et quand il s'agit seulement de transporter les blessés depuis la ligne de feu jusqu'aux hôpitaux de l'arrière. Il se complique bien davantage quand la mer vient s'interposer entre les hôpitaux et le front. La marine avait fait l'expérience de ces difficultés pendant les campagnes coloniales qui précédèrent la grande guerre, et elle avait prévu, dès le temps de paix, la transformation de certains bâtimens de commerce en navires-hôpitaux. Mais tout bâtiment ne se prête pas à cette métamorphose. Il faut que la disposition intérieure permette une circulation facile, que la ventilation soit parfaite, et la vitesse suffisante. Tel navire, excellent pour le service ordinaire, présentait des vices rédhibitoires, au point de vue de la transformation possible en hôpital. C'est pourquoi, au début de la campagne, seuls le *Canada* et le *Duguay-Trouin* se trouvèrent aux Dardanelles pour assurer le transport des blessés.

La *Bretagne* vint se joindre à eux, mais, bientôt, l'on fut obligé de doubler ces trois navires par de simples transports de troupes, mal organisés au point de vue médical et qui ne mettaient pas les blessés à l'abri des torpillages, puisque les transports de guerre sont considérés comme belligérans et traités comme tels. Les médecins qui servirent sur ces bateaux, affrontèrent les plus grandes difficultés pour remplir leur tâche. il fallut créer, à tout prix, d'autres navires-hôpitaux : ce furent

le *Tchad*, le *Bien-Hoa*, le *Ceylan*, la *Divona*, le *Sphinx* et enfin la *France-IV*, somptueux transatlantique, habilement adapté à son nouveau rôle, et qui apporta un supplément de 2500 lits.

Le médecin-chef du S... m'initie fort aimablement à la vie et à la discipline du navire-hôpital. Il m'en indique le personnel et son rôle, la répartition du service entre les cinq ou six médecins et le pharmacien placé sous ses ordres. Il me montre les installations toutes prêtes pour recevoir les malades dès l'arrivée, couchettes ou cadres, bien disposés contre le roulis, dans des salles vastes et claires où le soleil entre avec l'air salin. Il me fait visiter aussi les salles d'opérations, de pansemens, de radiographie, avec le matériel le plus moderne et le plus complet, tout cet organisme au repos pendant la traversée d'aller, mais qui devra, au retour, recevoir et soulager tant de souffrances! Car ces bâtimens-hôpitaux ont rendu et rendront encore d'inappréciables services. Lorsque la mission médicale maritime vint à Salonique, après l'évacuation de Gallipoli et de Moudros, les formations sanitaires à peine créées furent aidées puissamment par ces navires qui, depuis, continuent à fonctionner sans relâche. Il y a moins de blessés à transporter, mais il y a beaucoup plus de malades, et le nombre de ceux-ci s'accroîtra, inévitablement, quand arriveront les grosses chaleurs de l'été.

Or, pour les malades surtout, le rapatriement constitue la suprême chance de salut. Les Serbes, rassemblés à Corfou et à Vido, viennent d'en faire l'expérience.

Quand ils atteignirent les côtes de l'Adriatique, après la terrible retraite d'Albanie, la mission militaire française dut leur préparer un asile. Des camps furent créés un peu partout, pour recevoir les troupes encore valides, et l'on installa dans l'île de grandes tentes remplies de paille, destinées aux malades qui affluaient à chaque arrivée de convoi. Les médecins de la mission, aidés par ceux d'un bataillon de chasseurs alpins, se dévouèrent sans mesurer leurs forces, et il fallut bientôt leur adjoindre tous les médecins de la marine qui n'étaient pas absolument indispensables aux bâtimens de guerre mouillés sur rade. La mortalité cependant prenait des proportions effrayantes, représentant à peu près la moitié du chiffre des entrées. On comptait chaque jour de 100 à 200 décès. En grande hâte, on monta des baraquemens afin

de créer un hôpital dans la baie de Govino. Un médecin débarqué du *Saint-François-d'Assise* organisa le lazaret de Vido où fonctionnait déjà, depuis quelques jours, un service de désinfection. Un nouvel hôpital fut établi à Moraitica, au Sud de l'île, près d'une importante agglomération de camps serbes. Enfin, les officiers malades virent s'ouvrir devant eux le célèbre Achilleion, la villa que l'Impératrice Élisabeth d'Autriche avait édifiée « à la gloire d'Achille, » et que le Kaiser avait achetée et modifiée selon ses goûts qui ne tenaient pas précisément du bon goût.

Depuis trois mois, les navires-hôpitaux transportent sans cesse des Serbes vers la Tunisie et le souvenir de ces tristes voyages obsède encore les officiers et les infirmières du *S*... J'ai entendu des récits effrayans. Mme M... surtout, la doyenne des infirmières, une Provençale aux yeux vifs, aux cheveux gris, m'a raconté, d'une façon naïve et saisissante, les incidens des dernières traversées. J'aime à causer avec elle, dans le petit salon ouvert qui est à l'arrière du carré et où nous nous tenons l'après-midi. Mme M..., fait fonction de lingère bénévole, et, toujours penchée sur un ouvrage, elle raccommode du linge, répare les surplis de M. l'aumônier, recoud un galon sur une manche, et parle, sans que son aiguille s'arrête jamais. On devine en elle la bonne ménagère française qui accomplit avec amour les plus modestes travaux et qui est maternelle à tous, naturellement, comme elle respire. Ses mains doivent être aussi douces que son cœur est doux. Seule au monde et déjà vieillissante, elle n'a pas d'amertume et elle a gardé le don divin du sourire. Avec son chaud regard et son accent où le Midi chante, elle encouragerait à vivre les neurasthéniques les plus déprimés.

— J'ai tout perdu, mari et enfans, je ne vis plus pour moi-même, m'a-t-elle confié; mais il y a les autres...

Les « autres, » ce sont les blessés et les malades, quelle que soit leur nationalité. Mme M... a vu, sans défaillir, l'épouvantable enfer de Vido où des squelettes aux yeux ardens, aux bouches convulsées jetaient un cri morne : « Du pain ! du pain ! » Parfois, le cri s'achevait en un râle. L'homme, dressé dans un effort suprême, tombait tout droit, ne bougeait plus, tandis que ses compagnons, buttant sur lui, semblaient cassés par le choc. La dysenterie achevait l'œuvre de la misère physiologique.

— Ah! le lazaret de Vido! dit Mme M... Il fallait voir ça, pour comprendre ce que c'est que la souffrance. Par comparaison, un hôpital de blessés est un lieu extrêmement joli et gai. Les médecins faisaient ce qu'ils pouvaient, et les infirmiers de même, — mais quelle besogne! Les Serbes arrivaient dans leurs loques grouillantes de vermine. Les plus solides étaient épouillés, rasés, lavés, habillés, et on leur donnait à manger, pas beaucoup à la fois. Mais il y en avait des tas qui mouraient, parmi les plus jeunes, les plus faibles. Tous les jours, un petit bateau, le *Saint-François-d'Assise*, allait immerger ces pauvres gens, trop nombreux pour qu'on pût les enterrer, et les matelots, chargés de ce service, succombaient presque, — vous comprenez, quoique des matelots, ça ne soit pas délicat comme des dames!

« Quand nous arrivions, sur le *S*..., nous sentions, de loin, l'odeur des petits bâtimens qui nous amenaient les Serbes; une odeur de décomposition, de guenilles, de maladie, une odeur qui pénétrait tout, qui nous poursuivait partout, que nous ne pourrons jamais oublier. Nos Serbes n'avaient pas toujours subi l'épouillage et la lessive. Quelquefois, pour gagner du temps, — et le temps, c'est de la vie! — on nous les envoyait tels quels, dans leurs habits de la retraite... Vous ne me croirez pas! A la vue de notre bateau, les mourans se ranimaient. Ils disaient : « France! France!... » et j'en ai vu qui grimpaient à quatre pattes l'escalier de la coupée et qui mouraient là, sur le pont...

« Mais ils mouraient plus contens. Les survivans réclamaient à manger. On commençait par les déshabiller et les nettoyer. C'était nous, les infirmiers et les infirmières, qui faisions cette besogne-là... Madame, il y en avait, de ces pauvres gens, qui, sûrement, ne s'étaient pas déshabillés depuis des mois! Leurs effets étaient collés à leur peau et leur peau à leurs os. Avec des ciseaux, je coupais, bien doucement, leurs manches, et il en sortait toute une ménagerie... Des puces, des punaises, des mille-pattes! Quant aux poux, il y en avait tant et tant que le pont en était blanc. C'est une chose vraie, et qu'il est difficile de croire! Oui, le grand pont du *S*... était blanc de poux. Et quand les guenilles étaient en un gros tas, on les voyait bouger.

« ... Vous demandez si cela ne me dégoûtait pas? On n'a

pas de dégoût devant une misère si grande. Et puis, on est trop pressé. Nous lavions nos Serbes avec du savon et de petites brosses, et ça ne suffisait pas d'un lavage pour les rendre tout à fait propres. Et puis, on les couchait. Pauvres gens! Ils étaient heureux. Ils allaient en France!

« Cette idée de la France faisait travailler leur esprit. Ils s'imaginaient je ne sais quoi d'extraordinaire. Quelques-uns même me disaient : « Paris! Paris! » Ils voulaient aller à Paris! Et le matelot breton qui m'aidait était un peu étonné d'entendre ces squelettes rêver de Paris, et il me disait :

« — Madame M..., ils ont des idées de grandeur! »

« Beaucoup n'iront jamais en France et à Paris, et n'ont jamais atteint Bizerte. Ils étaient trop usés. Ils nous mouraient dans les mains, et leurs cadavres étaient légers, légers comme ceux des petits enfans. Ces corps n'avaient plus d'épaisseur. Vous vous rappelez que, dans les photographies de Vido qu'on vous a montrées, vous n'avez pas reconnu un cadavre couché par terre? Vous avez cru que c'était une peau de mouton étalée... Ils étaient tous comme ça.

« Le matelot breton me disait encore :

« — On ne croirait pas que c'est des morts; on croirait que c'est des choses qui n'ont jamais vécu! »

« Pour nous, le plus terrible, c'était cette vermine qu'on ne pouvait pas détruire sans en attraper quelque peu. Les poux, c'est un supplice de tous les instans, et puis c'est le typhus ou la fièvre récurrente. Une de mes compagnes, qui n'a pu se préserver de ces vilaines bêtes, a été très malade et obligée de débarquer.

« Que voulez-vous? C'est le métier... Au lazaret de Vido, le mois dernier, il y a eu des cas de choléra et de typhus. Il y en a toujours dans ces pays-là, et l'armée serbe avait aussi les germes de ces maladies. Deux médecins, deux infirmières, trois infirmiers français et cinq infirmiers serbes ont contracté le typhus au chevet de leurs malades. C'est leur champ de bataille. Ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont supporté, ils ne le proclament pas; mais croyez bien qu'ils ont eu de la peine et du mérite...

« D'ailleurs, on est récompensé, quelquefois, pour toute la fatigue et la tristesse qu'on endure; on est récompensé par de petites choses, des mots, des riens, qui font plaisir. S'il y a

des malades ingrats, il y en a de si reconnaissans! Ces pauvres Serbes, nous en avons sauvé beaucoup; et ceux que nous n'avons pas pu sauver, nous les avons soulagés et consolés, nous les avons aidés à mourir... Quand leur tête était un peu perdue, ils me sentaient près d'eux et ils croyaient que leur mère était là. Ils m'appelaient « Maïka! » (Maman!) et ils mouraient comme des enfans s'endorment, d'épuisement, de faiblesse... »

Mme M... assure ses lunettes sur son nez et rajuste le voile bleu que le vent rabat contre sa poitrine. Elle ressemble à la sainte Anne des crèches provençales, vénérable image de la maternité en cheveux gris, dont la gravité n'est jamais sévère. Je pense aux Serbes qui l'appelaient « Maïka! »... Maman! ce nom doux et sacré que les femmes comprennent dans toutes les langues, parce que les hommes le prononcent toujours avec le même accent, ce nom que tant de pauvres mères n'entendront plus, l'horrible guerre a fait ce miracle de le rendre aux mères orphelines de leurs fils, devenues, sous le voile de l'infirmière, divinement maternelles aux fils des autres...

*
* *

Une dernière nuit à bord. Le lendemain, j'apprends avec une émotion joyeuse que nous sommes dans le golfe Thermaïque. Mais quelle déception de voir l'hiver revenu, un ciel morne fondant en bruine sur des eaux couleur de serpent! Le brouillard nous dérobe les montagnes de la Chalcidique et le massif de l'Olympe. Nous longeons une côte basse et verte. Sur le pont, je grelotte dans mon manteau, et je m'efforce de percer la brume, de distinguer quelque chose au loin.

Voici un bâtiment échoué qui trempe plus qu'à demi dans la mer sa coque noire. C'est un cargo qui fut torpillé par un sous-marin très audacieux. Il portait des mulets qui se noyèrent presque tous. Sur ce même cargo, des infirmières anglaises avaient pris passage. On raconte qu'elles furent très crânes et, « sans s'énerver, » gagnèrent la terre ferme au prix d'un bain un peu long et un peu froid, gardant à la main leur petit sac et se faisant même des politesses, comme dans un salon. L'histoire est si jolie que je la veux croire vraie.

Les flotteurs des filets qui barrent l'entrée de la rade dessinent à fleur d'eau, en zigzag, des lignes ponctuées. Un pilote nous remorque dans le chenal. A bâbord, le brouillard fon-

dant laisse transparaître des silhouettes de navires. A tribord, se profile le promontoire de Kara-Bouroun où flotte encore le drapeau grec, mais dont les forts et les batteries sont occupés par les Alliés, — mesure de précaution que l'étrange attitude de la Grèce a rendue nécessaire. Plus avant, se creuse la petite baie de Mikra, protégée par une pointe de terre. On aperçoit des baraquemens, des hôpitaux temporaires, les tentes du camp d'aviation, et, suivant la courbe de la rade immense, un faubourg tout en longueur, villas et jardins, jusqu'à la Tour Blanche dont la masse crénelée avance un peu comme une vigie de pierre qui défendrait l'entrée du port. Ce quartier dit « des Campagnes, » c'est le Passy salonicien, habité par les étrangers, les consuls, les fonctionnaires, la riche bourgeoisie. Tout neuf, avec ses belles maisons espacées, ses jardins baignés par la mer, il compte encore bien des places vides et n'est à vrai dire qu'un boulevard développé sur quatre ou cinq kilomètres et rattaché à la ville par un tramway jaune qu'on distingue, de loin, menu comme un jouet mécanique.

Salonique est de l'autre côté. Salonique, c'est, au fond de la rade, une cité couchée à flanc de colline, couronnée de tours ruinées, de murs crénelés qui descendent obliquement, de hauts platanes en touffes sombres. Dans ce matin gris, toutes ses couleurs deviennent grisaille, et les minarets qui, par centaines, surgissent au-dessus des maisons pressées, des petits dômes blanchâtres, des jardins en éboulis, semblent de tristes chandelles éteintes. La ville déborde les hauteurs qu'elle couvre, s'allonge en faubourg vers les vagues espaces brumeux de Zeitenlik et de Bétchinar, à l'opposé des « Campagnes. » Des montagnes, plus lointaines, confusément esquissées en gris sur gris, achèvent le décor du golfe ; mais elles sont trop vagues pour retenir le regard. Ce qui nous intéresse avant tout, c'est la vie du port, c'est le quai qui surplombe l'eau boueuse, entre la Tour Blanche et les constructions de la Douane, le quai moderne, bordé de hautes maisons sans caractère et tout grouillant de passans, de voitures, de tramways, d'automobiles militaires. Des cargo-boats, des paquebots, de gros voiliers portant les couleurs helléniques peintes sur leur coque, sont mouillés tout au long de ce quai, où le travail de chargement et de déchargement s'accomplit dans le brouhaha et les clameurs. Les barques des Iles, les « sacolèves, » exactement

pareilles à des demi-coquilles de noix, dressent leurs mâts clairs, leurs grandes vergues obliques portant la voile enroulée. Leurs flancs bariolés de jaune et de bleu déversent sur les dalles gluantes un flot de paniers, de ballots et de caisses, les cruches rouges striées de dessins blancs, les sacs de farine, les corbeilles de citrons et d'oranges et les tonneaux qui exhalent les forts parfums du vin résiné. Des embarcations se détachent du quai, filent vers les bateaux de guerre qui se tiennent en ligne là-bas, tout hérissés de canons, guettant l'ennemi qui viendrait par la mer et celui qui se révélerait sur terre, protégeant la ville qu'ils menaceraient, au besoin... Les officiers du bord les désignent l'un après l'autre, anglais ou français; et l'on nous montre aussi les navires-hôpitaux déjà mouillés sur rade, le petit transbordeur sanitaire l'*Ariadne*, les torpilleurs, les chalutiers, les citernes, tous ces bâtimens qui font la guerre à leur manière, flotte composite, aux silhouettes infiniment variées et quelquefois surprenantes. Parmi eux, il y a un yacht de plaisance, l'*Eros*, qui rappelle bien des fêtes mondaines et des élégances évanouies, et qui, maintenant, porte le gris obscur de la marine militaire et arbore la marque distinctive du contre-amiral, commandant la division navale d'Orient.

Les trois infirmières passagères, destinées à l'Hôpital temporaire n° 7, sont parties. J'ai fait mes adieux aux officiers du *S*... qui s'en vont à terre, et mes bagages étant préparés dans ma cabine, j'attends mon tour de départ. Il pleut, il pleut toujours, et avec les lignes et les nuances, la pluie, cruelle à ce paysage, dissout les prestiges de l'Orient. Mais. tandis que je rêve à tout l'inconnu que contient cette ville, une petite embarcation, où je reconnais avec joie une figure amie, accoste à la coupée du *S*..., et, sur les montagnes fantômes de la Chalcidique, un double arc-en-ciel s'ébauche, se colore lentement et met, dans le gris troublé du ciel, la merveille des sept couleurs et le mystère d'un présage.

II

Salonique, avril 1916.

Un dimanche tiède, un doux petit soleil qui n'éblouit pas, une langueur de printemps dans l'air... La saison n'est pas

venue encore où les gens, écrasés de chaleur, font la sieste, tout l'après-midi, dans les chambres fermées. Il y a beaucoup de monde dehors. Pourtant le travail et le négoce, — le négoce surtout, — continuent leur train, et ce dimanche-ci n'est pas, comme ceux de chez nous, une blanche journée très lente, sonore de cloches et tout ensommeillée d'ennui. C'est que le jour du repos, à Salonique, se répète trois fois par semaine, pour les croyans de trois religions différentes. Le vendredi, ce sont les musulmans qui chôment, le samedi, les juifs observent le sabbat et le dimanche, les chrétiens, — catholiques et orthodoxes, — se donnent loisir de flâner. Aussi peut-on dire qu'à Salonique c'est toujours la semaine des trois dimanches.

Sur le quai, où les tramways grinçans se succèdent et trop souvent s'immobilisent, en panne pour de longs momens, les Saloniciens défilent, vêtus de leurs plus beaux habits, familles au complet, qui tiennent toute la largeur du trottoir, marchent à petits pas, s'arrêtent volontiers, ne se dérangent pour personne et, n'allant nulle part, ne sont pas pressées d'arriver. Entre le jardin de la Tour Blanche où joue la musique anglaise et la place de la Liberté où sont les pâtisseries à la mode, les grands cafés et le Cercle, la procession des promeneurs se traîne, bousculée par le perpétuel mouvement militaire que le dimanche n'interrompt pas. Le kaki des Anglais, le bleu cendré des Français, les chéchias rouges, les képis à galons d'or, les sombres uniformes de la marine, les cols bleus de matelots, foisonnent, et, à chaque instant, nous rappellent que ce pays soi-disant neutre n'est plus qu'un vaste camp où se concentrent des armées.

Les bars et les cinémas aux enseignes extravagantes, aux affiches démesurées, laissent échapper des relens de mastic ou des mélodies cassées par les gramophones. Tout à l'heure, nous avons aperçu, au fond d'un jardin de banlieue, la guinguette qui glorifie en trois langues « l'Imprenable Verdun. » Voici, maintenant, le Bar des Alliés, et le « Rendez-vous des vrais Poilus, » et le café qui se targue, en anglais, d'être *the best in Salonica,* et en français, « le plus consciencieux de Salonique. » Voici des magasins de Coopératives, où l'on vend, à prix fixe, toutes sortes de denrées réservées aux seuls militaires; voici d'affreuses bicoques à deux étages et de somptueuses maisons à terrasses et à loggias; voici des terrains vagues et

des chantiers; voici des hôtels en style turco-boche qui se hérissent de kiosques, se boursouflent de prétentieux balcons et se vantent, — combien à tort! — de posséder tout le confort moderne.

Il y a un autre Salonique, celui que l'on aperçoit, par les coupures des ruelles perpendiculaires au quai, celui qui superpose ses maisons peintes, ses minarets, ses dômes, ses cyprès, sur la déclivité de la colline. Mais, si loin et si près, il ne doit pas détourner notre curiosité attentive de ce quartier où nous sommes, où nous resterons aujourd'hui, quartier du Port, surgi de la mer, sur les ruines de l'ancienne muraille maritime, quartier qui se croit européen et qui est seulement levantin. La laideur des architectures, des tramways à trolleys, des fiacres sales, des costumes à la franque, a profondément déçu la plupart de mes compatriotes, et je suis tentée, par momens, de suivre le conseil qu'on me donne, de regarder surtout le beau golfe, d'un azur inégal, ceint de montagnes mauves et tout chargé de vaisseaux. Que les barques rondes des Iles me plaisent à voir, aussi pressées contre le parapet du quai, avec leurs grosses coques, sculptées et bariolées, leurs noms jolis comme des poèmes, leurs mâts qui font des hachures claires sur le fond bleu obscur de la rade! Les bateliers dorment, couchés, face au ciel, ou sucent des oranges dont les écorces pointillent d'or l'eau mouvante, émue par le coup de brise de cinq heures. Sur les dalles, un peuple de guenilleux, coiffés de chiffons en lambeaux, poitrine nue et jambes nues, se prélasse, s'insulte, se provoque par des injures effroyables, dans tous les dialectes méditerranéens. Un chanteur module une romance aiguë et tremblotante. Des enfans tsiganes, couleur de cigare, demandent l'aumône, acharnés comme des taons. Des femmes à larges pantalons, réfugiées de Thrace ou de Macédoine, tendent les mains, sans rien dire. Et la foule dominicale, indifférente, continue sa promenade, un peu moins lente, parce que l'heure approche où il convient de s'asseoir devant les pâtisseries et les cafés.

Suivons cette foule jusqu'à la place de la Liberté, place qui n'est guère qu'une large rue, prolongée par la rue Venizelos. En face de l'Escalier de marbre, où les vedettes des bateaux de guerre vont accoster tout à l'heure, où déjà les marins se rassemblent, entre deux petits kiosques, sur l'embarcadère inondé d'embrun, la place de la Liberté concentre toute la vie saloni-

cienne. Les tables des cafés envahissent la chaussée ; des gens, aux fenêtres, regardent les gens assis, en bas, et les gens assis regardent les gens qui passent. Et pourquoi se priveraient-ils de ce plaisir quotidien, pourquoi hésiteraient-ils à s'assembler, dans cette espèce de Forum, pour commenter les nouvelles, dévisager les nouveaux venus, déguster la citronnade glacée ou le mastic aromatique? Il y a, dans cette ville qui n'est pas en guerre, cent cinquante mille habitans. Que la neutralité de la Grèce les afflige ou les réjouisse, qu'ils aiment ou n'aiment pas les nations alliées, qu'ils soient vénizélistes ou gounaristes, les Saloniciens conservent toutes leurs habitudes, — et cela surprend un peu les voyageurs qui arrivent de France...

Nous ne connaissons plus, dans la plupart de nos villes, cet air de gaîté, ces figures paisibles, ces couleurs crues, cette foule où il n'y a presque pas de taches noires, presque pas de femmes en deuil! Parce qu'on entend parler français, un peu partout, parce qu'on voit des centaines d'uniformes français, on subit cette singulière illusion d'être encore en France, et l'on éprouve quelque gêne, quelque léger agacement, à constater l'indifférence épanouie de tout ce monde. Mais nous ne sommes plus en France, et, d'ailleurs, en France même, après la crise d'austérité qui marqua le début de la guerre, nous avons vu Paris retrouver peu à peu sa physionomie normale, avec une nuance de gravité qui durera peut-être encore un an ou deux... En revanche, nos villes méridionales ne se sont jamais complètement endeuillées, et j'en sais qui sont plus vivantes mille fois, plus vivantes de toutes façons que la métropole macédonienne! Salonique n'est pas une ville de luxe et de plaisir et l'atmosphère n'y est pas précisément poétique ou voluptueuse. Le peuple de ribaudes qui suit les armées, se cache assez bien pour ne pas offusquer ici la pudeur des familles, et si quelques music-halls représentent les délices de Babylone, la rue et les passantes n'en reçoivent qu'un écho très assourdi.

Considérons, comme au cinématographe, cette foule composite, ces types de toutes races, de toutes couleurs, qui parlent toutes les langues. Ce qui domine, c'est l'élément juif, l'homme plutôt malingre, au visage intelligent et fatigué, la femme grasse et pâle, aux très beaux yeux. Chaque couple escorte de nombreux enfans. Beaucoup de garçons et de fillettes

arborent, sur leur chapeau de paille, le ruban aux initiales *A. I. U.* qui désigne les élèves de l'Alliance Israélite Universelle. Moins nombreux sont les Grecs, fonctionnaires importés de la vieille Grèce, négocians et banquiers qui font concurrence aux antiques maisons israélites, familles réfugiées de Smyrne ou de Constantinople. Les dames grecques ne manquent pas de beauté, et certaines sont très élégantes, mais les modes parisiennes se retrouvent à Salonique avec des interprétations qui ne sont pas toujours heureuses. La jupe courte ne sied pas à toutes les jambes et les bottines hautes à tous les pieds. Souvent de trop puissantes chevilles soutiennent des corps majestueux faits pour les amples draperies traînantes... Mais que de regards veloutés, que de longs cils sur des joues pâles, que de chevelures soyeuses en lourds écheveaux luisans, que de belles dents brillantes!... Un tramway s'arrête, devant le débarcadère. Des dames toutes noires en descendent, pêle-mêle avec les Tommies et les poilus. Elles portent le *tchartchaf* à capuchon et la voilette épaisse qui dissimule leur visage. Un soldat français, nouveau débarqué sans doute, reste béat d'émotion à cette vue, et dit à son camarade :

— Tu n'as pas vu?... C'est des dames turques!...

Des dames turques! Les Européens, les Français surtout, prononcent ces deux mots avec une admiration toute mêlée de regret et de désir. Les dames israélites, les dames grecques peuvent être jolies; aucune ne paraîtra plus jolie que ces créatures voilées, défendues, lointaines, dont le nom seul évoque, pour des imaginations naïves, des visions extraordinaires : des jardins clos, des harems parfumés, des pachas à turban et à cimeterre, des odalisques dansantes et des eunuques noirs... Les dames turques! Les étrangers vous jureront qu'elles seules, à Salonique, ont la taille fine et le pied petit. Cependant, quelle Turque de la vraie Turquie oserait se montrer ainsi mêlée aux hommes, dans la promiscuité d'une voiture publique? Quelle musulmane, même affranchie des vieux préjugés et parfaitement désenchantée, oserait sortir avec son mari ou son père? La dame turque de Salonique a-t-elle perdu le sentiment des convenances imposées par l'usage séculaire, sinon par la religion? En voici une qui s'est arrêtée en face du débarcadère et relève tranquillement sa voilette, découvrant une figure, ni laide, ni jolie, d'un type analogue aux figures des autres

Saloniciennes. Cependant un monsieur, descendu du tramway en même temps qu'elle, un monsieur en jaquette, portant le fez, la rejoint, suivi de près par une servante et un bébé vêtu de blanc. Tous quatre, père, mère, enfant et domestique, s'en vont pédestrement, sur le quai, comme tous les bons bourgeois en promenade dominicale. Et quelqu'un, qui remarque ma surprise, me dit :

— Vous voyez là une famille *deunmehs*. Les *deunmehs* sont les musulmans de Salonique, juifs d'origine, convertis au XVII[e] siècle, et qui, se mariant toujours entre eux, ont conservé leur sang juif, leur type juif, et même, très secrètement, leurs traditions juives. Musulmans, ils le sont, au moins en apparence, et les étrangers, non prévenus, les prennent pour des Turcs. Mais il n'y a plus ou presque plus de vrais Turcs à Salonique. Après la conquête grecque, ils sont partis, sauf quelques centaines de pauvres diables et un petit nombre de familles qui vivent tout à fait retirées dans la ville haute, et gardent l'austérité des vieilles mœurs. Les véritables dames turques, on ne les rencontre pas, ce sont les *deunmehs*, parfois charmantes, qui bénéficient du prestige poétique d'Aziyadé...

Consolons-nous de cette désillusion en regardant d'autres silhouettes passer, dans la foule toujours accrue.

Ce garçon brun, qui porte avec une dignité rustique un lourd manteau blanc brodé de noir, c'est un berger koutzo-valaque égaré parmi les gens de la ville. Cette femme aux pieds nus, coiffée d'un léger voile blanc, gainée dans un fourreau de grosse toile à broderies noires et bleues, dans un tablier pesant, pareil à un tapis rayé de vert émeraude et de pourpre sombre, c'est une paysanne macédonienne venue des quartiers où les réfugiés habitent pêle-mêle les maisons abandonnées par les Turcs. Voici un *pappa* dont la chevelure frisée supporte un haut godet de feutre noir. Il croise un couple de vieillards israélites, barbus comme des prophètes, ridés comme des rabbins de Rembrandt, et très dignes dans leur robe d'indienne à ceinture et leur cafetan fourré. Un derviche, reconnaissable à son bonnet conique, va, solitaire, le chapelet d'ambre aux doigts... Mais quel est ce vol de perruches?... Ce sont les foulards vert cru que les juives saloniciennes ont rapportés d'Espagne, avec les toquets ronds et les vestes-boléro; ils enveloppent les cheveux et pendent sur les

épaules, à la façon d'une queue de perroquet. Ici, un gendarme crétois, affublé d'une bizarre culotte plissée, au fond trop long et trop large, essaie de causer avec un Pandore français, que l' « esprit de corps » lui rend sympathique. Là, un officier serbe, avant-garde de l'armée qui se repose à Corfou, entretient un colonel anglais. Les militaires des nations alliées affluent maintenant, sur la place, et je retrouve, avec joie, les honnêtes figures de chez nous, nos bons poilus, assez mal ficelés dans leurs uniformes déteints, assez mal embouchés quand un mercanti les exploite ou quand un voyou les bouscule, dénués de respect, prompts au rire comme à l'attendrissement, galans pour les dames et paternels pour les mioches. Saluons, au passage, le faubourg parisien, la lande bretonne, la savoureuse Gascogne, incarnés par ce trio de soldats qui vitupèrent la Macédoine en la comparant à leur « patelin. » Ce que pense un Français, on le devine, rien qu'en passant près de lui dans la rue, mais qui nous dira ce que pensent de la Macédoine et de Salonique ces colons anglo-saxons, devenus soldats, ces Australiens, ces Canadiens, ces hommes de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique du Sud, hauts, calmes, rouges comme brique, les joues bien rasées, les yeux clairs, le corps à l'aise dans l'uniforme d'allure sportive, la tête droite sous le feutre retroussé? Leurs figures, au repos, n'expriment rien. Ils vont, pipe au bec, manches retroussées, col ouvert, et, si cela leur plaît d'ouvrir aussi leur chemise, ils montreront, en toute ingénuité, un large morceau de poitrine nue. Leur curiosité, s'ils en ont, reste en dedans, comme leurs émotions. Ils ne s'attardent pas à contempler les bizarres spécimens d'humanité qui excitent la gouaillerie ou la compassion des Français flâneurs... Nos soldats « badaudent » volontiers. Sensibles aux formes et aux couleurs, vrais fils d'Ève la curieuse, ils « aiment bien savoir, » quand ils rencontrent quelqu'un ou quelque chose d'extraordinaire. Et Dieu sait que l'extraordinaire ne manque pas ici!

D'autres soldats, un peu à l'écart, font triste mine. Leurs uniformes moutarde sont râpés comme après six mois de guerre; leurs galons de laine jaune sont décousus et décolorés; leurs souliers perdent cordons et semelles. D'où viennent ces soldats aux visages fatigués, un peu hâves, qui semblent traîner un immense ennui? Les Anglais et les Français qui ne fraternisent pas avec eux les considèrent avec une sorte de pitié.

Pauvres soldats de la Grèce neutre, mal nourris, mal équipés, mal payés, et dont les familles, ignorant les bienfaits de l'allocation, crèvent de faim dans leurs villages de la montagne ou des îles ! On les a mobilisés pour combattre les Bulgares. Ils n'ont pas combattu les Bulgares et sont restés mobilisés. Pourquoi ?... Pour qui ?... Serait-ce pour le roi de Prusse?

***

J'ai pensé tout haut, et l'un des amis qui m'accompagne répond, sans rire :

— Vous l'avez dit : pour le roi de Prusse.

Et il ajoute :

— Vous arrivez de France. Vous croyez encore à l'amitié de la Grèce, malgré l'évidente inimitié du gouvernement et de la Couronne. Vous pensez : « Il y a la nation et il y a le Roi : ce n'est pas la même chose. » Ici, l'on entend des vénizélistes sincères vous dire : « Il y a le Roi et il y a les ministres du Roi : ce n'est pas la même chose. » Comme si les nations n'étaient pas responsables du roi qu'elles supportent, et le roi des ministres qu'il a choisis! Et cela m'amène à vous dire que, par intérêt, par lâcheté ou par ignorance, toute la Grèce officielle, et une grande partie du peuple abusé par la propagande allemande, est contre nous.

« La propagande allemande ! Elle a été, dans ce pays que nous aimions, que nous aimons encore avec une espèce de tendresse blessée, elle a été mille fois plus habile, plus étendue, plus efficace que vous ne pouvez l'imaginer. Je parle sans parti pris, car j'ai été toujours, et vous le savez, un ami de la Grèce où j'ai voyagé, où j'ai encore de bons camarades, que je crois connaître assez bien et bien comprendre. Si je vous affirme que nous sommes ici en pays hostile, en pays ennemi, vous penserez, n'est-ce pas, que ma conviction s'est faite contre le vœu de mon cœur, par la force des choses et par une expérience personnelle de chaque jour.

« Les Allemands ont acheté tout ce qui était à vendre : politiciens, journalistes, fonctionnaires. Ils ont circonvenu l'armée, avec la complicité de l'État-major ; ils tiennent le Roi ; ils exploitent le loyalisme naïf du peuple ; ils tirent parti de nos erreurs, de nos faiblesses, de nos illusions, et même de notre générosité. Chaque jour, en effet, dans les journaux payés par

le baron Schenck, on rappelle nos prétendus empiétemens sur la souveraineté de la Grèce. Et nous ne répondons rien ou presque rien, alors que les argumens sont innombrables et que nous ne serions pas en peine d'énumérer nos motifs de justification.

« Pourquoi ce silence ? Parce qu'il nous faudrait révéler des actes d'hostilité et que nous ne voulons pas le faire, — du moins en ce moment, — par égard pour nos amis, car nos amis sont Hellènes avant que d'être francophiles, et cela est très naturel. Quant à nos ennemis, leur francophobie s'accroît par l'effet de ces mêmes ménagemens qu'ils interprètent comme un signe de faiblesse.

« Ainsi nous guidons notre conduite sur les sentimens du groupe ami, sans nous préoccuper suffisamment peut-être du groupe ennemi que des optimistes mal informés tiennent pour restreint et négligeable ! Or, le sentiment sympathique du groupe ami, dans l'état actuel des choses, demeure passif et platonique, tandis que le sentiment hostile de l'autre groupe est actif et efficient.

— Alors, les traditions du peuple grec, l'aide séculaire que nous lui avons largement donnée, sss intérêts mêmes, d'ordre matériel et moral, l'influence de Venizélos, les déclarations réitérées des importantes colonies helléniques, toutes dévouées à l'Entente, cela compterait pour rien, en face du roi Constantin et de sa séquelle ?

— Je ne dis pas cela ! Je ne méconnais pas la valeur de l'amitié et du concours que les vénizélistes nous donnent. Mais eux-mêmes ont-ils la liberté et la puissance d'action qui leur seraient indispensables ? Entre les germanophiles et les francophiles, il y a une masse amorphe, indifférente, qui n'est d'aucun parti, mais qui veut, avant tout, ne rien risquer, ne pas se battre. Il faudrait galvaniser cette masse, réveiller en elle le sentiment national... Difficile entreprise !... Et puis, cette masse populaire, qui aime tout ensemble le Roi, Venizélos, la France et la paix, est sans cesse travaillée par la propagande germanique, et nous serions bien déçus si nous faisions fond sur elle.

« D'autre part, la confiance que nous avons témoignée à tel ou tel qui se révéla notre adversaire pouvait refroidir nos amis. En Orient, parmi ces commerçans à l'esprit délié dont

on ne pénètre jamais toutes les arrière-pensées, il n'est pas permis de se méprendre sur les sentimens d'un interlocuteur. Un Grec est incapable de conserver de la sympathie pour un peuple naïf. Nos amis nous seront plus amis s'ils nous trouvent impitoyablement clairvoyans, car nous leur paraîtrons alors plus aptes à bien mener l'affaire où nos intérêts sont liés, l'affaire qu'ils veulent bien entreprendre avec nous, mais non pas sans garanties... Et la candeur d'un associé n'est pas une garantie pour le succès de l'association.

« Si je vous expose ainsi la situation telle que je la vois, en ce printemps de 1916, c'est pour vous permettre de comprendre les difficultés inouïes, exceptionnelles, que rencontre ici l'armée d'Orient.

« Qu'est-ce que la guerre? C'est la mise en œuvre complète, sans limite, sans restriction, de tout ce qui peut produire la victoire; des moyens les plus divers, les plus vastes comme les plus infimes, ceux qui dépendent du droit et ceux qui dépendent de la force. La guerre n'est pas du relatif, mais de l'absolu.

« Eh bien! voyez maintenant notre armée obligée de faire la guerre ici, dans un pays où on ne lui a pas permis de se déclarer souveraine maîtresse, où elle est obligée par tout et pour tout d'accepter une collaboration, de demander une autorisation, de vaincre sans cesse l'opposition avouée ou sournoise de ceux qui sont, pour elle, des ennemis. Tâchez d'entrevoir les mille embarras apportés ainsi au fonctionnement de nos services. On met des pierres sur notre chemin pour nous faire butter : nous écartons ou franchissons l'obstacle, mais que d'énergie gaspillée et de temps perdu! Les règlemens militaires n'ont pas prévu cette guerre paradoxale qui ne se livre ni en territoire allié, ni en territoire ennemi. Nous n'avons même pas, à Salonique, le droit de réquisition. Il suffit que le premier indigène venu refuse de nous louer ou de nous vendre un objet pour nous créer les pires difficultés. Conçoit-on cela, en France? Comprend-on que la vie courante de cette armée n'a rien de commun avec la vie d'une armée évoluant en Lorraine ou en Picardie, ou avec la vie d'une armée qui se trouverait en Allemagne? Dans tous les cas précités, un général a le droit d'agir, puisqu'il s'adresse soit à des Français, soit à des ennemis... Ici, tout se passe par concession, — et conces-

sion qui n'est jamais bénévole. Il est donc inévitable que nous soyons toujours en retard!

« Vous n'imaginez pas ce que furent les débuts de la campagne, les chicanes, la gêne imposée à notre débarquement, les renseignemens faux donnés à nos officiers d'avant-garde par de soi-disant francophiles. Une fois à terre, nous trouvons mille difficultés pour nous installer : ce sont les terrains interdits, les constructions arrêtées pour des prétextes futiles, des lenteurs voulues dans les moindres autorisations administratives; bref, tout ce qui peut retarder notre action.

« Quand il s'agit de donner la main à l'armée serbe, c'est l'administration des chemins de fer qui témoigne sa mauvaise volonté; ce sont les wagons refusés, les trains militaires réduits au minimum. Puis, lorsque la Serbie est écrasée et que nous battons en retraite, c'est l'hostilité de l'armée hellénique qui se donne libre cours et libre manifestation : d'abord, les signes extérieurs, l'interdiction soudaine faite aux officiers grecs de se montrer en public avec des officiers français; puis la concentration des troupes grecques sur les hauteurs qui dominent nos positions, cent mille hommes rassemblés à Salonique, et ces nuits anxieuses de novembre 1915, ces nuits où nous attendions des « vêpres saloniciennes, » où nous couchions avec notre revolver chargé à portée de la main...

« Et chaque jour de nouveaux embarras pour la délimitation des zones occupées par nos troupes; le maintien des régimens grecs devant nous, sur notre front; l'espionnage dirigé par des officiers; un lieutenant qui coupe nos fils téléphoniques, dont nous exigeons le remplacement et qui est décoré, le lendemain, par le Roi; la ville remplie d'Allemands qui renseignent leur consul, tout à l'aise, et d'Allemandes qui arborent sur leur chapeau les rubans du *Breslau* et du *Gœben*, et rient au nez de nos marins dans les restaurans et dans les rues...

« Nous avons un peu nettoyé Salonique. Les consuls ennemis sont expulsés et l'espionnage, encore très efficace, est moins impudent. Mais l'Allemagne tient toujours la Grèce, l'empoisonne de sa propagande, entretient ses méfiances et ses rancœurs, utilise la cupidité des uns et la lâcheté des autres, et fait même tourner à son profit l'inertie volontaire ou forcée de gens qui ne sont, pour nous, ni amis, ni ennemis... »

Je voudrais penser que mon ami pousse au noir le tableau

qu'il a tracé. Malgré moi, tandis que je l'écoute, je sens ce que représente encore, pour des Français, le grand nom de ce petit pays : la Grèce.

Sommes-nous donc victimes d'une illusion quand nous persistons à croire que la Grèce, en dépit de la politique, ne peut pas ne pas nous aimer? Parce que l'antique Hellade a nourri notre génie, parce que le souvenir de Salamine et de Marathon nous fascine, nous avons encore, pour la moderne Hellade, les yeux de Byron et de Lamartine. Nous croyons que le brûlot de Canaris flambe toujours à l'horizon de l'Égée et que l'écho des canons de Navarin se prolonge après un siècle!...

Je ne dirai pas, comme certains, que les hauts faits des anciens Grecs sont une merveilleuse tartarinade et une mystification de professeurs. Je ne m'en prends pas à Phidias et à Sophocle des désillusions que nous donne M. Gounaris. Mais je comprends qu'il faut secouer la hantise esthétique et littéraire et la cendre dorée des souvenirs. Roulons la Grèce défunte dans un linceul de pourpre, et, pour quelque temps, n'en parlons plus. Regardons l'autre, dans sa réalité, dans sa complexité inquiétante, sans nous laisser éblouir par les plus beaux des fantômes...

*
* *

Mai 1916.

L'autre soir, dans le salon de mon hôtel, quelques officiers, mes voisins, qui depuis longtemps ont quitté la France, me faisaient raconter les aspects nouveaux de Paris et comment la guerre a modifié notre vie à tous. L'un d'eux me dit alors :

— Bah! Paris est noir, Paris est triste... Mais vous avez de temps en temps un raid de zeppelins pour vous donner la sensation de la guerre. C'est un divertissement comme un autre.

Je confessai que je n'avais pas vu les zeppelins. J'étais en voyage lors du premier raid, et lors du dernier, le brouillard intense cachait tout le drame du ciel. J'avais entendu seulement l'explosion des bombes.

— Eh bien! les Boches vous offriront une revanche, ici, quelque belle nuit. Nous avons quelquefois des visites de zeppelins et d'avions, à Salonique. La population ne peut pas se réfugier dans les caves, parce qu'il n'y a pas de caves! Aussi, des per-

sonnes prudentes ont-elles fait creuser des tranchées et des abris bétonnés dans leur jardin...

Cette évocation des zeppelinades ne m'empêcha point de dormir, mais, vers deux heures et demie, je fis un rêve singulier : il me sembla que j'étais dans mon appartement de Paris et que des domestiques insolens battaient des tapis aux fenêtres et troublaient le repos nocturne. Je crois que l'indignation me réveilla! Ma chambre était toute noire. L'électricité était coupée, et le bruit sourd, vaguement perçu et déformé par le rêve, résonnait plus sonore et faisait vibrer les murs.

Instantanément, je reconnus ce bruit du canon que j'avais entendu, pour la première fois d'aussi près, certain jour d'avril 1909, à Constantinople. Ce jour-là, j'avais cru que l'ascenseur de l'hôtel s'était brusquement décroché! Est-il écrit que mes impressions de guerre seront toujours prosaïques et que le mode lyrique, pour les exprimer, me restera interdit? Cette idée qui me fit rire de moi-même m'enleva toute espèce d'appréhension; j'allumai ma petite lampe électrique et je vis sortir des ténèbres ma chambre sans beauté où le roi Constantin et la reine Sophie me regardaient fixement, dans leurs cadres à couronne. Dehors, la canonnade redoublait. A l'intérieur de l'hôtel, c'étaient des claquemens de portes et des pas pressés par les couloirs. Je songeai :

« C'est le zeppelin! »

C'était lui. En ouvrant ma fenêtre, qui donne à l'angle d'une petite rue et du quai Niki, je l'aperçus, presque au-dessus de l'hôtel, me sembla-t-il, volant vers la rade, dans la féerie à grand spectacle des obus, des shrapnells, des fusées et des projecteurs. Le « divertissement » annoncé m'était offert, et je ne l'imaginais pas aussi magnifique. Dans la nuit fraîche et claire, aux légers nuages, du golfe où, tous feux éteints, les bâtimens s'esquissaient, noir sur gris, d'immenses rayons jaillissaient, rigides, éblouissans, mobiles, épées d'archanges, glaives de lumière phosphorescente, qui se rejoignant, se séparant, rayant le ciel, cherchaient le requin argenté, de l'air, le monstre qu'ils rendaient visible en le touchant. L'ennemi veut fuir. Il glisse entre les nuages, comme le squale entre deux eaux. Les glaives le dépistent, le fascinent, le clouent brusquement, cible offerte aux bombes, en leur pâle clarté brillante, qui bouge avec lui. Et, de toutes parts, dans l'ébranlement des

canons qui tirent tous ensemble et dont les éclairs bas rayent la nuit, des fusées montent, convergeant vers le zeppelin qu'elles encadrent, qu'elles dénoncent.

Le vacarme est tel qu'on n'entend ni les moteurs du dirigeable, ni les avions qui le poursuivent. La rue s'emplit de blafardes et brèves clartés. Des soldats anglais, des officiers français, quelques Grecs en costume rudimentaire, se penchent aux balcons, se groupent sur le trottoir et parlent à voix indistinctes.

On ne sait si le zeppelin a jeté des bombes ou s'il ne va pas en jeter. Il est maintenant juste au-dessus de la rade, saisi par les projecteurs des vaisseaux, et je pense à mes amis marins qui, sur le pont de leurs bâtimens, participent à l'attaque.

Soudain, le dirigeable entre dans l'ombre et ne reparaît plus. La canonnade se ralentit et cesse. Quoi? La lutte est finie. et le monstre s'est évadé du piège céleste où les grands rayons le tenaient? Déçue, je sens le froid de la nuit me saisir et je rentre dans ma chambre. Il est environ trois heures du matin mais deux détonations retentissent à bref intervalle, et une rumeur de foule me rappelle à ma fenêtre. Au loin, sur la droite de la rade, une sorte de brûlot rouge se consume, dans les marais du Vardar, élevant une haute fumée pourpre qui embrase tout le ciel occidental.

Des voix proclament :

— Il est tombé! Le zeppelin est tombé!

Est-ce vrai? Ce qui brûle, là-bas, est-ce bien le zeppelin qui s'est évanoui tout à l'heure, dans les nuages et que personne n'a vu choir? Ne serait-ce pas une maison lointaine ou un bateau, incendié par les bombes dont nous avons tous entendu l'explosion? Il y a un instant d'incertitude et d'angoisse.

Mais les bâtimens invisibles, sur la rade, continuent des conversations mystérieuses, et leurs signaux, adressés aux postes de timoniers à terre, racontent sans doute le dénouement du drame, car la nouvelle se répand bientôt, en ville, que le zeppelin est détruit. Il agonise là-bas, dans le marécage.

Et voici qu'aux hourras des marins répond la clameur joyeuse de Salonique.

Mai 1916.

Le lendemain du raid aérien, le docteur C... et M. G... B... devaient me conduire au camp des réfugiés de Lembet, près

de Zeiteulik. Nous sortîmes de la ville par le faubourg du Vardar, le plus laid, le plus sale et le plus mal famé de tous les quartiers de Salonique. A peine étions-nous sur la route, la poussière soulevée par les camions anglais nous sépara du monde extérieur, et c'est à travers un infernal tourbillon de cendre blanchâtre, dans une atmosphère irrespirable, que je devinai les cimetières turcs avec leurs stèles et leurs maigres cyprès, les restes des murailles vénitiennes, quelques guinguettes, quelques bicoques, des chariots attelés de buffles et des tsiganes cuisinant on ne sait quel bouillon du diable, des bergers noirs et blancs, des paysannes coiffées d'un fichu en pointe, et quantité de soldats français et anglais. Tout cela, êtres et choses, poudré de la même poussière, avait pris la même couleur. L'auto bondissait sur les reliefs et dans les creux du chemin; nous avions fort à faire pour conserver un équilibre relatif. Aussi mes facultés descriptives furent-elles à peu près anéanties pendant ce court voyage, ce qui me dispense de peindre, — au moins pour cette fois, — la route de Zeiteulik.

Nous reprîmes une claire vision de l'univers quand nous descendîmes de voiture. Je m'aperçus alors que le ciel, lumineux sans être limpide, versait sa lourde lumière sur une plaine jaunâtre, cernée de montagnes bleues, semée de tentes coniques d'un blanc gris comme les tas de sel qu'on voit aux salines charentaises. Au loin, la mer plombée miroite avec un dur reflet qui m'éblouit. On distingue, par-dessus les constructions du port, quelques silhouettes de bateaux de guerre; puis, en suivant la concavité de la baie, les lignes et les nuances se fondent vers l'Ouest, dans un barbouillis fumeux, comme si l'on avait écrasé du fusain violet avec une estompe. C'est là que le zeppelin est tombé, là que le Vardar se mêle au limon, aux roseaux, à l'eau marine, pour composer le dangereux royaume de la Fièvre défendu par des légions de moustiques.

La plaine de Zeiteulik, conquise sur le marécage, appartient aux armées qui, depuis l'automne, y multiplient leurs tentes, leurs baraquemens et leurs parcs. La ruche militaire crée sans cesse de nouvelles cellules, et son activité bourdonnante ne fait trêve qu'aux heures de grosse chaleur. Les Français et les Anglais se partagent la triste étendue monotone, sillonnée par les routes qu'ils ont tracées, couverte de l'éternelle poussière

qu'ils soulèvent, égayée pour un peu de temps encore par des traînées de verdure que le premier soleil de juin dévorera. Un haut bouquet d'arbres autour d'une bâtisse blanche signale le couvent des Lazaristes transformé en hôpital et le cimetière catholique. Ailleurs, des toits presque plats, des murs nus, des maisonnettes qui rappellent les corons flamands; c'est le village improvisé de Lembet. Non loin de nous un tumulus isolé, énigme non résolue par les archéologues, se dresse, vêtu d'un gazon pauvre. Des officiers, perchés au sommet, regardent quelque chose, avec des lorgnettes. Un vieux capitaine, coiffé du casque colonial se détache d'un groupe et, s'étant fait présenter, nous demande si nous voulons voir le zeppelin.

— Comment donc ! J'en serai ravie !

Et me voilà, escaladant le tumulus. L'aimable vieux capitaine me raconte que les officiers allemands et l'équipage ont été capturés ce matin, par des Serbes, dans le marécage où ils s'étaient échoués. On sait maintenant que le moteur du dirigeable, atteint par quelque projectile, ne fonctionnait plus, et que la lumière des projecteurs rendait toute manœuvre impossible. Le zeppelin était aveuglé, comme un papillon nocturne par le foyer fascinateur d'une lampe. Les Allemands se débarrassèrent des bombes qui pouvaient les anéantir dans le choc de l'atterrissage. Puis, ayant touché terre, ils enflammèrent volontairement les enveloppes du zeppelin.

— Mais on a pu retrouver les moteurs, et les hélices et le pavillon qui n'avait pas brûlé, par chance ! On l'a porté au quartier général, c'est un magnifique trophée...

Cette mort du zeppelin met tout le monde en joie.

— Eh bien ! fait un officier, il paraît que les bonnes gens de Salonique font des récits extraordinaires, et que chacun veut avoir tout vu. A les en croire, ils étaient tous sur les toits... C'est comme les canonniers de la marine : ils réclament tous l'honneur d'avoir descendu le zeppelin, et ça va faire des rivalités entre les bateaux. Quant aux aviateurs, ils méprisent les canons! C'est eux, jurent-ils, qui ont touché le moteur du ballon, avec leurs mitrailleuses...

Cependant, je m'efforce de reconnaître, dans la direction qu'on m'indique, les restes du requin argenté que j'ai admiré, cette nuit, quand il voguait entre les nuages, et je finis par distinguer une confuse tache grise, dans la grisaille mauve du delta

***

Avant de gagner le camp de Lembet, nous nous arrêtons à l'ambulance alpine que dirige le docteur P... Le soleil chauffe dur et il n'y a d'ombre que sous les tentes. Le docteur P... est un médecin de Constantine dont j'ai entendu dire le plus grand bien, une figure sympathique et un peu triste marquée par les fatigues et les soucis d'une pénible campagne. Il s'occupe beaucoup des réfugiés, ses voisins, et nous conduira chez eux, tout à l'heure. Auparavant, nous devons visiter l'ambulance, où les médecins et le personnel infirmier ont réalisé le type modèle du genre, sans aide, sans matériel étranger et par les seuls « moyens du bord. » Un étrange petit hameau, fait de toile, de terre battue, de planches et de roseaux, émerge à demi du sol, comme s'il n'avait pas fini de pousser, retenu par de profondes racines. On descend, par des échelles de cinq à six marches, dans les cellules monacales meublées d'une couchette, d'une table, d'une chaise, et que parent toujours quelques fleurs, dans une potiche imprévue, boîte de conserves, verre ébréché, douille d'obus bulgare. On y trouve aussi des livres, les inévitables cartes postales, des portraits de Sarrail et de Joffre, et souvent, piquée à la paroi comme une libellule, la séduisante image d'une Parisienne.

« Les élémens principaux du mobilier, me dit le docteur P..., c'est la caisse de bois blanc et le bidon de pétrole. Et vous les retrouverez partout, adaptés aux usages les plus divers, dans tous les camps, dans les hôpitaux de campagne, dans les « guitounes » et les gourbis. Le bidon de pétrole vide est ici chose précieuse. Il est, selon le bon plaisir de nos gens, tour à tour table et cuvette. »

Il est bien vrai que nos soldats ont le génie du « débrouillage. » J'admire comment on a pu réunir, dans un espace minimum, sous la forme la plus légère et la plus mobile, tous les organes de l'ambulance, tout ce qui est nécessaire pour nourrir, laver, coucher, désinfecter, soigner le personnel et les malades.

« Venez voir mes hommes. Ils vous attendent. Ils seraient déçus si vous passiez par ici sans leur dire un mot. Une Française, pour eux, c'est toute la France lointaine qui revit, qui parle aux yeux et au cœur. »

J'ai suivi le docteur P... jusqu'au lieu où les hommes se

sont rassemblés pour la quotidienne distribution de quinine.

C'est la première fois qu'ils reçoivent la visite d'une compatriote, et c'est aussi la première fois que j'entre dans l'atmosphère spéciale de cette vie militaire, qui emprunte à l'exil même quelque chose de familier, presque de familial. L'affection des soldats pour les chefs se manifeste plus librement qu'en France, et la sympathie de tous se révèle à moi, franche et naïve. Ils ne se sont pas trompés sur mes sentimens; ils ont bien compris que je n'étais pas venue à eux par caprice ou par curiosité, mais que, si loin de chez nous, je leur suis toute fraternelle, et qu'il y a, dans mon amitié, le reflet et la douceur des tendresses qui les attendent, là-bas, à leur foyer.

Nous fûmes amis tout de suite, et l'on causa, tout en continuant la visite. Il n'était pas fâché, le « cuistot, » natif de Montrouge, d'entendre quelques nouvelles du bon vieux Lion de Belfort et de me montrer sa cuisine, ingénieusement disposée, et de me faire goûter la soupe et le ragoût appétissant. Le suffrage féminin, en fait de cuisine, n'a-t-il pas un prix tout particulier? Et le brave garçon qui exhibait avec tant de fierté les fétiches de l'ambulance, deux chevreaux noirs et barbus comme le dieu Pan, ne savait-il pas que les femmes estiment chez l'homme cette bonté que la guerre ne détruit pas, cette bonté qui va aux faibles, aux innocens, aux « frères inférieurs » et même aux choses inanimées? Chevreaux serbes, achetés à Guevguéli et destinés à la broche, vous fûtes les compagnons de la terrible retraite, la gaîté des mauvais jours, les petits clowns à quatre pattes dont les cabrioles chassaient le sombre « cafard. » La broche ne vous aura pas! Promus à la dignité de chevreaux savans, vous partagerez le destin de votre maître, et vous serez les porte-bonheur des ambulanciers alpins!

Et vous, non plus, jardiniers bénévoles qui vîntes m'offrir un petit bouquet aux trois couleurs, je ne vous oublierai pas. J'ai mangé vos radis roses, et vos fleurs parent encore ma chambre. Fanées, elles gardent leur charme, à l'heure où j'écris, et parmi la laideur des meubles de camelote, dans le vacarme de Babel qui monte de la rue, elles me disent tout bas un refrain de ronde ou de villanelle, et c'est en français qu'elles sentent bon.

Il paraît que dans un journal parisien, un monsieur qui a très mauvais caractère, vilipende les « deux cent mille jardi-

niers de Sarrail. » Que ne puis-je lui envoyer une de ces anémones ? Il ne regarderait pas sans être ému, et son humeur serait moins méchante. Eh ! oui, quand ils s'installent dans un pays nouveau, les Anglais organisent des terrains de jeux et les Français tracent des jardins. Faut-il regretter que, pendant la période de repos et de préparation qui suit la campagne de Serbie, avant la reprise de l'offensive, nos soldats cèdent à l'instinct de la race, et redeviennent agriculteurs ? A mon humble avis, ils ont donné là un très bel exemple, que les Anglais ont suivi, et que les Grecs commencent à suivre, en s'émerveillant... Lorsque s'interrompt l'œuvre destructrice de la guerre, le Français reprend spontanément l'œuvre créatrice, l'œuvre essentielle de la paix. A Sédès, à Topsin, à Vatiluk, à Zeiteulik, autour des tentes, autour des hôpitaux temporaires, autour des postes isolés, dans les villages évacués et bombardés, aux portes mêmes de Salonique, partout, le fin laboureur français draine le sol et creuse un sillon. Il a des outils de fortune, mais le génie naturel supplée aux défectuosités de l'outillage. La terre macédonienne est si grasse, si riche, pénétrée d'humidité, sollicitée par le soleil du printemps qui la caresse et ne la violente pas encore. Notre soldat beauceron ou picard, auvergnat ou normand, a pris dans sa main une motte de cette glèbe noire ; il l'a comparée à celle de ses champs ; et il a ressenti un désir mêlé de jalousie et de regret, ainsi qu'un infini dédain pour les « indigènes.. » « Ah ! si j'avais quelques arpens de cette terre-là ! Je saurais bien lui faire rapporter.. Mais ici, Madame, les gens, c'est tous sauvages et tous feignans ! »

Opinion simpliste qui ne tient pas compte du climat, de la différence des races, de l'insécurité qui, depuis des siècles, paralyse l'effort du cultivateur, en ces malheureuses contrées balkaniques. Ainsi, par devoir et par plaisir, le Français a fait surgir les jardins et les potagers, au grand profit des estomacs éprouvés déjà par le climat des Dardanelles et qui ressentent l'influence des pays paludéens. Les malades apprécient les légumes frais, — si rares, si coûteux à Salonique ! — et tous chérissent leurs modestes fleurs, crocus et jacinthes, anémones, petits iris. Mais les fleurs ne suffisent pas à l'embellissement des jardins militaires. Les arrière-neveux de Le Nôtre aiment la géométrie décorative des plates-bandes, les lignes bien dessinées

par du sable aux vives nuances, des cailloux de couleur, des fragmens de brique, du gazon et des saxifrages. Ils ne craignent pas l'ornementation symbolique et j'admire qu'ils aient su éviter la mignardise et l'emphase. A l'entrée d'un certain camp, tout Salonique peut contempler une superbe croix de la Légion d'honneur et une magnifique « citadelle de Carcassonne » portant cette inscription : « Vive Carcassonne pour le chef qu'elle nous a donné! » Au camp de l'Aviation, une bande de gazon déroule en lettres de fleurs le vers célèbre de Victor Hugo :

Gloire à notre France éternelle!

Ailleurs, on voit l'aigle allemand percé de flèches qui sont les drapeaux des Alliés : « Patience! » — dit l'inscription lapidaire, — « nous le plumerons! »

Eux aussi, mes jardiniers de l'ambulance, ils ont su tracer, en cailloux colorés, sur un talus, le nom du général en chef, avec une gigantesque majuscule et un paraphe somptueux. Mais ce travail de patience ne vaut pas, pour moi, leur parterre de fleurs et de légumes, — jardin de soldat pareil à un jardin de curé.

***

Un coron flamand sous une lumière orientale. Cette impression que j'ai eue, d'abord, se précise à mesure que nous approchons de Lembet. Des maisons sans étage, toutes pareilles, alignées avec une régularité désolante, des femmes sur les portes, de la marmaille plein la rue, une misère décevante pour l'amateur de pittoresque qui ne craint pas les beaux haillons, et la pouillerie à la manière espagnole. Murillo et Delacroix seraient déçus. Le soleil, ici, ne dore pas les guenilles.

C'est que les guenilles des réfugiés grecs ressemblent à toutes celles que tous les réfugiés promènent, sur les routes dévastées d'Europe. Les femmes smyrniotes ou thraces qui ont fui leurs villages portent les vêtemens que la charité officielle ou privée leur a donnés, sans souci d'esthétique. Elles composent une bien pauvre foule, en jupons et camisoles d'indienne déteinte, et ne conservent de leurs anciens costumes que le petit voile blanc ou brun, imprimé de grosses fleurs, qu'elles nouent sous leur menton. Nu-pieds, elles surveillent des enfans

chétifs, aux culottes déchirées, aux tabliers de cotonnade, coiffés de bérets et de casquettes. A la vue du docteur P..., elles accourent, et je suis l'objet d'une inquisition un peu hardie assurément, mais qui devient très vite affectueuse.

Ces femmes habitent depuis longtemps déjà le camp de Lembet. La plupart sont des Thraces ou des Macédoniennes dont les villages ont été détruits par les Bulgares et les Turcs pendant les guerres balkaniques. D'autres sont des Grecques d'Asie Mineure, évacuées des environs de Smyrne ou de Gallipoli. Le Comité de secours aux réfugiés, l'Association des dames grecques de Salonique, essaient de soulager une détresse trop lourde pour leurs ressources, et qui persiste, accrue par la cherté des vivres et l'état maladif d'un très grand nombre de réfugiés.

— Presque tous sont impaludés, me dit le docteur P... Voyez leur teint terreux, leurs chairs bouffies, et, ches les jeunes enfans, le ballonnement du ventre. Le foie fonctionne mal, l'entérite et la dysenterie font des ravages.

« Ces pauvres gens seraient pour nous de dangereux voisins, si nous ne pratiquions pas, dès maintenant, la prophylaxie du paludisme. Il n'y a pas encore beaucoup de moustiques, mais d'ici quelques semaines, elles pulluleront, les sales bêtes, et leurs piqûres propageront la fièvre. C'est pourquoi nous soignons les réfugiés comme nous soignons nos soldats, par la quinine à doses régulières et la bonne hygiène.

Il me raconte comment il a su, peu à peu, gagner la confiance de ces malheureux. Les hommes sont employés à des travaux de terrassement et touchent un salaire convenable. Les femmes pourraient faire du tissage ou de la broderie, si elles avaient des métiers. Mais tous, de race indolente et craintive, ignorant la valeur du temps et le sens du mot « prévoyance, » se contenteraient de végéter doucement, en gagnant tout juste de quoi manger, et il ne faudrait pas exiger d'eux les « coups de collier » que s'imposent les ouvriers et les paysans d'Europe. S'épuiser au travail, épargner, à quoi bon, puisque chaque génération a vu l'invasion et le pillage, puisqu'il y a le comitadji en Macédoine et le Turc en Asie Mineure? Fermes brûlées, femmes violées, caravanes de fugitifs se traînant par les routes, deuil, desespoir et misère, c'est le lot de ces populations infortunées, depuis des siècles. La menace perpétuelle qui

pèse sur les Macédoniens, — les plus laborieux de tous, — leur enseigne, dès l'enfance, la philosophie de la résignation, et ce fatalisme qui tient au climat, aux mœurs, plus qu'à la doctrine religieuse.

La dépression morale que subissent tous les déracinés de la guerre est un phénomène que nous avons pu constater, hélas! trop souvent, en France même. Il n'est pas toujours facile de rendre à ces pauvres êtres le goût du travail et le sentiment que le travail est un devoir.

Les médecins et les officiers français que les circonstances ont mis en rapport avec les réfugiés de Lembet leur sont doublement utiles, en surveillant leur santé et en les obligeant à une activité réglée et rémunératrice.

On prétend que cette intervention des Français ne plaît pas à certains Grecs. Il me semble, au contraire, que cette collaboration improvisée devrait aviver des sympathies naturelles et que la bienfaisance, — surtout quand elle s'exerce au profit de gens dépouillés et chassés par les Bulgares, nos ennemis communs, — est une excellente politique.

Maintenant, j'appartiens aux femmes de Lembet. Elles ne veulent plus me lâcher et m'entraînent dans leurs maisons. Il faut que j'admire tout : les nattes posées à même le sol, le berceau de bois suspendu par des cordes et qu'une petite fille balance, les toiles brodées ou rayées, restes d'une splendeur défunte, et les icônes qui ont accompagné l'exode des fugitifs, tels les dieux d'Énée. Il faut que j'entre chez Katerini la dentellière, forte fille brune dont les larges yeux me rappellent les portraits peints de l'école alexandrine, et chez cette Polyxeni qui, tout à l'heure, accroupie et lavant son linge, riait à belles dents et nous faisait songer à cette autre fleur du sang grec mêlé au sang gaulois, notre Mireille...

Marcelle Tinayre.

(A suivre.)

LA JEUNESSE

DE

MADAME DE LA POUPLINIÈRE (1)

II

LE MARIAGE

Le ménage Boutinon des Hayes eut trois enfans, deux garçons et une fille, qui tous vinrent au monde à Paris. Le premier, Charles-Louis, né en 1713, une année après le mariage, porta le titre de chevalier d'Assay ; nous le retrouverons par la suite. Puis ce fut, en 1714, une fille, Françoise-Catherine-Thérèse : l'héroïne de cette étude. Enfin, six ans plus tard, le 3 avril 1720, naissait un dernier fils, Louis-Marie-Marc-Antoine, qui fut connu sous le nom de Boutinon de Courcelles. Ce jeune frère de Thérèse semble n'avoir joué aucun rôle dans la vie de sa sœur, qui marquait peu de goût pour lui. D'Assay, écrivant à celle-ci, l'exhortera parfois à montrer un peu d'indulgence envers ce garçon turbulent : « C'est notre frère, quoique bien différent d'humeur et de caractère. Nous devons toujours l'aimer. Je ne doute point qu'à la fin vos bontés ne le rendent raisonnable. » Marc-Antoine de Courcelles fut, des descendans de Mimi, le seul qui ait perpétué sa lignée. Il épousa, en l'an 1757, Françoise de Valmalette de Marsan, et il en eut une fille, laquelle devint la charmante comtesse de Guibert. C'est

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1917.

elle qui, peu après la mort de son époux, livrera au public les lettres immortelles de M[lle] de Lespinasse.

Sur l'enfance de Thérèse des Hayes, — c'est ainsi qu'on l'appelait, le nom bourgeois de Boutinon ayant disparu assez vite, — on n'a pas de détails précis. Ses premières années se passèrent tantôt au château de Courcelles et tantôt à Paris, rue Saint-Louis au Marais, parfois aussi au château de Passy, chez sa tante, M[me] de Fontaine, où elle se retrouvait avec les filles de la maison, ses jeunes cousines germaines, sous l'égide du « chevalier Bernard. » C'est à Passy, croit-on, que fut fait le joli portrait, attribué à Tocqué (1), qui représente Thérèse dans sa septième ou sa huitième année. La fillette, se dressant dans un large fauteuil, est vêtue d'une simple chemise, barrée vers le milieu du corps par une écharpe de soie blanche ; elle tient à la main une perruche, que guette, en bas, un petit chien ; plus haut, un singe, écartant un rideau, contemple sournoisement la scène. L'enfant, grasse et potelée, a des yeux noirs perçans, sous des sourcils bien dessinés ; sur ses cheveux, bruns et bouclés, sont semées quelques fleurs. La physionomie spirituelle et la moue malicieuse évoquent déjà, vingt années à l'avance, les pastels que le même modèle inspirera plus tard à La Tour.

Thérèse, à la mort de son père, était dans sa quinzième année. C'est sans doute en ce temps que, sous l'influence de sa mère, elle se tourna vers le théâtre. Son atavisme, fatalement, la poussait dans cette voie ; c'était une tradition de famille, et elle n'y manqua pas. Mais, si le fait est avéré, sa courte carrière dramatique est pour nous pleine d'obscurité. On pourrait supposer qu'à l'exemple des siens, elle ait fait ses débuts au Théâtre-Français ; mais, dans les archives de la troupe, on ne voit mentionnée nulle trace de son passage. Il paraît plus probable qu'elle ait choisi, pour se produire, quelque théâtre de musique. C'est de ce côté, en effet, que l'inclinaient ses dispositions naturelles. Thérèse des Hayes, dès son jeune âge, fut une musicienne accomplie.

Ce goût pour la musique est un de ses traits dominans. Elle avait une fort jolie voix et s'en servait avec adresse. Dans sa correspondance avec son frère aîné, le chevalier d'Assay (2),

(1) Cette peinture est en la possession de M[me] la vicomtesse du Plessis, née de Villeneuve-Guibert.

(2) Archives du comte de Villeneuve-Guibert, *passim*.

elle se révèle avide de toutes les nouveautés, se faisant envoyer de Rome tous les morceaux, toutes les partitions d'opéra, toutes les productions en tous genres de l'école italienne, en ce temps si féconde. Elle prétendait, bon gré mal gré, inculquer ce goût à son frère et l'obligeait, quoi qu'il en eût, à étudier cet art, à prendre notamment des leçons de violoncelle, qui le faisaient suer sang et eau, sans obtenir de progrès bien sensibles (1). Elle était également bonne exécutante au clavecin. Nous la verrons bientôt prendre des leçons de Rameau et s'engouer jusqu'au fanatisme de l'illustre compositeur. Enfin, de la pratique, elle passait à la théorie ; elle s'instruisait avec passion dans l'harmonie et dans le contrepoint ; et de sa maîtrise dans cette science nous la verrons donner un témoignage indiscutable.

Sa culture, au surplus, était fort étendue. Non seulement elle lisait beaucoup, mais elle lisait avec profit ; grâce à sa merveilleuse mémoire, elle possédait à fond tous les meilleurs auteurs. Elle parlait et elle écrivait couramment l'italien. Il semble même qu'elle se piquât de purisme en cette langue ainsi qu'en sa langue maternelle. D'Assay, souvent repris par elle pour quelque incorrection, tantôt s'incline devant ses remontrances, tantôt se rebiffe : « Pour les fautes d'orthographe italienne que vous me reprochez, lui écrit-il un jour, vous me permettrez de les contester. Les françaises, je m'en accuse coupable. » Il faut d'ailleurs concéder à Thérèse qu'elle écrit à merveille, d'un style facile et naturel, avec parfois des trouvailles d'expression. On en aura ultérieurement la preuve.

Ces talens et ces dons eussent été peu de chose sans ce qui seul les vivifie, les féconde et les met en œuvre, je veux dire sans l'intelligence, faute de laquelle tout reste vain et qui supplée à tout. Intelligente, Thérèse des Hayes l'était à un extrême degré. C'est un point sur lequel s'accordent tous les témoignages, si divers et parfois même si contradictoires sur certains autres points de sa nature et de son caractère. Marmontel, qui ne l'aimait guère, rend le plus éclatant hommage à « cette heureuse facilité de mémoire et d'intelligence, cette verve d'éloquence qui tenait de l'inspiration, » enfin à « cet accord de l'esprit et du goût, » dont s'émerveillent tous ceux qui l'ont plus ou moins approchée. Personne n'avait une compréhension

(1) Archives du comte de Villeneuve-Guibert, *passim*.

plus rapide, une clarté de jugement plus nette, une faculté d'analyse plus vive et précise à la fois. N'avons-nous pas, d'ailleurs, déjà rencontré chez sa mère ces rares et précieuses qualités?

Avec l'intelligence, une de ses caractéristiques semble avoir été l'ambition. A toutes les étapes de sa vie et dans toutes les situations, elle désirera toujours s'élever, dominer, conquérir. C'est chez elle un instinct, une disposition de nature. « Vous savez, dira-t-elle, que tout ce qui s'oppose à mes volontés me tue... Je suis extrême en tout (1). Si je faisais la guerre, je voudrais commander l'armée, ou demeurer dans ma chambre. » Et je ne voudrais pas omettre cette exclamation : « Je ne désire jamais rien faiblement, jusqu'à un verre d'orgeat! » Mais cela tient aussi aux complexités singulières de son état social, du moins au temps de sa jeunesse. A moitié comédienne, à moitié femme du monde, ayant pied dans toutes les sociétés, toujours en marge et toujours à côté, avec cela foncièrement orgueilleuse, il est aisé d'imaginer qu'elle ait voulu sortir de cette position fausse, ambiguë et mal définie. De là ce qu'on lui reprochera d' « habileté, » de « calcul, » de « manœuvres intéressées. » Mais, chez elle, cet effort constant ne comporte point de bassesse ; si elle louvoie parfois, elle ne se prosterne jamais.

Certains de ses contemporains l'ont accusée d'avoir plus de tête que de cœur. « Elle était d'une extrême froideur, » affirme Marmontel, qui s'y connaissait en glaçons. Pour nous, qui, mieux que les gens de son temps, par ses lettres intimes, avons pu pénétrer dans le fond caché de son âme, nous savons aujourd'hui ce que cette froideur apparente dissimulait de passion vraie et de flamme dévorante. Toute sa vie amoureuse le prouvera sans réplique et nous pouvons l'en croire quand elle écrit ces lignes éloquentes : « Je suis d'une sensibilité et d'une vivacité à me jeter par la fenêtre pour tout ce qui me contrarie. Mon imagination est toujours en mouvement. Ce sont des projets, des langueurs, des fureurs, je suis folle !... Mon père, qui est heureusement né gai et doux, me dit que je me tuerai. Il a raison... » Et elle termine par cette phrase pittoresque : « Cet animal (c'est son mari) disait l'autre jour : *Votre frère est heureux ; il n'a que les ondulations de la sensibilité ; il n'en a pas les vagues*. Ah! c'est bien moi qui les ai, ces chiennes de

(1) Lettre au maréchal de Richelieu. Collection de l'auteur.

vagues (1) ! » Mais, énergique, volontaire et maîtresse de soi, elle dérobait aux regards du public les mouvemens violens et désordonnés de son être. Son ardente sensibilité restait enfouie dans les régions profondes, semblable aux lames de fond dont le secret ravage laisse immobile et presque lisse le miroir argenté des eaux.

Sur son charme physique, le témoignage de ses contemporains s'accorde avec les deux admirables pastels où La Tour l'a représentée. L'un fait partie de la collection Lécuyer, au musée de Saint-Quentin. On avait longtemps cru y voir, d'après je ne sais quelle tradition, Mme de Mondonville, jusqu'au jour où, en changeant le cadre du portrait (2), on découvrit au dos cette mention, deux fois répétée, de la main même du peintre : « Mme de La Popelinière, de Latour. » Elle est assise devant une table, le menton dans la main, lisant un papier de musique. L'autre pastel (3), l'un des plus beaux qui soient, la montre dans un grand fauteuil, le corps légèrement penché en avant, tournant d'une main distraite les pages de quelque partition. La physionomie est rêveuse, presque mélancolique, passionnée cependant et dénotant une volonté tenace. C'est celle d'une femme qui a souffert, mais non pas d'une femme résignée.

Thérèse des Hayes était de taille moyenne, svelte, bien faite, le corps nerveux et souple comme une lame d'acier. Brune de cheveux et de sourcils, elle avait des yeux noirs, très vifs, qu'adoucissait souvent une expression de langueur voluptueuse. Les lèvres minces, un peu serrées, indiquent une nature énergique. Le visage, à vrai dire, n'est pas d'une beauté régulière, mais il respire l'intelligence, l'esprit et l'éloquence. Et en effet, c'est bien par là qu'elle frappait et qu'elle attirait. « C'était plus qu'un visage, c'était une âme, » écrira l'un des hommes qui l'ont le mieux connue (4). Le grand charme qu'elle exerçait se rehaussait d'une sorte d'instinct romantique, d'un goût désordonné de l'étrange et du pittoresque, assez rare de son temps, et qui séduisait d'autant plus. Un contemporain la décrit errant parmi les bois, toute seule, à l'aventure, « vêtue en Diane et les cheveux épars (5), » tableau qui, à l'imaginer, évoquerait

(1) Lettre au maréchal de Richelieu.
(2) En 1897.
(3) Collection du comte de La Blotterie.
(4) *Nouveaux Mémoires* du maréchal de Richelieu, tome III.
(5) *Mémoires* de Maurepas, tome IV.

plutôt une héroïne de l'époque de Chateaubriand qu'une contemporaine de Voltaire.

Tout donne à supposer qu'avec ces brillantes séductions et malgré les nombreux hommages, facilités par son métier d'actrice, Thérèse demeura sage jusqu'à sa vingt-deuxième année. Du moins, nul témoignage sérieux n'incrimine sa vertu (1), avant que son destin n'ait placé sur sa route celui auquel elle devait associer sa vie. Et l'événement, autant qu'il y paraît, remonte à 1734. Dans une lettre de cette année et datée du 1er décembre, où il s'adresse à l'un de ses amis, La Pouplinière parle familièrement de celle qu'il nomme « notre jeune muse. » Or, c'est l'appellation par laquelle constamment, au cours de cette liaison, est désignée Thérèse, dans la correspondance intime de Voltaire, de Thiériot, de tous les beaux esprits qui fréquentaient le salon de La Pouplinière. Où et comment s'était opérée la rencontre? Assurément dans les coulisses, ou tout au moins dans ces régions avoisinant la scène, où fraternisent les interprètes et les amateurs de théâtre. Thérèse des Hayes était alors dans tout l'éclat de sa radieuse jeunesse, assez jolie pour se passer d'esprit et assez spirituelle pour se passer, au besoin, de beauté, « une rose fraîche, à peine épanouie, et d'un parfum déjà irritant, » comme la qualifiera plus tard un subtil connaisseur (2).

Sur les circonstances de la chute, aucun détail n'est venu jusqu'à nous. La seule chose avérée, c'est que, dès le début, la liaison s'affirma comme tout autre chose qu'une simple amourette de passage. La preuve en est qu'elle entraîna l'adieu définitif de Thérèse au théâtre et l'abandon de sa brillante carrière, avec, pour conséquence, l'habitation sous le même toit, la vie, le ménage en commun (3), une association publique et quasi conjugale, à laquelle manquait seule la sanction officielle. Dans la famille Dancourt, une telle situation ne semblait ni neuve, ni choquante. Rien ne donne à penser qu'autour de la jeune fille

(1) On ne saurait considérer comme tel le passage de la correspondance de Grimm où il parle vaguement de « deux seigneurs de la cour, des mieux faits » avec lesquels Thérèse des Hayes aurait eu « des engagemens, » et qui se seraient effacés, à sa prière, pour laisser la place au rice financier. Grimm écrit plus de trente ans après l'histoire, et d'après des on-dit qu'il ne prend pas la peine de vérifier. Son insinuation est donc sans valeur.

(2) *Nouveaux Mémoires* du maréchal de Richelieu, tome III.

(3) Le fait résulte, non seulement du témoignage des biographes et mémorialistes, mais des termes mêmes du contrat de mariage, passé le 5 octobre 737.

personne en ait pris de l'ombrage. C'est Thérèse seule, sans intervention des siens, qui conduira bientôt la savante et heureuse campagne dont le succès, trois ans plus tard, transformera le libre choix du cœur en union légitime, en lien indissoluble.

Il est temps de nous arrêter à l'homme qui jouera désormais un si grand rôle dans cette histoire et de le faire connaître avec quelques détails.

La famille Le Riche de Courgains, originaire du Limousin, s'était, dans le cours du XVIIe siècle, établie en Touraine. Pierre Le Riche, le grand-père de notre personnage, valet de chambre de la Reine, fut anobli en l'an 1638. Sa femme, Claire de Minquarque, lui avait apporté en dot une terre située près de Chinon, qui avait nom La Pouplinière, c'est-à-dire lieu planté de peupliers, et qui, à dater de ce jour, figura constamment dans les titres de la famille. Le plus jeune fils de Pierre Le Riche, Alexandre Le Riche de Courgains, venu au monde en 1656, fut le premier qui fit une grosse fortune. Successivement receveur des gabelles, puis receveur général des finances pour la généralité de Montauban, enfin, vers l'an 1715, associé dans les baux de la Ferme générale, il avait en outre, dit-on, réalisé d'importans bénéfices dans des spéculations heureuses, puis, plus tard, dans la banque de Law. Quand il mourut, le 10 avril 1735, il laissait à ses six enfans une situation prospère et qui d'ailleurs, pour quelques-uns d'entre eux, allait encore s'améliorer grandement. A ces avantages substantiels, il avait ajouté les joies de vanité, s'étant fait délivrer, en mars 1696, par de nouvelles lettres patentes, une confirmation de noblesse, le titre d'écuyer, et un règlement de d'Hozier, descriptif de ses armoiries : un coq d'argent, posé sur une chaîne d'or et l'œil fixé sur une étoile. Lorsqu'on évoque, parmi ses descendans, celui qui va nous occuper, jamais blason ne fut plus merveilleusement symbolique.

Alexandre Le Riche s'était marié deux fois. Sa première femme, Thérèse Le Breton de la Bonnelière, lui avait donné deux enfans, une fille, qui fut la marquise de Saffray, un fils, Alexandre-Jean-Joseph, qui fut le célèbre fermier général Le Riche de La Pouplinière. La date de sa naissance, ce dernier la rapporte en ces termes : en inscrivant, dans ses notes de voyages, le nom du bourg de Nerwinden, « c'est là, dit-il (1), où Luxem-

(1) *La Pouplinière*, par Cucuel, *passim*.

bourg triompha, au mois de juillet 1693, et fit une action signalée, le jour même que, bien loin de là, j'en faisais une autre bien ridicule : c'est que je naquis. »

Dans la réalité, la bataille de Nerwinden est du 29 juillet, tandis que Jean-Joseph, comme en fait foi son acte de baptême, débarqua en ce monde le 26, à Chinon. Mais on peut bien se tromper de trois jours, pour le plaisir de se forger un anniversaire mémorable.

Il fit ses premières études en province, au Mans, à Caen, sur les bancs du collège ; puis ses parens l'expédièrent à Paris, afin, écrit l'un de ses frères, « d'y étudier sa vocation dans quelque état solide, » c'est-à-dire, vraisemblablement, dans la finance ou la magistrature. Mais il déçut les espoirs paternels, et il entra aux Mousquetaires (1), d'où résulta qu'on lui coupa les vivres. La « vocation, » sans doute, n'était pas bien solide; elle ne résista pas longtemps à un traitement si rigoureux. Au bout de peu d'années, le mousquetaire se faisait financier, et s'instruisait à Montauban dans ce nouveau métier, sous la tutelle d'un commis de son père. Il regagna Paris en l'an 1720, et dès l'année suivante, le 15 janvier 1721, La Pouplinière, — c'est le titre qu'il a désormais adopté, — signe avec son père et l'un de ses frères puînés un acte d'association dans le bail renouvelé des Fermes. Au terme du contrat, il sera seul titulaire de la charge ; mais les pertes et les profits seront communs entre les trois. Voici donc, à vingt-sept ans d'âge, La Pouplinière fermier général, à Paris, et menant la grande vie traditionnelle de ses confrères.

C'est pendant cette période, — on est alors en pleine Régence, — qu'il s'introduit dans la haute société, ainsi que dans le monde artiste, et qu'il développe son penchant naturel pour les lettres, pour le théâtre, pour la musique surtout, dont il est bientôt passionné. Il n'eût pas été de son temps si, à ces goûts brillans, il n'eût joint celui des plaisirs, des fêtes galantes et des jolies femmes en renom. C'est même grâce à une aventure de ce genre (2) que, pour la première fois, il attira l'attention du public et commença d'être un homme à la mode.

Une des actrices les plus en vue à Paris était alors Marie

(1) Vers 1715, il servait dans les mousquetaires gris. *La Pouplinière*, par Cucuel.

(2) Notes manuscrites laissées par le baron Jérôme Pichon. — *Vie privée de Louis XV*, par Mouffle d'Angerville. — *La Pouplinière*, par Cucuel. Etc., etc.

Antier, chanteuse à l'Opéra, fort goûtée du public pour son talent et sa beauté. Mariée au sieur Duval, inspecteur des greniers à sel, la demoiselle Antier n'en était pas moins la maîtresse du prince de Carignan, — Victor-Amédée-Joseph de Savoie, — et richement entretenue par ce grand seigneur mélomane. Mais ce dernier n'était pas jeune ; il passait pour fort ennuyeux ; de plus, il était joueur et il délaissait volontiers le boudoir pour le tapis vert. La Pouplinière, grand admirateur de la belle, entreprit de la consoler et y réussit parfaitement. Certain soir de printemps, en 1727, il était dans l'appartement de Mlle Antier, lorsque le prince de Carignan, qui possédait une double clé, fit brusquement irruption et trouva la place occupée. Il y eut grand tapage. Le prince voulut bâtonner son rival ; mais La Pouplinière dégaina, fit mine de se défendre et, par sa contenance intrépide, sauva l'honneur de la finance. Il fallut le laisser sortir, et la rage de l'amant trompé se tourna contre l'infidèle, qui reçut, affirme la chronique, « une demi-douzaine de soufflets et autant de coups de pied » pour sa peine.

L'affaire n'en demeura pas là. Dès le lendemain matin, le prince de Carignan se rendait à Versailles et racontait sa triste histoire au premier ministre du Roi, le vieux cardinal Fleury, lequel, par une coïncidence piquante, bien que septuagénaire, passait alors pour faire la cour à la princesse de Carignan. Quoi qu'il en soit du bien fondé de ces médisances, le cardinal ne voulut pas entrer dans les rancunes du prince, ni, en tout cas, comme le demandait celui-ci, chasser des Fermes le coupable. Il accueillit ses doléances avec quelque ironie et lui promit seulement, pour rassurer sa jalousie, d'éloigner son rival et de l'expédier en province. En effet, peu de temps après, La Pouplinière fut désigné pour faire une tournée en Provence, avec défense de se remontrer à Paris sans l'autorisation du Roi, sous peine d'emprisonnement. Carignan, cependant, n'avait pas l'esprit en repos, et les archives de la police contiennent trace de perquisitions opérées à plusieurs reprises, pour s'assurer que le redouté séducteur n'avait pas, en sourdine, reparu dans la capitale. La police ne découvrit rien, et le résultat de l'histoire fut de donner à l'exilé une certaine renommée et le prestige, alors puissant, d'un homme à bonnes fortunes.

L'éloignement imposé par Fleury se prolongea pendant environ quatre années, au cours desquelles La Pouplinière

vécut tout d'abord à Marseille, puis un peu plus tard à Bordeaux, enfin dans quelques villes du Nord, Amiens, Soissons et Lille. Dans ces diverses résidences, il menait joyeuse vie, donnant des bals, courtisant les dames de province, et faisant « grosse figure, » comme l'écrit un contemporain. Quand, dans l'été de 1731, il vit sa pénitence levée, il ne jugea pas à propos de revenir à Paris en droite ligne. Il fit d'abord un assez long voyage en Flandre et en Hollande, un voyage qui dura trois mois et dont il a laissé, sous forme de journal, un récit vif, alerte, pittoresque, qui fait honneur à son esprit, à son goût de s'instruire et à ses instincts d'artiste. Vers la fin d'octobre seulement, il se réinstallait à Paris, dans le logement qu'il occupait avant son aventure, logement vaste et somptueux, situé rue Neuve-des-Petits-Champs et sur la paroisse Saint-Eustache, dans une maison dont l'emplacement ne peut être déterminé d'une manière plus précise.

C'est au moment de son retour que Le Riche de La Pouplinière inaugura pour de bon la « grande vie » qu'il mènera désormais jusqu'à son dernier jour. Il avait trente-huit ans. Sa fortune s'accroissait chaque jour. Il la dépensait fastueusement, pour ses plaisirs particuliers, parfois aussi pour ceux des autres, ayant gardé à cet égard les « bonnes traditions de la Régence » et aimant mieux se divertir que de « cuver son or, » comme l'en louait cyniquement Piron. C'est aussi vers cette heure qu'apparaissent dans son entourage deux hommes dont l'amitié allait lui apporter l'éclat de leur illustration : Rameau, auquel l'unira étroitement sa passion pour l'art musical ; Voltaire, qui le flattera, l'exploitera même à l'occasion et le haussera un jour, en récompense, au rang glorieux de collaborateur.

Deux autres personnages, ceux-là de second plan, surgissent en même temps dans sa vie. L'un est Nicolas-Claude Thiériot, satellite de Voltaire, son « compère, » comme disait ce dernier, quelque peu complaisant, quelque peu parasite, assez bon homme au demeurant, capable d'affection, de dévouement et de fidélité, pourvu qu'on l'entretienne et le nourrisse à ne rien faire. L'autre, plus pittoresque, est Ballot de Sovot, un petit avocat, d'extérieur assez ridicule et de manières assez vulgaires, bavard intarissable, curieux jusqu'à l'indiscrétion, louangeur hyperbolique et détracteur dangereux selon l'instant et l'occasion, galantin acharné, et fier d'afficher les faveurs de Mlle Sallé,

la célèbre danseuse, d'ailleurs intelligent, rusé et bon connaisseur en musique. Thiériot et Ballot de Sovot seront l'un et l'autre mêlés, mais de façon bien différente, à l'histoire de notre héroïne.

La Pouplinière, en tant qu'artiste et en tant que viveur, fréquentait fort assidûment dans le monde des théâtres. Habitué des coulisses, il connaissait familièrement tous les acteurs et actrices en renom. Ce fut ainsi, comme je l'ai dit, qu'en 1734 il rencontra Thérèse des Hayes et s'en éprit violemment, au point de la prendre chez lui et de faire d'elle, non seulement sa maîtresse, mais la compagne de son existence. Ce n'était pas un amant méprisable, et l'on a droit de voir, dans l'acceptation de Thérèse, quelque chose de plus et de mieux qu'un simple calcul d'intérêt. Si la raison l'y engagea, le cœur y eut aussi sa part.

Jean-Joseph de La Pouplinière ne présentait nullement le type classique du gros financier de son siècle, — ou plutôt, pour dire vrai, du parvenu de tous les temps, — insolent et vulgaire, bouffi de vanité et, au physique comme au moral, tout gonflé de ses sacs d'écus. S'il méritait l'épithète de jouisseur, c'était avec des raffinemens, avec une certaine distinction, à la fois innée et acquise. Sans être précisément beau, il était bien de sa personne. Élégant, bien tourné, il avait une longue figure pâle, le nez mince, la bouche voluptueuse, de grands yeux noirs ombragés de sourcils épais, une physionomie sarcastique, qui se tempérait volontiers d'une ombre de mélancolie. Il possédait le ton et les manières du monde. Sa courtoisie savait demeurer digne et « noble, » avec une nuance d'exagération théâtrale, où certains malveillans prétendaient reconnaître, en même temps que l'usage de la bonne société, la fréquentation des coulisses. Cependant, assure Marmontel, son orgueil même, qui était grand, s'enveloppait habilement « de politesse et de modestie, » et « jusque dans les respects qu'il rendait aux grands, il ne laissait pas de garder un certain air de civilité libre et simple qui lui allait bien, parce qu'il lui était naturel. Personne, lorsqu'il voulait plaire, n'était plus aimable que lui. »

Médiocrement instruit, il suppléait à cette insuffisance par une souplesse d'esprit et une facilité qui lui donnaient l'apparence du talent dans tous les genres qu'il cultivait. « Entre

nous, écrivait Voltaire, je pense qu'il ne lit guère et qu'il doit son goût à la manière dont il a plu à Dieu de le former (1). » Voltaire avait raison ; mais les succès du fermier général dans les poésies de salon n'en sont pas moins incontestables. Nul ne tournait plus vite, plus agréablement, un quatrain, un couplet, au besoin une romance. Certaines de ses compositions légères, *Charmantes prairies* et *Ma tendre musette*, connurent une vogue réelle. Il ne se bornait pas à en écrire les paroles ; il en composait la musique et les chantait lui-même, s'accompagnant de la vielle ou de la guitare (2).

Plus tard, il prétendra plus haut, il se lancera dans le roman et publiera *Daïra*, « une turquerie dans le goût du XVIII[e] siècle (3), » que Voltaire louera en ces termes, dans une lettre à l'auteur : « J'ai dévoré votre *Daïra;* je vais la faire lire à M[lle] Corneille ; je ne peux mieux commencer son éducation... Vous devez avoir reçu autant de complimens que vous avez donné de *Daïra*. Continuez à cultiver cette aimable partie de la littérature. Vous serez connu par de beaux ouvrages et par de belles actions. » Il est vrai que, dix jours plus tard, le même Voltaire, s'adressant à M[me] de Fontaine, écrira de ce même roman : « C'est, je vous jure, un des plus absurdes ouvrages qu'on ait jamais écrits. Pour peu qu'il en fasse encore un dans ce goût, il sera de l'Académie (4) ! »

A l'heure où il entre dans cette histoire, La Pouplinière passait pour un grand conquérant, un redoutable séducteur. Et cette réputation le suivra jusqu'au seuil de la véritable vieillesse. Dans sa soixante-septième année, il tournera la tête à la fillette précoce qu'était Félicité du Crest, la future M[me] de Genlis. « Il disait souvent, raconte-t-elle (5), en me regardant et en poussant un profond soupir : *Quel dommage qu'elle n'ait que treize ans!* Je compris fort bien, à la fin, ce mot si souvent répété, et je fus fâchée moi-même de n'avoir pas trois ou quatre ans de plus; car je l'admirais tant que j'aurais été charmée de l'épouser. C'est le seul vieillard qui m'ait inspiré cette idée. » Elle redira plus tard : « J'étais décidée à n'épouser qu'un

(1) Lettre à Thiériot, du 29 novembre 1738.
(2) *Souvenirs d'un octogénaire*, cités par Cucuel, *loc. cit.*
(3) Articles de M. André Hallays sur M. de La Pouplinière, dans le *Journal des Débats*.
(4) Lettres des 15 et 27 février 1731.
(5) *Mémoires*, tome I.

homme de qualité, un homme de cour. J'aurais préféré à tout autre M. de La Pouplinière. »

Il n'est donc nullement surprenant que le même personnage ait pu, trente ans plus tôt, plaire à une fille d'esprit, coquette, recherchant les hommages, éprise d'art, de littérature, et passionnée comme lui pour la musique sous toutes ses formes. Ce ne fut sans doute pas un amour frénétique, mais une affectueuse sympathie, où il entrait de la reconnaissance, un sentiment sincère, tranquille et présentant ainsi plus de chances de durée. Quant à La Pouplinière, il adorait alors fougueusement sa maîtresse, et rien, comme chacun sait, n'est plus contagieux que l'amour. Nous avons d'ailleurs là-dessus l'aveu spontané de Thérèse. Écrivant, bien longtemps après, à son amant, le duc de Richelieu, elle rappelle l'ancien sentiment maintenant effacé de son âme : « Suis-je sûre de mériter que vous m'aimiez toujours? Mon cœur, je le crois; mais je le croyais aussi il y a dix ans. Il n'y a aucune comparaison, mais je suis la même femme (1). »

Le faux ménage établit ses pénates dans cette maison de la rue des Petits-Champs dont j'ai fait mention tout à l'heure. C'est là qu'était leur demeure officielle; mais, pour la belle saison et pour les réceptions champêtres, La Pouplinière avait acheté une petite maison de campagne, une sorte de « folie, » pour parler le langage du temps, dans le quartier des Porcherons, aujourd'hui quartier de Clichy. C'était un pavillon, situé au milieu d'un jardin d'environ trois arpens, un jardin dont le centre est présentement marqué par la place Vintimille. La Pouplinière avait là pour voisin le duc de Richelieu, dont un mur mitoyen séparait seul la propriété de la sienne. Il semble que le sort ait mis quelque malignité à rapprocher constamment ces deux hommes.

L'association amoureuse du financier et de la comédienne durait depuis un an à peine lorsque survint la mort d'Alexandre Le Riche, père de La Pouplinière. Il succomba, le 10 avril 1735, dans son hôtel de la rue de l'Université, laissant des biens considérables que se partagèrent les enfans issus de ses deux mariages. La fortune de La Pouplinière semble en avoir été sensiblement accrue. C'est six mois après l'héritage qu'il acquiert du marquis de Broglie et du sieur de Verton, maître d'hôtel de

(1) Lettres communiquées par M. Vaucaire, possesseur des lettres provenant de la collection du baron Jérôme Pichon.

feu la Dauphine, le château de Saint-Vrain, « près Arpajon sous Montlhéry, » avec un parc d'environ 160 arpens et une terre assez importante. Il achetait en même temps tout le mobilier du château, meubles, tapisseries et tableaux. Pour ces divers achats, il versait, au total, une somme de 275000 livres (1). La Pouplinière acquérait du même coup le marquisat de Saint-Vrain, dont il joindra désormais le titre à son nom. C'est à Saint-Vrain que, pendant douze années, Thérèse et lui passèrent les mois d'été et parfois aussi ceux d'automne, en compagnie de quelques familiers, dans une intimité restreinte, qui prochainement deviendra familiale (2), et dans un repos relatif, dont Thérèse appréciait le charme.

Cette belle simplicité ne s'étendait nullement à leur existence citadine. A Paris, on menait grand train. Les réceptions fastueuses, les soupers, les concerts se succédaient sans trêve. De plus en plus, dans cette maison, l'art musical régnait et reléguait au second plan le reste. Rameau, de longue date l'ami et le commensal du fermier général, s'adonnait à parfaire l'éducation musicale de Thérèse, s'émerveillait de ses dispositions, de ses progrès rapides. Il lui donnait des leçons de clavecin et lui enseignait l'harmonie. L'élève, de son côté, s'attachait à son maître avec une sorte de passion et le prônait avec ardeur, à l'exclusion de ses rivaux. Elle épousait toutes ses querelles, violentes et nombreuses, car le compositeur avait l'humeur étrangement difficile. « M. de La Pouplinière, dira Jean-Jacques Rousseau, était le mécène de Rameau, Mme de La Pouplinière était sa très humble écolière. Rameau faisait, comme on dit, la pluie et le beau temps dans cette maison (3). »

Au reste, les largesses à l'égard des artistes, des musiciens, des gens de lettres, devenaient peu à peu, chez ce couple opulent, une habitude et une règle établie. Quand il ne s'agit pas de subsides financiers, ce sont des politesses, des recommandations, des bienfaits de tous genres. On peut juger de cette réputation d'après les noms et sobriquets que leurs amis, Voltaire en tête, décernent à La Pouplinière, *Mecœnas*, *Pollion*, *Plutus-Pollion*, le *Périclès de la finance*, etc., etc. Pendant un séjour à Cirey, Voltaire mande à Thiériot : « Continuez à faire ma cour aux

(1) Cucuel, *loc. cit.*
(2) Lettres du chevalier d'Assay à Mme de La Pouplinière, *passim*.
(3) *Confessions*, 2e partie, année 1744.

gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que Pollion de La Pouplinière pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français (1). » Quant à Thérèse, Voltaire l'appelle tantôt la *Muse Deshayes*, et tantôt *Polymnie*. Il semble faire autant de cas de sa compréhension, de sa souplesse d'esprit que de son talent musical. En lui conseillant la lecture d'un travail qu'il fait sur Newton : « Je prétends, écrit-il, que *Polymnie* entendra toute cette philosophie, comme elle exécute une sonate. »

Nous avons, au surplus, un précieux témoignage des sérieuses études de Thérèse et de ses connaissances techniques dans la science difficile de l'harmonie, de la composition. Au commencement de 1737, elle publiait dans *Le pour et le contre*, — une espèce de gazette dirigée par l'abbé Prévost, — un article des plus savans sur le traité musical de Rameau intitulé *La génération harmonique* (2). Elle en donnait une analyse, démontrait l'importance de la « basse fondamentale » et rattachait le système de Rameau à des idées philosophiques. Dans une époque où, chez les femmes, l'érudition était particulièrement à la mode, où Mme du Châtelet, la maîtresse de Voltaire, s'illustrait par de gros traités sur la géométrie et sur l'astronomie, ce morceau de littérature sur un sujet aussi austère, très étudié et bien écrit, dû à la plume d'une jeune et jolie femme, la veille encore actrice en vogue, occupa l'opinion et valut à son auteur la considération et l'admiration du public. « Je lus, — mandait, à quelques mois de là, Voltaire à son ami Thiériot, — le petit extrait que Mlle des Hayes avait fait de l'ouvrage de l'*Euclide-Orphée*, et je dis à Mme du Châtelet : Je suis sûr qu'avant qu'il soit peu, Pollion épousera cette muse-là. Il y avait dans ces trois ou quatre pages une sorte de mérite peu commun, et cela, joint à tant de talens et de grâces, fait en tout une personne si respectable qu'il était impossible de ne pas mettre tout son bonheur et toute sa gloire à l'épouser. Que leur bonheur soit public, mon cher ami, et que mes complimens soient bien secrets, je vous en conjure. »

Ces lignes sont datées du 3 novembre 1737. Voltaire n'avait pas grand mérite à formuler sa prophétie, car le mariage était chose faite depuis environ deux semaines. Comment, à la suite de

(1) Lettre du 15 juillet 1735.
(2) *Le pour et le contre*, tome XIII, p. 34 et suiv.

quelles circonstances, c'est ce que nous apprennent les mémorialistes du temps, et, tout le premier, Marmontel, familier du logis.

Il semble peu douteux qu'en prenant Mlle des Hayes pour maîtresse, La Pouplinière n'ait conçu tout d'abord aucune pensée matrimoniale. Le mariage, tout d'abord, en tant qu'institution, ne lui agréait guère. De plus, personnellement, il ne se sentait point de goût pour l'état conjugal. Dans l'espèce de journal qu'il intitule son *Voyage en Hollande*, on lit des passages dans ce goût. A propos du mariage, considéré comme *le remède aux appétits charnels :* « Ce remède, écrit-il, n'est qu'une misère de plus, puisqu'il impose un joug sous lequel un esprit libre ne peut fléchir, puisqu'il tend à fixer l'inconstance naturelle des goûts, que jamais rien n'arrêtera. » S'il faut cependant en passer par cette nécessité sociale, il paraît incliner franchement vers la polygamie : « Orientaux, mes amis, ne serez-vous jamais nos modèles? »

Toutefois, avec le temps, l'accoutumance, le charme de Thérèse, la sincère affection qu'il ressentait pour elle, purent modifier insensiblement ses idées et l'amener peu à peu à envisager l'hypothèse d'une union régulière. L'attitude de Thérèse était bien faite pour l'y encourager. « Elle observait avec lui tous les dehors d'une austère pudeur, écrit un homme qui lui est assez peu favorable ; et ses faveurs étaient toujours accompagnées de larmes, qui leur donnaient encore plus de prix aux yeux de son amant. Son amour s'en allumait davantage. Enfin il fut question de cesser un commerce dont la vertu avait à rougir, ou de le rendre légitime (1). » D'après Jean-Jacques Rousseau, l'abbé Hubert, « sincère ami de M. de La Pouplinière, » aurait fait les plus grands efforts pour l'empêcher d'épouser sa maîtresse, d'où il appert qu'il y songeait. D'autre part, Luynes, dans ses *Mémoires*, écrira sans ambages : « M. de la Pouplinière s'était marié par amour. » Dans tous les cas, si La Pouplinière hésitait, Thérèse était bien résolue, et sa mère encore davantage (2). Celle-ci, Mimi Dancourt, loin de rompre avec sa fille pour s'être laissé engager dans un chemin irrégulier, paraît l'avoir toujours soutenue et dirigée de ses conseils, et être même demeurée en bons termes avec

(1) Correspondance de Grimm.
(2) *Confessions.*

celui dont, tôt ou tard, elle prétendait faire son gendre (1).

L'important, pour atteindre au but, était de découvrir un bon intermédiaire, qui acceptât d'attacher le grelot, de lancer l'entreprise et de la mener à bonne fin. Ce rouage indispensable, l'heureuse chance des deux femmes le leur fournit à point nommé, et le meilleur qu'elles pussent rêver, car ce n'était rien de moins que Mme de Tencin, un vrai « Machiavel en jupons » et le « génie même de l'intrigue. » Ces qualificatifs sont de la plume du duc de Richelieu, qui se proclamait son élève et qui faisait d'ailleurs honneur à ses leçons.

Je n'ai pas à refaire ici, après les études copieuses, attachantes et documentées que lui ont consacrées Pierre-Maurice Masson et mon ami Charles de Coynart (2), l'histoire de cette jeunesse singulière, si étrangement passée du couvent à la galanterie et de la galanterie à la haute politique, d'uue intelligence supérieure, peu scrupuleuse sans doute sur les moyens, mais cependant si souvent calomniée, influente de toutes les façons, par son esprit, par sa famille, par ses amis, par le charme qu'elle exerçait, par la frayeur qu'elle inspirait, touchant par quelque endroit à tout ce qui comptait en France, à la Cour, à l'Église, au grand monde, aux bureaux d'esprit, pour tout dire une manière d'entremetteuse géniale, dont la haine était un danger et la sympathie un bienfait.

Au temps où elle vient jouer un rôle dans ce récit, Alexandrine de Tencin avait cinquante-cinq ans. De son ancienne beauté, elle ne gardait qu'une physionomie expressive, des yeux où rayonnait sa vive intelligence, et sa « voix de sirène » (3), qui ajoutait encore au miel de sa parole. Avec ces dons et avec l'appui de son frère, la seule réelle affection de sa vie, Pierre de Tencin, alors archevêque d'Embrun et bientôt cardinal, elle demeurait merveilleusement puissante. Le vieux cardinal de Fleury, premier ministre de Louis XV, admirait fort, dit un contemporain, « son bon sens et sa clairvoyance implacable, » et il la consultait fréquemment, en cachette, sur les affaires publiques. D'ailleurs, désintéressée pour elle-même, cette « grande artiste en trames secrètes » n'intriguait guère que

(1) Lettres du chevalier d'Assay à Mme de La Pouplinière, *passim*. *Nouveaux Mémoires* du duc de Richelieu.

(2) *Une Vie de femme au XVIIIe siècle : Madame de Tencin*, dans la *Revue* des 1er février et 1er juillet 1908; et *Les Guérin de Tencin*, par Ch. de Coynart.

(3) *Nouveaux Mémoires* du duc de Richelieu.

pour le compte d'autrui, sans profit personnel, par goût du jeu et pour l'amour de l'art. Ainsi fit-elle, lorsqu'il s'agit de servir la fortune de Mlle des Hayes.

Elle la connaissait de longue date, l'ayant vue tout enfant chez sa tante de Fontaine, au château de Passy, dont elle était voisine; car elle possédait une bicoque dans ce joli village, alors réputé pour ses eaux. Des liens assez étroits s'étaient ainsi formés entre les Tencin, frère et sœur, et les Boutinon, mère et fille. Charles-Louis Boutinon, le chevalier d'Assay, frère aîné de Thérèse, deviendra prochainement secrétaire de Pierre de Tencin, devenu cardinal, et, pendant deux années, le suivra dans ses déplacemens. Les lettres du jeune secrétaire, adressées à sa sœur dénotent l'intimité qui unissait son illustre patron avec « Mimi Dancourt » et avec les La Pouplinière, devenus ménage régulier. Il n'est nullement surprenant que Thérèse et sa mère aient fait à leur vieille et adroite amie la confidence de leurs désirs et l'aient priée de les aider dans leurs projets matrimoniaux.

Elles ne pouvaient mieux tomber. Marier les gens était une des marottes de Mme de Tencin, qui n'avait point tâté du mariage pour son compte. Dans le cours de sa longue et laborieuse carrière, entre deux négociations politiques ou diplomatiques, on la voit sans cesse occupée à quelque entreprise de ce genre (1). Ce fut donc avec empressement qu'elle consentit à s'employer pour forcer les hésitations du fermier général. « Il vous épousera et j'en fais mon affaire, aurait-elle répondu à l'intéressante suppliante. Cachez-lui que vous m'avez vue et dissimulez avec lui (2). » Ceci dit, Mme de Tencin se mit résolument à l'œuvre.

On approchait alors d'une heure toujours critique pour les participans de la Ferme générale, l'époque du renouvellement de leur bail. C'est en octobre 1737 que le nouveau contrat devait être signé. Tous les intéressés étaient plus ou moins sur le gril, et La Pouplinière comme les autres. Quelques semaines avant cette échéance, un entretien eut lieu entre le cardinal de Fleury et Mme de Tencin. Celle-ci lui parla de sa protégée comme d'une jeune innocente, séduite, sur promesse de mariage, par un riche libertin, par un don Juan de la finance. Elle peignit habilement la bonne foi, la « crédulité » de l'une, la rouerie

(1) *Souvenirs* de la marquise de La Ferté-Imbault.
(2) *Mémoires* de Marmontel, tome I.

dépravée et « la lubricité » de l'autre. Le cardinal parut sincèrement indigné. « Il se piquait, dit Marmontel, de maintenir les bonnes mœurs, » et « ce n'était pas encore parmi les financiers un luxe autorisé que celui des maîtresses publiquement entretenues (1). » Dans les *Nouveaux Mémoires* du duc de Richelieu, on lit aussi, à ce propos, cette phrase caractéristique de l'époque : « Le cardinal de Fleury n'ignorait pas que les fermiers généraux ne pouvaient s'enrichir qu'aux dépens de l'État; il voulait du moins que ce fût dans les règles, avec décence, avec convenance. »

Lorsque, peu après cette conversation, La Pouplinière vint sans défiance solliciter du cardinal ministre ses bontés pour le nouveau bail, Fleury, à brûle-pourpoint, l'interrogea sur le compte de Thérèse des Hayes (2). « Qui est-ce donc? lui demanda-t-il. — C'est, répondit La Pouplinière, une jeune personne dont j'ai pris soin. » Sur de nouvelles questions, il ajouta qu'elle était fille d'un « comédien auteur, mort chrétiennement » depuis plusieurs années, et fit l'éloge de son esprit, de ses talens, de son éducation. « Et pourquoi donc ne l'épouseriez-vous pas? » reprit le cardinal qui, sans pitié pour l'embarras où il voyait son interlocuteur, poussa vivement sa pointe. Il était, lui affirma-t-il, très aise « de tout le bien » qu'il lui entendait dire d'une jeune personne qu'on lui avait déjà « chaudement recommandée. » Tout le monde, au surplus, parlait d'elle de même sorte. Elle n'avait, à coup sûr, cédé que par faiblesse et après promesse de mariage. Pourquoi donc « prolonger au delà des convenances une situation fausse? »

La Pouplinière, de plus en plus troublé, essaya de nier l'engagement; mais Fleury le prit de plus haut : « Vous l'avez abusée, et sans vous elle aurait encore son innocence. Il faut réparer ce tort-là. C'est le conseil que je vous donne, et ne tardez pas à le suivre, sans quoi je ne puis rien pour vous. » Le cardinal, dans sa chaleur, alla-t-il jusqu'à déclarer que « l'intention du Roi » était que la place dans les fermes fût attribuée à « l'honnête homme » qui épouserait la jeune fille compromise? Marmontel le rapporte; mais un tel argument n'était pas nécessaire pour achever de gagner la cause. La Pouplinière, en prenant congé du ministre, lui affirma qu'il ne

(1) *Mémoires* de Marmontel, tome I.
(2) *Idem* et *Nouveaux Mémoires* du duc de Richelieu.

tarderait guère à être entièrement rassuré sur le sort de sa protégée. De fait, sa résolution était prise; il s'exécuta de bonne grâce.

Le lendemain 5 octobre, dans le cours de la matinée, il entrait chez Thérèse : « Levez-vous, disait-il, et venez avec votre mère où je vais vous conduire. » Elle obéit, monta dans le carrosse. « Où allons-nous? » demanda-t-elle en chemin. — « Nous marier, » lui répondit-il. Sur quoi, larmes, évanouissement, puis effusions de joie et de reconnaissance (1). Mimi Dancourt renchérit sur sa fille d'attendrissement et de gentillesse. On arriva bientôt chez le notaire Fortier, qui n'habitait pas loin du fermier général, au coin de la rue des Petits-Champs et de la rue de Richelieu. Le notaire, peu d'instans après, donnait lecture de l'acte préparé, acte très simple et tenant en fort peu de lignes (2). Entre les deux époux, point de communauté; mais, « pour l'amitié que les dits sieur et demoiselle ont dit se porter, et voulant s'en donner des marques, » ils se faisaient donation réciproque, en toute propriété, de tous acquêts, mobiliers et immobiliers, appartenant lors du décès « au premier mourant d'eux, pourvu qu'il n'y ait aucun enfant vivant du dit mariage. » Cette clause entraînera, par la suite, certaines contestations. Sur la célébration du mariage religieux, il n'est point de donnée précise. On incline à penser qu'il eut lieu vers la fin d'octobre, en l'église Saint-Eustache, paroisse des deux conjoints. La mariée avait vingt-quatre ans, le marié quarante-quatre.

La nouvelle, semble-t-il, ne fut pas mal accueillie du public. Outre qu'elle était escomptée, que bien des gens s'attendaient au mariage, on pouvait alléguer, qu'à proprement parler, malgré la différence de position sociale, il n'y avait pas mésalliance.

Au point de vue de la naissance, Thérèse ne le cédait en rien à son mari; les Dancourt et les Boutinon, comme on l'a fait justement observer (3), valaient bien les Le Riche. De plus, le fermier général entrait, par cette union, dans une sorte d'intimité avec Samuel Bernard (4), le roi de la finance du

(1) C'est la version du manuscrit possédé et analysé par feu le baron Pichon. Collection de l'auteur.

(2) Cucuel, *loc. cit.* La minute du contrat existe encore chez le sucesseur du notaire Fortier.

(3) Cucuel, *passim.*

(4) Le « chevalier Bernard » mourut dix-huit mois plus tard, en janvier 1739.

temps. Quelques esprits grincheux plaignaient pourtant La Pouplinière de confier son honneur aux mains d'une « princesse de coulisses » et, en hochant la tête, lui prédisaient les pires calamités.

Ces jugemens malveillans restent exceptionnels. La plupart des amis, des commensaux du fermier général approuvent sa détermination. Les félicitations pleuvent de tous les côtés, émanant même parfois des plus hauts personnages. Le prince royal de Prusse, le correspondant de Voltaire, celui qui par la suite s'appellera le Grand Frédéric, adressait à la jeune épouse un compliment rimé et celle-ci répondait de même. Par malheur, ces « versiculets » ne sont pas venus jusqu'à nous. Nous ne les connaissons que par une lettre de Voltaire, lequel s'excuse ainsi de n'avoir pas joint son hommage à ceux des « savans et des princes » empressés à couvrir de fleurs celle qui sera dorénavant Mme de La Pouplinière (1).

Mais quoi, si ma muse échauffée
Eût loué cet objet charmant,
Qui réunit si noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée,
Ce serait un faible ornement
Au piédestal de son trophée.
La louer est un vain emploi,
Elle régnera bien sans moi
Dans ce monde et dans la mémoire ;
Et l'heureux maître de son cœur,
Celui qui fait seul son bonheur,
Pouvait seul augmenter sa gloire.

SÉGUR.

(A suivre.)

(1) Lettre à Thiériot, du 6 décembre 1737.

LA
REPOPULATION FRANÇAISE

Parmi les questions qui préoccupent tout Français soucieux des intérêts de la patrie, la plus importante est sans contredit celle de la repopulation. Depuis longtemps, le problème de la natalité a appelé l'attention des économistes et des moralistes. Des groupemens se sont formés, à l'appel d'ardens apôtres de la repopulation française, parmi lesquels il faut au moins citer le plus ancien, l'*Alliance nationale pour l'accroissement de la population française*, fondée il y a vingt ans par M. Jacques Bertillon, qui la dirige avec tant d'autorité. Ici même, un physiologiste illustre, M. Charles Richet, et un éminent économiste, M. Colson, ont écrit d'importans articles sur le problème le plus redoutable qui se pose pour l'avenir de notre pays.

La *Ligue française*, fondée quelques mois avant la guerre, sous l'impulsion de M. Ernest Lavisse et de M. le général Pau, et dont le programme comporte tout ce qui peut contribuer au relèvement et au développement de notre pays, a de son côté étudié la même question. Le dessein des pages qui suivent est d indiquer quelques réflexions suggérées par cette étude et de proposer diverses mesures pouvant concourir au relèvement de notre natalité. Nous ne craindrons pas de répéter des choses déjà dites. Il est des vérités cruelles qu'il ne faut pas se lasser de proclamer et des optimismes dangereux qu'il faut combattre sans relâche. La question d'ailleurs peut être envisagée à des points de vue très divers.

***

« Ne parlons pas d'un sujet trop délicat, » disaient avaut la guerre les gens satisfaits, qui ne voulaient pas voir leur quiétude troublée et redoutaient les répercussions de tout ordre, que peut soulever une question aussi grave. Ils pensaient apparemment que les peuples qui ont un grand passé ont une longue agonie, et que, en tout cas, la France vivrait aussi longtemps qu'eux. Il s'en est, hélas! fallu de peu qu'ils n'aient vu, aux heures sombres des premiers jours de septembre 1914, nos héroïques armées, trop peu nombreuses, cédant sous le poids des multitudes allemandes. Non; il ne faut pas, sous des prétextes plus ou moins sincères, faire le silence. On doit, par tous les moyens, faire connaître au peuple de France qu'il est au bord d'un gouffre d'où ne peuvent plus sortir les nations qui y sont tombées, et que, si rien ne vient nous arrêter sur la pente où nous descendons, notre pays, avant peu d'années, sera rayé de la liste des peuples qui comptent dans le monde.

Quelques faits et quelques chiffres doivent d'abord être rappelés. Au XVIIe siècle, la France est la grande nation; sa population atteint presque la moitié de celle de l'Europe. Elle est toujours la première au XVIIIe siècle, mais, pendant le XIXe siècle, la diminution de notre population s'accuse de plus en plus. En 1870, la population française était à peu près égale à celle de l'Allemagne, soit 36 000 000 d'habitans; actuellement, il y a *trente-neuf millions de Français* pour *soixante-six millions d'Allemands*. La diminution du nombre des naissances s'accélère d'année en année. Nous trouvons pour *mille* habitans 26,1 naissances en 1871, 25,3 en 1879, 23,7 en 1888, et, suivant une courbe continuellement descendante, nous avons 19,8 en 1910 et 18,1 en 1914. Le point essentiel est l'excédent des naissances sur les décès; or, pour les vingt-cinq dernières années, on peut dire que cet excédent est chez nous nul en moyenne. Plusieurs fois, il y a eu un excédent de morts, comme en 1911, où le nombre des décès a dépassé de 34 000 le nombre des naissances. Tandis que nous n'avons aujourd'hui que 18,1 naissances chaque année par mille habitans, l'Allemagne en a 31,6, l'Autriche 33, l'Angleterre 26, l'Italie 33. Pour être au même taux que l'Allemagne, nous devrions avoir par an 500 000 naissances de plus.

Comparons maintenant les accroissemens annuels des populations pendant les dernières années avant la guerre. Ces accroissemens sont, pour 10 000 habitans, de 141 pour l'Allemagne, de 115 pour l'Angleterre, de 114 pour l'Autriche-Hongrie, de 113 pour l'Italie ; pour la France, de 7.

Nous avons tous entendu de prétendus sages se consoler en disant que, depuis longtemps, il y a dans tous les pays une décroissance régulière de la natalité, et que le développement de la civilisation conduit fatalement à cette diminution. La première partie de cette affirmation, qui est un point de fait, est exacte. On peut avoir des doutes sur la seconde, en tant que cette loi de diminution est posée *a priori* et déclarée fatale, car les progrès des applications scientifiques, en facilitant de plus en plus les conditions de la vie matérielle, opèrent en sens inverse. Ce qui importe seul pour le moment, c'est la comparaison des chiffres que je viens de citer. Le chiffre 7, rapproché de nombres qui oscillent autour de 120, est tristement significatif et véritablemeut effrayant. Quant aux enfans des deux sexes de 1 à 12 ans, il y en a actuellement 18 millions en Allemagne, contre 8 millions chez nous. Tandis qu'autour de la France s'accroissent tous les peuples, elle seule reste stationnaire.

***

Avant les heures tragiques que nous traversons, ces statistiques étaient regardées comme inopportunes. Elles restaient d'ailleurs confinées dans des publications peu accessibles au grand public. Le mal en apparence ne touchait aucun de nous. Plus d'un, parmi les gens avertis, ne voulait pas penser à la gravité du danger, et continuait à voir dans cette diminution un signe de haute civilisation, détestable paradoxe à l'usage des pays résignés à disparaître. On entendait parfois parler avec quelque mépris de la natalité inconsidérée de l'Allemagne, et on croyait à la surpopulation allemande, Or, en réalité, celle-ci n'existe pas, car les campagnes germaniques ne sont pas trop peuplées, tout au contraire ; et l'émigration à titre définitif y est aujourd'hui extrêmement restreinte. La vérité est que la natalité allemande est un des élémens de la redoutable force, au moyen de laquelle ce peuple de proie croyait pouvoir prétendre à la domination mondiale.

La guerre actuelle fait voir toutes choses sous un jour plus juste, et le temps est passé des vains dilettantismes. L'importance du nombre éclate à tous les yeux, et aucun Français réfléchi ne peut douter que la déchéance de la natalité a eu pour conséquence l'affaiblissement des productions de tout ordre dans notre pays. La stagnation de notre population n'est-elle pas une des causes de l'arrêt relatif de notre commerce et de notre industrie par rapport à ceux d'autres nations ? Avec plus d'hommes, nous aurions plus d'ouvriers et d'ingénieurs dans nos usines, plus de voyageurs pour placer au dehors les produits de notre industrie et développer notre commerce ; nous aurions pu ne pas laisser inexploitées ou exploitées par des étrangers certaines de nos richesses naturelles. Est-ce aussi chez un peuple clairsemé qu'ont le plus de chance d'apparaître dans les sciences, dans les lettres, dans les arts les hommes éminens qui sont la gloire de leur pays? On sait que la science elle-même est devenue pour l'Allemagne un moyen de domination. Si ses savans n'ont pas l'originalité qu'ils s'attribuent, ils sont très nombreux, et leur travail méthodiquement organisé exploite les idées émises ailleurs, souvent au grand profit de la fortune publique. Et enfin, et surtout, on peut affirmer que, s'il y avait eu, en 1914, *quinze* ou *vingt millions* de Français de plus, nous n'assisterions pas aujourd'hui à la lutte terrible, où la France a failli périr.

Pensons aussi aux jours qui suivront une victoire, qu'une coordination de mieux en mieux établie entre les forces presque sans limites des nations alliées contre l'Allemagne finira par lui imposer. Il ne suffit pas de vaincre; il faut encore profiter de la victoire. Le pourrions-nous, si notre population restait stationnaire ou décroissait? Nous ne jouirions pas longtemps d'une paix heureuse, et le sang, généreusement répandu par nos fils, n'aurait retardé que de quelques années la ruine de notre pays. On frémit à cette pensée impie; mais cependant, une France, en partie déserte ou peuplée d'étrangers, anémiée dans toutes les manifestations de son activité collective, ne serait-elle pas une proie facile pour une nouvelle et dernière invasion?

Persuadons-nous donc bien que la question de notre natalité est la question capitale, qui domine toutes les autres. Il est très utile de faire des projets pour la reconstitution de la France de

demain, mais c'est à la condition que nous pourrons compter sur l'élément humain nécessaire pour toutes ces réfections.

***

En signalant les dangers que fait courir à notre pays l'insuffisance de notre population, nous venons d'insister sur les côtés économique et militaire. Mais ce n'est là qu'une face de la question. Celle-ci est aussi, elle est surtout d'ordre moral. Morale sociale et morale privée sont étroitement liées au grave problème qui nous occupe. L'homme cherche le plus possible à se survivre; mais ce n'est pas assez dire. Affirmons-le bien haut : c'est, sauf des cas très particuliers où l'idée de dévouement et de sacrifice sous des formes diverses joue le principal rôle, un devoir impérieux de transmettre la vie. Les uns trouveront l'origine de ce devoir dans un idéal qu'on peut dire religieux, laissant soit à une Providence qui veille sur le monde, soit à l'ordre résultant des lois naturelles le soin de régler le développement des familles. D'autres rattacheront ce devoir à l'amour et au culte de la patrie, à un idéal patriotique, latent quelquefois, mais subsistant toujours chez les nations qui ne veulent pas périr, idéal qui, à certaines heures, transforme et exalte les âmes, comme en témoignent nos héroïques combattans. A côté des vertus militaires, il y a les vertus civiques, et, suivant la forte expression du docteur Bertillon, le devoir est aussi impérieux de contribuer à la perpétuité de la patrie que de la défendre.

Quelles sont les causes profondes amenant en France l'effroyable diminution constatée dans la natalité? Notre peuple, vieilli et fatigué, est-il incapable de se reproduire? Il n'en est rien, comme on le constate au Canada, comme le montre l'Algérie où notre race est aussi féconde qu'aucune de celles qui lui font concurrence, comme on le voit dans l'Alsace qui nous fut enlevée il y a quarante-cinq ans, comme on le voit enfin dans les grandes familles qui subsistent encore chez nous çà et là. Non, la cause est tout simplement que, le nombre des enfans étant, dans la très grande majorité des cas, déterminé par la volonté des parens, ceux-ci ont limité étroitement leur famille.

L'égoïsme, la soif des jouissances, la crainte de l'effort pour élever une famille nombreuse, sont les causes essentielles qui

entravent la natalité. En même temps, les mariages sont devenus plus rares ou plus tardifs. Les jeunes gens trouvent les dots insuffisantes, et les jeunes filles trouvent trop médiocres les positions des jeunes gens ; cela dans tous les rangs de la société. Dans des lettres venues du front, j'ai trouvé maintes fois la même constatation. « J'ai trente-cinq ans, m'écrit un soldat, et j'ai souvent cherché à me marier ; mais les demoiselles ne m'ont pas trouvé assez riche. Elles ne veulent pas d'un laboureur, d'un journalier. Nous ne voulons pas, disent-elles, tirer la ficelle, si il y a des gosses ; nous voulons un bon employé qui puisse nous nourrir sans rien faire. » Si des demoiselles, pour parler comme mon correspondant, m'avaient fait part de leurs réflexions, plusieurs auraient dit sans doute qu'elles ne trouvent pas de maris parmi les jeunes célibataires endurcis dans leur égoïsme.

Un Américain illustre qui, depuis deux ans, nous a montré la plus vibrante sympathie, écrivait jadis dans un style biblique familier aux Anglo-Saxons : « Quand on peut parler dans une nation de la terreur de la maternité, cette nation est pourrie jusqu'au cœur du cœur. Quand les hommes craignent le travail, quand les femmes craignent d'être mères, ils tremblent sur le bord de la damnation, et il serait bien qu'ils disparussent de la surface de la terre, où ils sont de justes objets de mépris pour ceux qui sont forts et ont l'âme haute. » Ces sévères paroles du président Roosevelt ne s'adressaient à aucun peuple déterminé. Plaise à Dieu qu'aucun trait n'en soit applicable à notre pays!

La diminution de la natalité, qui apparaît d'abord comme un effet de l'abaissement des caractères et des volontés, en devient ensuite une cause. Ce n'est pas en effet dans les familles à fils unique que se prennent en général les leçons d'énergie, tandis que dans la famille nombreuse le goût de l'action a plus de chance de se développer, et les enfans y sentent davantage la nécessité de compter sur eux-mêmes. L'exemple de leurs parens qui peinent pour les élever leur apprend le sérieux de l'existence. Pour les individus, ainsi que pour les peuples, il est mauvais de regarder l'avenir comme assuré, et l'effort constant est la loi de la vie. Le bourgeois et le paysan français ont une vertu assurément très louable, la prévoyance ; mais cette vertu, poussée à l'excès, conduit à la moindre action. « La France, disent nos ennemis, est un peuple de petits rentiers sans ini-

tiative, qui économisent mais ne risquent rien. » Quant à l'ouvrier français, il a cru trop souvent, sous l'influence de certaines doctrines, aux avantages à attendre de la raréfaction de la main-d'œuvre, comme si l'affaiblissement des industries où il travaille pouvait lui apporter des avantages durables.

***

Nous ne pouvons croire qu'il soit impossible de lutter contre le mal qui nous ronge. Plusieurs, n'osant peut-être pas envisager la question en face, se préoccupent seulement de la diminution de la mortalité. Certes, de grands efforts sont encore à faire dans ce sens, et la science, notamment dans la voie ouverte par Pasteur, remportera encore d'éclatans triomphes. L'hygiène fait aussi d'admirables progrès, et une loi, comme celle que la reconnaissance publique dénomme loi Roussel, a contribué à la diminution de la mortalité infantile. Ne nous faisons pas cependant trop d'illusions de ce côté. On est *a priori* tenté de penser que la diminution de la mortalité amène nécessairement l'accroissement de la population. Les statistiques de M. Bertillon établissent que les choses sont plus complexes. La comparaison de la mortalité et de la natalité montre que, dans la plupart des pays, la natalité est faible ou forte, suivant que la mortalité est elle-même faible ou forte.

Il y a une cause de dépopulation, criminelle celle-là, qu'il faut flétrir et poursuivre sans pitié : ce sont les manœuvres abortives. Sans insister, disons seulement que ce mal a pris les proportions d'un fléau social; il croît avec une telle intensité qu'on se demande si l'énormité du scandale ne suspend pas l'arme de la justice. Il en est de même pour des propagandes recommandant certaines pratiques auxquelles on rattache bien à tort le nom d'un respectable pasteur anglais. Contre ces propagandes la puissance publique n'est pas désarmée; elle manque à son devoir quand elle n'agit pas. Si la loi doit être renforcée, que le législateur y pourvoie au plus vite. Je crois inutile de parler une fois encore de l'alcoolisme. Tout a été dit, vainement hélas! sur l'alcool qui, à la fois, augmente la mortalité et diminue la natalité, poison protégé par des tabous qui n'ont rien de mystérieux et dont l'usage devrait être complètement interdit.

Mais il ne faut pas se bercer d'un chimérique espoir.

Quelque victoire que la science remporte sur la mort, de quelque succès que soit couronnée une lutte vigoureuse contre des manœuvres et propagandes infâmes, le résultat obtenu, tout important qu'il soit, sera insuffisant. Si des moyens plus directs ne pouvaient être trouvés, nous ne serions pas loin d'être vaincus.

L'homme trouve naturellement dans sa conscience et dans son cœur le désir de fonder une famille et de l'accroître. C'est de là qu'il faut partir, et les moyens cherchés doivent d'abord être des adjuvans à ce désir. Il appartient en premier lieu aux groupemens, dont l'objet est d'ordre moral, de faire revivre le culte trop oublié des vertus familiales qui sont en général la meilleure garantie du bonheur. Les éducateurs de tout ordre, les publicistes, les ministres des divers cultes doivent multiplier les efforts pour restaurer dans les consciences le respect des préceptes moraux et rappeler le devoir de la transmission de la vie. Je sais bien qu'il est de règle de ne pas parler de certains sujets délicats, mais des éducateurs consciens de la gravité de leur mission sauront réaliser des changemens qui s'imposent impérieusement.

Il faut aussi qu'une atmosphère se forme, favorable aux vertus familiales. On doit reconnaître que la littérature et le théâtre se sont peu souciés de les glorifier, et nous ne savons que trop le tort que certaines de nos publications nous font à l'étranger. Il ne rentre ni dans mon objet ni dans ma compétence, de tracer le tableau de la littérature de demain; souhaitons seulement qu'elle ne crée pas une atmosphère défavorable à la famille.

Les lois, de leur côté, n'ont guère été plus efficaces. Depuis un siècle, le législateur s'est rarement préoccupé de l'action des lois sur le développement de la famille. Souvent même, les lois faites dans les meilleures intentions ont poussé par des incidences imprévues à la restriction de la natalité, et les institutions sociales ont collaboré avec les égoïsmes individuels. Comme l'écrivait jadis Renan, notre code de lois paraît avoir été fait pour un citoyen qui naîtrait enfant trouvé, et qui mourrait célibataire.

Non seulement la famille nombreuse n'est pas honorée comme il conviendrait, mais l'opinion n'a que trop de tendance à la regarder avec pitié ou avec mauvaise humeur.

C'est ce qu'exprime bien dans sa forme naïve une lettre d'un poilu anonyme me félicitant récemment de m'occuper de la repopulation. « On a presque honte en France, écrit-il, d'avoir beaucoup d'enfans. Quand je sortais avec ma femme et mes quatre beaux petits, les locataires voisins nous considéraient les uns avec mépris, les autres avec pitié, et, plus d'une fois, j'ai entendu dire par ces bons chrétiens: « Quel bruit ils font! C'est la mère Une telle avec sa nichée. » Il est vrai que mes pauvres petits dévalent les escaliers et dérangent les voisins sans enfans, qui lisent leur journal. » Mon correspondant aurait pu ajouter que certains propriétaires classent les enfans dans la catégorie des objets qui troublent la tranquillité des maisons, entre les chiens et les pianos, et aussi, chose plus grave encore, que des pères de famille, regardés en quelque sorte comme indignes à cause du nombre de leurs enfans, cherchent sans succès des positions trouvées tout de suite par des célibataires, pour la seule raison qu'ils sont célibataires.

Dans une question qui touche à son existence même, l'État a de graves obligations; ce serait pour lui un suicide, s'il ne montrait dans les lois son souci de relever la natalité. Qu'aucune loi ne soit votée sans qu'on étudie ses répercussions possibles. Que l'État honore la famille nombreuse et lui rende la vie plus facile. Il contribuera ainsi, après les influences morales dont j'ai parlé, à transformer la mentalité publique à l'égard des grandes familles. Nous comptons donc sur une action législative judicieusement conduite : elle ne créera peut-être pas le désir de fonder une famille, mais elle écartera certains obstacles qui empêchent la réalisation de ce désir.

***

Entrons maintenant dans quelques détails sur les points dont l'étude paraît particulièrement urgente. Nous partons de ce fait que la conservation et le développement normal de la nation exigent absolument un minimum de trois enfans vivans par mariage. Il en résulte que la nation est débitrice envers les citoyens ayant plus de trois enfans, tandis que, au contraire, les citoyens qui, volontairement ou non, ne contribuent pas ou contribuent insuffisamment à la perpétuité de la patrie sont débiteurs envers elle. Une nation n'est pas en effet un simple agrégat d'individus isolés, mais, suivant la belle formule de

Fustel de Coulanges, un ensemble d'êtres ayant une communauté d'idées, d'intérêts et d'espérances.

On peut imaginer divers systèmes de contributions auxquels seraient soumis les citoyens ayant moins de trois enfans à leur charge, pour alléger les dépenses que leur excédent de famille impose à ceux qui en ont plus de trois. Il pourra s'agir de dégrèvemens partiels pour ces derniers, ou bien d'autres taxes *sui generis* faciles à imaginer. Le détail importe peu ici, et qu'on n'aille pas faire la ridicule objection qu'on frappera ainsi des gens qui, bien malgré eux, n'ont pas trois enfans. Il ne s'agit pas de frapper qui que ce soit, et il n'y a dans les dispositions précédentes aucune idée de pénalité; *il y a seulement une tendance vers l'égalisation des charges familiales entre tous les citoyens.* Avec les ressources ainsi obtenues, l'État pourra donner tout d'abord des *allocations* et des *primes à la naissance.*

Avec les *allocations,* on se propose d'arriver à la famille nombreuse, nous entendons par là la famille de plus de trois enfans. Les statistiques montrent que, du moins dans les campagnes, la dépense annuelle indispensable pour élever un enfant jusqu'à l'âge de *treize* ans est au minimum de 180 francs. Nous demandons que tout chef de famille, ayant plus de trois enfans vivans à sa charge, reçoive de l'État une allocation annuelle de 180 francs par enfant de moins de treize ans, *au delà du troisième,* l'allocation restant due pour cet enfant jusqu'à la fin de la période indiquée, quoi qu'il advienne des trois premiers.

En vertu du principe posé, cette allocation doit être donnée indistinctement à toutes les familles de plus de trois enfans. Ce n'est pas un secours, c'est le paiement d'une dette contractée par la nation. Vouloir restreindre cette allocation à certaines catégories de citoyens, c'est fausser complètement l'idée directrice de ce projet.

La dette de la France à l'égard des familles nombreuses est encore plus manifeste, quand il s'agit des veuves. Aussi demandons-nous que la veuve, qui a ou qui a eu quatre enfans vivant simultanément, reçoive l'allocation annuelle de 180 francs par enfant vivant, non plus seulement pour le quatrième enfant et les suivans, mais aussi pour le troisième.

Les allocations ont pour objet la famille nombreuse. Dans notre pensée, on se proposerait avec la *prime à la naissance,* qui est tout autre chose, d'arriver à la famille que nous

pourrions appeler *minima*, c'est-à-dire à la famille de trois enfans. Ces primes seraient données, dans les conditions qui vont être dites, à la troisième naissance et à chacune des suivantes, à condition que deux enfans au moins, nés antérieurement, soient vivans. A qui donnera-t-on cette prime? A toutes les familles, devons-nous répondre, d'après les idées émises plus haut. Ici cependant, une difficulté se présente; quelques-uns craignent de provoquer ainsi des naissances dans des milieux, chargés de tares diverses, où il faudrait plutôt les éviter. Il y a peut-être là un trop grand souci des cas exceptionnels. Quoi qu'il en soit, M. Breton, député du Cher, évite en grande partie cette difficulté au moyen d'une assurance qui exigera une visite médicale préalable, permettant de ne pas donner le bénéfice de la prime aux pères et mères indésirables. Les primes seraient réservées aux familles qui, au moment du mariage ou dix mois avant la naissance de l'enfant, se seraient assurées à cet effet, la somme à payer pour l'assurance étant extrêmement minime (quelques francs par an). La prime serait uniforme et donnée à tous les assurés. Son montant pourrait être fixé à *mille* francs. Elle ne serait payée qu'autant que l'enfant atteindrait l'âge de six mois et serait exigible à ce moment : elle constitue donc aussi un encouragement aux soins à donner aux enfans du premier âge.

Des objections n'ont pas manqué de se produire au sujet de ces primes. Le système d'assurances répond à certaines d'entre elles. D'autres objections sont d'ordre sentimental : quelques-uns sont choqués par cette idée de prime. Devant l'immensité du danger, il n'y a pas à s'arrêter à des considérations de cet ordre, si on pense que la prime puisse concourir à l'augmentation de la natalité. On a dit aussi : dans certains milieux cette somme sera gaspillée. Assurément, il y a des gens qui usent mal de tout ce qu'on leur donne, mais nous croyons que dans notre pays si économe, j'ai même dit trop économe tout à l'heure, ce sera l'exception, et je suppose plutôt que, dans nos laborieuses campagnes, la prime pourra être utilisée pour l'achat d'une vache ou d'un lopin de terre depuis longtemps convoité; ailleurs le capital sera mis à la caisse d'épargne. Il ne serait d'ailleurs pas impossible de trouver quelque moyen pour empêcher une mauvaise utilisation de la prime par certains pères, en donnant, avec des modalités à préciser, la prime à

la mère, comme l'autorisent des lois récentes. J'écarte les objections relatives à la dépense. Si les supplémens de charges financières ainsi imposés aux citoyens n'ayant pas trois enfans étaient considérables, il faudrait s'en réjouir, car c'est qu'alors notre population augmenterait sérieusement. Par malheur, il n'en sera pas ainsi actuellement, car il n'y a pas en moyenne trois enfans par ménage, Et puis, comme l'a dit le professeur Richet, qu'est-ce qu'une prime de mille francs pour la naissance d'un Français qui, adulte, représentera par son travail une rente annuelle de deux mille francs? Il nous paraît que la prime à la naissance est, dans l'ordre strictement économique, le plus puissant moyen dont on puisse disposer.

***

Nous avons déjà dit, et il ne faut pas se lasser de le redire, que nombre de lois ont été établies sans aucun souci du relèvement de la natalité, et en oubliant que la famille est véritablement la cellule de la vie nationale. Bien plus, certaines lois ont contribué indirectement à la diminution de la population ; telle la loi sur les accidens du travail qui, excellente à certains égards, a le tort de pousser les patrons à n'engager que des célibataires ; telle aussi la loi sur le travail des enfans. D'autres lois, loin de favoriser les élémens vitaux de la nation, ont condamné le Trésor à des dépenses dont personne n'a pu fixer l'étendue, ne faisant aucune différence entre des vieillards qui n'ont eu que peu de charges, dont beaucoup sont responsables de leur misère, et ceux qui, ayant eu le mérite d'élever une famille nombreuse, n'ont pu faire d'économies pour leurs vieux jours. A ce point de vue, la loi sur les retraites ouvrières est d'une injustice flagrante,

Ce n'est pas non plus dans les lois fiscales que nous trouvons un grand souci de favoriser la famille nombreuse. Les impôts de consommation, si lourds en France, atteignent les familles proportionnellement au nombre de leurs enfans. Aussi devraient-elles avoir, en compensation, une exonération sérieuse du côté des impôts directs. Or, il n'en est rien ; ces impôts frappent aussi plus lourdement les familles nombreuses, par exemple l'impôt mobilier, puisque pour ces familles le local occupé est plus considérable.

Il en est de même de l'impôt sur le revenu, malgré les

déductions insignifiantes consenties aux familles. Puisque l'impôt sur le revenu a un caractère progressif, le revenu à considérer est un revenu individuel : *la base de cet impôt devrait être non pas le revenu brut de la famille, mais le quotient de ce revenu par le nombre des personnes qu'il fait vivre.* L'objection que plusieurs personnes vivent ensemble à meilleur compte que séparément est sans valeur, car il est juste que les familles nombreuses bénéficient ici d'un léger avantage, faible dédommagement pour la lourdeur des impôts indirects.

D'une manière générale, en matière d'impôts, la législation doit tendre au large dégrèvement des familles de plus de trois enfans à la charge des parens. Ainsi, par exemple, dans l'établissement des rôles relatifs à la contribution mobilière, on devrait déduire non pas une somme uniforme, comme on le fait actuellement, mais une somme proportionnelle au nombre des enfans.

Les lois successorales ont une grande importance dans la question qui nous occupe. Il est incontestable que le partage égal, avec sa rigide uniformité, est contraire à la prospérité générale du pays, et que la pensée du morcellement des biens conduit à la restriction de la natalité. D'ailleurs, le mode de partage actuel, qui satisfait à un instinct irraisonné d'égalité, conduit pratiquement à des inégalités évidentes. On a pu soutenir que, dans une famille nombreuse, le partage égal prescrit par le Code civil constitue un privilège en faveur des cadets. Ainsi deux fils, l'un de quarante ans, l'autre de vingt-quatre ans, sont dans des situations différentes quant à l'aptitude à user de leurs parts successorales ; le second, plus jeune, peut tirer d'une même somme un tout autre parti que le premier.

Vous prenez, dira-t-on, un cas exceptionnel ; les enfans sont le plus souvent très rapprochés. Supposons alors deux fils, l'un de quarante ans, l'autre de quarante et un ans, le premier ayant *cinq* enfans et le second n'en ayant qu'*un*. Doivent-ils avoir des parts égales ? On peut penser que non. Il nous paraît légitime de ne pas oublier que, au moment de l'ouverture d'une succession, la famille du défunt ne se compose pas seulement de ses enfans, mais aussi de ceux qui sont sortis d'eux. Un mode de partage, effectué d'après ce point de vue, serait favorable à l'accroissement de la natalité, et corrigerait le plus souvent les privilèges constitués par le Code civil, les descendans au premier degré

restant d'ailleurs seuls héritiers. Pour ne pas rompre complètement avec les lois actuelles, nous proposons qu'il soit fait des biens du défunt deux parts de valeur égale. La première est partagée suivant le mode habituel, la seconde est partagée de la manière suivante entre les descendans au premier degré; on ajoute une unité au nombre des enfans de chacun de ceux-ci, et le partage se fait proportionnellement aux nombres ainsi obtenus. Supposons, par exemple, que le défunt ait deux descendans au premier degré, ceux-ci ayant respectivement *deux* et *cinq* enfans; le partage se fera proportionnellement aux nombres *trois* et *six*. Il est entendu que les partages, dont il vient d'être question, sont purement nominaux et ont seulement pour objet de fixer des nombres.

J'ajoute encore un mot sur cette loi successorale, qui consacrerait un principe nouveau. Il a été question récemment d'adjoindre aux enfans l'État comme héritier, dans le cas d'une famille de moins de trois enfans; un projet de loi a même été déposé en ce sens. Si ce projet devait jamais être discuté, le principe qui, dans les successions, tient compte des petits-enfans, pourrait devenir tutélaire. Ceux qui n'hésiteraient pas à dépouiller en partie au profit de l'État un fils unique sans enfans hésiteraient peut-être à le faire, si ce fils unique était chargé de famille.

Il faut encore obtenir la suppression de l'article du Code civil prescrivant le partage égal en valeur et en nature. Il produit un morcellement défavorable aux exploitations industrielles et agricoles; il amène à la diminution du nombre des descendans et trop souvent au fils unique, ce fléau de la famille française. Mais cette suppression est loin d'être suffisante. Nous pensons que l'on peut, d'une façon plus précise, épargner au chef de famille la crainte, si défavorable à la natalité, que son œuvre soit un jour anéantie par des partages désastreux. Il suffit que les droits des divers héritiers sur les exploitations agricoles, industrielles, commerciales, puissent être représentés par des « actions d'une nature spéciale, » comportant la *préemption en faveur des héritiers*. Cette disposition toute nouvelle sera particulièrement intéressante pour la propriété rurale, dont le sort ne sera plus soumis à la fantaisie d'un des héritiers.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des successions *ab intestat*,

c'est-à-dire sans testamens. Relativement à la liberté testamentaire, la France est le pays où le père de famille est le plus ligoté par les lois successorales. Sans parler de l'Angleterre et des États-Unis, où la liberté de tester est complète, nous trouvons partout ailleurs la quotité disponible beaucoup plus grande qu'en France. Avec les réformes proposées plus haut pour éviter le morcellement des biens, la liberté testamentaire prend une moins grande importance au point de vue de la natalité. Nous pensons cependant que la quotité disponible pourrait être augmentée, élevée par exemple à la moitié, dans le cas où le testateur userait de cet accroissement de liberté testamentaire au profit de ses descendans.

***

Beaucoup d'autres questions seraient à étudier, telles que les logemens des familles nombreuses, les avantages divers à accorder à ces familles, les places réservées aux pères de famille, mais je dois me borner. Disons seulement que divers économistes ont demandé que, dans les administrations de l'État, la plus grande partie des emplois n'exigeant aucune capacité spéciale fût réservée aux pères de familles nombreuses. Ces mesures produiraient certainement un grand effet moral; actuellement, les fonctionnaires célibataires sont trop souvent favorisés.

Dans un pays comme le nôtre, où le fonctionnarisme est si développé, les règles relatives à l'avancement des fonctionnaires ont quelque intérêt pour la natalité. En ce qui concerne l'avancement à l'ancienneté, la naissance d'un enfant à partir du quatrième pourrait se traduire par l'attribution d'un certain nombre de mois de service (un an par exemple); de plus, les gratifications et autres indemnités de fin d'année seraient uniquement attribuées aux pères de familles de plus de trois enfans.

Sans insister sur d'utiles dispositions concernant le service militaire en temps de paix, et sur la répression de certains crimes dont j'ai parlé tout à l'heure et qu'on devrait rendre justiciables, non de la cour d'assises, mais des tribunaux correctionnels, je termine par une réforme relative à la loi électorale.

Le suffrage, que nous appelons universel, est au fond sin-

gulièrement limité. Les générations qui grandissent, les plus intéressées aux progrès de l'avenir, ne sont pas représentées dans les conseils du pays. Alors que les familles d'au moins trois enfans constituent plus de la moitié de la population française (23 millions d'habitans), elles ne sont représentées que par moins d'un tiers des électeurs (3 millions et demi). On doit considérer que, dans un même milieu social, la valeur nationale d'un père élevant sa famille, autant du moins que cette valeur peut être évaluée par un chiffre, est supérieure à celle du célibataire que l'avenir intéresse beaucoup moins. L'opinion de l'un et de l'autre ne doit donc pas avoir le même poids; il faut leur attribuer des coefficiens différens. Il paraît naturel de fixer ce coefficient d'après le nombre des personnes (femme et enfans mineurs), dont est responsable le chef de famille. Dans ce vote, qu'il faut appeler *familial*, tout chef de famille ajouterait à son suffrage un nombre de suffrages égal au nombre de personnes (femme et enfans mineurs), dont il a la charge. Le père d'une famille de *cinq* enfans, dont la femme est vivante, aurait donc droit à *sept* suffrages; le célibataire n'aurait qu'*un* suffrage. On peut, si l'on veut, se placer dans cette question à un point de vue plus juridique, en considérant que tout Français, quel que soit son âge, a des droits civils, et que ceux-ci ont comme garantie nécessaire des droits politiques; d'après cette conception, le chef de famille voterait effectivement pour sa femme et ses enfans mineurs. Le résultat est le même.

Si le père vient à disparaître, la veuve, *chef de famille*, jouira des mêmes droits. Nous entendons ainsi honorer la mère de famille, et nous considérons cette question comme entièrement distincte de celle du vote des femmes, étrangère à la question de la repopulation.

Avec le vote familial serait réalisé un suffrage vraiment universel. Le père de famille aurait en France un rôle prépondérant, résultat dont les conséquences seraient immenses. Nous jugeons indispensable l'introduction du vote familial. Sans cette réforme capitale, il est peut-être impossible d'arriver à développer la famille et à la protéger autrement que d'une manière purement verbale et oratoire. Rien ne montrerait mieux l'importance qu'ont dans la Cité les grandes familles, et la mentalité générale à leur endroit serait rapidement transformée.

On devra d'ailleurs employer tous les moyens propres à entourer de respect les familles nombreuses. Il ne suffit pas de leur donner des indemnités pécuniaires; il faut aussi les honorer. Rien n'est à négliger pour replacer dans l'estime publique, au rang qui leur est dû, ceux qui assurent l'avenir de la Patrie, en lui donnant de nombreux enfans. Ils lui donnent aujourd'hui de nombreux soldats. Ce sont les grandes familles qui, dans la guerre actuelle, subissent les épreuves les plus cruelles; la France leur devra une éternelle reconnaissance.

Telles sont les réflexions qu'inspire une question angoissante entre toutes. J'ai dû tracer un tableau parfois un peu sombre, mais un patriotisme éclairé exige que nous nous voyions par nos mauvais comme par nos beaux côtés. Au reste, nous avons parlé de la France d'hier. Après un cataclysme sans précédent dans l'histoire, bien des choses seront changées dans notre pays, et nous devons espérer que beaucoup élèveront leurs regards au-dessus de leur intérêt personnel et immédiat, remportant ainsi une victoire sur un égoïsme fatal à la patrie.

Une nation, qui aura montré si héroïquement son désir de vivre, ne périra pas de consomption. Les docteurs d'outre-Rhin se sont lourdement trompés, en proclamant que la France est une nation finissante, en train de disparaître. Au creuset de cette guerre terrible, elle se sera débarrassée de quelques scories, et, après une paix qui ne sera pas la paix allemande, mais la paix de la civilisation victorieuse de la barbarie organisée, son génie bienfaisant, plus vivant que jamais, continuera à rayonner sur l'humanité.

ÉMILE PICARD.

LETTRES DE GUERRE

I. — LES LETTRES DE GUERRE DE P.-MAURICE MASSON

En rendant hommage ici même, au lendemain de sa mort glorieuse, à Pierre-Maurice Masson, ce jeune maître dont la Sorbonne s'apprêtait à accueillir les belles et savantes thèses, courageusement achevées dans les tranchées, et auquel l'Académie française a récemment décerné le « grand prix de Littérature, » nous exprimions le vœu que l'on publiât ses admirables lettres du front. Ce vœu a été entendu, et on lira plus loin quelques-unes de ces lettres de guerre, choisies parmi beaucoup d'autres. On en goûtera, je crois, la perfection littéraire. Et surtout on verra dans ces pages, écrites au jour le jour, en courant, sans le moindre souci de la publicité, l'un des plus beaux documens que nous possédions encore sur les dispositions morales de ces jeunes Français que la guerre, brusquement, a transformés en soldats.

Soldat, Maurice Masson l'est de tout son cœur. S'il a pu souffrir, au début, de certains contacts un peu rudes, et d'un genre de vie auquel il n'était guère habitué, bien vite, et le sentiment du devoir aidant, il s'est acclimaté à son existence nouvelle. Il apporte aux choses de son métier la scrupuleuse conscience qu'il apportait à toutes ses occupations professionnelles, et l'on aurait eu quelque peine, au premier abord, à reconnaître dans ce parfait « poilu, » si bien versé dans l'art des « tranchées de flanquement, » l'élégant et spirituel biographe de Madame de Tencin et de Jean-Jacques Rousseau.

Mais il était de ceux que le métier, fût-ce le métier mili-

taire, et en temps de guerre, n'absorbe jamais tout entiers. Il a beau être le plus consciencieux, le plus actif, le plus scrupuleux des officiers; il a beau se laisser prendre de toute son âme par la grande aventure où son pays se trouve engagé; il n'abdique pas ses préoccupations et ses goûts d'autrefois; il met à garder entière toute sa liberté d'esprit une sorte de point d'honneur, et il estime que cela aussi est « une forme du courage. » Il reste donc écrivain, et même professeur. Ses thèses étaient très avancées : il ne veut pas mourir sans les avoir achevées, et il prendra sur ses rares loisirs, sur ses veilles, pour les terminer, malgré torpilles et obus, « au nez des Boches, » avec cette bravoure un peu gamine, qui est si joliment française. Enfin, il trouve le moyen de lire livres et articles, et d'écrire aux siens et à ses amis d'abondantes lettres, très spontanées et très littéraires. Lettres de guerre, bien entendu, et où les mille détails de la vie des tranchées sont notés avec une bien vivante exactitude; mais aussi lettres d'amitié et de familiale tendresse; lettres de condoléances, dont quelques-unes, — voyez celles qu'il a écrites sous l'impression de la mort de Joseph Ollé-Laprune, — sont de purs chefs-d'œuvre, et lettres de direction; lettres enfin d'observation pittoresque, dont l'une au moins va devenir fameuse : celle où il décrit à sa femme les sinistres tranchées du bois de Mortmare, où il devait, bientôt, trouver la mort. Par la variété du ton, par la justesse alerte de l'expression, ces pages sont véritablement d'un rare écrivain.

Mais, plus encore qu'un très souple talent littéraire, ce que révèlent ces lettres du front, c'est une âme étonnamment riche et profonde, d'une très large et très généreuse humanité. On y voit se refléter, comme dans un pur miroir, tous les sentimens qui animent et distinguent la jeunesse française d'aujourd'hui, cette admirable jeunesse de la guerre qui, tous les jours, se sacrifie pour nous sur les champs de bataille. Pour lui emprunter une jolie formule, je dirais volontiers de Maurice Masson que personne n'a fait vibrer plus fortement, ni sur une plus large étendue, le clavier des sentimens et des idées où communient nos soldats de la grande guerre.

Comme eux tous d'abord, il aime la France d'un immense amour, et cette France unanime de l' « union sacrée, » cette « troisième France » lui apparaît si belle, si grande, si digne d'admiration et de tendresse, qu'elle lui semble mériter tous les

sanglans sacrifices auxquels nous consentons pour elle. Et cette ardeur patriotique se double, chez lui, comme du reste chez tous nos officiers, d'une admiration sans bornes pour les soldats qu'ils ont sous leurs ordres, « pauvres héros anonymes qui font de grandes choses sans le savoir, ou plutôt sans le dire. » La patience, la bonne humeur, l'adresse intelligente, le bon sens robuste, le dévouement sans faste, le tranquille et simple courage de nos « poilus de seconde classe » sont pour lui un sujet d'émerveillement perpétuel. Il est heureux, et il est fier de retrouver en eux ces vieilles vertus héréditaires d'une race bien née. Aussi, comme il les aime, ses chers soldats, et, — nous l'avons su depuis, — que d'attentions délicates il a pour eux! Comme il plaint leurs souffrances et comme il s'efforce de les adoucir! Comme il tremble pour eux quand il les sait exposés, et, quand ils tombent, quelle douloureuse tristesse est la sienne! Il est jalousement avare de ce sang français dont il connaît tout le prix. Sa supériorité d'éducation et de culture lui est une raison de plus pour se rapprocher de ces simples, pour vivre de leur vie et pour partager leurs dangers.

Je suis fort content d'être où je suis, m'écrivait-il. Je serais désolé d'abandonner les braves gens qui, chaque jour, à côté de moi, risquent leur vie et souvent la donnent. Ce n'est pas parce que je laisserais quelques gros bouquins derrière moi que ma vie vaudrait plus que la leur. *Cette égalité dans le péril anonyme a quelque chose de fraternel qui est très salutaire.*

Voilà, je crois, un état d'âme qui est peu commun de l'autre côté des tranchées.

Ces nobles sentimens, ces généreuses pensées étaient, chez Maurice Masson, entretenus et épurés par la foi chrétienne. Ses lettres nous ouvrent un jour discret sur sa vie intérieure, dont il dissimulait volontiers la profondeur sous l'enjouement de sa verve et la grâce pétillante de son esprit. Il avait toujours été chrétien, et, par éducation comme par réflexion, — car le problème religieux l'avait toujours hanté et il l'avait étudié sous toutes ses faces, — la conception catholique du monde et de la vie lui avait toujours paru à la fois la plus satisfaisante pour l'esprit et la plus apaisante pour le cœur. Les objections intellectuelles que l'on peut adresser à la doctrine, et qui avaient pu, non pas l'ébranler, mais l'inquiéter quelquefois, il avait une tendance à les résoudre par la vie, par l'action. La guerre, comme à tant d'autres de ses camarades, vint lui fournir la plus

éclatante justification de ses tendances instinctives. Certes, on peut concevoir, et il existe en fait, de purs stoïciens que l'austère idée du devoir soutient tout entiers et suffit à maintenir dans un état d'âme héroïque. Mais combien peuvent s'élever à ces âpres sommets de la vertu stoïque ? Comme l'idée chrétienne du sacrifice, de la mort, de l'immortalité personnelle est tout ensemble plus humaine et plus intelligible! Comme elle est efficace pour soutenir les courages, pour exalter la charité spirituelle, pour apaiser les révoltes de la sensibilité meurtrie, pour faire accepter le suprême don de soi-même! C'est ce que Maurice Masson a profondément éprouvé au cours de ses vingt mois de guerre, et c'est ce que ses lettres expriment avec une rare éloquence. Il a médité, approfondi, vécu ses croyances. Au contact quotidien de la réalité tragique, il en a, pour les autres et pour lui-même, senti, mesuré le bienfait. Par elles il a été doux envers la mort des autres, comme il a été doux envers la sienne propre. Lui qui aimait tant la vie, et qui avait tant de raisons de l'aimer, il accepte, non pas du premier coup, non pas sans frémir, mais sans se plaindre, la destinée qu'il pressent inévitable. Et rien n'est plus émouvant, rien n'est plus dramatique que de suivre, de lettre en lettre, parmi les retours offensifs de la nature, parmi les appels ardens d'une sensibilité frémissante, le détachement progressif, la volontaire acceptation religieuse du suprême sacrifice. Par cette mort librement consentie, il a rendu à sa foi un symbolique et dernier témoignage.

Hélas! nous avions formé d'autres rêves pour lui. Que n'était-on pas en droit d'attendre de son jeune et riche talent, de sa pensée élargie, épurée, mûrie par la douloureuse et forte expérience de cette guerre! Lui qui savait quel « ferment de générosité » contient une mort telle que la sienne, il nous en voudrait de nous apitoyer sur son sort. Et il faut le laisser lui-même dégager la haute leçon de sa brève et féconde destinée :

Quant à lui, — écrivait-il magnifiquement d'un ami, — disons-nous qu'il aura connu la paix avant nous, qu'au sortir du tumulte sanglant où il est tombé, il s'est réveillé dans cette sérénité sans fin qui attend les défenseurs de la justice, et qu'oubliant les dernières horreurs que ses yeux ont vues, il ne garde plus dans sa joie immortelle que la vision de ceux qu'il a aimés...

VICTOR GIRAUD.

II. — LETTRES

A sa mère.

L'essentiel, c'est que tu saches que je vais très bien et qu'on peut vivre sous les trajectoires des obus en pleine sécurité. Nous avons eu une arrivée charmante dans un paysage de rêve. Toute cette région de la Woëvre a été pour moi une révélation. La petite vallée au sommet de laquelle nous sommes installés est une longue et étroite vallée assez semblable au Gotteron (1). Je n'aurais jamais cru qu'à une vingtaine de kilomètres de Toul, il pût y avoir des paysages si différens des rives de la Moselle. Tout était alors givré, et les coteaux plongeant dans la brume se laissaient prolonger par l'imagination. Je me serais cru aux environs de Fribourg. Cette marche de lundi fut pourtant assez rude : une vingtaine de kilomètres dont les dix derniers dans de petits chemins alpestres qui avaient été des ruisseaux de boue deux jours auparavant et qui étaient durcis et rendus chaotiques par la gelée. Comme on ne voulait pas suivre le fond de la vallée à cause de l'arrosage des obus, nous avons dû monter sur la crête boisée et redescendre à la tête de la vallée par un long détour. Les hommes glissaient et tombaient, chutes d'autant plus désagréables qu'ils étaient plus lourdement chargés, car nous avions sur notre sac, en plus de son chargement ordinaire, chaussons, sabots et couverture. Heureusement j'avais le pied montagnard et je suis arrivé beaucoup plus charmé que fatigué. Mes camarades sont étonnés de ma résistance qu'ils ne soupçonnaient pas. Il y en a qui sont déjà catarrheux, asthmatiques, goutteux; la plupart sont arrivés fourbus et fiévreux. Je ne veux pas trop me glorifier, car il est possible qu'un jour ou l'autre je sois pincé; mais vraiment je suis moi-même surpris et enchanté de ma santé.

Je crois t'avoir dit dans ma carte d'hier qu'après cette arrivée si plaisante, nous avions eu deux jours de dégel abominable; mais ce soir, il commence à geler de nouveau; et ce n'est même pas très commode de t'écrire sur mes genoux dans une hutte sans feu, avec une lumière crépusculaire qui ne filtre que par

(1) Petite vallée très pittoresque des environs de Fribourg en Suisse.

la porte; mes doigts sont gourds, et il faut faire un petit effort pour achever ce griffonnage. J'écris un peu en somnambule, sans trop savoir si je te dis les choses qui pourraient t'intéresser et répondre à vos questions. Cela se fera petit à petit.

A sa femme.

Ce 17 décembre 1914.

As-tu lu le beau discours de Bergson à l'Académie des Sciences morales?... Il faut lire aussi l'admirable article de Barrès dans l'*Écho* d'hier. C'est du noble et grand Barrès : c'est, exprimé en phrases magnifiques et pourtant simples, le sentiment obscur qui travaille tant d'humbles âmes de soldats sans qu'ils puissent toujours l'élucider. Ce sont de ces pages qui devraient refaire une France une, je ne dis pas une France catholique, mais une France respectueuse de la foi et désireuse de la retrouver. Du reste, tous ces articles quotidiens de Barrès sont très beaux : il n'y en a pas un de médiocre : ils sont très artistes, mais l'art y est atteint sans le vouloir, sinon sans le savoir. A travers le petit fait quotidien, il sait discerner la pensée qui s'y exprime; et dans les gestes de nos soldats, gestes traditionnels ou instinctifs, il aperçoit tout ce qu'il y a en eux de signification éternelle. Ce n'est pas la flamme ardente, et joyeuse et claire de ton cher de Mun; mais c'est une belle flamme, profonde, et sombre et héroïque aussi. Sans être soldat, à l'heure présente, Barrès « sert » bien le pays.

A sa femme.

Ce 19 février 1915.

Matinée radieuse aujourd'hui! Le ciel est si bleu, le soleil si clair, que je puis t'écrire sans chandelle. Assis sur le gros rondin qui limite notre dortoir de gauche, je vois en face de moi la pente du ravin tout éclairée. Les dernières feuilles des buissons frissonnent légèrement sous la bise, et, encore humides de pluie, brillent çà et là comme de petites flèches; un souffle frais et pourtant tiède arrive jusqu'à moi, un oiseau chante, ... mais il y a aussi un obus qui siffle. Quand retrouverons-nous le vrai printemps, le printemps pacifique?...

Hier soir nous avons eu, comme je te le disais, notre second exercice d'alerte. Cela termine la journée d'une façon un peu fatigante; mais ce sont deux heures que j'aime bien, parce qu'elles sont silencieuses et que rien ne vient y troubler la vie intérieure. Hier notre section devait aller occuper successivement deux tranchées dans un petit ravin latéral qui s'embranche sur le nôtre, comme le vallon de l'Abreuvoir sur le fond de Chavenois. Nous étions partis sous un ciel encore alourdi par places de gros nuages durs et noirs, mais, au bout d'une demi-heure, entre les deux pentes du vallon, on ne voyait plus qu'un admirable ciel étoilé, où luisait un croissant de lune. Nous marchions le long des taillis dans leur ombre. Le reste du vallon était inondé de lumière blanche. Avant la guerre, c'était une prairie : un ruisseau y coulait, l'herbe devait y être grasse et haute. Aujourd'hui, tant de troupes y ont passé que l'herbe disparait sous la boue. Le ruisseau a débordé et a laissé des mares. Tout le reste n'est qu'un cloaque de vase et de glaise, que les lourdes bottes, en s'y enfonçant, ont transformé en chaos. La lune et la nuit en faisaient une grève étrange, où l'on eût dit que la mer, en se retirant, avait laissé des flaques d'argent. Les hommes y marchaient pesamment; la boue giclait; mais si un rayon filtrait par là-dessus, il y avait de jolis scintillemens métalliques, comme si de petits goujons avaient frétillé dans ces flaques. La nuit était plus silencieuse que la veille; à peine, de loin en loin, quelques salves un peu grêles dans la direction de la forêt de M... J'écoutais et je regardais ces choses tout en marchant; mais ma pensée était au loin : le souvenir de l'Abreuvoir me hantait...

A Mme Léon Ollé-Laprune.

Les deux très belles lettres qui suivent sont adressées à la mère et à la femme de Joseph Ollé-Laprune. Premier secrétaire de l'ambassade de France à Rome, le lieutenant Joseph Ollé-Laprune, fils de l'éminent philosophe catholique, passé, sur sa demande, de l'État-major d'une brigade territoriale au 140e régiment d'infanterie, a été tué à Lihons le 16 février 1915.

En campagne, ce 21 février 1915.

Vous aurez donc connu toutes les douleurs! Nulle autre plus atroce ne pouvait vous atteindre. Depuis plus de six mois

que la guerre fait saigner la France, tant de fils encore jeunes sont tombés aux champs de gloire, qu'on serait presque tenté, devant les larmes de tant de mères, de ne plus sentir cet instinctif frisson de révolte qu'éveille en nous toute souffrance contre nature. Mais vous avez été déjà si durement frappée! Et puis, Joseph n'était pas un fils comme les autres. Il était à la fois l'héritier d'un noble nom et la flamme sacrée de toute une famille. Il avait été, pour celle que lui avait confiée son père, à la fois le fils qui soutient, qui réconforte, et le petit enfant qui reste d'une soumission et d'une tendresse ingénues. Il fut un frère admirable, qui s'oubliait sans effort pour alléger l'immense souffrance de R... Il se donnait tout entier à tous ceux que son cœur ou son devoir lui montrait. Et ce qu'il leur donnait, c'était une âme noble et magnifique entre toutes, une âme de chevalier, forte de sa vive intelligence, de son énergie, de sa foi toute simple, et des hautes pensées que lui avait léguées son père. S'il s'est vu mourir, il a dû se sentir le cœur déchiré, en songeant à vous tous; mais il savait aussi que, dans le plus profond et le plus surnaturel de vous-même, vous jugiez, comme son père lui avait appris à juger, que la vie n'a de prix que par la générosité avec laquelle on sait la vivre et, au besoin, la quitter. Avec lui, s'éteint un beau nom; mais il s'éteint en jetant une dernière et très pure flamme. Je ne vous parle pas de mon chagrin : il est très grand. Entré dans une famille où chacun considérait Joseph comme un fils ou comme un frère, j'avais pris bien vite des sentimens de fraternelle amitié pour celui que ma chère M... admirait autant qu'elle l'aimait. Mais comme elle, je ne veux penser qu'à vous, qu'à A..., à R..., à P... Je devine à tous votre détresse sans nom, et je voudrais que mon affection sût un peu l'adoucir. Mais je sens bien que toutes les paroles sont vaines. Une seule parole est salutaire : la parole intérieure qui redit les mots de foi, de résignation et d'espérance : c'est celle qui apaise le tumulte du cœur, et c'est aussi la sienne, celle qu'il nous murmure au dedans de nous. Il y aura pourtant des heures où la souffrance sera plus forte que tout, et où vous serez comme submergée par elle. Sentez alors toute proche de vous mon affection compatissante.

P. S. — Excusez mon illisible écriture. Je vous écris sur la paille de ma tranchée, à la lueur, cent fois masquée, d'une mauvaise chandelle.

A Mme Joseph Ollé-Laprune.

En campagne, ce 22 février 1915.

Devant une douleur comme la vôtre, toute parole serait superflue; et l'on ne devrait que vous serrer la main dans un silence respectueux. Pourtant, ceux qui ont aimé et admiré votre Joseph, ceux qui s'étaient si fraternellement réjouis du plein bonheur qu'il avait trouvé par vous, ne peuvent rester silencieux. Ils ont besoin de pleurer avec vous et de s'unir à vous dans un sentiment de fierté. Ce qu'il y a d'émouvant et de magnifique dans cette mort, c'est qu'elle a été acceptée depuis des mois avec le plus tranquille des courages, et qu'il semblait ne tant vous aimer, ne tant aimer sa mère et sa sœur que pour pouvoir sacrifier davantage au devoir qui le réclamait, montrant ainsi, dans un dernier geste de chevalier chrétien, qu'il est des cas où, pour achever la beauté d'une vie, il faut savoir la perdre. — Vous voilà donc seule après quelques mois d'une très haute félicité; et bientôt, aux yeux des indifférens, il semblera peut-être qu'un rapide nuage de joie et de douleur a passé sur votre jeunesse. Mais vous, qui savez toutes les richesses de ce héros, vous savez aussi que, de ce bonheur si bref, il vous reste des pensées et des souvenirs pour illuminer toute une vie; et, dans votre détresse même, vous vous sentez une privilégiée. De vous dire que vous avez été l'élue de cette âme exigeante, que vous avez fraternisé avec elle dans une intimité parfaite, que vous avez partagé les rêves de cette noble intelligence, que vous avez mis dans ce cœur ardent de la douceur et de la joie, et qu'il a trouvé sans doute dans votre amour l'élan suprême pour le suprême sacrifice, — tout cela doit vous aider, — et vous pouvez vivre silencieusement au dedans de vous avec tous vos trésors. Selon le mot cher à son père, il est allé vers Dieu avec toute son âme. Qu'il vous rende désormais présent et consolateur ce Dieu très bon auquel il s'est donné. Je ne vous dis rien de ma peine : elle est profonde, elle sera durable; mais je veux l'oublier devant la vôtre, et je reste près de vous pour admirer, souffrir et prier.

A sa femme.

Ce 1er avril 1915.

Ce matin, il est neuf heures. Nous venons d'arriver dans notre boyau. Je viens de trouver un quartier de roche ensoleillée qui va me faire un siège très confortable, et me voici pour bavarder. Hier, dans l'après-dînée, nous avons changé de travail. Au lieu de creuser un boyau le long de la grande route, nous avons été envoyés deux kilomètres en avant pour élargir un boyau de sape et y faire de distance en distance des niches d'évidement (ces niches permettent à deux files d'hommes qui se rencontrent marchant en sens inverse dans le boyau de pouvoir se croiser). L'ouvrage sera sans doute fini pour midi. Nous sommes à deux kilomètres en avant de la route, dans la direction de F. e. H... ; mais ces deux kilomètres à vol d'oiseau représentent bien quatre kilomètres de boyau. C'est toute une ville souterraine dont les rues se croisent et s'enchevêtrent les unes dans les autres. Les bons petits gars qui vivent et trottent là dedans se sont naturellement amusés à baptiser ces rues; et quelques habitués du Métro ont retrouvé sans peine les noms des grandes lignes, pour les transporter ici. A l'entrée d'un couloir, tu vois : « Direction Porte-Maillot, » etc. C'est innocent; et pourtant on rit avec un petit soupir. Nous avions donc à élargir ce boyau, profond de deux mètres, mais trop étroit. Tout le bataillon y a été employé, l'après-dînée, et achève ce matin. Dans ces hautes et minces ruelles, on se sent dans une sécurité parfaite; et c'est avec une complète sécurité qu'on écoute au-dessus de soi le va-et-vient des projectiles et qu'on s'amuse à les reconnaître au passage. Il y a les petits 75, qui sont presque dans notre dos, et qui éclatent comme des roquets en colère. Il y a les 120 long, dont les obus partent avec un bruit de locomotive qui démarre, et qui un peu plus loin ont l'air de rouler comme des wagonnets sur des montagnes russes aériennes. Il y a les grosses marmites de 210 qui cheminent avec un sifflement de vent d'orage, qui éclatent en faisant tout trembler, et dont l'arrivée est suivie, dans un cercle de cent mètres, par une pluie de pierres et de mottes de terre, qui tombent lourdement comme des grêlons. Ah! celles-là, nous avons pu nous y habituer hier. Au milieu de la cité sou-

terraine, on avait installé un projecteur, — j'imagine pour aider à l'attaque du soir. Quelque avion, sans doute, l'avait repéré. Pendant une heure, d'énormes marmites sont tombées tout autour. Nos ruelles, qui encerclaient le projecteur, étaient donc des loges d'avant-scène. A chaque marmite qui venait s'effondrer sur le sol, je collais mon oreille contre la paroi, et l'on sentait toute la terre frémir et bondir comme un cœur dans une poitrine oppressée. C'était terrible et émouvant; du moins, cela me paraissait tel dans les premières minutes. Mais, au cinquième ou sixième coup, on s'intéressait au joujou infernal comme des enfans. Les hommes pliaient la tête sous le sifflement du passager, et la relevaient aussitôt pour le voir éclater. Heureusement, personne chez nous n'a été atteint : il y a eu seulement un homme qui s'est blessé à la joue avec sa pioche en baissant trop brusquement la tête. Mais nous avons eu de la chance tout de même, car, ce matin, en revenant dans le boyau, nous en avons trouvé l'un des passages obstrué par une marmite qui était tombée en plein dans la ruelle. Ma section avait dû y passer cinq ou dix minutes plus tôt.

— Je viens d'interrompre ma lettre. Sur ma droite, à dix pas de moi, deux planches jetées au-dessus du boyau font un pont. Quatre hommes viennent d'y passer portant sur leurs épaules une forme humaine enveloppée dans une toile de tente C'est le capitaine de la 2e compagnie du 169e qui passe. Hier soir, dans l'attaque de F. e. H..., il a été le premier tué. Le village est pris, mais le capitaine est resté. Hier, vers une heure, quand nous avions reçu l'ordre d'élargir le boyau de sape qui conduisait jusqu'à sa tranchée, j'avais été le voir, pour lui demander des instructions. Il dormait : dernier repos avant l'attaque, dernier sommeil avant celui d'aujourd'hui. Malgré ce réveil désagréable, le capitaine J... avait été très accueillant pour moi ; je revois ce grand garçon de trente à trente-cinq ans : figure sérieuse et courtoise ; silhouette élégante et souple. Maintenant, c'est quelque chose de lourd et d'inerte qui chemine lentement sur quatre épaules. Je salue et ne puis quitter des yeux ce pauvre corps voilé. Je suis monté sur le petit pont et j'ai regardé, jusqu'à ce qu'ils disparaissent à l'horizon, les quatre porteurs et leur fardeau. Quelques obus légers sifflaient dans le ciel bleu, les alouettes chantaient comme dans une campagne où le printemps ne serait pas ensanglanté, et les

brancardiers du capitaine s'enfonçaient tout doucement dans une brume dorée qui faisait auréole.

Cinq heures et demie. — Nous voilà hors de notre boyau de sape et revenus sur la route. Assis sur la dernière marche d'un escalier que je viens de faire creuser, je regarde devant moi l'horizon merveilleux, dans le calme du soir qui vient après la rude bataille de l'après-dînée. Le soleil, déjà bas, descendait vers les coteaux bleuis comme une hostie vers un reposoir. Et ce sera le seul reposoir que je visiterai aujourd'hui. Triste Jeudi saint, sans église, sans sacrifice, sans communion! Mais je me suis uni à tous les chrétiens qui fêtaient le grand mystère...

A sa femme.

Ce 6 avril 1915.

Il est quatre heures de l'après-midi, et je commence à croire que nous n'irons pas au travail cette nuit. Aussi, au lieu de dîner à quatre heures, nous ne mangerons sans doute qu'à six heures. Après quoi, nous irons nous coucher et nous dormirons peut-être une bonne nuit. Hier j'ai passé une nuit blanche, et je n'ai même pas eu le temps de dîner, car j'ai dû partir, dès quatre heures, avec les officiers du génie, faire la reconnaissance de notre emplacement de travail pour la nuit. Peine inutile, du reste, car, en fin de compte, nous sommes retournés à notre chantier de Pâques, et nous avons continué à creuser sous un ciel sans lune notre boyau en crémaillère. C'est qu'en effet, au point de vue militaire, la journée d'hier a été, je le crois, une déception pour l'état-major. Nous n'avons avancé que d'une centaine de mètres et au prix de durs sacrifices, alors qu'on espérait, sur cette partie du front, un fléchissement très prononcé de l'ennemi. Aussi, au lieu de prolonger bien loin en avant les boyaux des premières tranchées, nous avons dû nous contenter d'améliorer notre ancien travail. Ah! cette nuit d'hier et de ce matin, elle a été bien mélancolique, et je devais me contenir pour ne pas laisser le doute s'infiltrer en moi, je ne dis pas sur la victoire finale, mais sur la victoire prochaine. Après le si gros effort de la journée, j'avais le sentiment que rien n'était changé sur le front immuable d'en face. De minute en minute les fusées éclairantes s'y succédaient comme le sym-

bole d'une ténacité toujours en éveil. Partout, d'un côté comme de l'autre, les batteries faisaient rage; c'était un grondement et des rafales ininterrompues; et ce sabbat infernal était vain. Tout près de nous, sentinelles les plus avancées sur notre ligne, deux pièces de 75 aboyaient dans la nuit. C'était si déchirant, physiquement et moralement, cet éclair brutal qui nous secouait en nous aveuglant; et je me demandais combien ces jolis petits canons devraient encore cracher d'obus, avant de pouvoir faire le bond qui les porterait sur la frontière, pourtant si proche. — Et le retour, à quatre heures du matin, quelle tragique et inoubliable vision! Le jour, on ne voit personne dans l'immensité des champs qu'arrosent les marmites et les shrapnells. Des milliers d'hommes sont terrés dans leurs trous et attendent. Dès que l'ombre arrive, toutes ces forces cachées se mettent en mouvement. L'unique route du pays est sans cesse encombrée. Après les grandes pluies des jours précédens, elle n'était plus qu'un large fleuve jaune, où tout le monde, bêtes et gens, pataugeait en faisant gicler la boue. Des files de soldats immondes, véritables paquets de terre ambulans, qui avaient dû se jeter plus d'une fois à plat ventre dans la glaise pour laisser passer les obus, se suivaient sans mot dire sur un des côtés de la route. Les lourds convois passaient, rejetant dans les fossés les groupes moins puissans et moins rapides. La compagnie faisait cinquante mètres pour s'arrêter aussitôt. On restait là, sous la douche de boue, indifférens et passifs, regardant ce qui nous frôlait. C'étaient tantôt quelques fuyards, quelques égarés qui s'en allaient sans savoir où, fourbus et un peu honteux, sachant seulement qu'ils n'allaient pas du côté de la rafale. Tantôt c'étaient des blessés, encore assez solides pour gagner à pied l'ambulance prochaine. Quand une fusée les éclairait, on voyait de pauvres êtres lents et tristes, murmurant des paroles inintelligibles ou des gémissemens de détresse, comme s'ils étaient encore dans la fournaise du combat : « Oh! la misère!... Oh! l'horrible guerre! » Leurs pansemens provisoires mettaient sur leurs figures ou sur leurs mains une tache de blancheur d'autant plus éclatante que le reste, loques et peau, était plus assombri par la boue. Ailleurs, c'en étaient d'autres, groupés autour d'une cuisine roulante et mangeant gloutonnement dans la nuit noire des choses noires comme elle. Plus loin, à la croisée des chemins, une ambulance

de campagne, tout illuminée par l'acétylène, ressemblait, avec ses murs et ses toits en grosse toile de tente, à quelque baraque foraine; le long de la route, alignés comme à la sortie d'un théâtre, les automobiles attendaient, tout prêts à emmener dans les blancs asiles de paix les grands meurtris de la bataille. Si je vivais depuis longtemps sur le front, je serais sans doute blasé sur cette détresse des nuits d'attaque; et je devais payer alors, dans cette longue marche de retour, les trop grandes espérances déçues dont je m'étais enchanté jusqu'à la fin de la journée. Néanmoins il faut penser fortement à la victoire nécessaire, à la revanche de la justice, pour ne pas se laisser démoraliser par ces spectacles de désolation.

A sa femme.

Ce 9 mai 1915.

Je t'annonce aujourd'hui une bonne nouvelle : j'ai eu la messe à Martincourt. Ce fut vraiment fort bien : l'église était comble; il y avait de la gravité et de la sérénité dans les visages; une grande paix était descendue sur tous; chacun sentait plus ou moins confusément que dans cette petite église de village il trouvait le véritable secret de l'étrange aventure où il était jeté. Et moi, en sentant aussi plus fortement que jamais les vérités éternelles qui donnent au mystère de la vie son sens et au sacrifice sa grandeur, je jouissais pour mon pays de voir ces hommes assemblés et priant. Si seulement l' « union sacrée » pouvait se sceller un jour entre tous les Français dans les églises de France ! C'est là que l'on pourrait effectivement la réaliser, cette « union sacrée » qui serait autre chose qu'un armistice, et qui serait l'union des âmes dans la même divine espérance. Oui, sur ces bancs poussiéreux de la petite église, plus encore que dans la tranchée, je me sentais frère avec ceux qui m'entouraient. J'ai aperçu de loin avec plaisir quelques hommes de ma section, un entre autres que j'avais déjà vu communier à Écrouves et qui a un clair et doux regard d'apôtre, d'apôtre avant l'appel. La messe était dite par un cavalier encore jeune, avec une moustache presque de mousquetaire. C'est vraiment une vision de guerre, ou si tu veux de « Ligue » que ce prêtre en culotte rouge et en houseaux, dont l'aube gazait à peine la silhouette militaire.

L'aumônier de la 23[e] division a prêché, un grand bel homme qui fut, dit-on, officier de cuirassiers, et qui a, lui aussi, accommodé son costume à sa fonction. Il a parlé de Jeanne d'Arc avec simplicité, avec élan, avec foi, et en fort bons termes, sans trop hausser le ton et sans cris. Ceci encore fut excellent; et quand les hommes se sont dispersés lentement au sortir de l'église, on sentait chez tous plus de confiance, de la joie, et un courage rajeuni.

— Que dis-tu de l'horrible torpillage de la *Lusitania?* C'est le cynisme dans la goujaterie. J'espère que cet odieux crime va achever d'ouvrir les yeux aux quelques neutres qui hésiteraient encore.

A sa femme.

En campagne, ce 19 juin 1915.

Je trouve ta lettre en rentrant de notre visite des tranchées de Flirey. Nous sommes partis ce matin en auto à deux heures, et nous étions pour trois heures et demie au pied des tranchées qui font face à la lisière de Mort-Mare. C'est un des secteurs les plus actifs de toute la région, un de ceux où le bombardement est presque continuel; et c'est précisément pour cela que nous en faisions la visite à l'aube, parce que c'est le moment où, des deux côtés, par un accord tacite, chacun, fatigué d'une rude nuit, laisse là fusils, mortiers et grenades, et s'en va se coucher. Et, de fait, ce fut bien calme pendant tout le temps que nous y avons passé; mais les brancards qui descendaient au moment où nous arrivions témoignaient de l'activité de la nuit. Je revois surtout dans un boyau, porté par deux hommes dans une toile de tente, comme un pauvre gibier meurtri, une espèce de loque humaine qu'un obus avait pulvérisée. Mais qu'est-ce qu'un mort dans cet immense cimetière? La tranchée de première ligne qui a été conquise sur les Boches et qui a vu des luttes acharnées, des corps à corps plusieurs fois recommencés, n'est qu'un ancien charnier, où les murailles, les parapets, les créneaux sont taillés dans la pâte humaine. On voit encore çà et là un pied lamentable qui fait saillie, un dos qui s'arrondit en bosse dans un pan de contrefort. Peu à peu on dissimule toute cette misère par des revêtemens de sacs à terre, mais ce n'est qu'un écran insuffisant : l'affreuse odeur

âcre qui vous prend à la gorge, le bruissement incessant des grosses mouches vertes qui s'agitent sur ces débris, vous rappellent assez où l'on est. Et dire que des hommes vivent là dedans, dans cette terre cadavérique, dans cette tragique insalubrité que le soleil multiplie et fait rayonner! A travers les étroits boyaux, on voit passer des hommes avec la petite hotte en cuivre des vignerons qui vont sulfater les vignes : ils arrosent de chlore et de désinfectans ces vignes de la mort. Et pourtant la vraie vigne touloise y pousse encore. Dans cette terre engraissée de sang et que brûle le soleil, tout pousse brutalement. Entre les créneaux, parmi les vieux sacs, les équipemens abandonnés, dans la pourriture et les détritus, au milieu du chaos creusé par les marmites, on voit des pieds de vigne, ou plutôt des rejetons d'une verdeur admirable. Plus loin ce sont d'énormes trochées de pommes de terre, et surtout des champs de coquelicots, d'un rouge magnifique, étincelant, qui semblent être comme l'épanouissement de tout le sang qui arrosa cette terre. Qu'une vie humaine paraît peu de chose, et chose insignifiante, dans ce pêle-mêle de cadavres, de renouveau printanier et d'activité insouciante! car tout le long de ce sanglant dédale, de jeunes « poilus, » qui ne disent peut-être pas tout ce qu'ils sentent, et qui peut-être ne sentent plus, dorment paisiblement, plaisantent, ou font la manille, en attendant la bombe qui va les meurtrir.

A sa sœur.

En campagne, ce 26 juin 1915.

Cette lettre viendra te porter vendredi l'expression d'une tendresse plus fraternelle et plus compatissante que jamais. Pauvre amie, je ne sais si de Fribourg j'aurais pu, en autre temps, venir jusqu'à toi pour ce premier anniversaire de douleur; mais je souffre ici d'être rivé à mon devoir et de ne pouvoir aller t'embrasser. Même loin de toi, si j'étais seul avec M... dans l'intimité de notre chez nous, nous passerions ensemble une journée recueillie, où nous aurions revécu les grands souvenirs de l'an dernier et admiré ensemble la grandeur de cette mort qui fut tout à la fois si navrante et si belle. Ce qui me sera pénible, c'est de ne pouvoir parler avec personne de ce passé, car j'aime mieux le silence que certaines sympathies

brèves et indifférentes. Je ne fais grief à personne. Pour ceux surtout qui font campagne, il faut que la mort devienne une chose, je ne dis pas insignifiante, mais qui ne laisse près d'elle ni indignation, ni frayeur, ni étonnement. Heureuse es-tu, dans ton immense douleur, d'avoir eu le spectacle d'une mort auguste, sereine, apaisée, qui semblait n'être qu'un déliement et une envolée. Il en est tant de jeunes veuves aujourd'hui, qui ne peuvent penser à la fin de l'ami aimé sans un frisson d'épouvante et de révolte : morts brutales, rapides ou lentes, qui se sont achevées dans la boue, dans le sang, dans les piétinemens impies, morts à la centaine, qui sont passées inaperçues, sans respect comme sans pitié, et qui ont à peine arrêté un instant ceux qui, plus fortunés, avaient encore échappé ! Pour moi, quand je songe à ces morts, j'en viens presque à envier ton cher François, qui a eu une fin si noble, si haute, à la fois humaine et divine, et qui a pu laisser à ceux qui restaient, avec tant de tristesse, tant de douceur. Comme je voudrais pouvoir aussi, quand mon heure viendra, finir comme il a fini, avec cette pleine conscience et ce plein abandon, avec cette bonté exquise pour ceux qu'il faudra quitter, avec cet espoir paisible en Dieu et ce pressentiment de la félicité éternelle ! Cette belle mort, à laquelle je ne puis songer sans me sentir une grande paix et un grand désir de mieux, a été la récompense d'une belle vie, d'une vie toute simple, toute droite, si riche pourtant en délicatesse de cœur, en toutes ces qualités intimes qui font d'une âme un trésor. Cher François, depuis ces premiers jours de juillet qui ont été pour moi un tel bouleversement, ma vie a été si étrange, si imprévue, que maintenant encore, quand j'essaie de me représenter ce que sera la reprise de la vie normale, je ne puis croire qu'il ne sera plus là pour y mettre son charme et sa bonté. Que de fois, toi-même, après douze mois écoulés, tu ne dois pas parvenir à réaliser cette définitive solitude de cœur ! Comme je te plains et comme je comprends tes heures de détresse ! J'espère que, dans tes deux chers enfans, tu auras la joie, année par année, de voir revivre quelque chose de l'âme exquise de leur père. Mais ce sera une joie d'un autre ordre ; et, quelles que soient les tendresses qui puissent t'entourer, tu resteras seule dans certains souvenirs. Plus que jamais il faut croire au Dieu très bon et mystérieux vers qui va tout ce qui est noble et beau, et qui ne prend que pour mieux rendre. Il

faut s'abandonner à lui avec une invincible espérance, car c'est le seul appui qui ne cède pas et qui soit digne d'une grande douleur.

A M. Victor Giraud.

En campagne, ce 20 juillet 1915.

Et moi aussi, bien cher ami, je suis resté longtemps silencieux. Je m'en accuserais, si j'avais plus de loisirs; mais la vie militaire, surtout en campagne, est peu propice à la correspondance. On a souvent fort à faire; et, quand « on pourrait disposer, » ce qui signifie faire ce que l'on veut, il y a les exigences de la camaraderie et de la vie en commun qui vous grignotent ce qui peut vous rester de liberté. Il faut s'y résigner de bonne grâce. Depuis un mois environ, j'ai quitté ma haute école de guerre villageoise et je suis revenu dans la belle forêt meusienne d'où j'étais parti. En face de nous, se dressent les nobles falaises d'Apremont d'où le Boche nous nargue. Entre notre lisière et le pied de ces collines, il y a une belle plaine herbue, large d'environ un kilomètre. Chaque soir, chacun fait 500 mètres en avant jusqu'à ce qu'on se trouve à peu près bec à bec. Et, quand, à l'Est, le ciel blanchit, eux remontent la côte, et nous, nous rentrons dans nos taillis. De temps à autre, quand on se sent si voisins, on se chamaille un peu, on se coupe des fils de fer, on se tire quelques coups de fusil, on met bas quelque pauvre diable. Jusqu'à présent, comme vous voyez, je n'ai pas encore fait les frais de ces petites fêtes de nuit. Chaque quatre jours, c'est mon tour de prendre les avant-lignes. Quand la nuit est merveilleuse comme aujourd'hui, c'est « le songe d'une nuit d'été; » mais quand la pluie tombe lourdement sans arrêt, c'est un divertissement un peu frais de rester allongé cinq ou six heures dans les grandes herbes ruisselantes. Traitement homéopathique de premier ordre pour rhumatisans. Pour moi, je m'en trouve très bien. Il faut dire que, le reste du temps, je me promène dans la forêt, surveillant l'aménagement des travaux de défense, ou bien, comme en ce moment, je griffonne du papier dans une jolie hutte de branchages où je voisine avec une vingtaine de souris et deux gros rats. Jusqu'ici nous faisions assez bon ménage; mais les voilà qui deviennent familières et s'en vont me caresser du museau quand je dors

dans mon hamac : j'ai dû me protéger contre ces grâces indiscrètes par quelques fils de fer aménagés en piège. Vous ne savez pas tout ce qu'on fait avec du fil de fer. C'est certainement un des principes de l'univers. Tous les soirs, quand l'ombre s'étend sur la montagne, nous sortons de nos buissons avec d'énormes bobines de barbelés. On entend pendant une heure ou deux le rythme des maillets qui enfoncent les gros piquets; puis, de l'un à l'autre, on fait courir le réseau argenté. Ce sont, pour ces pauvres prairies sans faucheurs, les fils de la vierge de cet été guerrier. Tout cela, sans doute, n'est pas sans charme. Pourtant, je le confesse, une permission, ne fût-ce que de quatre jours, ferait mieux mon affaire; mais j'ai fait mes calculs : et je ne puis y prétendre avant le début d'octobre. D'ici là...

D'ici là, vous aurez fait quelques nobles articles, et proposé, à l'admiration de ceux qui ont encore le temps de songer et de lire, cette « troisième France » en vérité admirable, la France des poilus de seconde classe, pauvres héros anonymes qui font de grandes choses sans le savoir ou plutôt sans le dire.

Adieu, cher ami; je retourne près de mes sacs à terre qui vont me couronner à merveille une excellente tranchée de flanquement.

A sa femme.

Au nez des Boches, sous le clair de lune.
En campagne, dans tous les sens, ce 21 septembre, 22 heures.

Ceci est pour me distraire un peu, et pour te distraire aussi. La lune est si ronde, si lumineuse dans un ciel si pur que je pourrais lire mon journal, si le *Temps* était un peu moins ample et son développement moins sonore. Mais je ne résiste pas à la tentation de t'écrire quelques lignes sur mon genou. Calme absolu, pas un souffle : un air léger et subtil vous enveloppe. Devant moi, les hautes collines que les Boches profanent plongent silencieusement dans la douce lumière de l'horizon. Pas un aboiement de 75, pas un sifflement de balle ; « Polyte » lui-même se tait. Très loin, par intervalle, on entend un grondement d'artillerie lourde. Un peu à l'arrière, nos travailleurs enfoncent les piquets de notre nouveau réseau; les grosses masses, emmaillotées dans des sacs, tombent sur la tête des piquets avec un rythme sourd; une chouette, qu'un rayon de

lune est venu aveugler dans son vieux saule, s'envole gauchement en quête d'un trou sombre; les rats crient, scient, grignotent, trottent comme des fous dans les hautes herbes sèches, et, bousculant sans vergogne les vieilles boîtes de sardines abandonnées, troublent l'auguste sérénité du soir par un fracas de chiffonniers. Devant moi, la petite levée de terre derrière laquelle mes hommes pourront tirer; à côté, l'abri à grenades et le fossé ensanglanté où, douze jours plus tôt, notre pauvre caporal et ses quatre camarades se firent tuer ou prendre : je pense à leurs âmes surprises, qui se sont éveillées, encore toutes frémissantes de la lutte suprême, dans l'éternité; je songe aux nuits solitaires et douloureuses de leurs veuves, qui déjà savent tout ou pressentent tout.

En campagne, ce 22 septembre 1915.

Je viens de retrouver dans mon portefeuille le petit torchon de papier que je t'ai griffonné cette nuit. Je me demandais presque ce matin en me réveillant s'il existait vraiment et si je n'avais pas rêvé : mais non, il est bien là; il sent un peu la nuit et le clair de lune; mais, tel qu'il est, il te traduit assez bien les impressions un peu incohérentes et monotones qui se renouvellent en moi durant ces nuits de garde.

A Monsieur et Madame J. Z...

L'admirable lettre qu'on va lire, adressée par Maurice Masson à son beau-frère et à sa belle-sœur, a été écrite à propos de la mort à l'ennemi du capitaine Ch.-Émile Solacroup, leur frère et beau-frère. Ingénieur civil des mines, passé, sur sa demande, d'un régiment territorial au 69ᵉ bataillon de chasseurs à pied, Émile Solacroup a été tué près de la ferme Navarrin, le 27 septembre 1915.

En campagne, ce 9 octobre 1915.

J'étais depuis huit jours sans aucune nouvelle, quand, hier soir, j'ai reçu quelques lettres, la tienne et deux lettres toutes récentes de M... Tu devines mon émotion. Toutes trois me parlaient de votre chagrin comme si je le connaissais déjà. Et maintenant je le sais, mais sans rien savoir d'autre, sinon qu'une grande amitié s'est brisée pour vous, et qu'il vous reste, dans une fierté muette, une douleur qui va grandir chaque jour. Dans quel tumulte de sentimens on se trouve pris, quand

on reçoit des coups comme celui-là! On voudrait nier : il semble que notre tendresse pour ceux qui nous sont si chers devrait être plus forte que la mort, et que l'âpre désir de les conserver pour nous ferait autour d'eux comme le vide du péril. Il y a une immense souffrance et, en même temps, cette humiliation de sentir au-dessus de nous quelque chose d'inexorable qui nous brutalise ainsi. Un frisson de doute et de révolte nous secoue : A quoi bon? et la vie n'est-elle pas meilleure que toutes les gloires? Surtout quand celui qu'on aurait voulu garder avait l'âme si riche, si séduisante, quand notre cœur avait si besoin de lui et qu'on ne peut plus se représenter la vie sans lui? Je sais tout ce qu'Émile était pour vous. Quand un frère est par surcroît un ami, il y a peu de douceurs humaines qui valent celle-là. Dans votre commun bonheur, il n'était jamais entré que pour en jouir avec vous et pour y mettre un charme de plus. Il voulait bien me témoigner de l'amitié; je la lui rendais de tout cœur, en y apportant une instinctive nuance d'admiration. J'admirais cette intelligence si vive, cette belle énergie au service d'un idéal, cette bonté qu'on ne pouvait que deviner, tant elle était discrète. S'il n'avait pas eu cette fière audace des généreux, sans doute aujourd'hui encore il serait de ceux qui vivent ou qui, du moins, attendent leur tour; mais, pouvant disposer de sa vie, il a jugé que son devoir était de faire plus que son devoir, et qu'une vie, si utile qu'elle fût, ne vaudrait pas l'exemple qu'il donnerait en la perdant; car une mort comme celle-là fait germer la vie derrière elle : elle laisse à ceux qui en souffrent et qui l'admirent le désir de n'être pas indignes d'un tel avant-coureur; elle restera toujours, pour vos enfans comme pour vous, un ferment de générosité. Quant à lui, disons-nous qu'il aura connu « la paix » avant nous, qu'au sortir du tumulte sanglant où il est tombé, il s'est réveillé dans cette sérénité sans fin qui attend les défenseurs de la justice, et qu'oubliant les dernières horreurs que ses yeux ont vues, il ne garde plus dans sa joie immortelle que la vision de ceux qu'il a aimés.

A sa femme.

En campagne, ce 1er avril 1916.

J'aurais presque honte de me sentir si heureux à la tranchée, en songeant à tout ce que tu souffres loin de moi... Pour le

moment, tant qu'il n'y a pas d'attaque proprement dite et que la sensation du péril reste une sensation diffuse, une menace qu'on peut toujours croire lointaine, il n'y a qu'une vraie souffrance : celle de voir mourir près de soi, de voir le sang couler. Mais quand on échappe à cette souffrance, comme, par exemple, dans cette relève, où nous n'avons eu que deux blessés non inquiétans, tout le reste disparaît dans l'espèce d'excitation ou d'enthousiasme que vous insuffle la tranchée. Le reste, — je veux dire la fatigue, la privation de sommeil, la vie rude, la tension de tout l'être, — tout cela s'épanouit dans une certaine fierté. Il n'y a pas jusqu'à la pensée du péril qui ne soit comme un tonique. Le devoir apparaît un peu roide, mais clair et limité comme la tranchée même. Tous les hommes qui vivent dans cette cité austère, close, profonde et hérissée, sentent bien, eux aussi, qu'ils ne peuvent en sortir que par ordre; ce qui borne leurs pas borne aussi leurs rêves et leurs désirs; ils ne veulent faire que ce qu'ils ont à faire; on ne les sent point tiraillés, comme au repos, par des pensées contradictoires : ils sont tout à leur service; et l'on voit dans les regards cette expression ferme, une et décidée qui est, à elle seule, un réconfort. Voici deux jours que sur cette fourmilière héroïque tombe un soleil royal : les vieilles loques des premiers martyrs reprennent de la couleur; les fragmens de squelettes qui percent le parapet semblent enchâssés comme dans un ossuaire de gloire; et sur tous ces tertres de terre usée et sans cesse renouvelée, il y a une admirable lumière d'or qui flamboie. Une âme collective passe à travers ce dédale souterrain, âme de vaillance et de fierté; et quand, sous le soleil rayonnant de midi, on voit monter la torpille ardente, aiguë et légère, on dirait que c'est l'unanime volonté de vaincre qui monte avec elle.

Je ne sais comment je me suis laissé aller à ces divagations un peu empanachées. Mets-les sur le compte de ces premiers soleils printaniers qui brûlent plus fortement que les autres.

A M. Paul Hazard.

Aux tranchées, ce 1er avril 1916.

Merci de ton petit mot si affectueux, si fraternel, et où j'ai senti une fidélité de cœur dont tu sais bien, n'est-ce pas? où trouver la réciproque. Moi aussi, je pense à toi et je parle de

toi. J'en parlais encore, il y a trois jours, avec Baldensperger, qui était venu m'annoncer que son général me refusait décidément toute permission...

Je te disais tout à l'heure qu'il n'y aurait plus de permission pour moi, et cela m'agace un peu, car, par je ne sais quel scrupule d'ouvrier trop consciencieux, j'aurais voulu me débarrasser de cette dernière corvée universitaire qu'est la soutenance, et depuis six semaines je joue un assez ridicule personnage avec tous mes rendez-vous demandés et contremandés. Mais maintenant je suis entré dans une phase de résignation stoïque : je laisse tout tomber hors la pensée de la guerre. J'envoie au diable la Sorbonne et même les permissions, et je ne veux plus faire que strictement mon métier. C'est un dur et beau métier; et je ne donnerais pas ma place de commandant de compagnie pour toutes les sinécures de l'arrière. Ne pouvant conquérir la tranchée d'en face, j'essaie, du moins, de conquérir mes hommes : c'est passionnant; et tout le mal qu'on se donne a sa rançon de joie. Jusqu'ici nous ne sommes pas pris dans la fournaise; mais d'occuper la tranchée où je suis depuis trois mois suffit pour rendre la vie incertaine et précaire. Je t'écris ceci à trois heures du matin, entre deux rondes d'avant-postes, là où les grenades, les fléchettes et les balles ne cessent guère toute la nuit d'aller et venir entre les deux fronts. Plus d'une fois, en voyant emporter tout sanglant l'un de mes braves poilus, je me suis demandé comment j'étais encore intact. Mais même si je ne devais jamais connaître l'horreur sacrée de l'assaut, je me considère comme un homme mort, et j'essaie de me considérer ainsi paisiblement et sans révolte. Ce serait tout de même mélancolique de mourir sans avoir revu de chers amis comme toi (1). Allons, n'y pensons pas. Je t'embrasse de tout cœur en pensant à la victoire française.

PIERRE-MAURICE MASSON.

(1) Celui qui écrivait ces lignes émouvantes devait périr le 16 avril.

AUX ÉTATS-UNIS

PENDANT LA GUERRE [1]

L'OPINION AMÉRICAINE ET LA FRANCE

II

LE BARREAU — LA PRESSE — LE CLERGÉ LES FEMMES

Nous avions avec nous, sur l'*Espagne*, un avocat de New-York, M. Allen, à qui M. Warren me présenta. On eût malaisément trouvé deux hommes, de même provenance et de même culture, formant un plus entier contraste. Autant M. Warren, sous son feutre à larges bords et dans sa grande cape flottante, avait l'allure ample, pittoresque, un tantinet romantique, autant son compatriote, mince et rentré, semblait d'un extérieur à passer inaperçu. Au moral, ils ne différaient pas moins. Tandis que l'on sentait tout de suite chez M. Warren un combatif-né, M. Allen se rattachait plutôt à la race, — plus répandue qu'on ne le croit d'ordinaire, — des Américains méditatifs. Sa conversation était égale, comme sa voix, et toute en nuances. Politiquement enfin, il était du parti opposé à celui de M. Warren : démocrate influent, il avait dirigé les opérations du comité chargé de provoquer les souscriptions nécessaires à la campagne présidentielle de M. Woodrow Wilson, lequel, au lendemain de l'élection, lui fit offrir un poste d'ambassadeur. Par sa distinction d'esprit, par sa connaissance pratique de la plupart des langues européennes, il y eût été

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1917.

admirablement à sa place. Sa modestie, ses habitudes d'effacement volontaire ne lui permirent pas d'accepter.

Étant donné les divergences profondes qui le séparaient de M. Warren, il n'en était que plus intéressant de le voir abonder dans le même sens que lui, quoique sur un ton plus clément :

— Nos hommes d'État, disait-il, sont, j'en suis sûr, pleins de bon vouloir. Mais ils ont un tort grave qu'ils partagent avec trop d'Américains : ils ignorent le Vieux monde. L'univers commence et finit pour eux à l'Amérique. Non qu'ils n'aient beaucoup voyagé. Seulement, sauf de rares exceptions, ils s'y sont pris à la manière de M. Bryan, notre ex-ministre des Affaires étrangères, qui se targuait, un jour, devant moi d'en savoir assez sur les nations du globe, parce qu'il en avait fait le tour, accompagné d'un interprète. Les fautes qu'on peut reprocher au Président Wilson sont principalement imputables, j'en suis convaincu, à ce que ce grand solitaire, déjà trop enclin, par nature, à s'emmurer dans sa vision personnelle des êtres et des choses, qu'il n'a guère étudiés que dans les livres, manque, dans son entourage, d'un conseiller capable de le renseigner avec quelque compétence sur les réalités qui lui échappent. Il eût été à souhaiter que le colonel House fût préparé pour être ce conseiller. Nul ne possède comme lui l'oreille du Président qui, tout réfractaire qu'il soit à la consultation d'autrui, a dans son avis une confiance sans restriction, méritée, d'ailleurs, sinon par une rare ouverture d'intelligence, du moins par une haute moralité et un désintéressement à toute épreuve. Mais j'avoue que, si sa douceur, sa modération, son pacifisme invétéré en font un merveilleux instrument de concorde parmi les membres, souvent tiraillés, du Cabinet, où il joue un peu le rôle d'une Éminence grise, il n'a, en revanche, rien de l'envergure d'un Mentor politique, surtout dans le domaine de nos relations avec le dehors, et je me demande, comme M. Warren, quel genre de lumières, propres à éclairer la religion du Président, a bien pu rapporter d'une mission, accomplie dans les conditions qu'on vous a décrites, ce sage du Texas fourvoyé à l'aveuglette dans l'immense bourrasque européenne. Faut-il, cependant, s'en désoler autant que le voudrait M. Warren? Je ne le pense pas. Après comme avant la tournée platonique du colonel House, l'Amérique officielle continuera de proclamer une neutralité

que, bon gré mal gré, elle viole tous les jours, puisque cette neutralité, destinée à sauvegarder les intérêts du peuple américain, sauvegarde fatalement, du même coup, les intérêts des seuls peuples avec qui nous ayons à cette heure la ressource de commercer par mer, c'est-à-dire les Alliés. Et nous autres, l'Amérique non officielle, ou même anti-officielle, nous n'en persisterons non plus que davantage à remplir de notre mieux notre pur devoir d'hommes envers les nations qui, la vôtre à leur tête, défendent au prix de leur sang les raisons d'être de l'humanité. Vous le voyez, je me rends en France. Je ne m'estimerais pas un avocat digne de ce nom, si sa cause, qui est celle du droit et du juste, ne m'était sacrée. C'est un sentiment que vous aurez constaté, j'en suis sûr, chez tous ceux de mes confrères dûment Américains que vous avez eu l'occasion de rencontrer.

M. Allen ne jugea pas utile de me révéler quel était l'objet précis de son voyage. Mais, six mois plus tard, les journaux français publiaient une adresse américaine qui se terminait ainsi : « Tout ce que nous avons fait dans le passé, tout ce que nous pourrons faire dans l'avenir ne sera qu'un acompte sur la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers la France, dette que l'histoire n'éteindra jamais. » Dans la liste des signataires figurait, avec cette mention suffisamment explicite : « Vice-président du Comité de secours aux Alliés, » un Frédérick Allen, très proche parent, ou je me trompe fort, de mon discret compagnon de traversée, l'ancien préposé à la collecte des fonds électoraux qui devaient envoyer M. Wilson à la Maison Blanche.

C'est dire que, pour aider au triomphe « du juste et du droit, » les avocats américains savent joindre l'acte à la parole. Il est vrai que leurs paroles, à elles seules, sont déjà des actes, et de beaux actes, riches de conséquences, quand elles tombent, par exemple, de la bouche particulièrement autorisée d'un James Beck, ou qu'elles s'inscrivent en traits acérés sous la plume nerveuse, et comme toute trempée d'ironie française, d'un Coudert. Je ne me suis jamais trouvé en situation d'entendre les discours de M. Beck, mais avec quel frémissement d'aise j'en recueillais l'écho, le long de mes étapes souvent nostalgiques! Dernièrement encore, au banquet offert à notre ambassadeur, M. Jusserand, pour fêter la date anniversaire de

la naissance de La Fayette, il portait à la France un toast vibrant où, après avoir rappelé le vers de Shakspeare définissant les soldats français : *The God's own soldiers*, « les propres soldats de Dieu, » — du Dieu de la justice éternelle, — et tracé un portrait enthousiaste de ceux d'entre eux qu'il venait de voir à l'œuvre, dans une récente visite au front de Verdun, il concluait : « Pendant que je me promenais à travers les rues de la ville, en compagnie d'Owen Johnson, notre excellent romancier, une idée s'empara de mon esprit, que je me promis de communiquer, dès mon retour, au premier auditoire américain devant lequel j'aurais à élever la voix. Et cette idée, c'était que, là, dans ce paysage épique, sursaturé d'héroïsme, qui sera plus tard un lieu de pèlerinage universel, s'érigeât un jour prochain, à nos frais, un monument de marbre ou de bronze, chargé d'attester aux yeux du monde, par un signe matériel impérissable, l'admiration de l'Amérique américaine pour l'indomptable valeur française. » Je me suis laissé dire que déjà les cotisations pleuvaient.

Quant à M. Frédérik Coudert, dont la porte, comme le cœur, s'ouvre d'elle-même à quiconque y frappe au nom de la France, j'aimerais qu'il sût par ces lignes, s'il les parcourt, de quel soulagement a été pour un Français, alors en séjour aux États-Unis, la lecture de sa lettre vengeresse du 10 mars 1916. On était à l'un des tournans les plus dangereux de la politique extérieure américaine. Les caricatures des journaux représentaient M. Wilson abaissant un regard morne vers sa plume glissée à terre, lasse de rédiger des notes aussi fermes que vaines contre les exploits sans cesse renouvelés des sous-marins allemands, cependant que le méphistophélique Von Bernstorff soufflait à l'ouïe de certains *Congressmen*, aux mentalités encore primitives d'échappés des prairies du Middle West, un moyen très ingénieux d'en finir une bonne fois avec ces sempiternelles histoires de torpillages qui menaçaient, à tout instant, d'amener des complications désagréables et d'empêcher l'Amérique de s'enrichir en paix : « Supposez, — insinuait le tentateur, — qu'en aucune circonstance aucun Américain ne s'embarque sur les navires torpillables, vous voilà dispensés, n'est-ce pas? de vous inquiéter si ces navires sont torpillés. Eh bien! obtenez de votre Président qu'il sanctionne une mesure législative faisant défense expresse à tout

Américain de prendre passage à bord des paquebots de l'Entente, et le problème est résolu. » C'était la fameuse suggestion, bien germanique, du « warning. » Elle fut sérieusement discutée au Congrès. Les feuilles indépendantes déclarèrent que, si elle était votée, il ne restait plus qu'à arracher du sommet du Capitole les couleurs de l'Union et à hisser à leur place les couleurs allemandes. Mais toute la presse « jaune » la soutint. Un député de New-York, M. Carew, qu'on ne se fût point attendu à voir hennir avec la bande des « chevaux sauvages, » poussa l'oubli de toute pudeur jusqu'à adresser aux électeurs de sa circonscription une circulaire où il les avertissait que, bien que ce fût leur droit strict de voyager sur tel navire que bon leur semblait, ils n'en trahissaient pas moins, en l'exerçant, un suprême devoir patriotique, puisqu'ils risquaient par là de compromettre les amicales relations du gouvernement de leur pays avec l'une des puissances belligérantes! Allait-on donc décréter l'agenouillement définitif de l'Amérique devant l'Allemagne? Et les victimes inapaisées de la *Lusitania* allaient-elles entendre innocenter rétrospectivement leurs bourreaux, pendant qu'on réserverait pour elles tout le blâme? On put, en vérité, le craindre. A Philadelphie, où j'étais à ce moment, le clan pro-germain exultait, escomptant la victoire. Sur ces entrefaites, le *New-York Times* nous apporta, un matin, la magistrale réplique de l'avocat Coudert au député Carew. Elle était cinglante : « Tous mes remerciemens, monsieur, pour m'avoir prévenu, avec cette franchise dépouillée d'artifice, que, si j'use d'une faculté qu'il n'est, confessez-vous, au pouvoir ni du Président, ni du Congrès, de suspendre, les représentans de ma nation, gardiens de ses libertés, se lavent par avance les mains du dommage qu'il en pourra résulter pour moi du fait d'un gouvernement étranger. Votre avertissement, votre « warning, » était, d'ailleurs, superflu. N'avions-nous pas déjà reçu celui de la chancellerie impériale d'Allemagne, faisant charitablement assavoir aux Américains qu'il était préférable pour eux de ne point voyager du tout, pas plus sur leurs propres vaisseaux que sur les autres? Le *Gulfflight*, le *Cushing*, le *Pétrolite* et je ne sais combien de bâtimens de notre flotte marchande, voguant sous notre pavillon, n'ont-ils pas été envoyés depuis longtemps réfléchir au fond de la mer sur les inconvéniens de désobéir à cette sage admonition? » Puis, du sarcasme passant à l'invective : « Jef-

ferson, jadis, a posé comme principe qu'allégeance impliquait protection. Mais vous vous riez sans doute de l'allégeance et le principe de Jefferson n'a pas de signification pour vous. Vous dirai-je toute ma pensée? Vous êtes, vous et vos pareils, les sous-produits d'une naturalisation américaine avortée, et l'heure n'est pas loin où le réveil de la conscience nationale vous expulsera de notre organisme politique comme autant de fermens malsains. Car il faudra pourtant bien que l'Amérique décide à bref délai si elle est réellement une nation constituée, jalouse des justes droits de ses citoyens et soucieuse d'en garantir partout le libre exercice, ou si elle n'est qu'une juxtaposition incohérente d'élémens disparates et récalcitrans dont la désharmonie, publiquement étalée, ne peut que jeter un discrédit de jour en jour plus profond sur l'honneur, naguère intact, du nom américain. » C'est dans la suave petite France philadelphienne qu'est votre foyer d'Oaklane, mon cher Giroud, que nous eûmes la satisfaction de lire ensemble cette verte et courageuse épître qui mettait si hardiment à nu les ravages de l'ulcère germanique dans le tissu vital de l'Union. Une manière de *Provinciale* new-yorkaise, disiez-vous. Et vous ajoutiez, si je me rappelle :

— Coudert est le plus français des avocats américains.

Actuellement peut-être, et à la condition de lui adjoindre, à ma connaissanoe, nombre d'émules, tels qu'un Mason, un Wells, à New-York, un Haman, un Perkins, à Baltimore, et j'en passe. Mais, hier encore, M. Coudert eût été le premier à réclamer que l'on reportât ce titre sur M. Paul Fuller. La belle, la noble physionomie de légiste! Très moderne, très d'aujourd'hui, aussi versé dans les jurisprudences de l'Europe que dans celle de son pays, mais, avec cela, d'une élévation de caractère, d'un aristocratisme de pensée, d'une chevalerie de sentimens qui faisaient invinciblement songer à quelque grand parlementaire de l'ancienne France, ressuscité au xxe siècle, en plein Wall-Street. Deux Américains m'ont laissé l'impression qu'ils réalisaient à un degré exceptionnel la formule de l' « honnête homme, » au sens que la langue de nos classiques attribuait à ce mot : l'un est le Président de la Fédération des Alliances françaises aux États-Unis et au Canada, M. Julien Le Roy White; l'autre était M. Paul Fuller. Je le vis, pour la dernière fois, dans le courant de novembre 1915. Physiquement, il

ne semblait avoir rien perdu de cette élasticité quasi juvénile qui se conserve, bien après la soixantaine, chez tant d'Américains des classes supérieures, comme s'ils avaient le secret de prendre de l'âge sans vieillir. Mais une sorte de lassitude morale, me dit-il, l'accablait, et il m'en donna tout de suite le motif : la guerre.

— J'ai été de ceux qui la croyaient pour jamais bannie des mœurs de l'humanité, ou, du moins, reléguée parmi les nègres, — les nègres de la plus basse Négritie, — au plus épais des brousses de l'Afrique centrale. Or, la voici qui reparaît, armée d'une férocité sans précédent, la férocité scientifique. Je ne puis me tourner vers l'Europe sans me demander si nous n'assistons pas au suicide de la civilisation. Mais, quand je ramène mes regards vers l'Amérique, je suis tellement attristé du rôle joué par ses protagonistes dans les coulisses de la tragédie mondiale, que je vous envie les affres héroïques de votre épreuve, à vous, les peuples alliés qui, chaque jour, consentez les pires souffrances et la mort même, plutôt que de céder une parcelle de votre dignité, un atome de votre droit. Brave petite Belgique! Son nom seul est un soufflet sanglant pour nos politiciens de la paix à tout prix. Et la France, la chère France! Vous savez si je l'ai toujours aimée comme une patrie spirituelle, la terre d'élection des pensées justes, du verbe clair, du geste éminemment humain. Présentement, je voudrais l'embrasser toute, pour la superbe leçon de civisme que ses enfans, du plus humble au plus illustre, donnent à l'univers. Elle vaincra, parce qu'elle aura mérité de vaincre en commençant par remporter sur elle-même la plus difficile des victoires. Le temps en est encore bien éloigné sans doute. Et d'ici là, que de ruines, que de sacrifices! Mon âme saigne avec la vôtre. Mais je ne vous plains pas, oh! non, je ne vous plains pas. C'est vous qui avez le beau lot.

Ainsi me parlait, en un français dont je n'ai reproduit que les termes essentiels, cet Américain d'une plus grande Amérique, — celle de Washington et de Lincoln. Quatre mois plus tard, hélas! il n'était plus. Son fils, en m'annonçant l'affligeante nouvelle, m'écrivait : « On peut dire que la guerre a précipité sa fin et qu'il est moralement tombé pour la France. » Oui, nous lui devons les honneurs militaires, comme à l'un de nos morts.

*
* *

Si, après avoir montré, par ce qu'il m'a été loisible d'en saisir, quelle est à notre égard l'attitude du barreau américain, je n'essaie pas d'en faire autant pour le corps médical, c'est que j'en serais fort empêché. Je n'étais pas depuis une semaine aux États-Unis que je recevais du docteur Kilroy, de Springfield, une lettre où il me disait : « Nous attendons votre visite; mais hâtez-vous de nous venir, sans quoi vous ne nous trouverez plus de ce côté de l'Océan, car nous partons incessamment, ma femme et moi, pour la France. » Voilà, précisément : encore qu'on ne fût à ce moment qu'au début de 1915, la plupart des médecins d'Amérique que je comptais rencontrer sur mon chemin, ou bien étaient en train de partir pour la France, ou bien étaient déjà partis ! Il en était d'eux comme de M. Whitney Warren. Je ne m'informais guère soit de l'un, soit de l'autre, qu'on ne me répondît :

— Comment!... Vous l'ignorez donc?... Il est chez vous.

Pour un peu, l'on eût été tenté de croire à quelque exode en masse des docteurs du Nouveau Monde vers l'Ancien continent. Une dame vénérable s'en plaignait avec humour devant moi :

— Si la guerre se prolonge, force me sera, j'en ai peur, de me passer de la permission du mien pour prendre mon dernier ticket. Mais, — remarquait-elle aussi vite, et sans la moindre envie de plaisanter, cette fois, — ils ont raison : leur place est *là-bas*, où l'on n'a que trop besoin d'eux.

Ce qu'ils étaient allés y faire, dans ce « là-bas, » c'est aux gens qui les ont vus au travail, dans les hôpitaux, les ambulances, les trains sanitaires, créés, aménagés à leurs frais ou aux frais de leurs cliens d'Amérique, qu'il appartient de le raconter. Moi, de la rive opposée, je n'en percevais qu'un écho intermittent. Mais combien expressif, à l'occasion ! Témoin ce bout de billet qu'un territorial breton, un paysan, me griffonnait vaille que vaille de son lit d'amputé : « Heureusement que, dans mon malheur, j'ai eu la veine de tomber avec les Américains du docteur Carrel ! C'est pas pour dire, mais ceux-là, c'est des frères pour les blessés. On est si bien avec eux qu'on voudrait avoir quelque chose à couper encore, pour rester plus longtemps à être joliment soigné comme ça. » J'ai eu entre les mains tout un dossier de lettres de remerciemens, adressées

à un médecin dentaire, le docteur Speakman, de Wilmington. Une d'elles contenait cette phrase, intéressante à détacher : « Je vous dois plus que la vie, car vous avez accompli le miracle de me restituer le visage humain que les Boches m'avaient enlevé aux trois quarts, et j'aurais mieux aimé mourir mille fois que de reparaître en public avec la face de monstre qu'ils m'avaient faite. » Qu'un cri de gratitude aussi sincère fût mérité, il suffisait, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les deux photographies que l'opérateur avait prises de son patient, l'une, avant, l'autre, après le « miracle. »

Puisque j'ai nommé le docteur Speakman, je ne me priverai pas du plaisir de signaler en lui un exemple obscur, mais d'autant plus digne d'être produit au jour, de la manière dont on entend, dans sa corporation, ce qu'il appelait lui-même son « devoir français. » Jusqu'en 1914, le docteur Speakman, quaker doux et silencieux, avait borné son ambition à exercer modestement son art de praticien consommé dans la petite ville industrielle de Wilmington, sur les bords pittoresques de la Brandywine, en Delaware. Ami de la France, il l'avait toujours été, par tradition locale, en quelque sorte, à cause du paysage historique d'alentour, un des champs de bataille de l'Indépendance, auquel sont plus particulièrement liés les souvenirs de La Fayette et du colonel Armand; mais il laissait à Mme Speakman, organisatrice d'une section de l'Alliance française, le soin de marquer à la République sœur les sentimens qu'il avait pour elle. La guerre, en éclatant, révolutionna de fond en comble ce quaker paisible à qui sa secte avait enseigné la haine de la guerre comme un dogme. Il n'eut pas une seconde d'hésitation. Abandonnant derrière lui sa femme, son cabinet de consultations et la clientèle qui le faisait vivre, il prit sa trousse, boucla sa valise, gagna New-York et, sans savoir un mot de français, s'embarqua pour la France. On a vu, par le fragment de lettre que je transcrivais tout à l'heure, à quelle tâche ardue et souverainement miséricordieuse il s'y employa : il rajusta des lèvres, des joues, des mâchoires en lambeaux; il répara d'horribles mutilations faciales, les plus mortifiantes de toutes; il repétrit, il remodela des figures devenues méconnaissables et, par là, réconcilia quantité de pauvres êtres avec leur individu physique, en leur rendant, selon la réflexion poignante de l'un d'eux, le droit d'être embrassés sans dégoût.

Je le trouvai de retour à Wilmington en décembre 1915 : il avait épuisé sa réserve personnelle et s'occupait, avec l'aide de Mme Speakman, de rassembler parmi les bourgeois de sa ville les fonds nécessaires pour une nouvelle campagne. Seulement, dans l'intervalle, son appétit avait grossi. Il lui fallait maintenant une ambulance automobile, et « la plus belle, la plus solide, la plus complètement équipée (je cite les termes d'un journal du lieu) qui fût jamais sortie d'un chantier américain. » Le mieux, c'est que, trois mois plus tard, il l'avait obtenue : elle roule, en ce moment, quelque part en France, portant cette inscription que le docteur Speakman y a fait graver sur cuivre, afin que tout l'honneur en allât à ses concitoyens : « Don de Wilmington, Delaware. » Quant à lui, quant à ce petit homme grêle, payant si peu de mine, qui a dépensé, qui continue de dépenser au service de notre pays des trésors d'énergie impatiente et comme endiablée, que pensez-vous qu'il ait souhaité en récompense de son dévouement? Une décoration? Les palmes académiques, peut-être? Pas même. Simplement la faveur d'être reçu par le Président de la République et d'être admis à lui présenter, non une requête, mais une branche de chêne, cueillie à son intention, dans la vallée de la Brandywine, au vieil arbre encore vivace sous lequel La Fayette se reposa, dit-on, le soir d'un combat ! N'est-ce pas que l'histoire est de celles qui demandent qu'on les divulgue?

Entre les membres de la Faculté américaine les plus délibérément, les plus intrépidement acquis à notre cause, il en était du moins un qu'en raison de son âge et de sa situation je n'avais pas à craindre de manquer à son domicile : je veux parler du docteur Reed, de Cincinnati. Si l'Alliance française de cette ville hyperteutonisée est, malgré l'hostilité de l'ambiance, une des plus prospères, sinon la plus prospère des États-Unis, elle le doit tout d'abord, incontestablement, à la vigilance jamais assoupie de la femme de tête et de cœur qui, Suissesse de naissance, Américaine d'adoption, mais Française, oh ! Française de toute son âme, a su allumer chez des centaines de prosélytes la foi, l'inextinguible foi dont elle est embrasée : et ceux de nos compatriotes qui sont quelque peu renseignés sur l'expansion de notre culture et de notre langue dans l'Amérique du Nord ont déjà deviné, avant que je la désigne plus clairement, que c'est de Mlle Emma Morhard qu'il

s'agit. Mais Mlle Morhard se plaît elle-même à proclamer de quelle vie précaire et sans cesse menacée eût vraisemblablement vécu le groupe d'élite dont elle n'a pas mis moins de vingt-cinq années à recruter un par un les adhérens, si elle n'avait pu le placer dès la première heure sous le patronage du docteur Reed, qui constituait, à lui seul, la plus précieuse des sauvegardes et le plus inébranlable des appuis. Le docteur Reed, en effet, chirurgien éminent, une des autorités scientifiques de son pays, est, en même temps, un caractère. Il n'a pas seulement le courage de ses opinions : il en a, volontiers, la témérité. Un trait le peindra : ayant appris que tels de ses concitoyens, décorés de la Légion d'honneur, se refusaient depuis la guerre, — soi-disant par esprit de neutralité, au vrai pour n'offusquer point les Allemands du voisinage, — à porter leur ruban rouge, il fit exprès d'arborer le sien, plus large et plus voyant que d'ordinaire, toutes les fois que les circonstauces lui en fournissaient le prétexte. Bien avant les événemens d'aujourd'hui, son grand rêve, sa marotte, comme il s'exprimait, était de contribuer, pour sa part et dans son milieu, à établir, entre les États-Unis et la France, une circulation intellectuelle de plus en plus abondante, de plus en plus active.

— J'ai mené campagne, disait-il, pour qu'on débarrassât Cincinnati des sinistres fumées qui chargeaient son atmosphère matérielle. Je n'aurai de répit, maintenant, que lorsque j'aurai réussi à la décongestionner un peu des fumées autrement nuisibles qui épaississent son atmosphère morale.

Cette besogne de salubrité, dont les récens effets de la « malaria germanique » dans la conscience américaine lui ont plus que jamais démontré l'urgence, il est aussi plus que jamais résolu à la poursuivre sans rémission. Il aura, pour l'y seconder, — outre la phalange merveilleusement entraînée qui l'a choisi pour chef, — des confrères d'une solidité éprouvée, comme le docteur Christen, des magistrats d'une souveraine noblesse de caractère, comme le juge Hollister, des professeurs à l'âme indépendante, dignes auxiliaires du président Dabney, comme M. Chandler, comme M. Moore, comme, surtout, le rare et délicat esprit, imprégné de la plus fine essence française, qu'est M. Phillip Ogden. Mais la tâche sera rude. La suie morale est plus difficile à éliminer que la suie matérielle. Je m'en suis terriblement rendu compte à cette petite agape médi-

cale où nous fûmes conviés ensemble, vous en souvenez-vous, docteur? Le club était chaud, la table était gaie, les vins étaient bons, et il n'y avait pas de prévenances aimables que nos amphitryons n'eussent pour leur hôte français. Nous nous fussions jurés à une fête de famille. On but avec une attendrissante unanimité à la France. Et, comme il était fatal, nous nous laissâmes glisser à la douceur de parler d'elle.

Mais, lorsque, à ses procédés de combat, loyaux, chevaleresques, humains, vous commîtes l'indiscrétion d'opposer les atrocités allemandes dont le récit authentiqué commençait alors de se répandre en Amérique, brusquement l'unanimité cessa. Vous aviez manqué de respect à la vertueuse Allemagne : adieu, la belle France! Des atrocités allemandes? Quelle niaiserie ou quel blasphème! Il n'existait que des atrocités russes. C'est du moins ce que nous affirmèrent péremptoirement ces docteurs, qui étaient pourtant des cerveaux cultivés, capables de critique. Et j'entends encore de quel ton de supériorité condescendante l'un d'eux, avant de nous séparer, me jeta cette recommandation :

— Croyez-m'en : lisez Corey.

***

Oui-da, je ne l'avais déjà que trop lu, leur Corey! Toutes les semaines que Dieu avait faites, depuis le jour de mon arrivée à Cincinnati, un des trois grands organes proprement américains de la ville m'avait administré, avec une régularité impitoyable, ma pleine dose d'exaspération sous la forme d'une correspondance de guerre, datée du quartier général allemand, laquelle, tout en feignant l'objectivisme le plus désintéressé, n'était qu'un long cantique hebdomadaire à la gloire de la sainte Allemagne. Aux éternelles variations sur l'*efficiency* (traduisez : la puissance de réalisation) allemande s'entremêlaient le plus habilement du monde de petites histoires héroïques ou sentimentales, destinées à illustrer d'après nature la bravoure allemande, la probité allemande, la piété allemande, la divine bonté de cœur allemande. Cette littérature, d'une partialité d'autant plus odieuse qu'elle était plus enveloppée, était signée : Herbert Corey, des *Associated Newspapers*. Évidemment, à qui avait pris l'habitude de l'absorber les yeux fermés les tracts de Bryce ou les brochures de Bédier ne pouvaient apparaître que comme

des tissus de calomnies. Or, ils devaient être des milliers, des centaines de mille d'Américains à s'en intoxiquer à jet continu, car, l'auteur faisant partie de l'Association des journaux, ses articles étaient nécessairement reproduits dans toute l'Union, même par les feuilles qui se piquaient d'observer la neutralité la plus sévère, comme c'était le cas pour le *Times Star* où je les parcourais en grinçant des dents. On concevra sans peine que je ne fusse pas précisément d'humeur à me plonger plus avant dans une lecture aussi enrageante, qui eût fini par me dégoûter à tout jamais, non seulement de la presse américaine, mais de son public. Et l'on me croira pareillement si je dis que le dernier écrivain des quarante-huit États avec lequel j'eusse osé prévoir que je lierais, un jour, connaissance amicale était Herbert Corey.

La chose advint, cependant, et voici comme. Lors de mon second départ pour l'Amérique, je tombai, à bord du *Niagara*, au milieu d'une société de jeunes reporters, rentrant chez eux, qui, du front français, qui, du front anglais. Dès le premier soir, ils demandèrent à me présenter, le lendemain, un de leurs aînés dont ils vantaient fort le talent. « Qui cela? — M. Corey. — M. Corey? Serait-ce d'aventure le Herbert Corey des Journaux associés? — Lui-même. — Merci. Je n'ai pas le moindre désir de le rencontrer. » Et je leur en donnai mes raisons en quatre mots, non sans m'étonner que le panégyriste forcené de l'Allemagne eût cherché l'hospitalité sur un bateau français. Ils n'insistèrent pas. La traversée touchait à son terme quand, l'avant-veille de l'atterrissage, le peintre Rosseau, avec qui j'avais noué les plus agréables relations de mer, me prit à part : « Écoutez, j'ai décidément peur que vos préventions à l'égard de Corey ne soient injustes. Il est extrêmement anxieux d'avoir une explication avec vous. Laissez-moi vous l'amener et accordez-lui quelques minutes d'entretien. » L'instant d'après, nous nous saluions, M. Corey et moi, sans nous tendre la main, et nous nous asseyions l'un en face de l'autre dans le fumoir. Je vais transcrire aussi fidèlement qu'il me sera possible ce qu'il me raconta.

— Lorsque je quittai l'Amérique, à l'ouverture des hostilités, mon intention, comme je ne possédais d'autre langue que l'anglais ou, si vous voulez, l'américain, était de suivre les opérations anglaises. Mais, à Londres, on me refusa net l'autorisation que je sollicitais. Assez vexé, je l'avoue, et ne me

souciant pas de m'être dérangé pour rien, je me rabattis sur l'Allemagne. Je n'avais pour elle aucun penchant spécial. A l'instar de la majorité de mes compatriotes, j'admirais de confiance sa grandeur militaire, ses surprenantes facultés organisatrices, l'essor prodigieux de son industrie et de son commerce : et c'était tout. L'accueil que j'y reçus m'eut vite consolé de mon échec londonien. Je n'eus qu'à exciper de ma qualité de journaliste américain pour qu'on se mît immédiatement à ma disposition avec une amabilité presque excessive. Les officiers du plus haut grade me traitèrent comme un des leurs. Presque tous savaient l'anglais et allaient d'eux-mêmes au-devant de mes questions. Je n'avais pas à me préoccuper de trouver de la copie : pour un peu ils me l'eussent dictée. Quand on a tant à se louer des gens, on ne leur mesure pas non plus les éloges. Ceux que je décernai à l'âme germanique, et qui vous ont paru si choquans, correspondaient, je crois, sincèrement à ce qu'on m'exhibait d'elle, sinon à ce que j'en pénétrais.

« Je les tins pour mérités jusqu'au jour où un incident plutôt banal me découvrit cette âme sous son véritable aspect chez une de ses personnifications les plus aristocratiques. Un ami, de Berlin, m'avait offert de m'aboucher, à sa table, avec une notabilité très en vue de l'entourage du Kaiser. Les présentations faites, ce grand dignitaire, qui venait pourtant d'être fixé sur ma nationalité, dit, en plantant ses yeux dans les miens : « *Gott strafe England!* (Dieu damne l'Angleterre !)... A vous ! » Il n'était pas besoin de savoir l'allemand pour connaître le sens de cette phrase dont usaient, comme d'une formule de salutation courante, les soldats des tranchées. Elle était peut-être à sa place dans leurs rangs, mais ici, et adressée à moi !... Je demeurai interloqué. Voyant que je ne répondais pas à son invite, mon interlocuteur récidiva. Je priai mon ami d'avertir Son Excellence que je n'entendais pas sa langue. Pensez-vous qu'il comprit ? Point. Il répéta tout simplement son propos dans ma langue à moi. Pour le coup, je le regardai à mon tour dans le blanc des yeux et lui lançai à la face : « Je suis citoyen américain, monsieur. A ce titre, j'ai l'honneur d'appartenir à un peuple qui n'a, Dieu merci ! à souhaiter la damnation de personne. » Je ne me rappelle pas si le dîner fut bon ou mauvais : ce qui est sûr, c'est que je commençais à me sentir rassasié des Allemands. Quelques semaines plus tard, ces profes-

seurs de civilisation coulaient la *Lusitania*, et, dans la rue, sous mes fenêtres, des enfans, — leurs enfans, — endimanchés pour cette mémorable circonstance, célébraient en chœur, avec des voix délicieusement justes, la descente d'une centaine d'autres petites têtes blondes dans les abîmes de la mer! Je m'enfuis d'une course éperdue, comme si j'avais eu les Euménides à mes trousses, et ne respirai qu'après avoir franchi les lignes françaises.

A ce point de son récit, la parole du narrateur était elle-même devenue si haletante qu'il dut s'interrompre. Il reprit :

— Quel dommage pour moi que vous n'ayez pas écouté le conseil de votre docteur cincinnatien! Si vous aviez eu la constance de me lire jusqu'au lendemain du 7 mai, à supposer, ce dont je doute, que le *Times Star* eût continué à reproduire mes articles, vous eussiez, j'en suis certain, pardonné à l'ancien Corey en faveur du Corey nouveau style, du Corey converti, du Corey repenti, du Corey frappé de la grâce au contact du sol de France. Je n'étais pas depuis vingt-quatre heures auprès de votre état-major que j'étais édifié sur la divergence fondamentale, sur l'irréductible antagonisme des deux méthodes, des deux tempéramens, des deux humanités. « Correspondant américain? *All right!* Soyez le bienvenu. Allez, voyez, observez, débrouillez-vous enfin à faire votre métier comme cela vous chantera; et, là-dessus, excusez-nous si nous avons à faire le nôtre. » Je n'étais plus le neutre qu'on « soigne » par ordre, pour l'embrigader : j'étais un homme libre parmi des hommes libres. J'avais passé du pays de l'empressement commandé au pays de la politesse vraie. On la plaisante volontiers en Amérique, la politesse française : moi qui ai pu la comparer avec celle des Barbares, je sais dorénavant qu'elle est la forme la plus haute et du respect de soi et du respect d'autrui. C'est une de mes belles expériences des cinq derniers mois. Ce n'est pas la seule, tant s'en faut. Et tenez! permettez-moi, en terminant, de vous dire la plus récente, vieille au plus de quinze jours, et que je voudrais déposer comme un hommage sur la tombe lorraine où l'on vient, à ce que j'ai appris, de coucher un de vos fils. Je visitais, avec quelques confrères, un secteur des environs de Lunéville; on nous avait donné pour nous piloter un jeune capitaine qui parlait anglais : nous lui demandâmes de nous conduire au *strongest point*, à l'ouvrage qu'il considérait

comme le plus inexpugnable. Il nous montra successivement une tranchée, des abris souterrains, des postes d'écoute, des travaux de sape, tout cela creusé, construit, dissimulé à la perfection. Chaque fois, nous nous enquérions : « Est-ce ici? » Chaque fois, il répondait : « Pas encore. » Cette promenade durait depuis plus d'une heure déjà, et nous attendions toujours la révélation souhaitée, quand, soudain, quittant la route, notre guide s'engagea devant nous dans un étroit sentier, dévalant au fond d'une petite combe déserte où il ne semblait pas qu'il y eût trace de fortification d'aucune espèce. C'était comme une oasis de fraîcheur, de solitude et de paix inexprimable au milieu de tous les bouleversemens d'alentour. L'officier nous entraîna jusqu'à l'extrémité du minuscule vallon et, nous désignant, derrière une clôture improvisée, une cinquantaine de tertres, la plupart surmontés d'une croix, quelques-uns jonchés de fleurs d'automne, il se découvrit : « Vous avez désiré savoir quel était notre *strongest point*? dit-il en se tournant vers nous; voilà : nos morts. »

Je serrai silencieusement la main de M. Corey. Il avait les larmes aux yeux, moi aussi. Nous nous retrouvâmes, à peu d'intervalle, dans la vieille cité marine d'Annapolis. Il m'apportait, avant de se rembarquer pour la France, la liasse des articles qu'il avait publiés sur elle.

Le premier de la série était daté d'une époque à peine postérieure à mon départ de Cincinnati; il portait en tête de page cet avis aux journaux : « M. Corey suit maintenant les opérations militaires sur le front de France : il a eu la bonne fortune d'étudier dans des conditions privilégiées les caractéristiques de la méthode française et de s'attirer la pleine confiance des chefs de l'armée comme celle du Ministère de la Guerre. Ce sera, espérons-nous, une réponse suffisante à la crainte, manifestée par d'aucuns de ses lecteurs, que ses sentimens ne fussent pro-germains. » En tout cas, ils avaient complètement cessé de l'être, et j'aurais encore été à temps, si j'avais pu prévoir cette volte-face, pour renvoyer à mon Hippocrate germanophile son aphorisme : « Docteur, lisez Corey. »

Il y a, dit-on, plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes. Réservons tout de même le meilleur de notre gratitude aux « justes » de la presse et de la littérature américaine, qui, pour discerner sur

quel camp brillait, à travers l'ouragan de fer et de feu, la pure étoile de la justice, n'ont pas attendu d'avoir les yeux dessillés et se sont, dès la première minute, orientés vers sa lumière, sans une hésitation, sans un atermoiement. Ceux-là n'ont pas été quatre-vingt-dix-neuf: ils ont été légion. Et les plus humbles n'étaient pas les moins ardens. J'ai souvenance d'une misérable feuille de chou, comme nous dirions, achetée sur un quai de gare perdue, à Albuquerque, en plein désert d'Arizona, où le portrait du général Joffre remplissait un tiers de page, encadré dans un article dithyrambique dont le rédacteur anonyme s'écriait, en finissant : « Tu vaincras, brave France! Inconquérable France, tu vaincras! » Peu de belles tirades francophiles, émanées de plumes célèbres, m'ont plus touché que cette fervente prophétie d'un inconnu, cueillie au passage, sur les routes du Far West, dans la morne contrée des sables, refuge des Indiens et royaume des cowboys.

Il ne saurait, naturellement, être question de dresser ici, ne fût-ce qu'un catalogue des journaux qui, dans la vaste étendue des États-Unis, ont, malgré la pression formidable exercée sur eux par les agens de l'Allemagne, pris nettement position pour la France et ses alliés. Ils sont trop. C'est tout un livre qu'il faudrait leur consacrer, si l'on voulait seulement esquisser en ses traits spécifiques l'attitude des plus marquans d'entre eux. Bornons-nous à souhaiter que, d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique, quelqu'un le compose, ce livre dont la matière est, à proprement parler, rédigée d'avance, puisque la façon la plus directe et la plus concluante de montrer en quels termes se sont exprimés sur notre compte les interprètes autorisés de l'opinion d'outre-mer serait encore, j'imagine, de leur emprunter textuellement leur langage. Les morceaux typiques s'offriraient en foule : on n'aurait que l'embarras du choix. A les donner selon l'ordre chronologique, on dessinerait la courbe ascendante, en quelque sorte, de ce que je ne craindrai pas d'appeler l'assomption de la France dans l'esprit des publicistes américains. Tout d'abord, au moment de la déclaration de guerre, c'est comme un hochement de tête attristé. Nous sommes la France du lendemain du procès Caillaux, une France divisée contre elle-même et, par conséquent, vouée à périr, une pauvre petite France Chaperon rouge inéluctablement promise aux énormes crocs du loup hercynien. Déjà, on la

pleure comme une jolie âme charmante, *animula blandula*, avec qui va s'éteindre le sourire du monde. Deux, trois jours se passent. Au deuil anticipé succède brusquement une stupeur joyeuse. « Eh mais! qu'est ceci? » *Ceci*, c'est la France de la mobilisation qui se lève, c'est la France de l'union sacrée qui forme bloc. Toute la nation sur pied, d'un seul élan. Des départs sans cris, des adieux sans plaintes. Des fleurs aux fusils, mais la gravité sur les visages. Une conscience effroyablement lucide de la solennité de l'heure se traduisant chez le citoyen le moins cultivé comme chez le plus raffiné par l'acceptation virile des chances à courir, quelles qu'elles puissent être, et la résolution arrêtée de les courir une fois pour toutes, au prix de n'importe quels sacrifices, jusqu'au bout. Nulle part, je pense, la grandeur unique de ce spectacle n'a causé une plus profonde impression qu'en Amérique, peut-être parce qu'il n'y a pas de pays où l'on ait, en général, plus goûté nos apparences et plus méconnu notre réalité. Une France sans nervosisme, une France sans gesticulation, une France sans bavardage, quel paradoxe! Cela était pourtant. Des mois après, on n'en était pas revenu. Que de reporters me demandaient encore, dans l'hiver de 1915, des « interviews » sur « la France qui se retrouve, » comme si elle se fût jamais perdue! Cependant, le ciel reste noir au-dessus de nos têtes. Plus on nous admire, plus on tremble pour nous; et notre frontière rompue, nos provinces du Nord submergées, le raz de marée germanique déferlant presque au seuil de Paris justifient malheureusement les pires appréhensions. Ne nous serions-nous révélés si grands que pour mourir en beauté? La victoire de la Marne se charge de fournir la réponse. Du coup, nous voilà classés. On ne nous admire plus seulement, on nous respecte, de ce respect spécial qui, en Amérique, va d'instinct aux triomphateurs. Jusqu'à cette date, dans la logique américaine, c'était l'Allemagne qui, normalement, sinon légitimement, devait triompher sur toute la ligne. Ne possédait-elle pas la fameuse « efficience, » une « efficience » hors de pair, représentée par quarante années de préparation, une armée innombrable, fonctionnant avec la précision mécanique d'un concasseur, un matériel colossal, une absence illimitée de scrupules et la détermination sauvage de réussir! La France, elle, avait commencé par être l' « inefficience » même. Or, qu'arrive-t-il? Cette France « inefficiente » prend à peine quelques semaines

pour se retourner et, tout de suite, s'atteste plus « efficiente » que l'Allemagne. Miracle ? Non. Les Américains ne croient pas à d'autres miracles qu'à ceux de l'énergie humaine. Comment donc expliquer la victoire actuelle de la France, prélude et gage de sa victoire définitive ? Tout simplement par l'intelligence française, déclare à ses compatriotes une femme de grand talent, un des publicistes les plus renommés des États-Unis, Mrs. Edith Wharton. L'erreur de l'Amérique, hypnotisée devant l' « efficience » brute, a été d'oublier qu'il pouvait y avoir aussi une « efficience » spirituelle. Les Français ont vaincu et vaincront, parce qu'ils sont « le peuple le plus intelligent du monde. » Et voilà !

Oh ! sans doute, dans cette mêlée « titanesque, » le dernier mot n'est pas près d'être dit. Mais les Américains clairvoyans savent désormais, ils savent de science certaine qui le dira. Ce ne sera point l'Allemagne. Elle n'aura même pas le bénéfice de ses crimes. Alors, à quoi bon tous ceux qu'elle a commis, tous ceux qu'elle rêve de commettre ? Dépouillés de l'auréole possible du succès, ils revêtent aux yeux de l'Amérique réaliste une hideur nouvelle, une hideur bête. Et le principe pour lequel la France et ses alliés versent leur sang s'impose, en revanche, comme un préservatif universel. Il faut, dans l'intérêt du globe civilisé, partant, dans l'intérêt de l'Amérique elle-même, qu'il l'emporte sur la loi de violence et de ténèbres : il ne le faut pas seulement de toute justice, il le faut de toute nécessité. Ce n'est plus la vie de telles ou telles nations européennes qui est en jeu, c'est la vie de toute nation libre, mieux encore, ce sont les raisons de vivre de l'humanité tout entière. Ainsi la France reprend une fois de plus, et avec une noblesse, une dignité, une « splendeur » incomparables, son rôle historique, sa tradition éternelle de rédemptrice des peuples. Comme elle se battait jadis pour l'indépendance américaine, elle se bat à cette heure pour l'indépendance mondiale. Sa victoire sera le salut de la terre habitable, y compris l'Amérique.

Oui, l'Amérique. Force lui était, en effet, de s'apercevoir que ni le fossé de l'Atlantique, ni la doctrine de Monroë ne lui constituaient plus des isolateurs assez puissans. Pendant qu'appuyée au balcon des mers elle s'imaginait assister en spectatrice à la conflagration d'en face, derrière elle sa propre maison brûlait. Et je ne le dis point par pure métaphore, car il ne se passait

guère de mois qu'elle n'entendît s'écrouler un de ses ponts, sauter un de ses bateaux, s'effondrer sur des monceaux de cadavres une de ses usines en feu. Chez elle aussi la torche incendiaire de la barbarie courait, promenée par des mains allemandes. Son industrie n'était plus maîtresse de travailler impunément pour la clientèle européenne dont elle avait accepté les ordres : un terrorisme savamment organisé, qui, au vu et au su d'un chacun, recevait ses instructions de l'ambassade d'Allemagne à Washington, montait la garde autour des établissemens mal notés et, sur un signal venu de l'agence officielle du Kaiser, les bombardait à coups de catastrophes. C'était à se demander si le président des États-Unis avait nom Wilson ou Von Bernstorff. De fait, en présence de l'attitude des Germano-Américains, l'Amérique n'avait plus à douter qu'elle portait une autre Allemagne dans ses flancs. Ce fut une constatation douloureuse, vraiment pathétique. Un des hommes qui sont l'honneur de la presse périodique américaine, M. Lawrence Abbott, directeur de l'*Outlook*, me le disait avec une émotion qui lui mettait quasiment des larmes dans la voix :

— Nous sommes plus envahis que vous ne l'êtes. Vous avez, dans votre région du Nord, un million et demi de Boches que vous décimez chaque jour et que vous aurez, bientôt, complètement chassés : nous, c'est vingt ou vingt-cinq millions de leurs pareils que nous hospitalisons sur tout notre territoire, dans toutes nos campagnes, dans toutes nos villes. Et ils ne sont pas chez nous, s'il vous plaît, ils sont chez eux. Nous n'avons même pas la ressource de leur tirer dessus, et nous ne les chasserons jamais! Vainement nos gazettes leur ont crié, ces temps-ci, sur tous les tons : « Puisque le doux Vaterland, puisque la chère vieille Allemagne vous obsède à ce point, mais retournez-y donc, pour l'amour de Dieu! » Pas un n'a bougé, ni ne bougera. Nous sommes condamnés à eux à perpétuité. Nous nous flattions de les avoir américanisés : quelle illusion! C'étaient eux qui nous germanisaient. Parfaitement. Tenez! que n'a-t-on pas écrit de l'inurbanité américaine, de la brutalité américaine, voire de la grossièreté américaine? Eh bien! croyez-moi, rien de cela n'est génériquement américain. Ce sont plaies d'Allemagne introduites sur nos bords par des séquelles d'émigrans d'outre-Rhin et dont trop de nos compatriotes ont sinistrement subi la contagion. Là où l'Amérique s'est dépolicée, la faute

en est aux seuls barbares. Et ce n'est, hélas! que le moindre de leurs méfaits. Aujourd'hui leur vassalisme inné est en train de s'infiltrer dans notre libre individualisme, et leur culte abject de la force, de se substituer dans mainte conscience au fier idéal de justice intransigeante que nous avons hérité des ancêtres authentiques de notre race, les Pères pèlerins de la *May Flower.*

« Il y a quelque chose de pourri en Danemark. Nous nous cherchons et ne nous retrouvons pas. Sommes-nous encore l'Amérique? Où bien sommes-nous tombés au rang de je ne sais quelle équivoque et louche Germano-Américanie? Question abominable, n'est-ce pas? et que nous en sommes pourtant à nous poser. Vous l'avez pu voir dans nos journaux : il n'y est bruit que de l' « américanisme, » chacun s'appliquant à démontrer qu'il y en a un et faisant appel à notre passé pour établir en quoi il consiste. Un peuple dont les organes vitaux sont intacts n'éprouve pas le besoin de se définir à lui-même. Mais nous sentons que, si nous n'y mettons ordre, nous aurons à bref délai cessé d'être nous. Connaissez-vous une menace plus terrible? Ce serait aux pouvoirs publics d'y parer. Ils sont aveugles ou n'osent pas. Alors il faut que nous, les simples citoyens, que nous, surtout, les écrivains, qui avons charge d'âmes, nous osions.

C'est ce que M. Lawrence Abbott a fait de concert avec toute une pléiade d'hommes de lettres, en fondant un « Comité des droits américains » dont le président est le grand éditeur newyorkais, George Putnam. La première réunion des adhérens, inaugurée au Carnegie Hall, le 13 mars 1916, fut une véritable manifestation nationale. Des milliers de voix américaines y acclamèrent d'enthousiasme une Déclaration de principes que n'importe quel Français eût contresignée des deux mains. « Nous croyons, — affirmait-elle en substance, — qu'il existe une morale des États obligeant tous les gouvernemens au respect des traités. Nous croyons que la monarchie teutonne a répudié les engagemens qui s'imposent aux nations civilisées et perpétré des actes dont les conséquences enlèvent au présent conflit son caractère européen pour lui conférer les proportions d'une crise universelle. Nous croyons que, dans ces conditions, il n'est permis ni à notre peuple de garder la neutralité, ni à notre gouvernement de garder le silence. Nous croyons que les Puissances de l'Entente luttent pour empêcher l'asservissement

du monde par la force brutale et pour garantir aux plus humbles nations l'indépendance dans la sécurité. Nous croyons que le progrès de la civilisation et le libre essor de la démocratie sont liés à la victoire des Puissances de l'Entente. Nous croyons qu'il est de notre devoir d'hommes et de notre honneur de citoyens d'exiger de notre gouvernement qu'il assure à la nation les moyens de témoigner efficacement la profondeur de son aversion pour les procédés des Empires centraux et l'ardeur de sa sympathie pour les efforts des Alliés. » Lorsque, au commencement d'avril, je quittai l'Amérique, ce *credo* du vrai Américain y était déjà répandu à des millions d'exemplaires.

Mais plus éloquent peut-être que tous les credos était le malaise d'âme, la honte secrète dont quotidiens et magazines laissaient fréquemment échapper l'aveu. Un soir de février 1916, je ne fus pas peu touché, en ouvrant le *Century* du mois, d'y trouver un article intitulé : « Les grands enfans de la Bretagne *(The playboys of Brittany)*. » Il s'agissait des Bretons de la flotte, de ces inoubliables fusiliers marins que Le Goffic a chantés. L'auteur, Arthur Gleason, les avait observés de près, pour avoir vécu parmi eux, comme correspondant de guerre, depuis le début jusqu'à la fin de leur campagne. « C'étaient, disait-il, de beaux jeunes gars que l'on avait arrachés au pont de leurs navires et lancés à l'aventure vers le front, avant même qu'ils eussent appris ce que c'était qu'une tranchée. Mais ils avaient en eux l'audace, fille de la mer, et l'instinct de la discipline, et l'habitude de la vie hasardeuse. » Il les vit mourir comme on sait, longuement, en héros d'une espèce rarissime, en héros gais, en héros drôles, en héros gamins qui, pas un instant, n'eurent l'air de soupçonner qu'ils fussent, dans ces tragiques plaines de l'Yser, pour autre chose que pour leur amusement. Et quelle philosophie le publiciste américain dégageait-il de ce spectacle d'une sublimité sans seconde? Faisant un retour sur lui-même et sur son pays, il se demandait, il demandait à l'Amérique : « Sommes-nous dignes d'un semblable sacrifice? Pourquoi était-ce à ces jeunes existences valeureuses de s'immoler pour moi? Êtes-vous bien sûr, confortable lecteur, que ce fût leur consigne, et pas la vôtre, de succomber pour la défense de la civilisation à qui vous êtes redevable de votre confort? » Points d'interrogation redoutables auxquels la conscience américaine avait répondu d'avance,

dans le *New-York Times* du 2 janvier, par la plume véhémente d'un poète : « Avec une âme angoissée et des yeux de fièvre je lis des récits de batailles et de destructions inimaginables. Et, ici, je contemple de paisibles collines endormies dans la robe de laine immaculée que leur a tissée l'hiver; j'entends les joyeux cris de l'enfance aux jours d'or, les mêmes qui retentiraient en France à cette minute, n'était que ses champs et ses chemins ruissellent du sang des carnages. O Dieu qui nous juges tous, ne nous regarde pas! Tapis derrière une phrase vide, nous nous barricadons au fond des sépulcres blanchis que nous sommes, pendant que nos frères se couchent, fauchés par files interminables, pour nous sauver du joug des Huns sans entrailles. Que dira-t-on de nous dans les âges futurs, quand l'humanité feuillettera notre histoire? Nous serons montrés au doigt, comme des objets de risée, de huées et de mépris. Nous serons ceux qui furent trop chevaleresques pour embrasser la cause de l'honneur, trop sensibles pour obéir aux impulsions de la pitié, trop fiers pour dégainer au nom du droit! » On n'est pas plus sévère envers soi-même ou, du moins, envers ses gouvernans. Et, sous une forme détournée, quel suprême hommage à la France que ce farouche *mea culpa* d'outre-Atlantique!

Ils furent, d'ailleurs, quelques-uns, parmi les jeunes Américains de lettres, qui, estimant que ce n'était pas assez de se frapper à huis clos la poitrine, vinrent l'offrir carrément sur nos lignes aux balles de nos ennemis. Je n'avais pas encore repassé la mer, lorsqu'on reçut à New-York l'annonce de la mort de l'un d'eux, Kenneth Weeks, tué à vingt-six ans, dans les parages de Givenchy. Nous nous étions rencontrés naguère à Cambridge, sa ville natale. Quoique à peine au sortir de l'adolescence, il avait déjà fait ses débuts d'auteur dramatique. La France l'attirait. Il en rêvait, me confia-t-il, comme de la Terre promise des littérateurs et des artistes. Amené plus tard à y séjourner, il conçut pour elle une tendresse toute filiale, et, dès qu'il la sut en péril, sourd aux supplications de sa famille comme aux remontrances de ses amis qui le conjuraient de se ménager pour sa carrière, il s'engagea dans la Légion en arguant que c'était le moment où jamais de prouver à cette France de son cœur qu'il ne l'adorait pas seulement en paroles. Dans un de ses derniers billets à sa mère, il écrivait : « Nous nous sommes bien battus et je suis content. Quelque jour je vous

conterai tout cela... Merci de votre message au sujet de la *Lusitania.* Je m'emploie de mon mieux à venger ce crime et tant d'autres. Mais vous, chérie, ne voyez-vous pas clair en moi, maintenant, et dans les raisons qui m'ont poussé à m'engager? » Ces fortes, ces impérieuses raisons pour lesquelles un Weeks, avec nombre de ses émules, nous a si généreusement donné sa jeunesse, son talent, ses brillantes espérances de gloire, sa vie, je ne pense pas qu'elles aient été exposées nulle part en termes plus chauds et plus frémissans que dans un éditorial de la *New-York Tribune*, paru le 27 décembre 1915, sous ce titre français : « Vive la France ! » L'article serait à reproduire en son entier : on m'excusera de n'en citer que des extraits épars. Après avoir pris congé de l'année finissante, « la plus cruelle peut-être qu'ait enregistrée l'histoire du genre humain, et, pour l'Amérique, la plus humiliante assurément qu'ait connue l'amour-propre d'un grand peuple, » le rédacteur, examinant quels vœux il convenait de former au seuil de l'année nouvelle, s'écriait : « Il n'est pas un Américain digne de ce nom qui, parce qu'Américain, ne se sente tenu de souhaiter par-dessus toute chose que les douze prochains mois voient la France délivrée, la Bête boche *(the boche Beast)* expulsée du plus ultime arpent du territoire français et jusqu'au souvenir de sa trace immonde effacé du sol de la République !... La France que nous avons aimée aux jours anciens a revêtu à nos yeux une signification plus belle et plus haute, depuis que ses hommes, que ses femmes se sont levés d'un mouvement unanime, prêts à sacrifier leurs biens les plus chers, pour garantir à toutes les races humaines le droit de vivre en paix, indéfiniment, et comme elles l'entendront, selon leur idéal, selon leur foi... Nous ne lui ferons pas l'injure de lui dire : Courage ! Plutôt serions-nous tentés de nous voiler la face, nous à qui ce courage a manqué, parce que, dans cette grande heure où l'humanité traverse sa plus rude épreuve, la démocratie américaine s'est lâchement dérobée, pendant que la France, debout, marchait tout entière de l'avant. Ce que nous pouvions individuellement, nous y avons tâché. Maints de nos fils sont tombés dans les rangs français, sur les fronts de Champagne et d'Artois. Des Américains, des Américaines ont donné de leur argent, de leur temps, de leurs forces pour soulager les infortunes et panser les blessures. Si pitoyablement infime que cela

puisse être, en regard du service souverain que la France a rendu jadis à l'Amérique et qu'elle rend aujourd'hui à l'univers civilisé, encore est-ce le meilleur de ce que l'état présent de la politique américaine nous permettait de lui apporter en offrande. Nous n'en parlons que pour regretter que ce soit si peu, mais avec l'espoir que la France n'y cherchera point la mesure de notre admiration pour elle, qui est sans bornes... La beauté de son rôle, la noblesse de son dévouement, la splendeur de son abnégation ne font qu'accentuer, par contraste, l'amertume de notre abaissement. Dans notre pénible situation, il n'y a rien dont nous soyons plus anxieux que du jugement de la France. Nous savons trop combien l'attitude américaine doit sembler inexplicable aux millions de Français qui ont aimé l'Amérique et cru en elle. Ah! qu'ils comprennent, ces Français, qu'ils comprennent, pour en avoir eux-mêmes plus d'une fois fait l'expérience, que les politiciens d'une nation n'incarnent pas nécessairement son âme. Derrière l'Amérique officielle, il y a la vraie Amérique, et cette Amérique-là, pour qui la seule pensée du barbare découpant sa bestiale silhouette sur le divin horizon français n'a cessé d'être, le jour, une torture, et, la nuit, un cauchemar, cette Amérique-là n'a qu'un vœu, cette Amérique-là n'a qu'une prière : Vive la France! »

***

La « prière » laïque, animée, d'ailleurs, d'un souffle tout religieux, que la *New-York Tribune* résumait dans ce cri, était aussi bien, à quelques différences verbales près, la même que ne craignaient pas de faire entendre en chaire les ministres les plus éminens des principales confessions protestantes. C'est ainsi, par exemple, que le docteur Stires, recteur de Saint-Thomas Church, la grande église épiscopalienne de la Cinquième Avenue, déclarait solennellement que le premier des devoirs chrétiens, à cette heure unique dans les annales du monde, était d'adresser au ciel des vœux journaliers pour la France, et le second, d'aider, dans toute l'étendue des possibilités humaines, à leur prompt accomplissement. » En travaillant à l'œuvre de justice, affirmait-il, la France prépare le règne de Dieu. Elle seule, en vérité, est selon le cœur de l'Éternel, et non point ceux qui, le revendiquant pour leur complice, le mobilisent à tout propos, dans leurs discours impies, comme

un vulgaire caporal de *Landsturm.* » Il ajoutait : « J'ai un fils. S'il était à l'âge d'homme, je n'ambitionnerais pour lui qu'un destin : tomber, à l'instar du plus obscur des soldats de France, pour le salut de l'humanité. »

Nous ne pouvions malheureusement pas attendre du clergé catholique qu'il se prononçât avec une franchise aussi hardie sur la bonté de notre cause. Outre qu'il se considérait sans doute comme obligé d'imiter la discrétion papale, il n'avait pas le droit de perdre de vue que la grande majorité, sinon la presque totalité de ses fidèles était de provenance soit allemande, soit irlandaise. Or, Irlandais ou Allemands, aux États-Unis, dans la période actuelle, c'est tout un. Les deux races, la celtique et la germaine, d'origines historiques si adverses et de tempéramens si dissemblables, se sont réconciliées sur le terrain d'une haine commune, récente chez l'une, atavique chez l'autre, — la haine de l'Angleterre. Naturellement, nous y sommes englobés. Hier encore, avant l'Entente cordiale, l'Irlande transatlantique professait pour nous le culte que la mère patrie avait conservé à la France de Hoche, de Humbert, de Napoléon. Mais il n'en va plus de même aujourd'hui qu'avec Roger Casement, « le dernier de ses apôtres et le plus vénéré de ses martyrs, » elle ne consent plus à voir en nous qu' « une France renégate, mettant son épée déshonorée aux gages de l'ennemie séculaire. » Il n'appartenait certes pas aux prêtres de changer à notre égard la mentalité de leurs ouailles. Mais on eût aimé qu'ils évitassent de la prendre à leur compte et qu'un « father » John Murphy, S. J., ne poussât pas l'oubli de la consanguinité ethnique jusqu'à réclamer l'extermination définitive, par l'archange teuton, du « Gaulois, mangeur de curé ; » on eût aimé surtout qu'il ne se trouvât point un primat de la catholicité américaine, un cardinal, pour absoudre les atrocités allemandes « comme un faible châtiment de la perversité française. »

Ce ne furent là, il est vrai, que des manifestations isolées, purement individuelles, dont il serait injuste d'exagérer la portée. Comment ne me souviendrais-je pas, cependant, de la tristesse mortelle qu'en éprouva l'âme la plus évangélique peut-être qui m'ait admis dans sa confidence, Mgr Maës, évêque de Covington, dans le Kentucky ! Né Belge, toute sa Belgique maternelle, comme il disait, lui était, depuis la guerre, brusquement remontée au cœur, balayant d'un coup ses cinquante-

quatre années de naturalisation américaine. Et il n'avait dans son entourage personne à qui parler d'elle! Ses vicaires généraux étaient allemands; allemands, la plupart de ses prêtres. J'ai encore dans l'oreille son accent navré, sa plainte lente et douce, entrecoupée de lourds sanglots :

— Je suis seul, épouvantablement seul. Pas un être en qui m'épancher. Les membres de ma famille spirituelle ont dans les veines le même sang que les égorgeurs de mon pays. Je suis, comme ma Belgique, crucifié entre des Germains. Mais, ce qui me tue, ce n'est pas cela. J'avais espéré que, si les Ponce-Pilate de la politique américaine se lavaient les mains de notre détresse, les prélats catholiques, mes frères, élèveraient du moins la voix pour protester en corps, au nom du Christ, contre le calvaire immérité de tout un peuple. Mais non : ils ont gardé le silence, tous, à l'exception de quelques-uns qui ont fait pis que de se taire. Vous direz à la Belgique, n'est-ce pas? vous lui direz que ce n'est point de ma faute. Dites-le aussi à votre France. Oui, dites-leur, à ces deux nobles sœurs d'affliction et de gloire, que, jusqu'au moment de paraître devant son Créateur, Camille Maës, enfant de Courtrai, aura prié pour elles, souffert avec elles, et sera mort un peu de leurs blessures.

Comme j'exprimais la certitude qu'il vivrait assez pour bénir la résurrection de sa patrie et assister à la confusion de ses bourreaux, il secoua la tête.

— Non, non, fit-il, la hache est dans l'aubier.

Il était, en effet, plus profondément atteint que ne le laissait soupçonner sa belle robustesse extérieure. Moins d'un mois après, une religieuse française du Sacré-Cœur de Cincinnati m'expédiait à Pasadena, sur la côte du Pacifique, un journal dont la manchette annonçait en gros caractères : « L'évêque Maës a succombé, le cœur brisé par les horreurs de la guerre européenne. » Je n'en suis que plus heureux d'avoir pu m'acquitter ici, envers sa mémoire, de la commission dont il m'avait chargé.

Et maintenant, parvenu presque à la limite extrême de l'espace qui m'est accordé, je m'aperçois, non sans regret, qu'il y aurait encore quantité d'observations pour lesquelles j'eusse été désireux d'y trouver place. Telles, entre autres, celles que j'eus toute facilité de recueillir sur l'état d'esprit des milieux

militaires et maritimes, durant une assez longue escale à Annapolis, siège de l'École navale américaine, quelque chose, par conséquent, comme le Brest des États-Unis. Je me fusse mal résigné à les négliger, si la lettre d'un officier supérieur de l'École, que j'ai sous les yeux et dont on va lire le passage essentiel, ne m'en faisait, dans une large mesure, un devoir. « Vous me demandez, monsieur, de vous autoriser à publier ce que je vous ai raconté naguère des sentimens de notre armée et de notre marine pour la France. Voici ma réponse. Vous rappelez-vous la courte promenade que, sur la fin de mars, par un soir déjà printanier, nous entreprîmes ensemble, sans but précis, aux abords de la ville? Elle nous conduisit comme par la main vers une manière de promontoire, dressé au-dessus de la nappe endormie d'un des multiples bras de mer qui s'emmanchent dans l'estuaire de la Severn. L'endroit était désert, sans attrait, enveloppé de la mélancolie du crépuscule. Nous nous y acheminâmes cependant. Sur le sommet de la dune herbeuse, un monument se profilait, évoquant l'image de quelque cippe funéraire. C'en était un. Nous eûmes de la peine à déchiffrer l'inscription, gravée dans un cartouche de bronze. Elle disait : « En tribut de gratitude aux vaillans soldats et marins de France enterrés en ce lieu, qui donnèrent leurs vies dans la lutte pour l'indépendance de l'Amérique. Puisse le souvenir de leurs exploits se perpétuer à tout jamais! » Nous redescendîmes, étrangement émus. Eh bien! monsieur, le jour où les vaillans soldats et marins d'Amérique auront, dans vos belles campagnes françaises, trois ou quatre monumens commémoratifs de ce genre, devant lesquels le flâneur s'inclinera, soudain troublé, ce jour-là, il sera temps de parler des sympathies de l'armée et de la marine américaines pour la France. En attendant, croyez-moi, il n'y a d'intéressant que ce que font pour elle nos femmes. »

Les femmes d'Amérique! Il est certain que nous ne saurions leur décerner trop de louanges, même si on leur en a parfois asséné qu'elles étaient les premières à juger excessives. Elles ont, le plus souvent, rempli avec une conscience admirable la mission que le poète assigne à l'Ève de toutes les époques et de tous les pays :

> C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
> Que l'humanité triste exhale sourdement...

Elles ont été les véritables ouvrières, — actives, industrieuses, passionnées, opiniâtres, — de la solidarité américaine envers la France. L'écho du coup de canon initial les trouva éveillées, prêtes, et, tout de suite, elles furent à la tâche, chacune dans son domaine, depuis la fille du milliardaire, comme une Anne Morgan, jusqu'à l'institutrice au cachet, comme cette surprenante miss Schaefer que j'ai vue, à Gloversville, dans le fin fond de l'État de New-York, oublier de gagner sa vie pour nous gagner des dévouemens, soulever, à force de foi, des montagnes d'indifférence, créer de la charité, opérer, en un mot, des prodiges. J'ai touché plus haut à l'attitude de la presse : ce que je n'ai pas dit, c'est que bon nombre des articles, non seulement les plus fervens, mais les plus compréhensifs, qui aient été écrits sur nous l'ont été par des plumes féminines. J'ai mentionné le nom d'Edith Wharton : il faudrait y joindre, avec beaucoup d'autres, ceux d'Agnès Repplier, de Laura Portor, de Mme Carrière-Freedman et surtout ce joyeux sobriquet de « Peggy Shippen » sous lequel la plus allègre, la plus fine, la plus exquise des commères en cheveux blancs, Mme Cornélius Stevenson, bat, dans les journaux de Philadelphie, le constant rappel à la France. C'est grâce à cette infatigable « réclame, » si nécessaire pour tenir en haleine le vaste monde américain, que les quinze, les vingt « œuvres » — *French relief fund, French Heroes fund, War orphans fund, Blinded fund*, etc., — qui fument là-bas nuit et jour, en quelque sorte, comme autant d'usines morales destinées à nous fabriquer des subsides, encore des subsides, ont été, sinon édifiées, du moins amplifiées, et, après des mois, des années, de fonctionnement, continuent d'être alimentées sans fin.

La plupart de ces « œuvres » elles-mêmes ont eu pour fondatrices des femmes. Et ce sont pareillement des femmes qui, en principe, les font vivre, déployant à cet effet les mille ressources, les mille ruses d'un génie singulièrement inventif. A Cincinnati, Mlle Morhard avait imaginé de vendre, à un dollar pièce, je ne sais combien de centaines d'exemplaires de la « Lettre à un soldat, » de Brieux : elle en écoula jusque parmi les germanophiles qui n'y cherchèrent pas malice, du moment que la lettre, bien que rédigée en français, s'adressait à « un soldat » tout court. Non contente de provoquer la générosité d'autrui, l'Américaine que l'on prétendait volontiers oisive s'est

attelée au travail pour son propre compte, avec la fraîcheur d'enthousiasme qu'elle apporte à toutes choses. Chez elle ou au dehors, en automobile ou en tramway, elle coud, elle tricote. L'âge ne ralentit pas ses doigts, si, plutôt, il ne les excite. Et, en écrivant cette phrase, je songe avec attendrissement à la doyenne, sans doute, des manieuses d'aiguilles, ma vénérable amie, Mme Mosher, demeurée si invraisemblablement jeune à quatre-vingts ans, — à deux fois quarante ans, eût dit Dumas; je la revois, dans le grand salon historique d'Ogle Hall, déposant près d'elle, sur la table, l'épaisse chaussette de soldat qu'elle venait de terminer pour un quelconque de ses « chers Bretons. »

— Ma cent deuxième paire en seize mois, calculait-elle, non sans orgueil.

Et elle se remettait posément à la cent troisième... C'est elle qui, entendant qualifier en sa présence le Président Wilson par son surnom courant de *the old lady* (« la vieille dame »), se récriait, indignée :

— Pardon, nous les vieilles dames, nous n'avons jamais été « trop fières pour nous battre. » Et la preuve que nous guerroyons à notre façon, — concluait-elle en brandissant son tricot —, c'est que voici mes armes!

Plus encore, en effet, que le vrai Américain, la vraie Américaine, l'Américaine de race, si l'on peut dire, semble avoir ressenti dans les fibres profondes de son être la brûlure intime d'une sorte d'humiliation de son pays devant l'histoire dont parlait d'un ton si douloureux le rédacteur de la *New-York Tribune*. Une des femmes qui honorent le plus et l'Amérique et l'humanité, une de celles que la guerre a, selon son expression, « insensibilisées à tout ce qui n'est pas la guerre, » mais qui n'en communient que plus éperdument avec les souffrances qu'elle accumule, Mme Van Buren, le secrétaire et l'âme du groupe de l'Alliance française de Newburgh, m'écrivait, dans un accès de renoncement presque mystique : « Notre épreuve est plus terrible que la vôtre. Au moins l'atmosphère de cyclone où vous respirez est salubre et exaltante. La nôtre, si désespérément viciée, sans qu'on fasse rien pour l'assainir, nous diminue et nous énerve... Aussi, nous réfugions-nous en vous. La France nous est devenue une religion. La mort vous prend vos fils, je le sais. Mais quel plus enviable privilège pour ces nobles jeunes vies que de s'immoler pour la rançon du genre humain! D'ailleurs,

elles ne nous quittent pas. Elles sont là aujourd'hui, demain, toujours, luttant avec leurs camarades, habitant en eux, renouvelant à toute minute leur énergie, rafraîchissant leur espérance. Même pour ma pauvre petite existence à moi, ma stérile existence de femme qui n'a que son cœur à donner, elles sont une perpétuelle inspiration, un encouragement incessant à poursuivre mon humble effort pour la grande cause. Je puise dans la pensée de leur héroïque trépas la toute-puissance de la foi qui, elle, ne meurt jamais. »

Et le mieux serait sans doute de clore sur cette page émouvante où, comme dirait M. John Finley, c'est « le cœur » même « de l'Amérique » qui palpite à nu, si, dans le concert dont j'ai tenté de rassembler et de fixer les sons, il ne manquait une note, celle, non plus de l'Amérique cultivée, éclairée, pleinement consciente, mais de l'Amérique instinctive, en quelque sorte, de l'Amérique prolétarienne, enfermée dans les durs ghettos du labeur forcé qui ne lui laisse le temps ni de la pensée, ni du rêve. Je souhaite de finir par elle. C'était à Nashville, dans le Tennessee, un des États les moins avancés du chevaleresque Sud. J'avais affaire dans une banque. L'employé à qui l'on m'adressa, un petit homme grisonnant, de mine proprette, mais étriquée, se tenait comme encagé derrière une étroite grille de cuivre. A ma prononciation, il commença par s'étonner, puis, la figure illuminée tout d'un coup :

— Vous n'êtes pas Allemand... Seriez-vous Français?... Français, oh!... Et vous rentrez en France?... Ah! monsieur, je ne suis qu'un clerc de banque, je n'ai jamais mis les pieds hors de mon pays, je ne verrai probablement jamais le vôtre... Je connais pourtant, comme si j'y avais été, vos Champs-Élysées... Eh bien! lorsque vos troupes y défileront, bientôt, après la victoire, voulez-vous, monsieur, vous souvenir du clerc de banque de Nashville, et les saluer pour lui, et leur crier par trois fois en son nom : Vive la France?...

Vive la France! Le refrain n'est guère varié. Si l'on estimait qu'il revient trop souvent au cours de ces impressions, ce n'est pas à moi qu'il faudrait s'en prendre, mais aux Américains.

Anatole Le Braz.

LA GUERRE SOUS-MARINE

DE 1917

« C'est la guerre au couteau, » nous crient les Allemands, et il est assez curieux qu'ils se servent de cette expression pour désigner la plus nouvelle, la plus scientifique, la plus surprenante des méthodes que l'homme, ce loup de génie, ait imaginées pour détruire les autres hommes. Mais il faut entendre, n'est-ce pas? que la lutte va prendre, sous les eaux comme à leur surface, et sur la terre et dans les airs, un caractère d'exaspération féroce, où la voix de la pitié ne sera jamais plus écoutée, où disparaîtra le peu qui subsistait encore du respect des conventions internationales ayant pour objet de limiter la cruauté de la guerre.

Voyons d'abord cela d'un peu près, car, vraiment, on se demande ce que pourront bien faire nos ennemis de plus qu'ils ne font déjà et comment ils arriveront à se surpasser eux-mêmes en fait de mépris des lois divines et humaines.

Ils le peuvent pourtant. Je viens de lire le récit d'un capitaine de vapeur de commerce français qui a vécu douze jours dans un grand submersible allemand avec une vingtaine d'hommes qui restaient de son équipage. Ces pauvres gens, après bien des souffrances, eurent du moins la vie sauve. En tout cas, il n'y aura plus désormais pour les belligérans d'*avertissement préalable*, même en dehors de la zone des eaux territoriales anglaises où, dès le 18 février 1915, il était

bien convenu que nul ne devait se risquer, sous peine d'être détruit.

Oui, mais pour les neutres?...

« Plus un neutre ne pourra naviguer si nous faisons la guerre à outrance, » disait à Cologne, au congrès des nationaux libéraux, le député Stresemann. C'était vers le 20 décembre, au moment où l'Allemagne conservait encore quelque espoir de duper ses adversaires avec sa proposition de négocier. Voulait-elle, en même temps, frapper l'imagination des neutres, au point que ceux-ci s'avisassent de peser, en faveur d'une paix prématurée, d'une paix allemande, sur les décisions des Puissances de l'Entente? Il se peut. Mais comme déjà ses submersibles ne se privent point de couler les non-belligérans, — les malheureux Scandinaves, surtout, savent à quoi s'en tenir! — on doit se demander si l'unique différence de traitement ne consistera pas dans l'usage, à l'égard des marins survivans des navires neutres détruits (1), d'une clémence sur laquelle ne doivent plus compter les équipages des nôtres.

La décision — déjà mise en pratique, au demeurant, — de semer les mers de l'Europe de mines automatiques dérivantes, rigoureusement prohibées par le droit maritime international (2), aura des répercussions lointaines. Bien des mois, des années même après la conclusion de la paix, des navires de toute espèce seront détruits par l'explosion d'un de ces redoutables engins errant à l'aventure au gré des courans.

Or, il ne faut pas se le dissimuler, les Allemands ont pris à cet égard des déterminations inflexibles. Qu'on ne s'avise pas de leur objecter que leur propres bâtimens pourront, plus tard, être victimes de ce procédé de la « guerre atroce » dont rêvent leurs imaginations surchauffées. Pour eux, pour les fidèles et dociles disciples des Clausewitz, des Bernhardi, des von der Goltz, tout s'efface devant l'essentiel intérêt de *faire immédiatement à l'ennemi le plus de mal possible*. Sans doute il se peut bien qu'un de leurs submersibles heurte une mine allemande, — c'est arrivé, je crois, déjà... — mais peu importe, le sacri-

(1) Il est entendu que tout ceci ne s'applique pas au grand neutre, celui de l'autre côté de l'Atlantique; l'Allemagne est obligée, quoi qu'elle en ait, de ménager celui-là.

(2) Ces mines ne sont « tolérées » qu'à l'expresse condition qu'un mécanisme particulier les rende inoffensives *au bout d'une heure* après qu'elles ont été jetées à l'eau. Cette condition n'est pas remplie par les mines allemandes.

fice en est fait : pour un sous-marin de perdu, combien de navires ennemis auront été coulés !

Est-ce tout, du moins ? Non pas. L'engin de plongée se prête à d'autres combinaisons. Il y a peu de semaines encore, il se révélait « sous-marin de bombardement, » envoyant à deux reprises des projectiles sur le paisible port de Funchal de Madère où il prétendait détruire les relais de câbles télégraphiques et la station de T. S. F.

Il faut donc s'attendre à des ravages sur nos côtes, à des ravages d'autant plus sensibles au point de vue de l'effet produit sur l'opinion, que l'ennemi, si bien armé qu'il puisse être, n'ira pas se heurter aux « fronts de mer » de nos arsenaux ni de nos grands ports de commerce, mais qu'il se réservera pour les ports de moyenne importance, pour les ports de pêche, pour les stations de bains même, — puisque aussi bien tuer des femmes, des enfans, des infirmes, cela rentre tout à fait dans sa méthode d'intimidation.

En somme, toutes les localités côtières dont l'organisation défensive ne saurait être poussée au delà d'une simple surveillance générale et de la mise en jeu de quelques pièces, mobiles ou fixes, installées et servies avec des moyens de fortune, peuvent être directement menacées.

Ajouterai-je que, du moins en ce qui touche les franges littorales relativement voisines de l'Allemagne, en Angleterre et en France, il convient de prévoir dès maintenant une action conjuguée des engins de plongée et des appareils aériens de l'ennemi? Les Allemands viennent d'étudier pratiquement les moyens de réaliser cette dangereuse combinaison d'efforts dans le blocus qu'ils ont imposé aux côtes du Sud de la Norvège, tenu par des zeppelins et des sous-marins en même temps que par des escadrilles de grands torpilleurs; et tout dernièrement ils employaient un dirigeable et un submersible à convoyer, du Varangerfjord, — par delà le Cap Nord, — au Cattégat, le grand paquebot *Prinz Friedrich Wilhelm* qui se glissait tout le long du littoral dans les eaux norvégiennes, dont la neutralité était ainsi nettement violée par la mise en jeu combinée d'instrumens militaires prenant pour base ce littoral même.

On peut très bien concevoir l'apparition brusque, devant un port peu ou point défendu, d'une division de deux ou trois

sous-marins de bombardement éclairée, autant du côté de la terre que du côté du large, par un dirigeable qui ne laissera pas, d'ailleurs, de coopérer par ses propres bombes à l'œuvre de destruction, mais dont la tâche essentielle sera de découvrir, du plus loin, les batteries mobiles accourant de l'intérieur ou les navires de surface *et les sous-marins aussi* (1) qui se hâteraient vers le point attaqué.

*
* *

Voyons maintenant, d'un coup d'œil rapide, quels sont au juste les engins sous-marins que les Allemands vont mettre en action dans cette nouvelle phase de la guerre navale.

Les véhicules, d'abord, c'est-à-dire les sous-marins ou submersibles eux-mêmes. J'en ai déjà parlé ici dans une étude sur « la variété des types de sous-marins » et aussi dans un autre travail sur « le sous-marin de Baltimore » (2). Je prends la liberté de prier mes lecteurs de se reporter, pour le fond de la question, à ces deux articles et je me borne aujourd'hui à noter les progrès qu'il semble que nos adversaires aient encore réalisés depuis le commencement de 1916.

Signalons tout de suite l'existence d'un submersible doté d'une véritable « batterie cuirassée » construite au-dessus d'une coque à peu près cylindrique. Cette batterie, armée d'un nombre encore inconnu de pièces de 120, peut-être de 150 millimètres, affleurerait la surface de la mer, la coque non protégée par le cuirassement étant couverte par le matelas d'eau. Il ne s'agirait d'ailleurs jusqu'ici que de défendre le sous-marin émergé, contre les coups des faibles bouches à feu des navires marchands armés pour leur défense.

L'idée est juste en soi, résultant de ces deux faits essentiels : que le sous-marin ne peut user de ses torpilles, engins chers et dont il n'a qu'un très petit nombre d'exemplaires, pour détruire de simples « cargos; » mais que s'il veut couler ceux-ci à coups de canon, il devient, apparaissant à la surface, justiciable d'un canon léger.

(1) Notons en effet qu'un grand *sous-marin de bombardement* qui agit comme tel, devient justiciable, puisqu'il est en surface, des attaques des sous-marins ordinaires.

(2) 15 novembre 1915 et 15 août 1916.

Quant à la batterie cuirassée greffée sur le dos d'une coque quasi cylindrique, ce ne serait probablement pas, au point de vue de la stabilité, une solution de tout repos. Je croirais plutôt à l'existence de petites tourelles étanches, ou, tout uniment, de pièces (soit fixes, soit à éclipse) qui tireraient au-dessus d'une carapace relativement épaisse renforçant le dos même de cette coque.

Mais on pense bien que, s'il s'agit de cuirassement, de batterie de pièces de 150 millimètres et avec cela d'une belle vitesse et d'une étonnante « endurance (1), » — 24 nœuds en surface; 16 nœuds en plongée; 18000 milles de rayon d'action à la vitesse économique — le déplacement a dû s'accroître dans des proportions considérables. Ce n'est plus à 2000 tonnes qu'on en est là-bas pour ces mastodontes de la plongée; c'est bel et bien à 5000 (4000 ou 4300 en surface) que l'on est arrivé.

Et il reste entendu qu'avec sa longueur de 130 mètres environ, le *croiseur sous-marin* éprouvera pour agir en plongée, surtout dans des mers de profondeur médiocre, les difficultés dont je parlais ici, il y a plus d'un an. Mais comme il est, en définitive, fort capable de se défendre *en surface*, s'il était surpris dans cette position avant d'avoir pu s'enfoncer, ou bien dans des parages où la plongée lui serait dangereuse, la gravité de l'inconvénient se trouve fort diminuée.

Ce croiseur sous-marin établi sur les routes de navigation de l'Atlantique, ou dans la mer des Antilles, ou, pourquoi pas? aux atterrages du cap San Roque du Brésil, n'éprouvera-t-il pas au bout de quelque temps de croisière, de sérieuses difficultés de réapprovisionnement? Il a, nous venons de le voir, de quoi franchir 18000 milles à petite allure. Il en verra bientôt la fin, pour peu qu'il veuille faire, de-ci, de-là, quelques chasses à bonne vitesse de paquebots modernes.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement de combustible liquide qu'il s'alimente. Il lui faut renouveler les vivres de son personnel, — surtout s'il consent à faire des prisonniers : des neutres, au moins, — renouveler aussi ce qu'on appelle, dans la marine, les *matières consommables*, en dehors du combustible proprement dit; il lui faut entreprendre des réparations

(1) Dans le sens que les Anglais donnent à ce mot : faculté de tenir longtemps la mer.

d'avaries qui ne se peuvent poursuivre qu'en surface et en lieu sûr; il lui faut bien d'autres choses et, tout particulièrement, *se reposer*. On n'imagine pas quel besoin c'est, pour un sous-marin, même de très grande taille, de se reposer, de s'étendre, si j'ose dire, de s'étaler sur l'eau, d'ouvrir partout, de respirer à pleins poumons!...

Et, donc, un point de relâche, une base secondaire d'opérations lui est indispensable. Comment se la procurer?

J'entends bien qu'il existe, dans les parages lointains que je désignais tout à l'heure, nombre de points, petites îles presque désertes, baies écartées et peu fréquentées, où l'on pourrait faire un établissement provisoire, sauf à l'abandonner et chercher fortune ailleurs, quand cette base clandestine serait découverte. Je ne m'arrête pas, du reste, à la solution qui consiste, pour le sous-marin de petit ou moyen tonnage, à *se reposer sur le fond même de la mer*, lorsque ce fond ne dépasse pas une quarantaine de mètres. Cette solution est évidemment insuffisante. Bateau et personnel n'y peuvent trouver qu'un soulagement précaire. Il est douteux, en outre, qu'une unité de 4 000 à 5 000 tonnes s'en puisse accommoder sans inconvéniens. Quant aux ravitaillemens à la mer qui restent toujours possibles, et de diverses manières, ce ne sont, j'y insiste, que des ravitaillemens. Le sous-marin ne tarde pas à demander autre chose, si puissant, si « autonome » qu'il soit.

Eh bien! supposons doublé, triplé, le nombre de grands submersibles qui ont bombardé Funchal au commencement de décembre dernier. Supposons que cette petite place maritime eût paru à l'assaillant mal gardée et susceptible d'être enlevée d'un coup de main avec une poignée d'hommes résolus, jetés à terre après un bombardement efficace. Ne voilà-t-il pas, toute trouvée, la solution complète qu'on recherche?

Complète? Assurément non, va-t-on m'opposer. Car il ne s'agit pas seulement de prendre. Il faut conserver; et ce n'est pas avec les disponibilités de quatre ou cinq équipages de sous-marins, fussent-ils de 5000 tonnes, que l'on constituerait une garnison suffisante.

C'est très juste. Mais il y a réponse à cela. Il y a le *Deutschland*. Il y a le *sous-marin transport :* car enfin, si les Allemands ont jugé à propos de créer le sous-marin de commerce, le sous-marin capable, en tout cas, de porter plusieurs

centaines de tonnes de marchandises, on pense bien que l'idée leur est venue qu'une telle capacité pouvait être utilisée pour le transport de quelques élémens de troupes, moyennant des dispositions spéciales et de minutieuses précautions d'hygiène.

Cette idée sera-t-elle réalisée dans cette guerre? Je n'en sais rien. Qui pourrait le dire? Il suffit que l'hypothèse ne soit pas insoutenable pour qu'elle doive retenir l'attention. Nous n'en sommes plus à nous étonner, après tout ce que nous avons vu d'extraordinaire; encore moins à hausser les épaules, comme le faisaient au début de cette guerre les « gens de sens rassis, » dont la hautaine incrédulité nous a fait tant de mal...

Remarquons, au demeurant, qu'en attendant l'apparition du sous-marin transport, un bâtiment de surface rapide, un des nouveaux grands paquebots allemands pourrait apporter à la division de *croiseurs sous-marins* que je mets hypothétiquement en jeu les contingens de troupes qui lui seraient nécessaires. Qu'on ne m'objecte pas que ce bâtiment serait intercepté avant d'avoir dépassé la mer du Nord. Rien n'est moins assuré, surtout dans la saison où nous sommes, propice aux surprises, aux forcemens de blocus, aux dérobades habiles. La *Moewe*, on se le rappelle, a résolu le problème, beaucoup plus facile, évidemment, que celui de la sortie d'une force navale.

Enfin, dira-t-on, il restera toujours aux Alliés la ressource de reprendre à l'ennemi le poste dont il aurait réussi à s'emparer. Ce n'est pas en vain que nous sommes maîtres de la mer. Sans doute; mais il faudrait alors compter avec les submersibles de bombardement, redevenus sous-marins pour la défense de leur conquête; et l'affaire ne laisserait pas d'être sérieuse.

Parlerai-je maintenant du submersible de 2 000 tonnes, certainement entré en service et probablement contemporain du commercial *Deutschland* dont le tonnage n'est guère moindre? Voici les caractéristiques qu'on lui attribue et il est aisé de voir que ces facultés en font encore un *croiseur du large* très acceptable pour opérer sur les lignes de communications des Alliés avec l'Amérique : longueur totale, 85 mètres; quatre moteurs Diesel donnant 7 000 chevaux et 22 nœuds de vitesse en surface (14 en plongée); *distance franchissable en surface*,

6 500 milles marins, c'est-à-dire *deux fois la traversée de l'Atlantique* (1); six à huit semaines d'eau douce et de vivres; armement : 8 tubes pour 16 torpilles de 55 centimètres; 50 mines automatiques; 4 canons moyens (peut-être de 150 millimètres, peut-être de 120) *avec dispositions pour le tir contre les appareils aériens;* pont supérieur légèrement cuirassé; 2 embarcations; 50 hommes d'équipage avec 5 officiers dont 2 mécaniciens.

Tels sont les véhicules nouveaux. Un mot des engins spéciaux qu'ils mettent en œuvre.

La torpille est connue : c'est la Schwartzkopf en bronze de 55 centimètres de diamètre, pesant près d'une tonne et marchant assez longtemps, grâce au réchauffage de l'air comprimé, à une vitesse comprise entre 40 et 45 nœuds; portée : 6 000 mètres, avec une justesse remarquable; chargement : 180 kilos de trinitrotoluène, ce qui lui assure une puissance de destruction formidable.

La mine automatique, qu'elle soit laissée libre ou mouillée sur crapaud et orin, n'a que 165 kilos d'explosif. Elle n'en est pas moins dangereuse; elle l'est même plus que la torpille automobile, parce qu'elle explose généralement plus bas que celle-ci : elle frappe au ventre!...

Les canons ne présentent, en dehors des dispositions auxquelles je faisais allusion tout à l'heure (2), d'autre particularité que d'être, pour chaque calibre, du type court. La maison Krupp a-t-elle usiné pour les grands sous-marins des pièces de 150 millimètres au-dessous de 35 calibres? Cela est possible : en tout cas, le poids du projectile ne doit pas s'écarter de 40 kilos. Le projectile du 105 reste entre 16 et 17 kilos. Celui du 120, — si l'on a, en effet, créé ce calibre pour les sous-marins, — irait à 23 ou 24 kilos environ.

(1) Observons que ce ne serait pas assez pour une croisière de quelque durée, puisque, défalcation faite des 2 600 milles de la traversée moyenne de l'Atlantique Nord, il ne resterait plus que de quoi parcourir 3 900 milles marins. Mais, sans parler des ravitaillemens *préparés* au moyen de cargos envoyés *ad hoc*, il y a toujours les ravitaillemens occasionnels dont on s'assure le bénéfice par la capture même des paquebots que l'on détruit après les avoir vidés du combustible liquide qu'ils peuvent porter, soit comme chargement, soit pour leur usage.

(2) Il se peut d'ailleurs que ces dispositions pour la lutte contre les appareils aériens ne s'appliquent qu'à des bouches à feu spéciales, d'un calibre relativement faible.

Ne mentionnons enfin que pour mémoire les « bombes, » ou plutôt les pétards qu'emploient les sous-marins allemands pour couler les navires de faible tonnage et de faible échantillon qu'ils ont, au préalable, sommés de s'arrêter. Ce procédé, qui accuse le caractère systématique de la destruction, — n'oublions jamais que cette destruction est illégale et abusive, quel que puisse être le motif invoqué, — a, pour le commandant du submersible, l'avantage d'économiser torpilles et munitions d'artillerie : importante considération en présence, justement, de la difficulté de se réapprovisionner autrement qu'en combustible liquide. Au surplus, la confection des pétards est toujours facile à bord et n'exige qu'une provision d'explosifs libres. On peut y employer le fulmicoton sec amorçant le fulmicoton humide, ou encore la dynamite.

***

Tout ceci bien établi, quels sont les moyens d'action que nous pouvons opposer à ceux de l'adversaire ?

Nos moyens d'action doivent évidemment varier avec les circonstances politiques, géographiques, hydrographiques des divers théâtres d'opérations. Ces circonstances commandent d'ailleurs la distribution même des groupes d'engins sous-marins qu'il nous faut rechercher et détruire. Il est clair que la physionomie des opérations de ce genre sera sensiblement différente dans la Méditerranée, mieux encore, dans l'Adriatique par exemple, ce canal aux eaux cristallines, où l'ennemi est si bien posté ; dans la mer du Nord, aux eaux troubles et jaunâtres, que borde au Sud le menaçant appareil défensif du littoral allemand ; dans le Pas de Calais et la Manche, nos eaux à nous et qui devraient nous appartenir sans conteste ; enfin, dans l'Atlantique, dans l'immense Atlantique, où, à première vue, la recherche du bâtiment de plongée apparaît si difficile.

Mais disons d'abord un mot de ces groupemens de sous-marins dont je viens de parler.

On compte que l'Allemagne avait, au commencement de décembre 1916, un peu plus de 110 sous-marins de tout tonnage. L'Autriche en possédait une douzaine. Nous admettons, en général, que les chantiers allemands produisent un sous-

marin par semaine (1). Il n'est pas aussi facile de savoir, — si surprenant que cela paraisse, — combien nous en avons détruit depuis vingt-neuf mois. Les Amirautés gardent volontiers le secret sur un chiffre qui ne les satisfait peut-être que médiocrement, ne répondant pas assez à de consciencieux efforts. Toujours est-il que la *production* excède de beaucoup la *consommation* et qu'il est sage de compter que la belle saison prochaine verra la mise en jeu, — non pas à la fois, bien entendu, mais *relèves* comprises, — de 150 navires de plongée allemands et autrichiens. Le prince de Bülow parlait même, assez récemment, de 220 unités. Mais il est clair que l'ancien chancelier de l'Empire y met de la complaisance. Jamais on ne néglige la « manœuvre morale » chez nos ennemis.

Sur les 150 unités dont je viens de parler, il y en aura au moins trente, de tonnage moyen, pour la Méditerranée. Une vingtaine de sous-marins écumera les côtes de l'Espagne et du Maroc, poussant jusque dans le golfe de Gascogne. Comptons-en quelques-uns encore pour les débouquemens de la Manche, du canal de Bristol et du canal Saint-Georges, et admettons que ceux-ci, comme les précédens, seront des unités déjà fortes, des 1 200/1 500 tonnes. La mer du Nord et la Baltique, au contraire, seront desservies par des submersibles de tonnage relativement faible, — quelques-uns sont construits à Hoboken, près d'Anvers et arrivent à Zeebrügge par les canaux ou même sur rails ; — mais les grandes unités réapparaîtront pour les opérations sur le littoral de la Norvège et au delà, vers la Mer-Blanche. Comptons cinquante submersibles de tailles et de facultés très diverses pour les mers territoriales allemandes et pour les eaux du royaume scandinave de l'Atlantique.

Reste une trentaine, environ, de grands submersibles pour la haute mer, pour le large. C'est le moins que puissent avoir nos adversaires, s'ils veulent obtenir des résultats vraiment sérieux et *organiser des croisières continues* sur les faisceaux de routes de navigation qui convergent vers la Grande Sole;

(1) L'éminent ingénieur italien Lorenzo d'Adda, qui visita les chantiers allemands avant la rupture de la Triple Alliance, en décembre 1914, admettait le chiffre de huit sous-marins perfectionnés par trimestre. Mais les Allemands ont beaucoup développé, depuis, leurs moyens de production.

cela suppose en effet la constitution de *relèves* assez fréquentes, de trois mois en trois mois, par exemple.

Ceci posé, que ferons-nous, d'abord, pour la Méditerranée, le théâtre qui, au point de vue militaire, apparaît aujourd'hui comme le plus important de beaucoup?

Mes lecteurs pensent bien que je suis obligé de garder ici une certaine réserve. Non pas, je le crains, que nous puissions rien apprendre à nos adversaires, — on sait assez pourquoi! — mais enfin, peut-être...

Bornons-nous donc à rappeler ce qui est déjà connu et, pour ainsi dire, officiellement annoncé : nous multiplierons nos bâtimens légers; nous armerons peu à peu tous nos « cargos » susceptibles de porter un peu d'artillerie; nous leur donnerons aussi la T. S. F, et ce sera un grand progrès. L'aviation navale, aussi, se développe et on en attend d'heureux résultats dans cette mer d'élection des eaux pures, si souvent tranquilles sous la radieuse lumière qui les pénètre.

Ce n'est pas tout, cependant. On avait reconnu, dès le début, qu'un efficace moyen d'agir contre les sous-marins était de supprimer leurs petites bases de ravitaillement *fixes* ou *mobiles*, ces dernières étant constituées par des bâtimens ou seulement des barques de pêcheurs « neutres » que l'appât de profits considérables appelait régulièrement à des rendez-vous à la mer fixés par les sous-marins. L'augmentation très marquée du rayon d'action de ceux-ci les rend beaucoup plus indépendans aujourd'hui; la plupart d'entre eux ne se réapprovisionnent plus qu'à Pola ou à Cattaro, après une croisière de vingt à vingt-cinq jours. Cependant il y a beaucoup à faire encore, *dans l'Ouest de la Méditerranée! notamment*, pour empêcher certains pêcheurs ou caboteurs de rendre des services journaliers aux submersibles allemands. Les préoccupations que laisse voir en ce moment le gouvernement espagnol nous donnent déjà de sérieuses garanties. Une entente des deux diplomaties fera le reste, avec une étroite surveillance de la côte marocaine.

Et ceci nous conduit à l'organisation de la défense sur le littoral européen de l'Atlantique, où nous nous trouvons en face de difficultés du même genre. On a lu dans tous les journaux de fin décembre que les sous-marins se ravitaillaient aux Canaries par l'intermédiaire des équipages des navires

allemands qui y sont internés. D'autre part, les choses en sont à ce point, sur la côte de Biscaye et de Galice, que beaucoup d'Espagnols protestent publiquement contre les secours et les *indications* que ces mêmes sous-marins y reçoivent, avec une abondance où l'on reconnaît à la fois les facultés organisatrices de nos ennemis et la ténacité des rancunes que l'on professe dans certains milieux de la péninsule, très restreints du reste, contre la France d'aujourd'hui. Nul doute que nous n'ayons enfin satisfaction, grâce à la fermeté du Cabinet auquel imprime sa haute direction le souverain qui a su mériter la profonde reconnaissance de tant de Français affligés.

Mais, je le répète, du jour où des submersibles de 2000 tonnes se substitueront aux 800 et 1 200 tonnes qui circulent aujourd'hui entre les Canaries et notre Finistère, la nécessité des ravitaillemens clandestins sera moins pressante pour nos adversaires. J'ajoute que la recherche de ces grandes unités sera beaucoup plus difficile, en raison de l'augmentation sensible de leur rayon d'action en plongée ou, si l'on veut, *de la durée de l'intervalle de temps compris entre deux émersions consécutives*. Cette recherche exigera d'ailleurs des navires plus forts à tous les points de vue que ceux qu'on y employait jusqu'ici et malheureusement ces navires, — petits croiseurs comme le *Rigel* par exemple, et encore ce type serait-il un peu faible, déjà, — ne se répètent pas aisément à autant d'exemplaires que de simples chalutiers.

Observation analogue au sujet des procédés de « pêche des sous-marins, » au moyen de filets plus ou moins ingénieusement disposés. Il est clair que ce qui réussissait en 1915, contre les petites unités de plongée de la Manche ou de la mer du Nord, risque fort de rester inefficace contre les grands submersibles nouveaux. Le requin ne se laisse pas prendre où le poisson demeure captif.

Reste la mise en jeu des mines, moyen d'action sur lequel je ne m'étendrai pas ici, car je crois que les inventeurs n'ont pas dit leur dernier mot à ce sujet. J'observe seulement qu'on se heurte toujours là aux deux grandes difficultés nouvelles : la vitesse du submersible, qui lui confère une relative ubiquité; l'étendue de son champ d'action, qui disperse l'effort des chasseurs.

Mais que dirons-nous alors de la recherche des vrais *croi-*

seurs sous-marins, ceux du large, ceux qui opéreront en plein Atlantique Nord et encore plus loin, dans la mer des Antilles, ou bien entre le cap San Roque et les îles du Cap Vert?

Certes, les procédés depuis longtemps connus de la guerre de croisière s'étaient montrés fort efficaces dans la première phase du grand conflit. Mais ces procédés sont, en définitive, toujours fondés sur la *découverte visuelle* du chassé par le chasseur ou par les auxiliaires de celui-ci. Quand le chassé ne se montre pas (1) ou qu'il ne se montre qu'à de trop rares intervalles et sans que l'on puisse rien inférer de décisif de l'examen du « graphique » capricieux de ses apparitions, comment faire?... Compter sur le hasard et se dire qu'en mettant en jeu beaucoup de croiseurs de surface, appuyés de fins limiers, utilisant la ruse des faux « cargos, » peut-être aussi l'étendue du champ de vision d'appareils aériens, on finira bien, un jour ou l'autre, par découvrir à portée de canon le subtil adversaire et à l'atteindre, *si toutefois il ne peut plus plonger...* C'est possible, à la rigueur. Mais que de difficultés pratiques à l'organisation de cette toute nouvelle « guerre du large, » même en installant des jalons de lignes d'opérations, des pivots de manœuvres de recherche sur toutes les îles de l'Atlantique Nord qui appartiennent aux Alliés : Terre-Neuve, Açores, Bermudes, Bahama, Martinique, Cap-Vert, Madère! Et comme tout cela sera long! Et combien énervante pour les peuples l'attente de résultats tangibles, alors que les destructions de paquebots continueront, et que le « nouveau blocus » fera son œuvre!

Que faire donc, encore un coup?...

Il faut faire du nouveau, nous aussi, nous surtout qui inventions si bien, autrefois; il faut faire du nouveau et ne pas se contenter de développer, d'améliorer, les anciennes méthodes, car enfin cette guerre se transforme tous les jours, on l'a fort bien dit, ici même. Et comment voulez-vous lutter contre un ennemi qui invente, — ou qui se sert avec tant de maîtrise des

(1) Le torpillage du *Rigel* (voir à ce sujet l'*Illustration* du 2 décembre 1916) pose la grave question de savoir si les Allemands n'ont pas résolu le problème d'exécuter leurs lancemens de torpilles sans recourir au traditionnel périscope. Il se peut aussi qu'ils aient réussi à rendre ce périscope invisible, peut-être en le revêtant de glaces qui réfléchissent la surface de la mer. Toujours est-il que, torpillé deux fois, le *Rigel* n'a jamais aperçu l'instrument de visée du sous-marin Et la mer était calme!...

inventions d'autrui, ce qui revient au même, — si vous n'inventez pas à votre tour, *et plus et mieux que lui?* Observons en effet que, pour rattraper l'Allemagne, il ne suffit pas de faire un pas en avant si, dans le moment qu'on le fait, elle en fait un, elle aussi. Pense-t-on qu'elle restera immobile? Il n'y faut pas compter.

Tels sont les graves problèmes qui se posent aujourd'hui. La solution en est urgente. J'ignore ce que préparent les amirautés alliées. Se borneront-elles à augmenter le nombre de leurs navires légers, à multiplier leurs hydravions et à perfectionner bombes, filets, râteaux, etc.? Certes, ces engins sont utiles. Ils sont, par malheur, insuffisans. Ils l'étaient déjà, l'expérience le montre, dans la phase de la guerre qui finit. Ils le seront bien plus encore dans celle qui va commencer, en présence des nouveaux navires de plongée des Allemands, plus élevés dans l'échelle des facultés offensives et défensives par rapport aux sous-marins de 1914 que ceux-ci pouvaient l'être, je ne dis pas en comparaison du *Gymnote*, mais par rapport au bateau de Goubet, par exemple.

Quoi qu'il en soit, si l'appel que je crois indispensable de faire à l'*invention* reste infructueux, on se rappellera sans doute que les *maîtres de la mer* ont toujours à leur disposition le moyen radical d'en finir avec la guerre sous-marine.

Contre-Amiral DEGOUY.

REVUES ÉTRANGÈRES

QUELQUES FIGURES ALLEMANDES « DU TEMPS DE GUERRE »

Weit vom Schuss, humoristisch-patriotischer Roman aus der Kriegszeit, par le baron von Schlicht. 1 vol. in-18, Berlin, librairie Otto Janke, 1916.

Mme Marga von Duffel était une belle et riche veuve qui, durant les premiers mois de l'année 1915, affolée par la perspective d'une incursion possible des Russes dans la Prusse Orientale, s'était enfuie précipitamment de son château, voisin de Kœnigsberg, pour venir se réfugier auprès d'une de ses cousines, « Madame veuve la conseillère d'administration » von Lengenfeld, dans une grande ville du centre de l'Allemagne. A peine âgée d'environ trente ans, « avec ses traits finement découpés, son nez d'une forme classique, et son abondante chevelure d'un blond sombre, » Mme von Duffel avait immédiatement émerveillé toutes les dames et demoiselles de la « société » de cette ville, comme aussi tout ce que la guerre y avait encore laissé de population masculine ; et, dès le lendemain de son arrivée, tout le monde s'était trouvé d'accord, là comme sans doute naguère à Kœnigsberg, ou à Dantzig, pour lui accorder ce qui paraît bien être resté, outre-Rhin, la forme suprême de l'éloge, — en reconnaissant et en proclamant « qu'il était impossible de rencontrer une femme allemande qui, même indépendamment de ses toilettes, eût aussi peu l'air d'être une Allemande. » De telle sorte que l'on devine aisément avec quel mélange naïf de plaisir et d'orgueil la fille de Mme von Lengenfeld, l'aimable petite Loni, deux ou trois jours après l'arrivée de sa « tante » Marga, a profité de la permission de

celle-ci pour regarder, toucher, et admirer à loisir le contenu des innombrables malles amenées par la belle « réfugiée, » — sans se lasser d'épancher ingénument son enthousiasme à la découverte « de ces robes élégantes, de ce linge délicat, de ces gracieux *dessous*, et de tant d'autres trésors dépassant même ses rêves les plus hardis de splendeur et de luxe. » Mais, tout d'un coup, la voici qui descend l'escalier, pénètre dans le salon, et accourt vers la *chaise longue* où repose indolemment Mme von Duffel, « vêtue d'un peignoir parfumé, et tenant entre ses doigts effilés une cigarette d'odorant tabac russe ! »

— Ma tante, — s'écrie la jeune fille en élevant de ses deux mains « une blouse blanche d'une beauté vraiment enchanteresse, tout ornée d'authentiques dentelles de Bruxelles, » — jamais encore je n'ai rien vu de semblable à ceci ! Mais sûrement cette blouse aura dû vous coûter une fortune !

— Qu'appelles-tu une fortune, ma chère Loni ? C'est là un mot d'une signification très élastique. Et, naturellement, je ne sais plus ce que cette blouse a pu me coûter : mais en tout cas je t'assure que je ne l'ai point payée très cher. Tout au plus en aurai-je donné cinq ou six cents francs !

Cette fois, l'étonnement de la jeune fille se renforce d'une nuance d'épouvante.

— Cinq cents francs, c'est-à-dire environ quatre cents marks ! Vous avez donné cela pour avoir cette blouse, et vous ne trouvez pas encore que ce soit trop cher !

Avec une bonne grâce charmante, Mme von Duffel explique alors à sa nièce qu'elle a le privilège d'être extrêmement riche. Et depuis un moment déjà elle a entamé l'énumération de ses domaines, ainsi que des autres sources principales de ses revenus, lorsqu'elle s'aperçoit que sa nièce ne l'écoute point. La jeune fille est toujours encore plongée dans la contemplation extasiée de la blouse de cinq cents francs ; après quoi, soudain, « comme s'éveillant d'un rêve : »

— Et dites-moi, ma tante, cette blouse, elle vient de Paris ?

La belle jeune veuve accueille cette question « avec un sourire d'indulgence légèrement dédaigneuse. »

— Ah ! ma petite Loni, comme on voit bien que tu n'es encore qu'une enfant ! Pourrais-tu croire vraiment qu'on trouve quelque chose de pareil dans notre Allemagne ? La somme de goût qu'il y a dans cette blouse, on la chercherait en vain chez nos couturières et nos modistes allemandes ! Certes, je suis, moi-même, une Allemande

de corps et d'âme ; j'aime ma patrie par-dessus tout ; je souhaite à nos ennemis un écrasement dont ils ne parviennent pas à se relever durant de longues années ; et je suis prête à tous les sacrifices pour notre sainte cause nationale : mais avec cela, vois-tu, il y a trois choses auxquelles il me serait impossible de renoncer, — aux cigarettes russes, aux parfums anglais, et aux toilettes de Paris !

Revenant ensuite à des thèmes d'ordre plus « terre-à-terre, » Mme von Duffel demande à Loni de ne plus l'appeler sa « tante, » — ce qui risquerait de la vieillir aux yeux des « messieurs comme il faut » de la ville. D'autres nièces qu'elle a laissées dans la Prusse Orientale, — et à qui elle avait adressé la même requête, — ont pris l'habitude de l'appeler « Tatia. » Et, en effet, Loni trouve ce mot si ingénieux, à la fois, et d'un si joli cachet « exotique, » — comme une traduction russe (et secrète) du mot : « tante, » — qu'elle jure de l'employer toujours dorénavant. Après quoi, sur une nouvelle prière de sa « Tatia, » elle décrit à celle-ci l'objet et la nature des « soirées de guerre » organisées par les « dames » de la ville, et où doit se faire, ce même jour, la présentation solennelle de l'irrésistible « réfugiée. » Elle raconte de quelle manière, depuis le mois d'août 1914, — ou plutôt, sans doute, depuis bien avant la date officielle de la « mobilisation, » — toutes les « dames » de la ville s'étaient mises à ne parler absolument que de la guerre : si bien que, vers le début de l'année suivante, — et probablement à l'instar de Berlin, — quelques-unes d'entre les plus jeunes de ces dames ou d'entre les plus « lancées » ont imaginé de réagir contre cette « contagion » de la pensée de la guerre en créant des réunions où, chaque semaine, il serait interdit de prononcer le mot de « guerre » ou de hasarder la moindre allusion aux opérations de l'état-major. « Nous commençons par souper copieusement, et puis nous causons, et parfois l'une de nous fait un peu de musique, ou bien nous récite un peu de poésie. » Deux marks d'amende à toute dame qui dit : « Cette guerre est terrible ! » Trois marks, si quelqu'un se laisse aller à exprimer le souhait « de voir bientôt finir cette affreuse guerre. » Et ainsi de suite, d'après un tarif sévèrement observé. Sur quoi Mme von Duffel, tout en approuvant « de corps et d'âme » l'invention de ces « soirées de guerre, » ne peut s'empêcher d'insinuer que leur réalisation ne doit pas être toujours très divertissante. Et comme Loni se hâte de répondre que parfois, au contraire, « lorsque les dames ne sont pas tout à fait entre soi, » on désirerait que les séances durassent jusqu'au matin :

— Dis un peu, ma chérie, — lui demande sa « Tatia, » — comment s'appelle-t-il, celui qui te fait regretter la fin de ces soirées?

Cet heureux gaillard s'appelle Rodolphe Walther. Il est un peu gros, un peu chauve, sans compter les motifs inconnus qui l'ont fait « réformer. » Mais il chante les rôles de ténors wagnériens au Grand-Théâtre de la ville ; et n'est-ce pas un scandale que, depuis la guerre, son stupide directeur ait réduit ses gages mensuels à deux cent cinquante marks ? Aussi bien Walther a-t-il promis de venir, tout à l'heure, à la « soirée de guerre : » — Tatia pourra l'entendre dans son air de *Lohengrin!*

— Il y a déjà plusieurs mois que nous nous aimons, — poursuit « confidentiellement » la mignonne Loni. — Dès avant l'hiver, j'ai remarqué la façon indiscrète dont mon Rudi me dévisageait dans la rue. Ces artistes, vous savez comment ils sont tous! J'avais même quelque peur qu'il m'abordât en public. Mais cela, il ne l'a point osé ; et ce n'est qu'après le départ de tous les officiers pour le « front » que ses regards sont devenus vraiment significatifs. Et puis, un jour, — un certain jour que je n'oublierai jamais, le dernier dimanche de novembre, — voilà que ses yeux m'ont dit bien nettement : « Toi, ma douce petite chatte, oh ! combien j'aurai de plaisir à te prendre dans mes bras et à te manger de baisers! »

— Et est-ce que tu t'es laissé manger de baisers? — demande Mme von Duffel, « infiniment amusée. »

— Mais, Tatia, à quoi penses-tu? Oublies-tu que je suis une jeune fille comme il faut?

Par quoi cette « jeune fille comme il faut » allemande ne réussit d'ailleurs à tromper ni sa tante, ni, — tout au moins pour longtemps, — les lecteurs du roman dont elle est, avec sa susdite tante et l'une de ses amies, la principale héroïne : car à peine va-t-elle avoir retrouvé son ténor, au chapitre suivant, que nous l'entendrons lui proposer un nouveau rendez-vous, dans le même coin du Parc de la Ville où, l'avant-veille, elle s'est sentie si heureuse entre ses bras!

Pareillement encore la gracieuse enfant, au cours de son entretien avec Mme von Duffel, commence par jurer ses grands dieux (ses dieux allemands) qu'elle n'a jamais eu d'amoureux avant le gros ténor dont elle célèbre la « modestie » touchante, en ajoutant « qu'il a devant soi le plus bel avenir. » Mais un éclat de rire de la subtile tante suffit à triompher de cet essai de mensonge. Oui, avant le ténor Walther, il y a eu le lieutenant Kettner : et « c'est bien par la faute de celui-ci » que Loni a cessé de l'aimer. Car, d'abord, quel besoin avait-il de partir

pour le « front ? » Et puis jamais « Tatia » ne pourrait se figurer ce qu'ont été ses paroles d'adieu, la veille de ce départ pour l'armée d'Hindenburg ! « Mon petit trésor, — a dit le lieutenant, — nous avons été si tendres amis que, sans doute, tu ne m'oublieras pas tout à fait avant un mois ou deux. Eh bien ! chaque fois que tu penseras à moi, fais-moi l'extrême plaisir de m'envoyer une petite boîte de poudre insecticide ! Car, dans le pays où je vais aller, les hommes ne comptent pas, comme ennemis à combattre ; mais chacun d'eux porte avec soi un régiment de poux, et je veux que tu m'aides à en être vainqueur ! »

Encore ne sommes-nous pas au bout de nos découvertes touchant les aventures, sentimentales ou « galantes, » de la jeune Loni. L'imprudente enfant ne s'avise-t-elle pas d'apprécier d'un ton d'indifférence quelque peu méprisante le jeu d'un illustre pianiste berlinois, Willi Torwald, qui est venu, lui aussi, depuis le commencement de la guerre, se « réfugier » auprès de ses parens, dans sa ville natale ? Sur-le-champ, la subtile « Tatia » devine un nouveau secret dans le cœur de sa nièce. « Quand une jeune fille s'exprime avec cet air de mépris sur le compte d'un artiste universellement renommé, — lui dit-elle, — cela prouve sans faute qu'elle a essayé de lui faire la cour, et n'en a pas été bien reçue ! » Et Loni, effrayée du profond génie « divinatoire » de sa tante, se résigne à lui avouer qu'en effet elle n'a rien négligé pour attirer sur soi l'attention bienveillante du pianiste « mondial. » Ah ! combien ses baisers, à celui-là, lui auraient été plus doux encore que ceux du ténor wagnérien à deux cent cinquante marks par mois ! Mais le glorieux artiste n'a pas même daigné s'apercevoir de son existence ! De telle façon que Mme von Duffel, après avoir arraché à sa nièce l'humiliant aveu de sa mésaventure, n'éprouve pas trop de scrupule à lui demander la permission d'entreprendre, à son tour, la conquête du cœur de Willi Torwald :

— Dis un peu, Loni, est-ce que cela te ferait beaucoup de peine, avec ces souvenirs du passé que tu viens de me raconter, si à l'avenir c'était moi qui, au lieu de toi, faisais quelques avances à l'éminent artiste ? Rien que par manière de passe-temps, naturellement, et sans la moindre arrière-pensée sérieuse ! Non pas cependant que je songe à cacher mon intention de me remarier tôt ou tard, dès que j'aurai trouvé une occasion acceptable. Mais quant à épouser M. Willi Torwald, voilà bien certainement ce que je ne ferai jamais : car de quoi me servirait d'avoir un mari qui aurait à voyager pendant tous les hivers, pour aller se faire entendre aux quatre coins du monde ? Tandis que,

comme « faiseur de cour, » eh bien ! je serais ravie de l'avoir près de moi pendant mon séjour dans votre triste ville !

Aussi bien a-t-on pu voir déjà que l'élégante jeune veuve ne s'embarrassait pas de « fausse modestie. » Avec la même aisance qu'elle a mise à renseigner sa nièce sur l'immensité de ses revenus, elle est prête à reconnaître, par exemple, que jamais elle ne s'est regardée dans un miroir sans se trouver « ravie » de ce qu'elle y découvrait. A un vieux commandant qui s'étonne de ce qu'elle n'imitât point les autres dames de la ville dans leur zèle à tricoter des chaussettes pour les soldats, elle répond naïvement que « ses mains sont trop fines et trop délicates » pour s'abaisser à des travaux de ce genre. Et comme le vieil officier lui reproche ensuite de ne porter que des robes qui lui viennent de Paris, — sauf, d'ailleurs, pour ces robes à risquer d'être sensiblement démodées, si l'on songe que près d'un an s'est passé sans que Mme von Duffel ait eu la possibilité de se remettre en rapports avec ses « fournisseurs » parisiens ordinaires :

— Voulez-vous que, pour une fois, monsieur le commandant, — lui répliqua-t-elle — nous disions franchement les choses comme elles sont ? Eh bien ! malgré la guerre et toutes vos préventions, vous n'en êtes pas moins un homme pareil aux autres, un homme qui prend plaisir à voir une jolie femme élégamment habillée, d'une manière qui lui sied et qui s'accorde avec sa figure ! Et, donc, malgré la guerre, la vérité est que je vous plais, telle que je suis : mais on vous a excité contre moi, et naturellement, cet « on » se trouve être des dames qui ne possèdent ni le goût ni les moyens de s'habiller comme je le fais !

Ai-je besoin d'ajouter que, devant une créature aussi délicieuse, le pianiste de génie et le vieux commandant lui-même ont vite fait de se transformer en d'humbles « faiseurs de cour ? » Et que si le vieux commandant n'a guère, pour nous intéresser, d'autre trait distinctif qu'un « lumbago » à peu près permanent, qui du reste n'empêche pas toutes les femmes et toutes les jeunes filles de la ville d'aspirer de toute leur âme au privilège de lui plaire, le fait est que le pianiste Willi Torwald, lui, aurait de quoi nous apparaître un admirable « pendant » de l'ensorcelante Mme von Duffel. En sa qualité d'artiste « mondial, » accoutumé à se pourvoir de chemises à Londres et de *smokings* à New-York, personne dans son entourage présent ne s'entend comme lui aux subtils artifices de la « galanterie. » Il vient de rencontrer Mme von Duffel au souper de la « soirée de guerre » dont il était question tout à l'heure ; et aussitôt un dia-

logue s'engage, entre ces deux « Parisiens » d'outre-Rhin, sur les noms et les adresses de leurs « fournisseurs » favoris.

— Encore une question! — murmure l'adorable veuve, tout en se régalant de saucisse bavaroise. — Où achetez-vous vos parfums, ou, pour mieux dire, lesquels préférez-vous?

— De parfums, je n'en emploie jamais ! répond le grand artiste. Et même, pour vous parler franchement, je n'aime aucun parfum chez les dames, à l'exception d'un seul : le parfum naturel d'une jolie femme, d'une femme telle que vous, ma chère et charmante voisine !

Ce prodigieux artiste, à qui l'extrême délicatesse de ses nerfs n'a point permis de s'employer plus activement au service de l'Allemagne, s'est du moins juré de ne pas jouer une note de véritable musique pendant tout le temps que durerait la guerre. Simplement il s'astreint à faire, tous les jours, cinq heures de gammes et d'autres exercices d'agilité manuelle. Sur quoi voici qu'un soir sa mère, toute tremblante d'effroi à la pensée de devoir l'interrompre dans l'accomplissement de ce qui paraît être un rite sacré, se hasarde à lui dire qu'une jeune femme demeurant à l'étage inférieur le supplie de vouloir bien arrêter ses gammes jusqu'au lendemain : car elle souffre d'affreux maux de dents, et chaque note du pianiste lui déchire les tempes. Ou bien, en tout cas, la pauvre petite voisine demande si l'illustre maître ne voudrait pas, au lieu de ses gammes, « jouer l'*Andante* de Beethoven. » Chose incroyable : Willi Torwald daigne accueillir la timide requête, et le voilà qui joue « l'*Andante* de Beethoven ! » Oui, mais lorsqu'il l'a fini, sa mère, stupéfaite, le voit et l'entend frapper plusieurs fois le clavier, de toute la force de ses deux poings fermés.

— Pour l'amour du ciel, mon Willi, ma joie et mon orgueil, qu'est-ce qui te prend ?

Encore deux ou trois coups de poing sur les touches, avec une vigueur qui « traverse douloureusement les os et la moelle » de la vieille dame. Et puis cette aimable réponse :

— Ce qui me prend, ma chère mère? Je me suis simplement vengé d'avoir été « refait » par la pécore de l'étage au-dessous ! Car sais-tu pourquoi elle m'a demandé de jouer cet *Andante?* C'est parce que le morceau doit être joué doucement, et qu'on l'entend à peine quand on est un peu loin ! Et voilà pourquoi il m'a fallu punir la coupable, afin qu'elle apprenne à ne plus mésuser du saint nom de Beethoven !

C'est encore le même interprète et « héritier » de Beethoven, — car n'affirme-t-il pas que l'âme de ce maître se substitue en lui à la sienne propre, dès qu'il se met à « l'interpréter ? » — qui, malgré son goût naturel pour les *sports*, n'ose pas même se permettre de patiner, ni de jouer au *tennis*. Le fait est qu'il se trouve avoir « assuré » ses deux mains et ses deux pieds, de manière à toucher une grosse rente en cas d'accident : mais le contrat qu'il a signé avec la compagnie d'assurances lui défend de se livrer même aux jeux les plus anodins.

« Voilà, me dira-t-on, une série de caricatures évidemment revêtues d'une portée satirique, et ayant pour objet de vouer au mépris du lecteur allemand ces fâcheux échantillons du déchet de sa race! » Mais non, pas du tout : le romancier qui nous présente ces divers personnages ne cache nullement, au contraire, la vive sympathie qu'il éprouve pour eux. Il estime, — et va même jusqu'à déclarer plus ou moins expressément, — que l'on ne saurait avoir plus de charme et d'esprit que Mme von Duffel, plus de grâce juvénile que la nièce ingénue de cette exquise tante, et que jamais un grand artiste « mondial » n'a « porté » plus agréablement que l'élégant Willi Torwald le double poids du génie et de la renommée. Sans compter que l'on se tromperait également à prendre ce romancier lui-même pour un « réaliste » farouche, ou bien encore pour un adepte attardé de ce qu'on appelait naguère chez nous la littérature « rosse, » aux temps « héroïques » du Théâtre-Libre de M. Antoine. Bien loin de ne s'adresser qu'à un public restreint, l'ancien officier qui signe ses livres du pseudonyme de « Baron von Schlicht » est devenu depuis longtemps, dans son pays, le maître le plus goûté d'un genre à la fois populaire et « mondain, » — équivalant un peu, là-bas, à celui qu'ont jadis inauguré en France les romans « parisiens » d'Edmond About, à cela près que les scènes de la vie militaire y occupent toujours une place beaucoup plus importante.

J'ai eu déjà, d'ailleurs, l'occasion de signaler ici quelques-uns de ces romans du baron von Schlicht, et de mettre en garde le lecteur français contre son penchant naturel à considérer comme des « caricatures » des portraits de l'espèce de ceux de Mme von Duffel ou de sa nièce Loni (1). C'est, en vérité, de la meilleure foi du monde que le célèbre romancier allemand, tout en s'ingéniant à divertir ses compa-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 15 octobre 1914.

triotes, offre à leur admiration ces étranges figures féminines qui lui apparaissent autant de types caractéristiques d'un très haut degré de raffinement individuel et social. « *Loin du front*, roman humoristico-patriotique du temps de guerre, » ce titre de son nouveau livre ne suffirait-il pas à prouver que les libres allures de ses héroïnes ne les empêchent pas du tout d'être, — suivant l'expression de l'une d'elles, — « profondément allemandes de corps et d'âme? » Tout au plus la tante et la nièce que l'on vient de voir en scène ne sont-elles pas aussi spécialement chargées de remplir, devant nous, des rôles de « patriotes » qu'une troisième figure dominante dont je n'ai dit encore qu'un mot en passant : la jeune et belle Dorette Wetterstein, l'amie la plus intime de Loni et sa seule confidente jusqu'à l'arrivée de Mme von Duffel. Celle-là, nous le devinons, n'a été vraiment imaginée par l'auteur que pour nous montrer ce que devrait être la jeune fille allemande durant le « temps de guerre. » Et voici, très sommairement, sous quel gracieux aspect elle nous est décrite.

Mais, d'abord, la « patriotique » Dorette nous frappe par un trait qui lui est commun avec sa chère Loni. L'une et l'autre de ces jeunes filles ont des « amoureux » qui combattent quelque part, sur le « front » français ou sur le « front » russe. Il est vrai que l'amoureux de Loni, comme on l'a vu, s'est aliéné « par sa faute » la tendresse de la charmante enfant, pour s'être avisé de lui demander, en guise de « souvenir, » l'envoi de quelques « boîtes de poudre insecticide. » L'amoureux de Dorette, lui, ne s'est pas rendu coupable d'une faute analogue, ni n'a rien fait, — que nous sachions, — pour justifier l'oubli de la jeune « patriote : » et cependant, c'est chose certaine que celle-ci, dès le moment où nous commençons à la connaître, se montre plus prête encore que Loni à effacer irrémédiablement, de sa mémoire, l'image du jeune officier qui s'en est allé, six mois auparavant, tout réconforté de son baiser d'adieu. Aussi bien chercherait-on vainement, à travers les 436 pages de ce *Loin du Front*, un seul cœur féminin qui gardât, si peu que ce fût, la pensée d'un ami parti pour la « tranchée. » Vieilles ou jeunes, les femmes que nous présente le baron von Schlicht n'ont souci que des hommes restés dans la ville, — à l'exception pourtant d'une grosse cuisinière qui, ayant reçu un billet du maréchal von Hindenburg en réponse aux offres de service qu'elle lui avait envoyées, se prend désormais pour lui d'une telle passion qu'elle veut à tout prix faire reproduire sa propre image à côté de celle de son cher maréchal, sur l'écran d'un « cinéma » où elle est abonnée. Et quant à Dorette Wetterstein, en particulier, celle-là se

sent l'âme si légère vis-à-vis de son amoureux de la veille que nous la voyons se jeter, quasiment, dans les bras d'un jeune officier blessé, aussitôt qu'un hasard lui a permis de le rencontrer. Le blessé, et le père de Dorette, et le chirurgien de l'hôpital s'imaginent, à vrai dire, que c'est la pitié qui inspire sa conduite : mais l'auteur prend bien soin de nous détromper encore là-dessus. « Comme il doit être malade, — se disait Dorette, — mais aussi comme il doit être joli, lorsque son visage se trouve dépouillé de ces traces présentes de la maladie ! Et quelle voix virile et douce tout ensemble ! » Depuis lors, la jeune fille ne va plus cesser d'avoir devant les yeux « l'image du pauvre et joli officier blessé, » — jusqu'au jour où elle sentira redoubler sa compassion patriotique, » en apprenant que le « joli blessé » est, avec cela, un « comte de bon aloi et disposant d'un revenu de plus de cent mille *marks* ! »

C'est depuis lors que, décidément, l'exemplaire Dorette s'efforcera de dériver sur M[me] von Duffel les attentions galantes dont s'obstine à la poursuivre le vieux commandant atteint d'un lumbago. Mais jusqu'à ce moment, il faut bien l'avouer, la jeune fille n'était pas sans prendre plaisir aux complimens du vieil officier. Et comme, au sortir d'une « soirée de guerre, » son amie Loni la félicitait, avec une nuance d'aigreur, d'un long tête-à-tête qu'elle venait d'avoir avec son « soupirant : »

— Écoute-moi bien, Loni ! — lui a signifié la future comtesse, — On a beau avoir des amies : chacun, en ce monde, a plus d'affection pour soi-même que pour personne autre. Et, donc, laisse-moi te le déclarer une fois pous toutes : que si jamais il t'arrive de faire mention de mes entretiens avec monsieur le commandant, aussitôt je raconterai tout ce que tu m'as confié de tes rapports, à toi, avec ton ténor !

Veut-on voir maintenant, à côté de ces figures principales du roman, quelques profils de « comparses » chargés semblablement par l'auteur de nous révéler ce qu'étaient les mœurs et l'existence familière d'une ville allemande pendant cette première année de la guerre où n'avait pas encore commencé à sévir l'absorbante hantise des « cartes » de pain et de pommes de terre? Voici d'abord la cuisinière du vieux commandant, *Frau* Schnappauf, celle qui rêverait de se voir représentée, sur l'écran de son « cinéma » ordinaire, en compagnie de son cher maréchal von Hindenburg ! C'est une « lourde personne de quarante ans, avec un visage énergique et résolu, mais propre

comme un sou et merveilleusement nette dans toutes ses allures. » Nous lui devons, entre autres choses, une relation bien typique de l'une des séances de son cinéma. Ou plutôt, hélas! force m'est d'avouer que la séance que nous décrit *Frau* Schnappauf ne diffère que bien peu de celle que pourrait nous décrire une collègue française de cette « lourde personne, » — avec cette seule différence que, contrairement à l'habitude de notre public, la « gouvernante » du commandant allemand préfère aux chapitres les plus pathétiques des « romans-cinémas, » tout de même qu'aux farces d'un beau Max Linder de là-bas, le « nouveau numéro de la semaine animée du *Lokal-Anzeiger*, » encore bien que « l'on y retrouve toujours les mêmes images de rues dévastées par des fusillades, d'églises saccagées, de villes en ruine, etc. » Car il faut savoir que Mme Schnappauf est, elle aussi, une patriote, et qui serait trop heureuse de pouvoir accompagner son maître « sur le front, » — afin que, si un Français ou un Anglais venait à passer près d'elle, il lui fût possible « de lui lancer à la tête une marmite pleine d'eau bouillante, de manière à lui enlever, d'un seul coup, et la vue et l'ouïe. » Mais celle-là aussi, avec une franchise égale à celle de la jeune Dorette, reconnaît que son « patriotisme » n'est pas seul à motiver son élan de joie, lorsqu'elle apprend qu'elle aura bientôt à s'occuper d'héberger deux soldats.

— Je m'en réserverai un pour le cœur, dit-elle, et l'autre pour l'estomac !

Ce qu'elle explique aussitôt en ajoutant qu'elle compte sur l'un des soldats pour en recevoir des baisers, et sur l'autre pour lui procurer l'occasion de se « gaver » soi-même, tout en le repaissant. Espérance qui, d'ailleurs, ne tarde pas à être déçue. Dès le surlendemain de l'arrivée des deux soldats, *Frau* Schnappauf demande tristement à son maître s'il ne pourrait pas leur substituer d'autres hôtes plus aimables.

— Le sous-officier, j'ai beau lui faire mes yeux les plus doux, cela le laisse froid, malgré le soin que j'ai eu de lui faire entendre délicatement que je ne suis pas sans posséder quelques économies. Et quant à son compagnon, sûrement il est pourvu d'un double estomac. Lorsque je me suis bourrée par-dessus la tête, et que je m'imagine l'avoir pareillement rassasié, le voilà qui me dit : « Ah! ma bonne *Frau* Schnappauf, deux ou trois tranches de pain avec de la saucisse, voilà ce que je me mettrais encore si volontiers sous la dent! »

Autres types de « patriotes, » cueillis un peu au hasard des pages. C'est, par exemple, un gamin des rues qui nous révèle que son père,

à la maison, « ne cesse pas, jour et nuit, de mener une vie terrible autour de soi, faute pour lui de pouvoir épancher sa fureur sur le dos des Anglais. » Ou bien c'est un jeune sergent qui, en présence du père de Dorette, rudoie impitoyablement un vieux « conscrit » aux cheveux blancs. Il l'accable d'injures et le menace des peines les plus sévères, pour le stimuler à « décomposer » avec plus d'agilité les divers mouvemens du « pas de parade. » Et comme M. Wetterstein s'étonne de cet excès de rigueur :

— C'est que, voyez-vous, répond le sergent, les progrès de ce nouveau soldat me tiennent au cœur tout particulièrement : car il faut que vous sachiez que ce vieux est mon père !... Allons, soldat Schrumke, tu as eu assez de temps pour reprendre haleine : les mains sur les hanches, le pied droit levé, et en avant, marche ! Mais tu n'es donc bon à rien, dis, soldat Schrumke ?

L'exercice achevé, le sergent Schrumke change brusquement d'attitude et de ton.

— Écoute un peu, papa ! murmure-t-il presque timidement. J'ai dépensé l'argent de ma paie, et j'aurais encore quelques objets à m'acheter. Ne pourrais-tu pas me donner une quinzaine de *marks* ?

Et M. Wetterstein découvre enfin le motif véritable de la sévérité disciplinaire du jeune sergent. Le fait est que celle-ci est surtout, pour le fils Schrumke, un moyen de « chantage. » Pour peu que Schrumke père hésite à donner la somme demandée, son fils le menace de le traiter encore deux fois plus dûrement, lorsque, tout à l'heure, il pourra l'avoir de nouveau « sous sa coupe. »

Encore m'aperçois-je que tout cela, ainsi séparé de son « contexte, » ne saurait donner une juste idée de l'odeur de pourriture intellectuelle et morale qui ressort pour nous de chaque page de ce roman « humoristico-patriotique. » Et que l'on ne s'imagine pas que cette odeur vienne là, simplement, de la plume et de l'encre du baron von Schlicht : je l'ai retrouvée toute semblable, — ou parfois même plus forte, — dans d'autres romans « du temps de guerre, » dont les auteurs n'avaient, certes, aucune ombre d'intentions « humoristiques. » C'est décidément dans la vie et dans l'âme allemandes qu'il y a « quelque chose de pourri, » — comme jadis dans le royaume du beau-père d'Hamlet.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Dans notre chronique du 1er janvier, la quinzaine se trouvant chargée de deux fêtes chômées coup sur coup, nous avons dû laisser les choses au moment où le Président Wilson venait d'adresser aux belligérans la note par laquelle, sans leur proposer de traiter tout de suite, ni leur offrir sa médiation, il déclarait vouloir pratiquer, en leurs prétentions et leurs intentions, « un sondage, » pour savoir à quelle distance le monde, ballotté depuis trois ans par une tourmente comme il n'en avait jamais vu, pouvait bien être encore du « havre de la paix. » M. Woodrow Wilson ne disait rien de plus, si, vraisemblablement, il en pensait davantage, et c'était peut-être en dire trop ou trop peu. Le premier effet produit fut donc d'étonnement : on lut la note, on la relut, elle ne parut pas très claire. Ceux qui eurent la bonne fortune d'en connaître le texte même s'accordèrent à vanter les mérites du style : nous qui n'eûmes en mains qu'une traduction imparfaite, nous ne fûmes pas mis en état d'en juger. Il nous fallut chercher, de paragraphe en paragraphe, dans le détour des phrases, le sens, du moins le sens profond, qui s'obstinait à ne pas se découvrir. L'accueil que reçut le document, quel que fût le respect qui s'attache à la dignité et à la personne même de M. Wilson, s'en ressentit d'abord; pour rendre d'un mot l'impression, on ne comprit pas. Chez nous, dans le camp de l'Entente, les esprits enclins au soupçon ne furent pas loin d'y apercevoir comme un obscur dessein de « faire le jeu » des Empires du Centre ; et vainement on leur opposait que la note présidentielle avait, en Allemagne même et dans le même instant, « une mauvaise presse ; » que, là-bas, de nombreux et importans journaux exhalaient un dépit furieux, retournant précisément l'accusation de partialité : « il n'était pas permis d'étaler avec ce sans-gêne la connivence secrète des États-Unis et de l'Angleterre ! » Colère

feinte, répondait-on ; indignation de théâtre ; jeux classiques d'un art enfantin. Cela aussi était prévu et arrangé ; cela aussi était écrit dans la partition. Ainsi que l'avocat dont les plaidoiries étaient trop soigneusement préparées, le Chancelier avait d'avance noté, en marge de ses instructions : « Ici, s'indigner. » Volontairement ou non, on se trompait d'un côté et de l'autre. Pour restituer à la note de M. Wilson son caractère et en marquer plus exactement la portée, il est bon de la replacer, à présent qu'on a le recul suffisant, au milieu des circonstances mêmes qui en ont entouré la publication.

En premier lieu, si l'on avait été plus attentif, et si l'on avait mieux observé les faits quotidiens, on aurait été moins surpris. Dès le lendemain du discours prononcé par M. de Bethmann-Hollweg, au Reichstag impérial, sur « la nécessité de rendre impossible le retour d'une pareille guerre, » c'est-à-dire dès le 9 novembre, une « vigoureuse campagne pacifiste, » une « campagne pacifiste remarquablement active, » s'était ouverte aux États-Unis. Diverses associations, de tendance germanophile, invitent dès lors le Président à offrir sa médiation. Le *New-York American* du 16 novembre voudrait même qu'il l'imposât, par cette raison que « la guerre, inutilement prolongée, nuit aux intérêts des neutres autant qu'à ceux de l'humanité. Pour défendre les uns et les autres, et mettre fin à cette tuerie insensée, les neutres ne devraient pas hésiter à recourir à la menace et, au besoin même, à la force. » Le *New-York Times* lui-même commence, sous la signature symbolique de *Cosmos*, une série d'articles dont le titre commun est : « Tous désirent la paix ; pourquoi ne pas la faire dès maintenant ? » et dont le thème général, contraire au point de vue allemand, se résume en ceci : « L'Allemagne est battue ; elle n'a plus l'espoir d'atteindre aucun des buts pour lesquels elle est partie en guerre ; la victoire dont les Alliés font une condition de leur consentement à négocier leur appartient dès aujourd'hui. L'heure de causer semble venue. » Ces articles paraissent du 15 au 25 novembre : le 27, leur titre, un peu modifié, devient : « Tous désirent la paix : quelles en doivent être les bases ? » La position de l'Entente, que la paix est impossible tant que les crimes allemands ne seront pas punis ni le militarisme allemand abattu, est d'ailleurs tenue fortement par le *World*, le *Sun*, la *New-York Tribune*, le *Brooklyn Eagle*, le *Springfield Republican*, le *Public Ledger*. En revanche, les progermains ont hâte d'exploiter les succès acquis ou imminens de Falkenhayn et de Mackensen en Roumanie : ils tremblent de manquer cette occasion favorable à la paix allemande, car qui sait si ce ne sera pas la der-

nière ? Entre les partis opposés, les pacifistes, les neutralistes désintéressés et sincères, haussent les épaules : puisque désormais il est établi, — et ce point pour eux ne fait plus de doute, — qu'il ne peut plus y avoir de victoire décisive, ni pour l'Entente, ni pour les Empires du Centre, c'est la pire des folies et le pire des forfaits de poursuivre sans profit l'inutile boucherie. Neutralistes, ils ne poussent pas le Président à une intervention inopportune ; mais, pacifistes, ils ne le décourageraient pas, s'il croyait opportun d'intervenir. Tel est, à la fin de novembre et au début de décembre, le partage de l'opinion américaine sur la question de la guerre ou de la paix, que l'hypothèse fort plausible d'un redoublement de la campagne sous-marine rend pour elle de plus en plus brûlante ; telle est l'atmosphère, l'ambiance dans laquelle vont tomber, le 12 décembre, le nouveau discours du Chancelier au Reichstag allemand, et la note des quatre gouvernemens alliés à leurs adversaires et aux neutres, tout cet ensemble de déclarations officielles, de conversations officieuses, et d'insinuations dirigées ou autorisées, qui constitue ce qu'ils ne craindront pas d'appeler leurs « ouvertures » ou même leurs « propositions » en vue de parvenir au prompt rétablissement de la paix.

L'intervention, sous une forme quelconque et dans une mesure quelconque, du président Wilson n'apparaissait pas en somme, à la fin de novembre et au commencement de décembre, comme improbable. Elle était recherchée, souhaitée, appelée, sinon annoncée, en dehors des États-Unis, en Europe même. Où et par qui ? Ouvertement, et dans plusieurs pays belligérans, par le parti socialiste ; pour être absolument juste, par certaines fractions du parti socialiste dans certains pays. En Italie, aux tout premiers jours de décembre, avant le discours de M. de Bethmann-Hollweg, — nous avons déjà signalé le fait, mais il vaut qu'on y revienne, — le Parti socialiste officiel, correspondant de notre Parti socialiste unifié, avait présenté à la Chambre la motion suivante : « La Chambre invite le gouvernement à se faire auprès des gouvernemens alliés l'interprète autorisé de l'urgente nécessité de provoquer, *par la médiation de la Confédération Nord-américaine et des États neutres*, la convocation d'un Congrès de représentans plénipotentiaires des États belligérans, avec le mandat, les hostilités étant suspendues, d'établir, à la lumière de principes proclamés d'un commun accord, les objectifs et les revendications concrètes des parties en litige pour une prochaine solution du conflit et pour le salut de l'Europe. » Jetons le papier doré qui enveloppe la pilule, le respect du droit des gens, la sauvegarde des petits États, la

garantie future de la paix par la future société des nations; il reste le dur noyau qu'on prétend nous faire avaler : la convocation, sur un signe de l'Allemagne, par la médiation de la Confédération américaine et des États neutres, d'un Congrès chargé de « réaliser, » à l'heure de l'Allemagne, les « buts de guerre » de l'Allemagne, d'après « la carte de guerre » allemande. De fait, la motion du Parti socialiste officiel italien était identique à celle qu'une fraction du parti socialiste allemand avait présentée au Reichstag, et nous ne croyons pas trahir un secret en ajoutant qu'elle fut sans retard communiquée à quelques-uns au moins des membres du Parti socialiste français, dont la majorité, par bonheur, refusa de se prêter, consciemment ou inconsciemment, à servir M. de Bethmann-Hollweg.

Chez les neutres, également, chez les autres neutres, l'intervention de M. Woodrow Wilson n'eût pas dû être inattendue. Nous avons appris depuis lors, par un témoignage authentique, qu'une démarche de ce genre avait, depuis quelques semaines, fait l'objet de conversations entre la Maison Blanche ou le département d'État à Washington et le Conseil fédéral suisse. L'idée pouvait, à coup sûr, leur en être venue spontanément, sous l'aiguillon de la souffrance qui les étreint et des dangers qui les menacent, car il est certain que les neutres aussi souffrent de la guerre, et que des maux de jour en jour plus graves les menacent. Si c'était le temps de philosopher, il y aurait là une belle matière à développer pour faire voir que l'axiome posé par les maîtres de la politique, théoriciens et hommes d'action, se vérifie une fois de plus, et qu'il est non seulement très difficile, mais très coûteux et très pénible de demeurer neutre, surtout dans une lutte démesurée comme celle-ci, qui met aux prises, directement ou indirectement, plus de la moitié de la population du globe. Mais tirons-nous d'abord d'affaire; nous ferons, après, notre harangue. Les neutres eux, désirent, et cela se conçoit, n'être pas, bon gré mal gré, impliqués dans l'affaire, et n'en être gênés ou n'en être touchés que le moins possible, le moins longtemps possible. Peut-être ont-ils encore, tant qu'ils n'ont vu que les avantages, désiré par surcroît autre chose de plus positif; et pour leur en vouloir, pour le leur reprocher, il faudrait n'être pas homme et qu'ils ne fussent pas des hommes. Mais les mois, les années même ont passé : on entrevoit le *damnum emergens*, derrière le *lucrum cessans*. La nation, au total, a profité, s'est enrichie énormément; tout le monde, pourtant, n'y a point gagné, tout le monde ne s'est pas enrichi dans la nation; du reste, qu'il y ait trop d'or peut faire, par contre-coup, qu'il y ait moins de bien-être, puisque

les denrées renchérissent pendant que le pouvoir de l'or s'avilit; qu'il y ait trop de riches, et de trop riches, peut faire qu'il y ait plus de pauvres, plus pauvres. Lors donc que le Conseil fédéral helvétique s'est discrètement abouché avec le Président Wilson, pratiquant de la sorte le premier « sondage, » il a trouvé le terrain propice. La personne même, la personnalité de M. Wilson, juriste, pacifiste, puritain, démocrate, Américain par-dessus tout, ne pouvait manquer de la rendre favorable. De plus, il a eu, comme professeur, trop d'accointances avec l'histoire, pour ne pas aspirer, Président de la plus puissante République du monde, à nouer avec elle, comme homme d'État, une plus étroite intimité. Il lui semble, légitimement, que ses études et ses aptitudes le désignent pour un tel rôle, dans une telle conjoncture; et qui sera qualifié pour reconnaître, dégager, restaurer ou instaurer le droit, si ce n'est ceux dont la vie s'honore de l'avoir enseigné? Le Président Wilson feindrait en vain de ne point le sentir. Mais il est trop en vue; sa notoriété est trop grande, comme professeur et comme Président, pour qu'il puisse être le seul à le savoir; on le sait, aussi bien qu'en Amérique même, en Allemagne où l'on sait tout, et où l'on ne néglige rien. Lorsque M. Woodrow Wilson prenait soin de nous avertir que si, à six jours près, six jours après, le 18 décembre au lieu du 12, sa note arrivait en même temps que celle des Empires du Centre, c'était pure coïncidence, il n'y avait qu'à l'en croire, car il disait la vérité telle qu'il la connaissait, — et il est incapable de ne pas la dire; — mais il pouvait ne point connaître toute la vérité, même en ce qui concerne les mobiles, lointains et secrets, de ses propres mouvemens. C'est bien vrai : voilà des semaines qu'il méditait cette note, il avait failli l'envoyer dès la première semaine de décembre; on a précisé tout à fait, on a dit le 8 décembre, parce que, ce jour-là, plus particulièrement, un vent d'inquiétude avait soufflé à travers l'Atlantique. L'initiative de M. de Bethmann-Hollweg, loin de la hâter, n'avait fait que la retarder. Mais réfléchissons. D'où soufflait le mauvais vent? De Berlin. Que soufflait-il? La reprise impitoyable de la guerre sous-marine, avec des engins d'une puissance maléfique encore ignorée, dont le *Deutschland* était venu montrer, par deux fois, aux États-Unis, un pâle, mais suggestif échantillon. Et qui le soufflait? Tous les Éoles, tous les Borées, tous les Aquilons à lunettes et jadis pansus qui ont leurs cavernes dans les bureaux de la Wilhelmstrasse. Comment oublier que l'affaire de la *Lusitania* n'est pas réglée, et que la neuvième note de M. Wilson au Chancelier impérial, la note d'avril 1916, exigeait de l'Allemagne des promesses

qui furent faites, des engagemens qui furent pris et qui ne pourraient être éludés, sans qu'une tache en rejaillît jusqu'aux étoiles du pavillon américain? Aussi la dernière note du Président, la note du 18 décembre, qui s'adressait aux belligérans et aux neutres, eût-elle été plus intelligible pour nous, si d'abord on l'eût rapprochée en pensée de la précédente, si ensuite on ne l'eût pas séparée du commentaire du secrétaire d'État, M. Lansing. M. Lansing avait comme laissé échapper ces mots terribles : « Nous sommes au bord de la guerre; » puis, aussitôt, il s'était baissé pour les rattraper ; mais on ne rattrape jamais plus les mots qui se sont échappés. De l'explication, ou plutôt des deux explications successives, presque concomitantes, mais contradictoires, du secrétaire d'État de M. Wilson, c'est justice et prudence de retenir même et surtout ce qu'il en a voulu reprendre. Mais une question en découle, nécessaire et pressante : Qui donc, et qu'est-ce qui mettait ainsi les États Unis « au bord de la guerre? » Et ce chemin encore, comme tous les chemins de la perfidie et de la violence, mène à Berlin. Mais le reste des neutres, les petits neutres, autour du plus grand d'entre eux, qui les sollicite, qui les agite dans le même instant, pour les pousser dans le même sens, vers le même acte ? Qui continuera, après le 12 décembre, après le 18 décembre, à annoncer leur intervention ; qui s'obstinera à leur faire faire ce pas, en répandant partout la fausse nouvelle qu'ils l'ont fait? Et, le coup manqué, ce coup qu'au pays de Machiavel on a qualifié de « méphistophélique, » qui s'est efforcé de le rejeter sur d'autres, qui s'est enfui, en criant, selon la coutume, au voleur ? Qui donc a dit : « C'est l'Angleterre? » — L'Allemagne, l'Empereur allemand, le Chancelier allemand, la diplomatie allemande, la presse allemande. De l'autre côté de l'Océan, M. Wilson a cru d'une foi parfaite agir, il a agi, en volonté, librement et spontanément ; néanmoins, il était « agi » sans s'en douter : de l'autre côté de l'Océan comme de celui-ci, l'Allemagne avait sournoisement, infernalement travaillé à créer le milieu qu'il lui fallait, dans le moment où il le lui fallait.

Le jour cru, le franc soleil, a eu vite fait de dissiper les prestiges de cette espèce de « Nuit du Walpurgis » diplomatique. A partir du 18 décembre, et jusqu'à la réponse de l'Entente à la note des Impériaux, la note américaine a déroulé logiquement ses conséquences, qui, elles aussi, étaient conditionnées, commandées par les circonstances, par le milieu et le moment. Le 22 décembre, à son tour, le Conseil fédéral suisse faisait remettre aux gouvernemens des États belligérans une note, corollaire, en quelque sorte, de celle du

Président Wilson, avec lequel il déclarait s'être « mis en rapport il y a déjà cinq semaines, » — soit vers le 15 novembre. — Un si noble souci (le souci de savoir si l'humanité peut espérer se rapprocher aujourd'hui d'une paix bienfaisante) devait éveiller en Suisse un écho profond : « Fidèle au devoir que lui impose l'observation la plus stricte de la neutralité, liée en même temps d'amitié avec les deux groupes de Puissances actuellement en guerre, isolée au centre de l'épouvantable mêlée des peuples, gravement menacée et atteinte dans ses intérêts, moraux et matériels, la Suisse aspire à la paix. » Comme les États-Unis, par conséquent, pour les mêmes raisons, et pour d'autres, plus particulières, elle était « disposée à jeter les fondemens d'une collaboration féconde entre les peuples. Elle s'estimerait heureuse de pouvoir, même dans la plus modeste mesure, travailler au rapprochement des nations en guerre et à l'établissement d'une paix durable. » Sur quoi, il y aurait à remarquer : d'abord, que, par cette dernière phrase, la note du Conseil fédéral allait peut-être un peu plus loin que la note de M. Wilson lui-même; et puis, qu'être « disposée à jeter les fondemens d'une collaboration féconde entre les peuples » part d'un bon sentiment, mais suppose des garanties et, au préalable, des restitutions, des réparations, des sanctions, qui ne se règlent pas par prétérition ; et puis, que se dire, en vertu même du devoir qu'impose la plus stricte observation de la neutralité, « liée en même temps d'amitié avec les deux groupes de Puissances actuellement en guerre, » quand un de ces deux groupes a à sa tête l'Allemagne qui a traité comme l'on sait la neutralité belge, c'est pratiquer une impartialité qui, à force de vouloir rester aveugle, sourde et muette, risque de devenir ou immorale ou amorale; et puis enfin, que rappeler, avec le Président Wilson, qu'il est « désirable de conclure des accords internationaux en vue d'éviter *d'une façon durable et sûre* des catastrophes comme celle d'aujourd'hui, » c'est encore d'un bon sentiment, mais c'est un beau moyen, tant que la défaite n'aura pas changé et que le châtiment n'aura pas retrempé l'âme de l'Allemagne : voyez Belgique et « chiffons de papier. » Mais que la Suisse « aspire à la paix, » rien de plus naturel; qu'elle soit « gravement menacée et atteinte par la guerre dans ses intérêts moraux et matériels, » rien de plus vrai; qu'elle souffre de cette « épouvantable » guerre plus qu'aucun autre État, rien de plus sûr, puisqu'elle est le seul État neutre qui soit complètement entouré de belligérans et qui n'ait aucun accès à la mer. Au reste, elle nous a donné, « dans son amitié avec les deux

groupes » en conflit, une telle part, ne fût-ce que par sa sollicitude pour nos blessés, nos malades et nos prisonniers, que nulle parole, venant d'elle, ne saurait nous paraître « inamicale. »

De même, les États scandinaves, les gouvernemens danois, norvégien et suédois, ont, le 29 décembre, officiellement « adhéré à la note du Président Wilson sur les mesures propices à faciliter une paix durable, » déclarant « qu'ils regarderaient comme une défaillance aux devoirs envers leurs peuples et envers toute l'humanité, s'ils n'exprimaient pas leur sympathie la plus vive pour tous les efforts de nature à contribuer à mettre fin aux souffrances, aux pertes morales et matérielles qui sont la conséquence toujours croissante de la guerre. » Et ce sont toujours de nobles sentimens, mais il est remarquable que l'expression en devienne de plus en plus platonique, et que le ton, à mesure que l'on avance, aille *decrescendo*. Le Souverain-Pontife lui-même, parlant le jour de Noël au Consistoire des cardinaux, n'a dit de la paix, en général, que ce qu'il ne lui était pas permis de n'en pas dire en un tel lieu, dans un tel jour, non plus qu'il ne serait permis à un prédicateur, parlant de la charité, de ne pas dire qu'il faut la faire.

Ensuite sont venues les excuses. Le 30 décembre, le Gouvernement espagnol, répondant, après réflexion, à la note de M. Wilson, a déclaré formellement : « Le Gouvernement de Sa Majesté estime que le Président de la République Nord-Américaine ayant pris cette initiative et l'impression diverse qu'elle a produite étant déjà connue, la démarche à laquelle les États-Unis invitent l'Espagne n'aurait aucune efficacité, d'autant plus que les Empires centraux ont déjà exprimé leur ferme intention que les conditions de paix soient concertées entre les seules Puissances belligérantes. » Sans se refuser « à toute négociation ou accord destiné à faciliter l'œuvre humanitaire qui mettra fin à la guerre actuelle, » l'Espagne est résolue « à laisser en suspens son action et à la réserver pour le moment où les efforts de tous ceux qui désirent la paix pourront avoir plus d'utilité et d'efficacité que maintenant et où une intervention sera susceptible de donner de bons résultats. » A la lecture de cette note si ferme et si fière, le vieux sang latin s'est reconnu; il y a retrouvé la trace d'une origine, la marque d'une culture, l'accent que seule peut donner une longue tradition; si c'est de l'orgueil, que nos alliés nous le pardonnent : nous ne voulons nous en prévaloir que pour mieux servir la cause commune. L'Espagne a d'ailleurs appuyé sa réponse au gouvernement américain par une protestation

contre les préjudices que cause aux États neutres l'usage sans merci du sous-marin et de la torpille; et là-dessus, sur la corrélation de ces deux actes, il ne serait peut-être pas si téméraire de fonder une induction. Mais nous voulons nous en tenir au fait acquis. C'est, d'autre part, un fait acquis que le gouvernement hollandais, pour ce qui est de la guerre sous-marine, a adopté la même attitude que le gouvernement espagnol, et que, pour ce qui est d'une intervention des neutres dans les ouvertures de paix, ou tout bonnement d'une adhésion à la démarche de M. Wilson, il a gardé, malgré des pressions à peine dissimulées, la plus éloquente des réserves, celle qui ne s'exprime que par le silence.

Et l'Allemagne même? Elle avait d'abord joué le mécontentement, la mauvaise humeur; pour un peu, elle eût demandé de quoi se mêlait M. Wilson, ce compère ou cet instrument de l'Angleterre? La presse la mieux stylée avait jeté feu et flamme : déranger si maladroitement les affaires de l'Empire, qui allaient si bien! En vingt-quatre heures, tout s'est apaisé, tout a changé. La réponse allemande n'a plus eu pour le Président des États-Unis que des complimens, des remerciemens et des sourires. Mais c'est uniquement pour l'attirer où l'Allemagne en voulait venir, non pour le suivre où il voulait aller; c'est une réponse qui ne lui répondait rien. En voici toute la substance : « Le Président, remarquait-elle, souligne ce qui lui tient à cœur en laissant le libre choix des moyens. Un échange immédiat de vues semble au gouvernement impérial être le moyen approprié pour arriver au résultat désiré. Il offre donc... de proposer la réunion immédiate des délégués des États belligérans, dans un endroit neutre... » Relisons maintenant la motion des socialistes italiens, conforme à la motion de leurs camarades allemands, et admirons la constance de l'Allemagne dans ses plans et dans ses fins. Il va sans dire que, chacun selon son talent, l'Autriche-Hongrie, la Turquie et la Bulgarie ont répété, sous le même angle, le même geste, avec plus ou moins de grâce. L'Autriche, en particulier, qui, depuis des siècles, cultive le protocole et perfectionne le cérémonial, a fort galamment salué.

Tant que la réponse écrite de l'Entente n'était pas connue, — et elle a paru mettre quelque lenteur à la rédiger, — les choristes impériaux ont chanté leur plus suave musique. A Washington, l'ambassadeur allemand, le comte Bernstorff, débordait de confiance; à Berlin même, le nouveau sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. von den Bussche, entonnait à pleine voix : « Le passé

est le passé. Oublions le passé ! » Or, M. von den Bussche aurait d'excellentes raisons pour que le passé fût oublié. N'est-ce pas lui qui était ministre à Bucarest quand on enterra, dans le jardin de la Légation, pour les déterrer au besoin, plusieurs centaines de caisses remplies les unes d'explosifs et les autres de microbes, résumé synthétique de la culture allemande? Oublions le passé! Oublions la Belgique, Louvain, Reims, les assassinats, les incendies, les enrôlemens forcés, les déportations, les attentats au droit des gens, les crimes contre le droit commun! Tournons-nous sans rancune vers l'avenir, en le faisant partir du présent, tel qu'il est dessiné sur notre « carte de guerre. » Quand l'Allemagne aura tout ce qu'elle veut, elle sera généreuse, et pardonnera volontiers à ceux qu'elle aura dépouillés. Sinon (et l'Allemagne impériale montrait l'autre côté de son visage), nous lâcherons sur l'univers un flot d'horreurs. Ainsi concluent, on l'avait deviné, Guillaume II et Charles I[er], qui, pour le jour du règlement de comptes, se ménagent une manière d'alibi, et dont les peuples ont grand besoin d'être à la fois endormis et remontés.

Déjà les souverains et les ministres de l'Entente avaient, par des manifestes et des discours, signifié leur volonté qu'il n'y eût de paix que la paix : une paix réparatrice, rétributrice, exemplaire : la seule paix équitable et durable. Le Tsar, le roi d'Angleterre, le roi de Roumanie, MM. Trépoff et Pokrowsky, M. Lloyd George, M. Briand, M. Sonnino. C'était net et catégorique. C'était identique et unique dans le fond et dans la forme. Par ce qu'ils avaient dit, il était aisé de préjuger de ce qu'ils écriraient. Mais, jusqu'à l'extrême limite, l'Allemagne a affecté de n'y voir qu'une attitude, une « pose, » un « *bluff*. » Ils ont donc écrit, et ils ont très bien fait d'écrire, car ils ont très bien écrit. Cette réponse de l'Entente à l'Allemagne a été publiée, commentée, discutée par les journaux ; nous n'insisterons pas ; nous viendrions trop tard. Nous tenons pourtant à lui rendre notre tribut d'éloges. Il ne lui manque, pour être digne des meilleurs modèles, qu'une composition un peu plus serrée. En réalité, elle contient deux notes en une ; mais il est bon que la réponse commence et finisse par la Belgique qui est évidemment le point initial et final, le point capital ou central du débat. Il est bon, il est excellent que la réponse soit adressée au nom des Dix Puissances de l'Entente, et qu'elles y soient toutes énumérées, et que l'ordre alphabétique les présente si heureusement, et qu'il n'y ait pour les Dix qu'une seule et même réponse. L'Europe centrale avait pris

garde de ne pas procéder ainsi : il y avait eu une note allemande, une note autrichienne, et même, puisque Dieu l'a voulu, une note turque et une note bulgare. Diviser pour abattre : le piège était un peu grossier. Mais dix réponses, même concordantes, même identiques, dix copies de la même réponse, n'eussent pas eu la force d'une seule. Il est bon encore, il est excellent, que la Décuple Entente ait mis les choses dans leur vrai jour, en déchirant le voile de ce double mensonge, de cette double équivoque : les Empires du Centre n'ont point voulu la guerre ; les Empires du Centre sont d'ores et déjà, et définitivement, vainqueurs. Il est excellent que l'Entente se soit attachée à un programme, à une formule qui sont les siens moins encore qu'ils ne sont le programme même et la formule même du droit, qui confondent et absorbent sa cause dans les termes, comme elle est confondue et absorbée dans le fait, avec la cause même de toutes les nations, belligérantes ou neutres, avec la cause même de l'humanité. Enfin, il est à merveille que ce que la Décuple Entente avait à dire, elle l'ait dit sans ambages, qu'elle ait bravement appelé le mal un mal et le militarisme prussien un brigandage. M. Wilson, qui est l'homme des livres et qui aime les textes, en a maintenant un sur lequel il n'y aura pas à épiloguer. L'Allemagne, elle-même, n'épilogue plus. Elle a été, sous le coup de cet arrêt, secouée de deux frissons, fureur et amertume, et peut-être aussi d'un troisième qu'elle réprime de toute son énergie, anxiété ou angoisse. Elle vaticine au monde des catastrophes. Peut-être, dans un suprême sursaut, les prépare-t-elle. C'est le moment de nous faire un cœur impavide, un front impassible, des nerfs insensibles.

Bien des bruits ont couru sur une violation possible de la neutralité suisse. Nous nous bornerons à noter que le président en exercice de la Confédération, M. Schulthess, un de ses anciens présidens, M. Motta, le chef du département fédéral des Affaires extérieures, M. Hoffmann, ont, depuis quinze jours, parlé beaucoup plus qu'il n'est dans leurs habitudes, et qu'ils n'ont pas perdu une occasion de rappeler que la Suisse défendrait à outrance contre toute agression sa neutralité qui engage sa vie et son honneur. Que de points encore il nous faudrait toucher pour que cette chronique fût complète, pour que rien n'y fût sacrifié ou négligé ! Que d'observations nous pourrions faire ! que de maximes, peut-être, nous en pourrions tirer ! Mais il faudrait nous condamner à une énumération toute sèche, réduire les faits à leur squelette, les décharner et les vider ! De si grands événemens sont trop grands et font craquer tous nos cadres. Au point

de vue politique, la Grèce et son roi Constantin sont plus que jamais pleins de précipices. Sur l'ultimatum, à report, des Puissances protectrices, nous eussions, en tout cas, préféré nous taire. Nous ne nous plaindrions pas que la main fût gantée, si, sous le gant, on sentait la main. Le malheur serait qu'il n'y eût qu'un de ces gants, tout frais ôtés, qui moulent en apparence l'épaisseur de la main, et qu'une chiquenaude dégonfle. Des paroles sévères ont été prononcées hier, et des mesures rigoureuses annoncées, à échéance de quarante-huit heures. Quarante-huit heures ne pèseront guère à notre patience qui ne s'est pas lassée d'attendre deux ans, de souffrir six semaines, pourvu que, ce dernier délai expiré, la Grèce germanisée paie d'un coup tous ses défis et toutes ses offenses. De la Conférence de Rome, sauf cela, qui peut être quelque chose, nous savons seulement qu'elle a eu lieu. Mais de ses travaux, ou de son programme même, on ne nous a rien dit. Aucune déclaration solennelle ne l'a close. Les toasts ont été brefs et de simple courtoisie. C'est parfait, car ce qu'on attend cette fois du Conseil de guerre de l'Entente, ce ne sont pas des photographies, ce sont des hommes, et ce n'est pas une formule, c'est une action. Au point de vue militaire, la retraite russo-roumaine sur le Sereth se poursuit sans accident désastreux, en dépit de l'effort combiné de Mackensen et de Falkenhayn en Valachie et de l'archiduc Joseph dans les passes de la Moldavie, en dépit même de la prise de Braïla et de la chute de Focsani. Tout peut encore être sauvé, si Broussiloff attaque, là ou un peu plus haut. A l'Occident, il semble, à de certains signes, que le front franco-anglais s'apprête à se réveiller. Il nous faut la victoire. La France et l'Angleterre viennent de l'affirmer, comme par un symbole, en conférant ensemble à leurs généraux en chef, Joffre et Douglas Haig, un bâton de maréchal, sur le cercle d'or duquel on pourrait, au lieu de l'inscription ancienne, graver : « Récompense du passé, espérance de l'avenir, » ou, en un latin qui vaudrait toujours bien celui de Ferdinand de Bulgarie : *Præteriti merces, Spes futuri.*

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

